

Carol Mann

# femmes afghanes en guerre

éditions du croquant



TERRA

**CAROL MANN**

**FEMMES AFGHANES**

**(ATTENTION : version auteur du 01.09.2010.  
La pagination ne correspond pas à celle du livre publié)**

**à la mémoire de mon père qui m'a légué sa passion pour l'aventure**

## Introduction

*Mon bien-aimé, mon soleil, lève-toi sur l'horizon, efface mes nuits d'exil  
Les ténèbres de la solitude me couvrent de toutes parts.  
(Sayd Bahodine Majrouh, *le Suicide et le Chant*,  
*Poésie populaire des femmes pachtounes* Gallimard, Paris, 1994)*

Après la destruction des Tours Jumelles en septembre 2001 et le début des opérations militaires américaines un mois plus tard, les camps de réfugiés, oubliés depuis le retrait de l'armée soviétique d'Afghanistan en 1989 sont catapultés dans un même champ global qui réunit une des cités les plus riches de la planète à un segment de sa population la plus misérable. L'opinion publique se tourne alors vers la situation des femmes sous le régime Taliban, jusqu'ici critiqué principalement par des associations féministes occidentales. Aussitôt, la *burqâ* est brandie sur tous les écrans comme une sorte de logo mondialisé d'une indistincte répression islamiste. Remplaçant l'icône musclée du 'freedom-fighter' dans les médias populaires comme les cercles intellectuels des années 1980, une ombre bleue hante à présent tout discours sur l'Afghanistan, voire toute critique de l'Islam. Le stéréotype orientaliste de la femme musulmane lascive dans son harem (ou son équivalent) est remplacé par une autre icône voilée, uniformément misérable d'un bout du monde islamique à l'autre. Entre surmédiatisation, propagande et désinformation, les femmes en Afghanistan sont prises dans une guerre sans perspective de fin, dans une des sociétés les plus brutalement patriarcales sur terre.

Ma thèse de doctorat qui est à l'origine de la présente recherche a débuté à travers un travail humanitaire, entrepris en 2001, dans les camps de réfugiés afghans plus précisément au North Western Frontier Province du Pakistan, dans la région frontalière avec l'Afghanistan<sup>1</sup>. J'ai terminé ma thèse en 2005 et j'ai continué ma recherche en Afghanistan, surtout à Kaboul et à l'ouest du pays, près de la frontière iranienne. Le présent ouvrage, largement re-écrit depuis la thèse, couvre cet ensemble, sur neuf ans de réflexion continue.

Au départ, je désirais répertorier les éléments de stabilité, de continuité ainsi les mécanismes de bouleversement et en même temps comprendre les effets d'une guerre moderne. Par les déplacements massifs, les interventions de troupes étrangères et des agences humanitaires, l'arrivée des médias de masse et l'économie d'urgence, la société afghane (comme d'autres dans le même cas) s'est trouvée catapultée dans un monde nouveau dont la violence s'ajoute à celle du conflit armé. Le contexte politique, en particulier la montée de l'Islam politique né dans les camps de réfugiés et intégré dans une tradition pre-islamique est également d'une importance capitale dans la vie et les perspectives des

---

<sup>1</sup> *Traditions et transformations dans la vie des femmes afghanes dans les camps de réfugiés au Pakistan, depuis 2001.* EHESS, Paris, 2006

femmes afghanes<sup>2</sup>.

Si les réfugiées au Pakistan se référaient à l'exil, à l'éloignement, celles en Afghanistan ne peuvent que constater les ravages dans leur propre pays qui continuent à les priver de leur passé comme trop souvent de réelles perspectives d'avenir. La société pachtoune, majoritaire en Afghanistan, est du type segmentaire et un bon nombre de caractéristiques se retrouvent chez les Kabyles décrits par Germaine Tillion et Pierre Bourdieu. Les personnes interrogées dans le présent travail, principalement des femmes d'origine rurale préfèrent se référer à une coutume prise dans un continuum idéal 'c'est comme ça qu'on fait', à des souvenirs d'une vie qu'elles n'ont souvent pas connue, comme si elles puisaient dans leur 'capital symbolique'. Les préceptes évoqués, jamais explicités sont tout à fait intégrés par les femmes qui en sont les vecteurs et souvent les victimes séculaires. Devant la perte de terrain et de prestige, la tradition laisse des repères, comme autant de crampons agrippés sur une falaise glissante, pour une société exilée cherchant à maintenir son honneur dans la mouvance de la guerre. Repères qui sont également des repaires pour des femmes démunies qui ont intériorisé des valeurs d'une communauté hyper-virilisée, quitte à en mourir. Les nouvelles expériences qui vont de l'alphabétisation jusqu'aux médias, en passant par les modifications dans les alliances matrimoniales sont réintégrées dans des schémas d'intelligibilité. Les valeurs de base, principalement la préservation de l'honneur du groupe domine tous les aspects de la vie jusqu'à la décision d'aller accoucher en milieu hospitalier aujourd'hui, comme nous le verrons. Des passerelles ont été jetées entre la religion et des pratiques préislamiques, souvent pour légitimer les aspects les plus brutaux de celles-ci, en particulier envers les femmes. C'est ainsi que fonctionne la justice actuelle, sous le règne de Karzaï, en dépit d'une constitution supposément égalitaire. Pour reprendre la comparaison de Marc Augé, ces cultures *travaillent comme du bois vert*<sup>3</sup>, constamment reformulées par l'irruption d'une modernité multiforme, tant par la politique internationale, la globalisation et une timide conception d'un destin individuel.

Bien entendu, il y a un avant et un après, même s'il y a continuité avec des façons de faire observées dans un village et un camp de réfugiés. Entre les deux-se situent les épisodes les plus douloureux, le souvenir de la guerre, la dévastation, la perte des êtres chers, et le périple qui les a menées, famille par famille jusqu'au camp, puis de retour au pays. L'intervalle des années, les heurts de la guerre ont introduit des cassures violentes nécessitant une recomposition parfois en profondeur. Celles qui sont nées en exil s'approprient par l'imaginaire ce passé idéalisé de loin ; cependant la désillusion et la dureté des conditions en Afghanistan dominent le quotidien. Bien plus qu'en exil, les femmes vivent pleinement le présent. Toute dimension héroïque concernant le combat contre les Soviétiques est depuis longtemps évacuée du discours chez les femmes, n'en

---

<sup>2</sup> Ce sont les travaux d'Olivier Roy qui serviront de référents à toute discussion sur l'Islam politique

<sup>3</sup> Marc Augé, *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p.33

reste que l'amertume et la désolation, même si les vétérans se remémorent des moments de gloire. Les plus âgés comparent les présences soviétique et américaine, allant parfois jusqu'à regretter la première. De nombreuses femmes (surtout les veuves) se plaignent de dépression chronique, mais paraissent ne pas vouloir s'attarder sur ce passé trop douloureux, du moins quand elles sont avec leurs enfants dont le devenir reste leur priorité. Mais à présent, elles imaginent un avenir, sinon pour elles-mêmes, du moins pour leur progéniture. Cette vie rêvée comprend de longues études, l'acquisition d'une profession, des options nouvelles, liées à la présence des troupes d'occupation étrangères et surtout les grandes ONG qui sont devenues les principaux donneurs d'emploi dans les villes. Cependant, le manque d'infrastructures, le niveau catastrophique de l'éducation, l'extrême pauvreté de leur pays devenu le premier narco-état du monde ne permet pas d'élaborer des plans à long terme. Cependant ces infatigables Pénélopes ravivent au quotidien ce fantasme d'un futur plus clément construit sur les cendres d'un passé évanoui : il arrive qu'elles soient plus ambitieuses pour leurs enfants que ne le sont leurs maris.

Peut-on donc parler d'une culture de guerre au féminin, même si les principales intéressées n'en ont pas conscience ? C'est ici qu'il faut répertorier des gestes infimes qui prennent une importance insoupçonnée, suivre la recommandation de Michel de Certeau : *analyser les pratiques microbiennes, singulières et plurielles, qu'un système urbanistique devait gérer ou supprimer et qui survivent à son dépérissement*<sup>4</sup>. C'est ce qui permet de restituer le courage et la détermination des femmes qui, à leur niveau, ne cessent de lutter pour leur dignité et la survie de leurs familles. Il s'agit, pour la chercheuse, de mettre des mots à une série de non-dits implicites, cherchant une signification à la béance entre ce qui est raconté (les souvenirs ou les rêves d'avenir) et le vécu présent qui se passe de paroles, tellement il est fondé dans une action de survie continue. Comme un processus photographique, où une double signification émerge du tirage et de son négatif. Entendre à fois ce qui est dit et ce qui est tu.

L'accès à de pareils espaces pose de nombreux problèmes pour les chercheurs, mal perçus par des personnes en souffrance qui au mieux les prennent pour des journalistes. Les situations extrêmes que j'ai rencontrées ne m'ont pas autorisée à cultiver une attitude de détachement et de mise à distance généralement exigée par la recherche scientifique. Ces critères ne me semblaient pas applicables sur les terrains de guerre qui sont devenus les miens. L'humanitaire permet une forme d'échange, malgré tout. Dès le départ, j'ai voulu allier la recherche et une action pratique : plus qu'une excuse ou une tentative de déculpabilisation, il me semblait indécent de me positionner en tant que simple observatrice de situations à la limite de l'extrême et du supportable. Les camps afghans étaient en principe interdits aux personnes qui n'avaient pas de permis réglementaire de la part des autorités, surtout les camps-non officiels comme Khewa. Après le début des opérations

---

<sup>4</sup>Michel de Certeau : *L'invention du quotidien I., Arts de faire*, Paris, Folio-Gallimard, 1990, p.145

militaires américaines, il était quasiment impossible de voyager librement dans la région et les zones tribales étaient interdites. L'élément de danger n'était pas négligeable et a limité le temps passé dans certains camps tels que Jalozai où de longs entretiens n'étaient pas possibles. C'est de façon illicite et anonyme qu'il a souvent fallu circuler dans la région, de préférence avec un accompagnateur armé. Le travail humanitaire à cette époque avec RAWA, une organisation clandestine<sup>5</sup>, m'a permis de séjourner dans le camp de Khewa à cinq reprises et d'en visiter d'autres, en particulier celui, voisin Sharwali, véritable ambassade des Talibans de l'époque qui évidemment aurait été totalement inaccessible dans d'autres conditions. J'avais suivi une démarche comparable pour mon terrain précédent, en Bosnie, pendant la guerre (1992-1995). Quand je suis allée à Sarajevo pendant le siège (ce qui aboutit à la reconstruction d'une école et à un DEA en sociologie sur la survie des femmes<sup>6</sup>), il paraissait difficile d'arriver dans un lieu où les obus tombaient jour et nuit dans un contexte de souffrance continue, pour simplement prendre des informations qui m'étaient utiles sans offrir quelque chose en échange, en guise de reconnaissance symbolique des malheurs inouïs qui m'étaient contés. Peut-on simplement rédiger des notes devant la mère dont l'enfant vient d'être tué par un sniper, devant la femme afghane qui a tenté de s'immoler pour échapper à un mari violent ? En vérité, dans le cas de la Bosnie, le travail humanitaire a été le moteur pour reprendre mes études afin de comprendre et rationaliser un tant soit peu ce que je pouvais observer en direct. C'est à ce moment-là, que j'ai voulu entreprendre un champ quasiment nouveau, soit l'étude de genre et conflit armé, non pas à distance historique ou géographique, mais en plein dans une situation de guerre.

J'ai créé des associations loi 1901 à Paris, d'abord 'Enfants de Bosnie' puis pour l'Afghanistan, 'Femaid'<sup>7</sup>. Ma collaboration, dans les deux cas avec des associations de femmes de terrain a servi de carte de visite, sinon d'alibi, et m'a permis d'éviter la méfiance et la suspicion qui peuvent naître dans ces contextes de guerre, très politisés. Dans les contrées frontalières du Pakistan (au NWFP et au Balouchistan) et en Afghanistan, cette façon de faire m'a permis de voyager dans des régions où parfois aucune instance étrangère ne s'était rendue, traversant au besoin des frontières de manière clandestine, mais toujours sous l'œil vigilant de mes associées locales auxquelles je dois le présent ouvrage, et il faut le dire, dans certains cas, ma survie.

Le travail humanitaire est utile à la recherche en sciences sociales parce qu'on est souvent confronté au réel des situations d'urgence et aux façons locales de chercher des solutions tout à fait en dehors d'un discours lénifiant ou d'une éventuelle mise en scène. Bien entendu, et on me l'a rapproché, un pareil positionnement entraîne une vision fatalement pessimiste et négative de

---

<sup>5</sup> RAWA Revolutionary Association of the Women of Afghanistan, la seule organisation afghane féministe et laïque

<sup>6</sup> C. Mann, *Une banlieue de Sarajevo en guerre, Les amazones de la kuca, la résistance des femmes de Dobrinja*, DEA sous la direction de Marc Augé, Paris, EHESS, 2000., publié à Sarajevo (Svjetlost) en 2005.

<sup>7</sup> [www.femaid.org](http://www.femaid.org)



quasiment toute situation, puisque c'est la seule qui nous est donnée à voir. Je tiens à préciser que sur la durée, mon expérience s'est élargie : j'ai pu contempler d'autres choses que des conjonctures désespérées, celles, plus joyeuses, qui jaillissent dans les rares interstices d'une situation qui demeure néanmoins globalement dominée par les effets d'une guerre discontinue. Dans de nombreuses configurations rencontrées, les relations familiales et amicales ont été empreintes d'une chaleur exceptionnelle. Depuis la chute des Talibans, de nouvelles opportunités pour les jeunes filles, éducatives, professionnelles ont émergé et celles qui ont su en profiter le font avec une ténacité et une imagination admirables. J'ai voulu néanmoins proposer un contexte historique : sous le régime du dernier roi Zaher Shah, puis surtout celui de Daoud et sans oublier les années communistes, bien plus de femmes encore furent actives dans l'espace public. Près de la moitié du fonctionariat était féminin, comme nous verrons au Chapitre III. L'Afghanistan n'a pas attendu l'intervention américaine pour découvrir le monde moderne et les droits humains.

Les informations collectées pendant près de neuf ans présentent une cohérence et une continuité qui me sont apparues rapidement. Dans ma première recherche, j'avais constaté que ces camps de réfugiés étaient devenus de véritables villages afghans. D'une certaine façon, l'Afghanistan s'étendait alors jusqu'à ces structures, puisqu'une importante partie de sa population exilée y habitait, dans un contexte culturel quasiment identique. La Durand Line qui forme depuis l'Empire Britannique une frontière dans la région montagneuse du Khyber Pass, a toujours constitué une démarcation extrêmement poreuse et tout à fait artificielle. Comme nous le verrons plus en détail, c'est la même population qui habite des deux côtés, dénommée pachtoune en Afghanistan et pathane sur le versant pakistanais, unis par la même langue et les mêmes traditions. Les militants du Pakhtunkhwa, du Pachtounistan soutiennent pour ces raisons la réunification de cette région avec son versant afghan. Les trois millions et demi de réfugiés qui ont traversé cette frontière pour s'y installer à partir de l'intervention soviétique (décembre 1979) n'avaient pas l'impression d'être que des réfugiés. À 80 % pachtounes, partageant la langue, la culture et le mode de vie des habitants de l'autre côté de la ligne Durand, ceux du sud particulièrement se considéraient comme des déplacés internes ayant migré vers une autre partie du territoire pachtoune<sup>8</sup>. La plupart avait franchi la frontière sans être inquiétée pour des papiers ; sauf quand celle-ci est fermée par les instances pakistanaises, la traversée à Torkham au Khyber Pass se fait le plus souvent sans contrôle ni vérification, tout le contraire de l'Iran où le passage est sévèrement réglementé. La vie dans les camps, tout en étant semblable à celle des villages aux alentours n'était pas identique, à cause des pertes et la misère conséquentes à la guerre et à l'exil. Entre autres, des mécanismes de compensation symbolique se sont mis en place : une nouvelle rigueur et un traditionalisme exacerbé ont été appliqués à l'égard des femmes, d'autant renforcés par la perte de territoire. Néanmoins les transformations, dues à la guerre, à l'aide humanitaire, à

---

<sup>8</sup> Grant M. Farr, «Afghan refugees in Pakistan : definitions, repatriation and ethnicity» in Ewan Anderson and Nancy Hatch Dupree (eds) : *The Cultural Basis of Afghan Nationalism*, London, Pinter, 1990 , p. 134.

l'influence de la société de consommation, des médias globalisée ont également eu lieu et seront répertoriées. De plus la vie dans les camps de réfugiés a constitué un formidable laboratoire où les formes politiques et sociales ont été expérimentées, puis exportées vers Kaboul, côte à côte avec la présence et l'influence de l'Occident. À partir de la guerre civile et la domination des instances de pouvoir par une forme particulière d'Islam politique, quasiment toute la riche culture afghane, qui comprenait une tradition religieuse souple, teintée du mysticisme a disparu. Le pays décrit amoureusement par Pierre et Micheline Centlivres et Louis et Nancy Dupree évoque un conte de fée : peut-on imaginer une région qui n'aurait pas été bouleversée par la guerre et qui ressemblerait encore à ces magnifiques descriptions ? L'ensemble décrit dans les deux premiers chapitres- recouvrant les considérations ethnographiques et historiques compose l'habitus des deux générations qui ont vécu dans ce contexte de guerre et d'exil : si 30 ans constituent une génération en Occident, dans un pays où l'on ne vit pas, en moyenne au-delà de 42 ans et la plupart des primipares accouchent avant dix-huit ans, la durée a une autre valeur. J'ai choisi de décrire surtout les femmes du monde rural, univers peu exploré depuis la guerre, avec quelques références à leurs contemporaines à Kaboul. Certes leur existence n'est pas identique partout, ce n'est pas un monolithe uniforme que j'ai voulu décrire. Cependant, si une variété de destins est envisageable en milieu urbain, ce n'est pas tout à fait le cas dans les zones rurales où, par classe d'âge et degré de confort matériel, les expériences se ressemblent singulièrement. Si la vie d'une femme, mère de fils adultes, relativement prospère peut être satisfaisante, c'est rarement le cas de sa plus jeune bru, nouvellement arrivé dans la maisonnée qui n'a pas encore mis d'enfant sur terre. Si, de plus comme dans la plupart des foyers, la misère est tenace, ce seront les petites filles de la famille qui en souffriront le plus. Nous y viendrons.

Que ce soit dans les camps au Pakistan ou aujourd'hui en Afghanistan, il subsiste une condition chronique de guerre larvée : ce que Hobbes appelle *un état de nature... la guerre de chacun contre chacun* qui provient surtout, comme il le dit, de l'absence d'État, d'intérêts communs et partagés qui vont au-delà des priorités personnelles ou au mieux claniques.

### **Du questionnement à l'ingérence**

Les projets d'aide sur lesquels mon association a travaillé sont multiples et m'ont permis chaque fois de voir un autre aspect de la situation. La mise en place d'un orphelinat à Peshawar, par exemple a été à l'origine de ma réflexion sur l'enfance. La rencontre avec une fillette nouvellement sauvée de la rue, les cheveux coupés courts comme un garçon afin de travailler dehors- comme dans le film *Osama*<sup>9</sup> m'a beaucoup appris sur la vie des plus pauvres. Cette gamine, comme d'autres autour d'elles avait un retard de croissance d'au moins deux ans. Incrédule, j'ai vérifié plus d'une fois leur âge en examinant leurs dents. De plus, ces fillettes étaient affamées et pendant les premières semaines de leur séjour, dérobaient la nourriture

---

<sup>9</sup> Osama, film de Siddiq Barmak, 2004



systématiquement à l'intérieur de l'orphelinat. Certes la population afghane rurale a toujours été pauvre, mais la guerre a apporté la misère véritable, scindant les familles de façon brutale. De même que c'est à l'hôpital de Herat, dans le département des grands brûlés, où des jeunes filles croupissent dans des conditions d'hygiène pour le moins douteuses, sans avoir droit à des analgésiques forts, que j'ai rencontré les premières victimes des tentatives de suicide par le feu.

Mon association Femaid, étant totalement indépendante et non affiliée, ne bénéficie pas de soutien institutionnel régulier. Si les donateurs étaient généreux dans les premières années suivant les événements du 11 septembre 2001, ce n'était plus le cas après la crise en Europe et la concurrence des malheurs simultanés étant forte. J'ai donc dû restreindre mes champs d'aide à ce qui me préoccupait le plus, l'instruction des filles et surtout la mortalité maternelle avec son pendant infantile. Dans ma recherche, ce qui me troublait et continue à me troubler c'était la poursuite de cette hécatombe en dépit des milliards investis. Certes, les décès qui ont loin de toute structure hospitalière peuvent à la limite être attribués à des raisons logiques, mais comment évaluer ceux qui ont lieu près des hôpitaux ? Les grands organismes humanitaires refusent de prendre en compte les blocages culturels, qui s'enracinent dans les façons de faire et l'histoire du pays. Ceux-ci sont réellement à l'origine de ce refus de dépossession que constitue une hospitalisation pour la société rurale, en particulier pour l'accouchement. J'ose espérer que le présent ouvrage contribuera à dessiller les yeux des agences humanitaires, tout à fait ignorantes des facteurs ethnographiques pourtant dominants. Toutefois, depuis le temps que je vais les voir, et que j'écris délibérément des articles dans une presse non-universitaire, je commence à soupçonner une volonté de tout formater, de tout standardiser selon des schémas globalisés, anonymes. Même l'Empire Britannique aux Indes britannique auquel je reviendrai, a agi de façon plus intelligente et sensible : ses officiers ont appris le hindi et le pachtou et étudié de près les cultures locales. Les agences humanitaires (à la différence des services de renseignement mieux dotés) n'imagineraient même pas mettre en place de pareils programmes pour leurs employés.

Aujourd'hui, après neuf ans de présence militaire étrangère, un très important programme d'aide financé par soixante pays, comme nous le verrons, l'Afghanistan pulvérise plusieurs records mondiaux. Les mortalités maternelle et infantile sont les plus élevés sur terre<sup>10</sup>. C'est le premier pays producteur d'opium et aussi de hashish. Il est permis de poser quelques questions pour lesquelles les sciences sociales pourraient apporter des éléments de réponse.

\*

### **L'observatrice observée : quelques réflexions réflexives**

Dans les zones de guerre sur lesquelles les sciences sociales se penchent rarement, les personnes sur place n'estiment pas que des intervenants aient les moyens d'agir en dehors de

---

<sup>10</sup> voir la discussion de ces chiffres au Chapitre III.

l'aide ou que le journalisme qui puisse servir leur cause, et les imaginent toujours grassement payés par les institutions censées les employer. La présence sur le terrain afghan d'un chercheur universitaire, qui plus est d'une chercheuse, voyageant à ses propres frais est quasiment inconcevable et exige de longues explications. De plus, au Pakistan, une femme active dans le caritatif ou dans l'éducation à haut niveau appartient nécessairement à la grande bourgeoisie et donc riche, même si ces dames- patronnesses ne se déplacent jamais sur le terrain, à moins de rendre visite à des parents en province, ce qui fait qu'une activité comme la mienne est aussi incompréhensible dans un élégant salon de Lahore que dans une hutte en boue d'un camp de réfugiés. La même chose se passe à Kaboul aujourd'hui : à cause des consignes draconiennes de sécurité onusiennes, leurs employés n'ont pas le droit de quitter leur bureau et parfois même pas leur appartement. C'est ainsi que des projets se mettent en place sans la moindre consultation avec les principaux intéressés : l'échec de pareilles entreprises devient patent.

Sur le terrain, le rapport n'est qu'initialement simple à cause de l'attente discrète ou manifeste d'une action concrète de la part de beaucoup des personnes interrogées qui colore fatalement leur récit. Quand la première rencontre est suivie d'autres (contrairement à ce qui se passait avec les intervenants extérieurs habituels), une relation plus désintéressée peut s'installer où des échanges véritables deviennent possibles.

Les premières demandes sont parfois exorbitantes, mais jamais insistantes, voire parfois inexistantes. Les sympathisants des Talibans aux camps de Sharwali ou Kobobian ne s'attendaient nullement à ce que mon association participe à la construction d'une école de filles ou d'un orphelinat, que nous réalisions dans le camp voisin ; ces hommes étaient politiquement le plus à l'opposé de tout ce que je représentais mais se sont montrés, *in fine*, les plus désintéressés. Les hommes de Sharwali, auprès de qui je ne pouvais me rendre qu'accompagnée d'un interprète/garde masculin, me considéraient comme une espèce à peu près masculine, le fait d'être étrangère et non-musulmane leur épargnant toutes les restrictions normalement associées au contact avec des femmes. Si, devant eux, j'étais considérée comme un homme, c'est parce que je suis une femme qu'ils autorisaient ma rencontre avec celles de leur famille. De plus étant mariée, mère de deux enfants et plus très jeune me conféraient d'emblée une certaine respectabilité. Mes propres origines m'avaient légué une certaine façon de bouger, une relation corporelle spontanée avec les autres femmes et les enfants, ainsi qu'un sens instinctif de la pudeur ont contribué à me rapprocher de mes interlocutrices, même avant de maîtriser les premiers rudiments de pachtou et de dari. Le physique de la chercheuse a son importance : c'est ainsi que ma jeune amie et assistante Zala m'a dit un jour, voulant me flatter : *Mais Khala (Tante) Carol, tu es peut-être vieille, mais tu es blanche et grosse, tu peux facilement encore te trouver un mari chez nous, tu pourrais au moins devenir la troisième épouse de quelqu'un de tout à fait convenable !*

Pour les jeunes dont je me suis rapprochée, je suis devenue 'Khala', la tante assimilée à la

sœur de la mère. Il était inconcevable pour eux de m'appeler simplement par mon prénom et par ma proximité physique et les liens d'intimité je ne pouvais que prendre un rôle familial. En Europe aussi, et je m'en souviens, les enfants faisaient de même pour les amis des parents.

Dans un pareil contexte, la question s'est posée de la légitimité d'une démarche critique. Le fait d'être une femme enquêtant sur d'autres femmes permet un accès privilégié à des domaines intimes interdits aux hommes, mais autorise-il la prise de parole au nom des femmes rencontrées ? Peut-on revendiquer des Droits humains pour une population qui n'en a guère conscience ? Cette approche appelle aisément la critique, comme l'a fait remarquer Nicole-Claude Mathieu, répondant aux attaques de ses collègues : *des ethnologues et aussi certaines femmes du tiers-monde (disent) que les analyses féministes occidentales en anthropologie ne sont qu'une projection de 'nos' contestations, un nouvel avatar de l'impérialisme*<sup>11</sup>.

Lila Abu-Lughod dans un essai célèbre 'Do Muslim Women need saving ? » dont le titre résume développe ce qui est devenu une véritable polémique.

Elle nous dit que *les missionnaires, ces féministes libérales [...] se perçoivent comme un groupe éclairé, doté de la lucidité et de la liberté nécessaires pour aider les femmes en souffrance d'autres contrées à bénéficier de leurs droits* », et que ces projets occidentaux *se fondent dans leur sentiment de supériorité et le renforcent en retour*<sup>12</sup>.

Est-il possible de réagir, même de mener une recherche en sciences sociales à la fois engagée et dépourvue de prétentions, même en tant que féministe sans doute libérale mais pas forcément intolérante ? Sur de pareils terrains dont l'accès est à la fois difficile, dangereux et propre à inviter les critiques les plus acerbes, mon engagement humaniste et féministe est le fondement de la recherche que j'ai entreprise dès le début de mes études à l'EHESS, en commençant par mon premier terrain pendant le siège de Sarajevo. L'éthique qui sert de référence est résumée par Michelle Olivier et Manon Tremblay *À la séparation radicale entre objet et sujet de recherche, la recherche féministe oppose la notion d'engagement personnel de la chercheuse envers son objet de recherche, engagement théorique envers une perspective féministe, engagement pratique pour une transformation des rapports sociaux*<sup>13</sup>.

Néanmoins, il a fallu être vigilant à ce que cette attitude permette un mode d'écoute ouvert sans servir de grille d'analyse exclusive et réductrice ; de même qu'il a fallu négocier avec la compassion à l'origine du travail humanitaire qui mène à des propositions spontanées de solutions pratiques aux problèmes présentés par les informatrices. Il est certain que l'identification mutuelle

---

<sup>11</sup>Nicole-Claude Mathieu, « Quand céder n'est pas consentir » in *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, Paris, Editions de l'EHESS, 1985, p. 6.

<sup>12</sup> Lila Abu-Lughod : "The Muslim woman. The power of images and the danger of pity", October 2006, <http://www.tropismes.org/post/96>

<sup>13</sup> Michelle Olivier et Manon Tremblay, *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*. Paris, L'Harmattan, 2000, p.11

propre à des rencontres entre femmes ayant des expériences de vie semblables facilite le contact entre êtres issus des cultures les plus différentes, bien plus que pour les hommes. De plus, partout au monde, les conversations spontanées entre mères de famille qui ne se connaissent pas vont souvent vers l'échange d'opinions et de conseils. Mais cette identification et cette projection mutuelles ne sont pas suffisantes pour comprendre. Dans le domaine de l'humanitaire comme dans celui des sciences sociales, les critères servant à discerner ce qui constitue un problème comme une solution acceptable doivent être constamment affinés, pour résister à la tentation d'interpréter la problématique d'autrui en fonction de ses propres valeurs. La divergence des points de vue s'est posée, par exemple, autour de la question de l'éducation des enfants. Le maternage européen hyperprotecteur, respectueux de la sécurité et l'intégrité de l'enfant, paraît risible, voire nuisible à une mère afghane qui laisse son bambin jouer avec une hache et n'hésite pas à le gifler sans explications. Néanmoins, les Afghanes estiment qu'elles aiment mieux leurs enfants que les Occidentales : *Vous à l'Ouest, vous n'aimez pas les enfants, c'est pourquoi vous en mettez aussi peu au monde.*

En tant que chercheuse, il est nécessaire de se donner des limites à l'interaction, dépasser le contact spontané et sympathique pour créer une mise à distance permettant l'observation. C'est bien difficile quand l'entretien est toujours entrepris comme une conversation entre égaux. L'apparente égalité n'est qu'une illusion dont les femmes rencontrées dans les camps de réfugiées, puis dans les villages à l'intérieur de l'Afghanistan ne sont pas dupes, gardant le contrôle de la situation bien plus que celle qui tente de les interroger. Ainsi des informations révélées d'une façon qui convient surtout à l'informatrice, on s'en rend compte a posteriori, quand on se retrouve devant un amas de notes parfois incompréhensibles.

Mais comment procéder autrement ? Est-il possible néanmoins de se limiter à répertorier des éléments méconnus pris dans la réalité sociale et culturelle des interlocutrices, pour les interpréter selon un système préétabli ou inventé après coup. Une formation classique en sociologie et en anthropologie m'a sans doute fait défaut, ayant procédé à l'inverse de l'orthodoxie méthodologique, commençant par le terrain pour tâtonner ensuite vers les textes au lieu du contraire. Le recours à la construction théorique aurait-elle permis de conserver la gestion du matériel à collecter en se préservant de l'intensité des situations humaines qui constituent l'environnement d'un pareil travail ? L'intuition informée, impossible à codifier, demeure pourtant un outil extrêmement précieux.

Dans le souci d'honnêteté avec soi-même, dans un camp de réfugiés ou un village du sud de l'Afghanistan où sévit une situation de guerre larvée, il est légitime de se demander s'il est vraiment possible de se scinder dans des catégories étanches d'objectivité et de subjectivité. Les interlocutrices afghanes n'en sont nullement persuadées. Si la neutralité et l'objectivité scientifique paraissent illusoire, la précaution reste de mise à chaque instant, le retour fréquent

sur soi demeure essentiel pour comprendre les limites de l'observation personnelle et de l'objectivation suscitée, comme l'explique Bourdieu.

*Le sociologue n'a quelque chance de réussir son travail d'objectivation que si, observateur observé, il soumet à l'objectivation non seulement tout ce qu'il est, ses propres conditions sociales de production et par là les limites de son cerveau, mais aussi son propre travail d'objectivation, les intérêts cachés qui s'y trouvent investis, les profits qu'ils promettent<sup>14</sup>.*

Il aurait fallu une vie passée dans un milieu pachtoune pour en comprendre toutes les subtilités, à tel point que toute interprétation ne saurait être définitive et demande à être requalifiée en fonction de l'acquisition de nouvelles connaissances. Par exemple, pendant longtemps je n'ai pas compris pourquoi on ne me remerciait jamais quand j'apportais des cadeaux ou quand j'invitais un large groupe au restaurant, ce qui m'arrivait à la fin de chaque voyage. Je n'osais même pas m'avouer que j'étais franchement blessée alors que, de mon côté, je me confondais en remerciements partout où j'étais reçue. Ce n'est que très tard que j'ai appris qu'on ne remercie pas un égal, parce que dans la mentalité pachtoune cela impliquerait une inégalité de statut entre celui qui reçoit et celui qui donne. Cela m'a fait comprendre l'expression amusée de mes interlocutrices chaque fois que je les quittais avec moult '*tachakor*' (merci, en dari). Inutile de préciser que de pareils détails ne figurent dans aucune des études ethnographiques sur les Afghans, bien qu'il soit probable que les auteurs aient rencontré de pareilles situations. L'ennui, l'exaspération, l'impuissance, la dépression font partie des aspects les plus fâcheux et les plus récurrents du travail de recherche, mais ne sont jamais décrits par des chercheurs enclins à idéaliser leur expérience sur « leur » terrain<sup>15</sup>.

Dans le quotidien du camp de Khewa où j'ai passé le plus de temps dans la première partie de ma recherche, avant d'aller à Kaboul et à Farah, l'enquête sociologique et anthropologique a été perçue à sa juste valeur, un questionnement venant à la suite d'une pratique que les interlocutrices acceptaient en raison de l'idée qu'elles se faisaient de ma vie à Paris : *Dans ton pays, toi, tu es professeur, alors c'est normal, tu écris un livre sur l'Afghanistan, parce que les professeurs, ça écrit des livres<sup>16</sup>*. Pour les Pachtounes, il ne pouvait que s'agir d'un livre sur leur propre ethnie : *Tu es sûre que ça va les intéresser dans ton pays comment on fait chez nous ?*

Mais ailleurs sur tout en Afghanistan, ce n'était pas toujours aussi simple. Dans mon cas particulier, gérant en plus une minuscule association caritative, peu de gens arrivaient à me différencier des organismes onusiens- à l'exception que les représentantes de ces institutions ne se

---

<sup>14</sup> Pierre Bourdieu : « Sur l'objectivation participante. Réponse à quelques objections », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* n°23.

<sup>15</sup> Christian Ghasarian, « Sur les chemins de l'ethnographie réflexive » in C. Ghasarian, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*. Armand Colin, Paris. 2002, p. 11

<sup>16</sup> Commentaire entendu fréquemment au camp de Khewa en 2002 et en 2003.

déplaçaient jamais comme moi, ce que tous savaient. C'était ma présence physique souvent voilée dans des lieux aussi difficiles d'accès qui surprenait le plus. Il me fallait ensuite expliquer que je ne disposais ni d'argent, ni de relations puissantes et seules mes accompagnateurs pouvaient expliciter ma recherche auprès de mes interlocuteurs.

Lors d'une première entrevue, les réfugiés ont souvent une idée préconçue de la demande qui peut leur être faite, basée sur leur expérience des membres de la presse ou de l'aide humanitaire. Quand on rencontre dans les camps de réfugiés une femme afghane qui a déjà eu affaire à des journalistes, la première chose qu'elle fait, c'est de montrer sa burqâ en vous proposant de l'essayer, non pas parce qu'elle estime que c'est un supplice exceptionnel, mais parce qu'elle sait que les Occidentaux se polarisent là-dessus, et donc s'imagine que c'est la burqâ qui les intéresse principalement. Ces femmes ont compris qu'à travers les médias, en Occident, la burqâ en est venue à représenter tous les malheurs des Afghanes. À leur tour, elles ont repris ce symbole comme pour conforter une certaine attente imaginaire qui crée un système d'équivalences entre le fait féminin et un signe vestimentaire, sans pour autant toujours évoquer ouvertement la mainmise islamiste, simplement parce que la plupart des journalistes ou des agents humanitaires rencontrés ne reconnaissent pas la dimension politique, s'imaginant-trouver là une antique tradition locale. C'est ainsi, dans ce jeu de reflets et réverbérations croisés, qu'une image fragmentaire est construite dans les médias mondiaux, avec la connivence accidentelle des femmes afghanes elles-mêmes, pour être ensuite réimportée sur place et intériorisée aux côtés des autres représentations. À Kaboul, j'ai retrouvé les mêmes schémas d'attente, parce que les femmes interrogées avaient déjà été sensibilisées aux demandes potentielles de leurs interlocuteurs, par les médias et les nombreux projets humanitaires.

Une informatrice connaît souvent la valeur des renseignements qu'elle donne, situation qu'elle peut utiliser à son profit. C'est plus encore le cas pour l'informateur masculin, surtout s'il s'estime un témoin utile, un représentant fiable d'une catastrophe ayant touché toute la population du camp (par exemple, la guerre contre les soldats soviétiques, la vie sous les Talibans ou plus récemment les bombardements américains à partir du mois d'octobre 2001). Les relations paraissent tout de suite mises sur le plan de la confiance, du lien personnel, de l'échange et de la perspective d'un échange ultérieur, y compris monétaire ou relationnel. On imagine toujours que la chercheuse est un personnage bien plus puissant qu'elle ne l'est en réalité, puisqu'elle appartient, dans leurs yeux, à la communauté qui détient le pouvoir.

Ainsi, à la suite d'entretiens j'ai reçu plusieurs demandes en mariage pour ma fille. Le prétendant qui a proposé que ma fille devienne sa troisième co-épouse s'est enquis de la présence de frères dans ma famille. C'est qu'il comptait rallier ses éventuels futurs beaux-frères à ses projets de *badal*, de vendetta. Une veuve qui préparait son retour dans un village afghan s'intéressait également à ma fille pour son fils, mais cherchait surtout à juger si son éducation en



France permettait à ma fille d'être une bru convenable. L'intérêt timide que certaines jeunes filles portaient à mon fils pouvait également s'interpréter dans un projet d'avenir imaginaire où j'aurais pu théoriquement négocier leur mariage en discutant avec leurs parents. La perspective d'une vie au service d'une belle-mère en France leur paraissait plus douce que celle qu'on leur infligerait sur place ! Plus que tout, ces propositions renfermaient de précieux enseignements sur les pratiques du mariage dans la société afghane .Cependant, à cause du ton de confidentialité immédiate, une différence d'opinions (chez les hommes en particulier) pouvait être interprétée comme un manque de reconnaissance, l'informateur peut se sentir incompris, voire trahi par la personne qui lui fait face.

Comme on le voit, les personnes interrogées mènent leur enquête à leur tour et les renseignements sur le visiteur circulent dans un camp de réfugiés ou une communauté rurale. Le fait d'habiter sur place implique une certaine intimité, un échange d'informations personnelles et une participation occasionnelle aux tâches quotidiennes.

Il m'a paru essentiel de prendre en compte les conditions dans lesquelles ces informations étaient collectées tant le rapport au terrain paraît déterminant sur la qualité de ce qui est recueilli. D'autres recherches récentes sur les camps de réfugiés n'ont pas suffisamment précisé dans quelles conditions elles ont été réalisées. La circulation-même dans les camps, les modalités d'entretien, la relation complexe et ambiguë avec des interprètes sont souvent d'une extrême difficulté qui mériterait d'être décrite en plus grand détail : l'ensemble constitue un sujet de réflexion indépendant.

Il faut toujours se souvenir qu'en dépit de leur chaleur, les relations entre adultes ne sont jamais symétriques et que ce sont les interlocuteurs qui maîtrisent les échanges. Avec les jeunes, le contact est plus spontané, mais il faut du temps pour établir une relation avec des enfants et surtout des filles peu socialisées pour la prise de parole. C'est ainsi que j'ai passé deux heures très difficiles avec un groupe d'enfants hazaras rescapés d'un massacre pachtoune dans la province de Bamyan. Ces enfants, qui provenaient des régions les plus reculées, étaient en état de choc et n'avaient jamais rencontré une étrangère. L'impossibilité de communication dans une situation de ce genre renvoie aux limites de toute interaction, où l'on est forcé de constater à quel point toute compréhension peut se révéler illusoire.

Pour me rassurer en ces lieux lointains dont je censurais toujours le danger, j'étais tentée par la projection, l'illusion de la compréhension mutuelle et de valeurs partagées. Maurice Godelier parle de cette sollicitation :

*C'est vrai qu'on est constamment tenté de construire l'autre en miroir de soi. Mais c'est*

*justement cette tentation ou cette pratique qu'il faut détruire en soi...<sup>17</sup>*

Dans d'autres situations, le miroir se ternit rapidement, ce qui est sans doute plus facile dans une zone de guerre. Par souci d'auto-préservation et consciente de ma lâcheté, j'ai choisi de ne pas poser, en particulier aux hommes, certaines des questions sur le terrorisme et Al Qaida,<sup>18</sup> ce qui fait que ces problèmes n'ont pas été abordés dans le présent travail. En traversant la région du NWFP ou la frontière au Khyber Pass, habillée en costume local, ensevelie sous un voile pour ne pas me faire repérer dans des autobus décrépits, jamais je ne me suis sentie plus étrangère, coupée à la fois de mon monde et de celui dans lequel j'étais plongée. Je ressentis la même chose quelques années plus tard sur la route entre Herat et Farah, cachée sous une burqa. C'est à ces moments-là que je me retrouvais face à ma colère impuissante devant l'injustice flagrante des usages à l'encontre de ces femmes, me remémorant les manifestations d'une souffrance multiforme, rencontrées au quotidien, produites par le croisement de systèmes anciens et actuels convergeant vers une répression pour moi inacceptable, même si j'avais tenté de démonter, par la présente recherche, ses rouages et ses mécanismes. Un travail en sciences sociales, trop souvent en France, n'est pas censé être le lieu d'expression d'opinions personnelles, mais une mise à distance. On me l'a fait comprendre pendant la soutenance de ma thèse de doctorat ! Cependant, le destin des femmes en Afghanistan a trop souvent été sacrifié, depuis le dernier quart de siècle, sur l'autel de politiques d'une misogynie d'une brutalité inouïe. Dans une situation extrême comme celle-ci, ce refus de prendre position est-il réellement souhaitable, ne fausse-t-il pas la réflexion critique ? Ne pas en faire cas, taire l'outrage, minimiser la violence, *in fine* censurer la douleur, au nom d'une quelconque 'science' politiquement correcte en diable, est-ce vraiment faire preuve de plus d'objectivité ? Ou bien une forme de négationnisme. Ailleurs qu'en France, l'engagement féministe, anti-militariste auprès des universitaires n'est pas aussi mal vu, comme l'ont démontré les travaux admirables de Cynthia Enloe et Cynthia Cockburn. Si elles s'appliquent à reconnaître les poches de résistance individuelle de la part de femmes qui refusent les normes dominantes, elles n'ont pas hésité à montrer du doigt la condition de victimes qui caractérise trop souvent encore les femmes, en particulier dans les pays où leur statut de sujet n'est guère reconnu. Comme en Afghanistan rural.

La collecte des informations s'est réalisée sur le mode du repérage non systématique qui sera mis en forme au retour à Paris devant l'ordinateur. D'un côté des questionnaires complétés à moitié, de l'autre d'épais cahiers remplis de notes et de réflexions, prises au cours d'entretiens, souvent après coup, à la lumière d'une lampe torche, griffonnées dans un bus, la main recouverte

---

<sup>17</sup> Maurice Godelier, «Briser le miroir du soi» in C. Ghasarian, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*. Armand Colin, Paris. 2002. p. 194.

<sup>18</sup> C'est un aspect de la vie des camps qui néanmoins préoccupe le gouvernement américain entre autres. Un bon nombre de détenus actuels à Guantanamo ont été arrêtés au camp de Sharwali ici étudié à la suite d'opérations conjointes menées par la CIA et l'ISI.

d'une voile. Dans la société afghane, on n'est jamais seul. Dans un camp, à Kaboul ou dans un village, une femme ne peut pas se promener seule : faillir aux convenances pourrait faire croire au voisinage que ses hôtes ne remplissent pas leur devoir d'hospitalité. De plus, il ne faut pas sous-estimer le danger réel, surtout, ces dernières années en Afghanistan, celui de l'enlèvement que mes hôtes craignaient bien plus que moi.

### **L'après-terrain**

Une fois de retour, le travail le plus ardu s'amorce. Les conversations se poursuivent par l'imaginaire, d'innombrables questions restent en suspens. La reconstitution des données à partir des bribes de phrases remémorées, superposées à de nombreuses lectures peut susciter des conclusions opposées, il faut constamment faire des choix tout en revendiquant ici le droit à la contradiction. On se surprend à déplorer son propre manque d'organisation et à se demander si une méthodologie plus rigoureuse aurait été souhaitable. Est-il en effet possible d'observer et de présenter une recherche de ce type comme s'il s'agissait d'une collecte de données effectuées *in vitro* ? Pour éviter le brouillage imputé à l'émotion, faut-il opter pour une approche impersonnelle ? Cette dernière garantit-elle réellement une objectivité savante dans l'évaluation de données qui ne sont pas comptabilisables sur un mode scientifique ? À moins de se restreindre au calcul du nombre de burqâs par mètre carré dans les allées du camp de Jalozai, ou de tchadors-namaz noirs à Herat, une enquête selon des critères d'objectivité tirés de l'expérience scientifique classique ne pourra jamais livrer des informations pertinentes. C'est un des écueils du travail humanitaire qui fausse les renseignements par les limites du mode de recherche en plus de l'ignorance du contexte. C'est pourquoi j'ai évoqué au chapitre trois les statistiques données dans le rapport de l'association *Physicians for Human Rights* sur la situation des femmes afghanes de 2001 durant l'ère Taliban. Seules 5 % des femmes interrogées en Afghanistan et dans les camps pakistanais relatent des actes de violence subis (comprenant la détention, des coups, des blessures provenant d'armes à feu, des viols) – ce qui constitue sans doute une baisse globale de criminalité ouverte. Mais ces chiffres ne signifient rien dans une société où les femmes sont évacuées de l'espace public et comparativement moins exposées à ce type d'actes, alors que la principale source de souffrance provient de la brutalité conjugale rarement avouée et perçue comme faisant partie des aléas du mariage. Comment systématiser le recueil d'informations de ce genre ? Pour identifier des structures, des comparaisons sont de mise avec des limites inhérentes. Par exemple, les catégories sociales énumérées y compris le système occidental des classes calqué sur une société aux référents tribaux et celui des castes représentent des raccourcis pour le lecteur comme la chercheuse.

L'appréhension du vécu des femmes, l'écoute et la réception des explications des interlocutrices a été filtrée par la conscience aiguë de nos propres limites, la distance entre leur

vécu et la schématisation conceptuelle entreprise spontanément. Travaillant depuis des années sur la Shoah ensuite en zone de guerre à partir du diplôme puis du DEA sur la résistance des femmes pendant le siège de Sarajevo, il m'est parfois difficile d'échapper à la formulation d'un jugement sur une situation qui met en évidence une souffrance extrême produite par l'arbitraire. J'ai néanmoins tenu à marquer la différence entre une douleur acceptée avec résignation parce qu'elle s'intègre à des principes patriarcaux intériorisés depuis les siècles, voire des millénaires, et celle, intolérable, infligée par un agent exogène, comme un édit islamiste ou un fait de guerre. Vu de l'extérieur, la souffrance produite par une société patriarcale paraît au quotidien souvent plus extrême, puisqu'elle normalise les mariages forcés, la brutalité des rapports inter-familiaux surtout conjugaux, même la mortalité maternelle. Si la travailleuse humanitaire se permet d'intervenir sur les conséquences sur la santé de ces pratiques, la chercheuse s'est abstenue autant que possible d'ingérence, s'intéressant plus à définir ce qui constituait véritablement une souffrance inacceptable par celles qui la subissaient. Néanmoins, la frontière n'est pas claire et la rigueur pas toujours possible. Comme le résume Christian Ghasarian :

*Le terrain est le lieu où le chercheur connaît une sorte de conflit existentiel entre le subjectivisme et l'objectivisme d'une part, la bonne conscience due à l'idée d'utilité scientifique et la mauvaise conscience associée au fait d'être un témoin indiscret d'autre part. Dans ce contexte, la séparation nette entre le personnel et le professionnel, l'observateur et les observés est problématique... Or, les résultats ne doivent pas négliger l'interaction du chercheur avec ceux qu'il étudie car la prise en considération des faits subjectifs favorise, au lieu d'anéantir, l'objectivité du travail<sup>19</sup>.*

C'est pourquoi j'ai voulu penser les tentatives de survie des femmes afghanes dans des conditions de guerre extérieure et d'oppression intérieure, dans la lignée des efforts surhumains entrepris par des femmes dans d'autres lieux, d'autres guerres tandis que, partout, les hommes étaient au front, au loin. Les femmes dans le camp de Jalozai, après les bombardements américains à partir d'octobre 2001 ont réinventé leurs foyers, avec des tentes faites de bouts de plastique et le seuil marqué par une brique. Comme leurs congénères que j'ai connues à Sarajevo sous les obus serbes, celles de Stalingrad ou celles du ghetto de Varsovie de la génération de mes parents, elles ont déployé des trésors d'imagination, des ressources qu'elles n'imaginaient pas être à leur disposition. Les femmes afghanes prennent leur place parmi toutes ces femmes appliquées à rassembler les fragments, les lambeaux, les débris du monde connu pour tisser chaque jour la promesse parfois illusoire d'un lendemain. Comme dans d'autres situations de ce genre, l'histoire de leur patiente résistance risque d'être gommée, d'autant plus que l'islamisme à l'afghane dans la région a oblitéré la présence des femmes dans l'espace public, ce qui aura des répercussions dans la réécriture opportune de l'histoire de ce dernier quart de siècle

---

<sup>19</sup> Christian Ghasarian, *op. cit.*, p. 11.

## Remettre les femmes au centre du récit des guerres

L'absence des femmes dans les récits de guerre est frappante. Dans le cas de la Shoah, par exemple, on sait qu'un travail d'occultation a été réalisé au sujet des rescapés (hommes et femmes) des camps d'extermination dont personne ne voulait — ni ne supportait d'entendre le récit de leurs expériences dans la France (et ailleurs) de l'après-guerre. À l'exception de quelques rares ouvrages parus vers 1946-1948, la plupart des témoignages ont été publiés après le milieu des années 1980, dans le sillage des travaux des historiens américains sur la Collaboration, également censurée à l'époque dans la mémoire officielle française. Ce sont les souvenirs des femmes qui paraissent en dernier (jusqu'à aujourd'hui 60 ans après les faits), parce que, plus que toute autre, c'est leur vie qui a subi la plus grande censure — du fait de l'urgence du quotidien, de la reprise d'une certaine normalité, de la nécessité de banaliser, pour achever de le gommer à tout prix, tant l'exceptionnel que l'inavouable. Cette évacuation pourrait être le résultat d'une infériorité imaginée et intériorisée par les femmes elles-mêmes, minimisant depuis toujours leur rôle dans toute guerre, à la faveur de récits généraux sur la guerre considérés uniquement d'un point de vue masculin. Je suis revenue à ces considérations sur deux guerres mondiales, vécues au féminin récemment. Mon analyse de ces données historiques a été revue et corrigée par mes expériences bosniaques et afghanes<sup>20</sup>

Telle a été la situation que j'ai pu constater en Bosnie à partir des années 1997 : le vécu des femmes, les formes extraordinaires que prit leur résistance durant le siège de Sarajevo ont été complètement 'oubliées' en tout cas remises dans la période qui a suivi. De véritables héroïnes que j'ai rencontrées pendant la guerre et dont l'expérience a servi de base pour mon DEA ont été happées par un quotidien âpre. Les autorités n'ont rien fait pour les reconnaître, au contraire des militaires qui au moins ont pu prétendre à des médailles, même si leur vie actuelle n'a rien d'enviable. Des cancers galopants sont venus terrasser nombre de ces femmes qui avaient pourtant tenu bon dans des conditions extrêmement dures. Et si les chercheurs et chercheuses qui s'attellent aujourd'hui à une recherche sur la guerre en Bosnie n'ont pas la possibilité de s'appuyer sur des réseaux établis auparavant, ils rencontreront les plus grandes difficultés, puisqu'une chape de silence recouvre le souvenir de cette période.

Le présent travail prétend se ranger parmi les premiers concernant le vécu des femmes afghanes en exil dans les camps et la reconstruction du quotidien dans les années qui ont suivi en Afghanistan, afin que soit reconnue en lieu officiel la mémoire de leur combat permettant à d'autres chercheuses, en particulier afghanes, de prendre la relève.

---

<sup>20</sup> Carol Mann : *Femmes dans la guerre, 1914-1945*, Paris, Pygmalion/Flammarion, 2010

## Chapitre I

### Un regard ethnographique sur l'Afghanistan rural

Il est impossible de considérer le vécu des femmes afghanes surtout rurales (soit la vaste majorité de la population) sans examiner le contexte social, historique et culturel dont est constitué leur habitus. Au risque de se faire taxer l'essentialisme, on peut affirmer que les Afghanes elles-mêmes ne se considèrent d'ailleurs jamais en dehors de leurs obligations familiales et leur appartenance communautaire. Une des explications principales pour l'échec de l'entreprise humanitaire depuis 2001 a été justement de penser « la » femme de façon décontextualisée, comme une entité autonome ayant droit à un destin choisi individuel, sans références à son milieu. L'entourage symbolique, justement, est un tout dominant, dans les camps de réfugiés où cette recherche a initialement débuté en 2001 comme dans les zones rurales afghanes explorées à partir de 2005 jusqu'au présent (2010). Le conflit armé, l'exil et aujourd'hui une guerre latente en sourdine traversent ces lieux depuis trente ans, bouleversent les existences mais laissent intactes certains repères identitaires de base.

C'est pour cette raison que nous commencerons le présent ouvrage par quelques considérations ethnographiques et sociales de ce pays complexe entre tous. Bien entendu, rien n'est fixe, dans la mesure où la société est en pleine transformation et de façon continue. Cependant, il existe des données constantes qui fondent l'éthique personnelle, le centrage sur l'honneur, les alliances et les mariages toujours arrangés. Le respect des formes importe bien plus que toute réalisation personnelle, ce qui fait qu'on les retrouvera régulièrement, dans tous les contextes.

L'Afghanistan est un pays essentiellement tribal, dans la mesure où l'appartenance à une communauté constitue le référent identitaire essentiel pour sa population, en particulier rurale. Les principaux ethnologues ayant travaillé sur les Pachtounes d'Afghanistan tel Fredrik Barth, Charles Lindholm et Akbar Ahmed ont été influencés par les évaluations des administrateurs coloniaux de l'empire britannique aux Indes, connu sous le terme de 'Raj'. Les Anglais, comme nous le verrons, idéalisaient les valeurs martiales des Pathanes (dénomination des Pachtounes sur le versant colonisé) pour, parmi d'autres raisons, les différencier des autres peuples de l'Inde : l'ethnographie, entre autres, était au service de leur politique de diviser pour régner, véritable leitmotiv impérial. Ces perceptions, flatteuses pour les principaux concernés, ont été intériorisées par eux, en particulier par les historiens et ethnologues à Peshawar comme à Kaboul. Pour la population afghane elle-même, les questions d'identité communautaire sont d'une importance capitale aujourd'hui. Deux facteurs majeurs sont en jeu ici. D'abord du point de vue externe, celui qui gère les relations entre les différentes ethnies : lourd héritage de la guerre civile, les factions en concurrence autour du pouvoir se fondent sur des réseaux de solidarité ethnique plus qu'autrefois, puisque les seigneurs de guerre et politiciens se positionnent souvent en tant que chefs de leur communauté (par exemple, feu le commandant Massoud ou le candidat



malheureux des dernières élections Abdullah sont perçus en tant que leaders Tadjiks). Ensuite, vient la gestion interne de chaque groupe à une époque où certains aspects de l'influence occidentale sont perçus comme une menace contre l'Islam. Le durcissement de comportements patriarcaux traditionnels (en particulier envers les femmes) en est le souvent la conséquence. L'historien bengali Partha Chatterjee a décrit ce processus de construction identitaire de la part de certaines élites en Inde, fondée sur la différence avec l'offre de modernité proposée par les colonisateurs : son analyse demeure d'actualité.<sup>21</sup>

Bien entendu, il ne s'agit nullement de réduire toute la problématique afghane à d'immuables données culturelles et religieuses pour mettre en cause un mode de vie arriéré appelé à confronter les lumières occidentales, à la façon d'un Samuel Huntington<sup>22</sup>. Mahmood Mamdani, à juste titre, a condamné les limitations de ce qu'il appelle le '*Culture Talk*' cette manière d'évacuer la dimension politique par un discours culturaliste totalisant et opportuniste<sup>23</sup>.

Cependant, en Afghanistan, l'appartenance ethnique, culturelle, religieuse demeure essentielle pour ses citoyens, hantés par la possibilité omniprésente d'une guerre civile jouée sur des critères ethniques, justement. Certes, depuis toujours, les forces extérieures et les leaders ont eu intérêt à exploiter les différences : il est possible de considérer ces distinctions comme le résultat d'une invention identitaire qui trouve son origine auprès de l'Empire Britannique aux Indes, nous y reviendrons. Cependant, une des clefs de la situation actuelle remonte à une période précise au début de l'intervention soviétique (décembre 1979), au Pakistan. Devant le flot incessant de réfugiés afghans qui ont traversé la frontière (jusqu'à trois millions), les chefs des sept partis politiques de l'opposition au gouvernement pro-communiste, financés par le Pakistan se positionnent en meneurs populistes des factions de Moudjhaddins. Évinçant les *maleks* et les leaders des communautés traditionnels, ils usurpent leur statut de chefs tribaux, s'attribuant chacun un grand camp de réfugiés comme fief. La plupart souscrivent à l'Islamisme wahhabite qui émane des madrassas où seront formés les futurs talibans. C'est ainsi que les mollahs dont le statut était jusqu'ici subalterne deviennent des partenaires directs dans cette nouvelle administration du pouvoir. Si ces partis sont unis contre l'Union Soviétique, il est évident que la rivalité est présente tant pour l'attribution des armes et des faveurs américaines que l'administration de l'aide humanitaire. Dix ans après, avec le retrait de l'armée soviétique, tout est prêt pour la plus sanglante des guerres civiles. Celle - ci éclate en 1992 à la chute du gouvernement soutenu par Moscou et sera menée par ces factions différentes dont la composante ethnique est déterminante : le pouvoir exécutif provisoire au centre de cette catastrophe a, à sa

---

<sup>21</sup> Partha Chatterjee : *The Nation and its Fragments*, Princeton, Princeton University Press, 1993, p.120.

<sup>22</sup> Samuel Huntington : *The Clash of Civilisations* 1993

<sup>23</sup> Mahmood Mamdani : *Good Muslim, Bad Muslim, America, the Cold War and the Roots of Terror*, New York, Doubleday, 2005

tête trois leaders tadjiks (dont Ahmad Shah Massoud - ce qui explique la réticence des habitants de Kaboul de le voir proclamé comme héros national par les forces étrangères). La réussite des Talibans est entre autres, perçue comme la revanche des Pachtounes contre les Tadjikes considérés comme les oppresseurs de Kaboul.

Le traumatisme encore très vif vécu par la population surtout kaboulie n'est pas comprise par l'opinion publique occidentale. Lors des dernières élections présidentielles en 2009, un large secteur de la population afghane craignait justement qu'une victoire du candidat Abdullah (considéré le successeur actuel de Massoud) entraîne une confrontation entre Tadjikes et Pachtounes, soit un retour à l'époque sanglante de la guerre civile, somme toute plus douloureuse pour les habitants de Kaboul que les Talibans, ce que l'Occident paraît ignorer.

Cet ensemble sert à justifier une réflexion plutôt démodée et à deux niveaux sur des considérations ethnographiques auxquels surtout les Afghans ruraux - la vaste majorité de la population- tiennent bien plus que les critiques occidentaux. À cela s'ajouteront des considérations sur les femmes afghanes traitées en bloc, ce qui me vaudra des reproches sur 'l'essentialisation' dont je fais apparemment preuve. Bien que toute à fait consciente des dangers de la réduction d'un destin masculin ou féminin à des stéréotypes figés, très bien expliqués par Cynthia Cockburn<sup>24</sup> force est de constater les considérations d'honneur des plus rigides gouvernent l'ensemble de la société afghane, rurale et urbaine, pauvre et riche. Les jeunes filles sont prisonnières de restrictions récurrentes du même ordre qui s'amoindriront rarement avec le niveau social, plutôt avec l'âge et le statut qu'elles auront acquis une fois mariées et mères de fils adultes. Et cela, même dans les milieux progressistes. En fait, ce sont parmi les plus pauvres, comme en Inde pour les questions de dot, que les filles auront une plus grande latitude de circulation parce que leur labeur dans les champs contribue à la survie de la famille entière. Certes, cet ensemble gouverné par des pratiques coutumières extrêmement vivaces n'est pas compris par les intervenants extérieurs. Les Afghans travaillant dans des agences humanitaires n'en parlent pas à leurs employeurs, même si c'est ici qu'il faut chercher les causes profondes de l'échec des programmes de santé et d'éducation. Le relativisme culturel en vogue dans les milieux universitaires, en particulier en France, impliquent un refus de toute critique qui pourrait sous-entendre une quelconque comparaison à un Occident d'avance accusé d'islamophobie, même si ce sont surtout des pratiques pre-islamiques, comme en Afghanistan, qui sont en cause. C'est le risque que je prends dans le présent ouvrage.

\*

Une identité communautaire implique l'adhésion à une histoire et une culture communes. Ce qui sépare un groupe donné de ses voisins, comme l'a expliqué Fredrik Barth dans ses travaux, ce

---

<sup>24</sup> Cynthia Cockburn : *The Space between Us, Negotiating Gender and National Identities in Conflict*, London, Zed Books, 2003, p.13

sont ses frontières géographiques et symboliques, ce qui d'autant plus difficiles quand tout le monde pratique la même religion, parle la même langue ou descend du même ancêtre. Dans le contexte afghan dominant liens familiaux et surtout claniques, suivis la notion du *qawm*, presque aussi importante. Comme l'a longuement expliqué Olivier Roy,<sup>25</sup> les *qawm* sont des réseaux de solidarité fondés sur une expérience partagée (la guerre, en tant que Moudjhadins luttant côte à côte) le lieu de travail, le voisinage en exil et ainsi de suite. L'importance de ces liens permet les échanges matrimoniaux pour sceller les alliances. Cependant, ce type de relation choisie - dans une existence où très peu de choix sont possibles pour les hommes comme les femmes - est devenu plus rare, plus friable dans le contexte des changements brutaux de régime politiques et les ruptures dans le destin de chacun.

Les trajectoires sont cependant variées. Ainsi un homme âgé aujourd'hui entre cinquante et soixante ans peut avoir commencé par lutter contre les soldats soviétiques, pour prendre le parti d'une ou autre faction durant la guerre civile, puis choisir de se ranger ou non du côté des Talibans pour ensuite rejoindre la cause du gouvernement à Kaboul et soutenir la présence américaine (ou le contraire). Ses réseaux d'entraide présentent à la fois une variété et une fragilité accrues : en cas de problème grave, il est obligé de se rabattre sur la solidarité familiale traditionnelle à moins qu'une vendetta soit en cours avec un de ses affins, ce qui arrive en particulier chez les Pachtounes, comme nous le verrons.

Les options pour les femmes sont plus limitées parce que c'est toujours son lien familial qui la définit en première instance. Ses réseaux, si elle est citadine, se sont créés à travers sa scolarisation et le lieu de travail, si elle est employée à l'extérieur. En dehors de ces emplacements circonscrits, sa sociabilisation est généralement restreinte à la famille, à l'exception des femmes venant des plus hautes sphères qui ont une plus grande mobilité professionnelle. Cependant aucune ne pratique librement l'espace urbain : ce sont les hommes qui se chargent des courses au marché où l'on ne voit pas de silhouettes féminines. Dans les villages, les lieux où des femmes non-apparentées peuvent se retrouver sont quasiment inexistantes, à l'exception de quelques rares projets collectifs mis en place de façon temporaire par des agences humanitaires après 2002, tels que des *shuras* (conseils) de femmes. Au Pakistan et en Iran, les écoles les salles d'attente des dispensaires, les éventuels cours d'alphabétisation ou les ateliers d'artisanat, également organisés par des organisations humanitaires afghanes et étrangères ont autorisé des échanges sociaux inédits. À l'intérieur des associations des femmes, dont la direction est généralement issue de milieu relativement privilégié (dont RAWA des débuts, principalement étudiée dans la présente étude), un système d'alliances et de soutien mutuel fonctionne à la façon des *qawm* masculins. Cependant, tout mariage à l'intérieur d'un *qawm* quel qu'il soit doit

---

<sup>25</sup> Parmi les plus récents : Olivier Roy, « Afghanistan : les raisons d'un conflit interminable », Cultures & Conflits, 01, hiver 1990, [En ligne], mis en ligne le 30 décembre 2002. URL : <http://conflits.revues.org/index70.html>.

recueillir l'approbation à la fois des familles et des responsables. Ici comme ailleurs, l'honneur du groupe est porté par chacun de ses membres.

L'Afghanistan comporte quelques cinquante communautés dites ethnies dans le langage des statistiques (les principaux étant les Pachtoues (42 %), Tadjikes (27 %), Ouzbeks (9 %) et Hazaras (9 %) et deux langues nationales, le dari et le pachtou.. Cependant, les termes 'afghan' et 'pachtoune' sont synonymes. Ce qui veut dire qu'un non-pachtoune ne s'avouera afghan que devant un interlocuteur étranger ; devant ses compatriotes, il est Ouzbeke, Hazara, Pashaï etc. tandis que seul un Pachtoune se décrira comme étant 'Afghan'.

Cependant deux facteurs importants réunissent ces communautés. En premier lieu, l'adhérence à un Islam strict et ultra-traditionnel ainsi que le décrit si bien Michael Barry<sup>26</sup>, qui reste imbu du mysticisme soufi. Rien n'est plus éloigné de l'Islamisme hérité des Frères Musulmans et de l'influence d'un Maudadi pakistanais. Ensuite, le maintien de l'honneur et de la respectabilité au fondement de tout comportement en Afghanistan, même si cette motivation n'est pas toujours visible de prime abord. Ce n'est pas du verbiage culturel (du *culture talk* tant décrié par Mamdani et d'autres), bien au contraire : avec des considérations sur l'honneur, nous sommes au cœur de toute façon de faire afghane, qui va de l'administration du quotidien à celle de l'État, en passant par des drames incompris comme la mortalité maternelle ou les suicides des jeunes filles. Si l'honneur masculin se manifeste par l'action agressive, la version féminine est caractérisée par l'évitement de toute menace de honte pouvant entacher la réputation familiale. Ce comportement exige une mise-en-retrait permanente, une invisibilisation délibérée plus encore qu'une passivité qui pourra évoluer avec l'âge. La structure familiale est en forme de pyramide avec le patriarce dominant au faite, suivi de ses fils (qui habitent avec lui), leurs fils et petits-fils puis l'épouse aînée, ses filles, belles-filles et tout à fait en bas, souvent méprisée, la plus jeune bru qui n'a pas encore mis d'enfant au monde. Ainsi, chaque foyer représente en une sorte d'État miniature. Les femmes plus âgées, qui ont accédé à un certain pouvoir en tant que mère et grand-mère des fils dans sa maisonnée en sont souvent les administratrices les plus intransigeantes. Trente ans de guerre, d'exil et de retour morcelé ont brisé ces structures qui se recomposent en fonction des mécanismes hiérarchiques disponibles, d'où la domination dans certains cas de fils adolescents tout à fait ineptes, voire attardés mentaux.

Le lien à la terre est essentiel pour une population composée à 80 % de petits cultivateurs. Même pour de nombreux citadins, le village et la région d'origine sont importants dans la mesure où ils situent l'individu dans une continuité historique. Les droits et la dignité de chaque entité familiale dépendent d'une parcelle héritée au même titre qu'une généalogie, pour laquelle des conflits éclatent à chaque génération au moment de la transmission d'un patrimoine. Sa défense

---

<sup>26</sup> Michael Barry : *La résistance afghane du Grand Moghole à l'invasion soviétique*, Paris, Champs, Flammarion 1989 (publié en 1984 sous le titre *Le Royaume de l'insolence*) p.100 et suivantes

conditionne le maintien de l'honneur, bien plus que d'une source de revenus tangibles, d'où la centralité des échanges matrimoniaux évalués en fonction d'une consolidation du patrimoine villageois. Un garçon ayant fait ses études et travaillant à Kaboul épousera une parente du village ancestral : c'est ce qui explique la différence de niveau d'instruction à l'intérieur du couple. Il est fréquent, aujourd'hui encore, que les épouses d'administrateurs, voire de ministres et de gouverneurs soient illettrées.

Entre 1980 et 1990, quelque six millions d'exilés afghans ont fui vers l'Iran et le Pakistan, constituant la moitié de la population réfugiée sur la planète<sup>27</sup>. Les raisons pour le départ, la fuite ou l'exil selon le cas sont variables et n'impliquent ni la durée, ni le mode de survie ou les modalités de retour. Comme l'explique Alessandro Monsutti :

*Le processus de décision est interrompu : quitter l'Afghanistan est une chose, choisir de ne pas retourner en est une autre. Dégager les motivations à migrer en fonction de la date de départ ne permet pas de mettre en évidence les stratégies des Afghans dans la durée... Poussés par la pauvreté autant que par la guerre, les Afghans se déplacent sans cesse. Ils ont tissé des relations transnationales complexes et il serait vain de vouloir isoler le moment où la décision de quitter l'Afghanistan est prise<sup>28</sup>.*

Le camp de réfugiés marque le bouleversement le plus profond de leurs pérégrinations, perçu toujours comme une mesure temporaire. Au bout d'un quart de siècle, il est devenu le lieu d'un nouvel enracinement permettant des modifications sur le style de vie traditionnel, tout en préservant les bases. La perte de la propriété terrienne constitue la première des lamentations pour les cultivateurs qui ont toujours tenté de regagner ce terrain par les frontières extrêmement poreuses entre l'Afghanistan et le Pakistan. Cela devient bien plus difficile quand un chef de guerre s'est approprié des terres et rend impossible tout retour : ces réfugiés continuent à revendiquer haut et fort leur filiation à leur terre pour justifier leur identité et maintenir leurs droits. À la chute des Talibans, comme après toute guerre, le recouvrement de biens, en l'absence de cadastre, a été impossible, ce qui a contribué à l'afflux de réfugiés internes et la présence de tentes autour de Kaboul, même jusqu'à aujourd'hui.

Coupée de ses racines en tant que réfugiés à partir de l'accession du gouvernement pro-soviétique jusqu'aux Talibans (soit de 1978 à 2002, voire bien plus longtemps pour au moins un million et demi de réfugiés au Pakistan) ou rapatriée sur leurs terres occupées par une présence militaire étrangère, la population rurale a réagi par un surinvestissement des valeurs perçues comme traditionnelles. Une certaine influence urbaine s'exerce par le biais des membres des familles travaillant en ville, mais sans aller jusqu'à menacer les valeurs fondamentales. Leur attachement

---

<sup>27</sup>«Afghanistan, refugees from Afghanistan, the world's largest single refugee group», Amnesty International Archive Library, I/11/1999.

<sup>28</sup> Alessandro Monsutti: *Guerres et migrations, Réseaux sociaux et stratégies économiques des Hazaras d'Afghanistan*, Neuchâtel, Editions de l'Institut d'ethnologie, et Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, 2004, p. 61.

aux traditions est proportionnel à la perte des référents matériels.

Ces structures ne souffrent pas d'intervention extérieure, en dehors des conseils d'aînés qui regroupent les patriarches ou les responsables de chaque groupe. La violence est une affaire privée, les droits de chacun sujets à caution de la part du Paterfamilias pour les garçons et plus encore les filles. Pour elles, tout est débattu, rien n'est acquis d'avance : de leur scolarité jusqu'au mariage, en passant par la visite chez un médecin, le travail ou la moindre sortie du domicile et cela, jusqu'à aujourd'hui à Kaboul. Un état de droit, administré par un gouvernement central qui aurait le monopole de violence et de l'administration de la justice est quasiment inconcevable.

Les différents gouvernements à volonté progressiste qui se sont succédé à Kaboul depuis le début du XXème siècle - sur les modèles de modernité turque et iranienne - se sont confrontés à des problèmes récurrents avec la population rurale. Une régression sociale massive a suivi la chute du gouvernement pro-communiste dont la société afghane n'est pas prête à se remettre. Toute tentative de construction d'État, ainsi que tout projet de modernisation se réalise ou s'annule selon des échanges de bons ou le plus souvent de mauvais procédés typiques des relations clientélistes – d'où les difficultés insolubles des États-Unis tentant de gérer les affaires irakiennes ou afghanes. Ernest Gellner a résumé la situation afghane exacerbée aujourd'hui : *La société est administrée non pas sur des relations formelles émanant d'une structure bureaucratique bien définie, mais selon des réseaux de connaissances (networks), des semi-tribus des alliances forgées sur la parenté, les services rendus, une origine géographique partagée, une expérience partagée des structures de pouvoir*<sup>29</sup>.

Ainsi, le concept d'un État centralisé, multiethnique sur le mode occidental reste incompatible avec cette perception d'une terre partagée en contrées fermées sur elles-mêmes, et dans les régions du sud pachtounes caractérisées par un morcellement à l'infini : ici les frontières intérieures sont perpétuellement renégociées dans un rapport de rivalités transgénérationnelles. La multiplication d'unités séparées ne saurait s'additionner en un ensemble cohérent.

La mise en place de projets visant l'intérêt collectif a toujours été parsemée d'embûches, en particulier chez les Pachtounes. Quand les Britanniques entreprirent de construire des routes à travers leurs territoires, dans la zone frontalière sous leur contrôle, il fallut négocier avec chacun des groupuscules, ce qui se révéla finalement beaucoup trop onéreux<sup>30</sup>. Les PRT (Provincial Reconstruction Teams), le secteur de reconstruction qui fonctionne en tandem avec les troupes de l'OTAN rencontrent les problèmes identiques quand ils tentent de mettre en place des infrastructures destinées à une population régionale. Que ce soit pour l'eau, l'électricité,

---

<sup>29</sup> Ernst Gellner, « The Coming of Nationalism and Its Interpretation, the Myths of Nation and Class » in. Gopal Balakrishnan, *Mapping the Nation*, London 1996, op. cit. 1996, p. 27.

<sup>30</sup> L'exemple le plus célèbre étant la route reliant Kohat à Peshawar, laborieusement construite à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur le terrain Afridi. cf. Akbar S. Ahmed, *Millenium and Charisma among Pathans*, London 1976, p. 75



l'agriculture, la construction d'écoles ou d'hôpitaux, chaque phase d'un quelconque projet doit être renégociée avec les groupes de pouvoir local, les *qawm* souvent en conflit : chef de guerre du coin, notables, conseil d'aînés et ainsi de suite. L'Afghanistan est pour ainsi dire ingouvernable. Une interprétation opportuniste des textes de Coran sert de légitimation au droit coutumier qui gouverne tous les aspects de la vie quotidienne ; en parallèle et sans le moindre conflit d'intérêt, l'administration du pouvoir est gérée selon un schéma essentiellement clientéliste dont dépend la sécurité personnelle comme le bon fonctionnement des institutions. Tout est dans les mains de réseaux différents dont les ramifications s'étendent à l'infini. La notion d'une citoyenneté égalitaire et républicaine régie par des droits et des devoirs identiques pour tous demeure tout aussi inconcevable. Une adhésion à un projet national quel qu'il soit serait interprété comme la soumission d'un groupe à un autre plus fort (en l'occurrence ici les Pachtones représentés par Karzaï) et donc une perte d'honneur. Le principe d'égalité demeure surtout un concept exclusif où sont d'emblée interdits ceux qui appartiennent aux autres ethnies, et dans toutes les configurations, les femmes.

Et pourtant, en dehors d'une minuscule frange moderniste et laïque, les différends entre l'Afghanistan profond et ses zones urbaines seraient somme toute, plutôt dus à des problèmes de pouvoir qu'à une divergence réelle entre les valeurs fondamentales. Et celles-ci concernent principalement les modes de gestion de l'espace public et privé ainsi que les rapports entre les sexes. Toutes les ethnies se retrouvent autour des principes d'honneur régissant le contrôle des femmes, ce qui a permis une certaine coordination sur les terres d'exil. Le modèle pachtonne est certainement le plus brutal, mais, à l'époque de la guerre contre l'armée soviétique, il semble avoir suffisamment rassuré les patriarches exilés de toute origine au point de leur faire accepter l'ascendant pachtonne dans les camps. C'est que, au-dessus de tout, la préservation des modes de domination dans les rapports entre les sexes semble fonctionner comme une garantie identitaire pour l'ensemble des groupes ethniques.

À l'intérieur des différentes communautés, les modes de vie varient, induits par les environnements différents et cette diversité se retrouve dans la population réfugiée au Pakistan, en Iran, au Canada et ailleurs. Toutes les communautés ont tenté de reproduire les éléments de base de leur mode de vie en exil, du moins sauvegarder les signes d'une respectabilité antérieure, sinon les moyens de survie. À la limite, comme en Afghanistan, ceux-ci sont moins importants que les indicateurs d'honorabilité. La renommée d'une famille, sa généalogie, la respectabilité reconnue de certains ancêtres valent bien plus que la fortune matérielle. Dans un monde où le nombre de réfugiés est en pleine expansion, il est probable que sous une forme deterritorialisée, plusieurs ethnies théoriquement en voie d'extinction sont appelées à survivre et à évoluer, idéalisant une terre perdue, à la façon peut-être des Juifs en exil depuis la destruction du second temple à Jérusalem en l'an 70, réunis sous l'idéologie de la Terre Promise. L'identité-même de

tout groupe réfugié, de toute diaspora se reconfigure sur un terrain symbolique et dans un contexte de modernité accélérée, celui de l'exil et de la confrontation au tapage médiatique et humanitaire caractéristique de la gestion mondialisée des réfugiés. Dans une situation caractérisée par la dépossession de la terre, c'est l'investissement, voire la thésaurisation d'un capital symbolique identitaire qui vient compenser un tant soi peu la béance de ce manque.

Cependant, durant la guerre, à travers les trafics d'armes et de drogues, d'import-export divers, le facteur de fortune personnelle a gagné en importance : les valeurs de la société de consommation ont entamé les codes anciens. La notion de dénuement change. Comme l'a expliqué Marshall Sahlins : *Les habitants les plus pauvres de la terre possèdent très peu mais ne sont pas pauvres. La pauvreté n'est pas le fait d'avoir un petit nombre de biens, mais une relation entre les moyens et le but ; c'est surtout une relation entre des personnes. La pauvreté est une relation sociale. Telle que, c'est l'invention de la civilisation. Elle s'est formée avec la civilisation en tant qu'une distinction entre les classes fondée sur l'envie et plus encore une relation de dépendance*<sup>31</sup>.

Les terres d'exil ont tous un niveau de vie supérieur à l'Afghanistan, ce qui explique aujourd'hui encore le refus d'un bon nombre de réfugiés au Pakistan de quitter les camps à présent délabrés pour retrouver leurs villages dévastés au pays. L'accès à l'électricité et donc aux médias a apporté, comme nous le verrons, des bouleversements au niveau des priorités, introduisant la notion de consommation et d'accumulation de biens. De nouvelles attentes et des frustrations inédites sont en train d'apparaître auprès d'une population de plus en plus exposée à la vaste panoplie d'objets manufacturés en vente dans les bazars et rendues désirables par les médias, en particulier l'électronique qui en est venue à représenter l'accès à la civilisation moderne auprès des jeunes générations. L'apparition en Afghanistan sous Karzaï d'un nombre exponentiel de chaînes de télévision privées, avec ses publicités pour les productions d'un monde globalisé quasi inconnu, ainsi que les séries télévisées surtout indiennes véhiculent des visions alternatives, voire insoupçonnées. Ces perspectives, certes largement imaginaires, ne font qu'exacerber un faisceau de demandes condamnées à être éternellement frustrées. Outre la colère impuissante qui en est le produit, l'absence de certains biens de consommation (en particulier le téléphone portable) commence à être associée à la privation et à la pauvreté.

Si l'étalage de la richesse est la norme au moins depuis le XVI<sup>e</sup> siècle dans les zones pathanes urbanisées, la guerre a accentué, auprès d'une population profondément ascétique, l'importance donnée aux valeurs matérielles et le désir d'émulation qui s'ensuit. Dans les contrées arides et incultivables de l'Afghanistan (sauf pour le pavot) ce processus est arrivé brutalement. Des *qawm* d'hommes d'affaires et de trafiquants créent de nouveaux réseaux d'éventuelle solidarité, voire

---

<sup>31</sup> *ibid.* p.37 (Traduction C. Mann).

élargissent le marché matrimonial. Seules les femmes se trouvent à garantir la respectabilité familiale, par l'effacement traditionnel qui est exigé d'elles. En dehors des milieux éduqués à l'occidentale, un homme est d'autant plus respecté dans l'espace public que les femmes de sa maisonnée sont enfermées dans l'aire privée. En outre, leur réclusion permet de sauvegarder la parade virile, de cacher la dépendance et la vulnérabilité masculines. que seule une femme peut révéler<sup>32</sup>. La règle est la même en ville comme dans les zones rurales. Simone Bailleau-Lajoinie a décrit la vie des femmes condamnées au foyer, confinées dans leurs minuscules appartements à Kaboul, sous la tutelle de leurs - belles-mères et d'autant plus assujetties aux restrictions traditionnelles et les rares sorties qui ne peuvent se réaliser que dans un cadre agréé.

Si les hommes voyagent et la technologie de pointe arrive au foyer, ce n'est pas pour autant que les femmes, en province, iront faire des études ou mèneront des carrières. Un jeune homme d'affaires rencontré à Herat revenait d'un voyage à Dubaï : il portait sur lui tous les signes de richesse à présent mondialisés : téléphone portable dernier cri, Rolex, complet-veston italien et ainsi de suite. En route pour le village où vivaient ses parents et toutes les femmes de la maisonnée, il était fier d'offrir à chacune d'entre elles une nouvelle burqâ...

En rentrant dans leurs villages, nombre de réfugiés apportent une échelle inconnue de valeurs appelées à déstabiliser les fondements de leurs sociétés. Et des villageois tout aussi nombreux réagiront en exacerbant les aspects répressifs de la coutume, en particulier pour les filles, afin d'assurer un semblant de continuité avec un passé souvent imaginaire. Et les groupes pro Talibans vont instrumentaliser à bon escient cette frustration pour présenter cette nouvelle offre idéologique et matérielle en tant que conséquence pernicieuse de la présence occidentale en Afghanistan, menaçant leurs privilèges patriarcaux. Ce en quoi, d'une certaine façon, ils n'ont pas tort.

### **La cité, la tribu et la question des origines.**

La question pachtoune dépasse de loin un mode de définition essentialiste, voire orientalisant. Dans un pays dépourvu d'état, l'appartenance reconnue par d'autres à un groupe donné, un qawm est fondamentale. De toutes les alliances, celle qui est fondée sur l'appartenance clanique est la plus importante, en particulier chez les Pachtounes qui s'estiment les seuls, véritables Afghans

Ces derniers et à un moindre degré les populations turkmènes sont celles pour qui la généalogie et la solidarité tribale compte le plus. Ce n'est pas le cas pour les Tadjiks unis tout au plus par un Islam sunnite ou les Hazara liés par le Chi'isme et une législation spécifique- en particulier une

---

<sup>32</sup> Thème développé par Barth : « Identity and its Maintenance », *Ethnic groups and boundaries*. Boston : Little, Brown & Company, 1969 op. cit., p. 123 et Lindholm, *Generosity and Jealousy, the Swat Pukhtun of Northern Pakistan*, New York, Columbia University Press, 1982., p. 209 et suivantes.

répression des femmes exacerbée, accordée par Karzai au printemps 2009, afin de rallier le vote hazara pour les élections présidentielles. Une fois urbanisées, les populations non-pachtounes tendent à former des unités de solidarité alternatives, liées au travail, au voisinage, soit des *qawm* non-familiales.

Néanmoins, l'appartenance 'passive' à un groupe donné, la naissance dans un milieu particulier dans un clan spécifique implique un certain héritage historique (construit, imaginé, peu importe) qui légitime l'accès à certains privilèges et obligations de maintien de ceux-ci. Ainsi fonctionne la classe régnante à Kaboul, de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui, sous la présidence de Hamid Karzai. Parmi ses prétentions au poste, figure en bonne place son pedigree tribal. Membre du sous-groupe pachtounes Popalzai, appartenant aux Sadozai, dont le premier roi d'Afghanistan Ahmad Shah est issu. Le nom de sa tribu de naissance, Abdali fut changé, par décret royal, pour Durrani, en fait Dur-e-Durrani, perle parmi les perles. La filiation est donc sauve, d'autant plus que la famille de Karzai était proche du dernier roi Zahir Shah. Du point de vue afghan, tant par son appartenance tribale que celle des *qawm* à laquelle sa famille adhère traditionnellement, le choix de Karzai en tant que leader et représentant de l'élite pachtoune est acceptable, peu importe les aspects plus contestables de son CV. Le statut de son clan est tel qu'il suffit à lui-même de pardonner, d'une bonne partie de l'opinion publique, les démêlés avec la justice de son demi-frère Ahmed Wali Karzai, gouverneur de Kandahar accusé (entre autres) de trafic de drogues<sup>33</sup>. Les émirs et rois dans le passé et le président à présent sont perçus par des Pachtounes en tant que chefs de leur communauté, ce qui est difficilement acceptable auprès d'autres groupes nationaux qui ne se sentent pas concernés. C'est ce qui explique le costume à volonté conciliatrice arboré par le Président Karzai : le long manteau de soie emprunté aux Ouzbeks et la toque de *karakul*.

Cette classe régnante urbaine représentée par la frange lettrée et persanophone dans la capitale descend des émirs dont l'empire s'étendit de Kaboul jusqu'au Sind au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Une des branches importantes de cette famille, appartenant également à la confédération des tribus Durrani, se trouvait à Peshawar (sous domination britannique, capitale de la province frontalière entre l'Afghanistan, le NWFP) À partir de l'annexion de la région par le Raj, les membres cette famille royale surent bénéficier de l'éducation et des possibilités de promotion offertes par les colonisateurs,<sup>34</sup> et l'utiliser à bon escient loin du Raj. Parmi ces privilégiés, on compte la famille du Nadir Shah puis son fils Zahir qui régna de 1933 à 1973.

La modernité préconisée venait donc de l'Empire Britannique aux Indes, le Raj. C'est ainsi que fut importée à Kaboul une formulation identitaire élitiste encouragée, voire inventée par les colonisateurs britanniques eux-mêmes selon les paramètres établis par Kipling et les promoteurs

---

<sup>33</sup>James Risen : "Reports Link Karzai's Brother to Afghanistan Heroin Trade", *New York Times*, October 4<sup>th</sup> 2008

<sup>34</sup> Nick Cullather, : *From New Deal to New Frontier in Afghanistan, Modernization of a Buffer State*, International Center for Advanced Studies, New York University August 2002.

de la 'Pathan Renaissance' à savoir l'image hybride d'un antique peuple guerrier maniant une culture de cour. La question des origines perturbait beaucoup les colonisateurs.

Les Pachtounes appelés Pathanes sur le versant indien sous domination britannique jouissaient d'un statut particulier dans l'imaginaire anglais, une sorte d'orientalisme inversé. Les Anglais favorisaient les peuples guerriers estimés compatibles avec leur propre image martiale qu'ils cultivaient avec ardeur. Le phénomène se répète avec l'apologie des Moudjhaddins par les Américains et leurs alliés dans les années 1980, mis en exergue dans un film tel que *Rambo*, les preux guerriers que Sylvester Stallone vient sauver sont les descendants directs de ceux de Kipling et le discours est quasiment identique. Si la Guerre froide suffisait à justifier des axes de solidarité imprévisibles dans les années 1980, Victoriens cherchaient à se légitimer par la science, en l'occurrence l'ethnographie, discipline naissante. Bourdieu a noté les dangers des constructions identitaires servant à donner une cohésion à des groupes aux référents friables : *Et dans cette reconstruction fantasmatique, l'ethnologie même la meilleure peut-être utilisée comme instrument idéologique d'idéalisation*<sup>35</sup>. Comme l'a remarqué Bourdieu pour la Kabylie, les colonisateurs ont pêché par le détournement excessif des outils sociologiques : *le sociologisme a très souvent été utilisé par la puissance coloniale qui divise pour régner*<sup>36</sup>.

Les Britanniques (dont Olaf Caroe<sup>37</sup>) élaborèrent une origine grecque pour leurs alliés pathanes, désormais assimilables au projet impérial de la race blanche, arguant que l'appellation 'pathane' provenait des 'Parthes' des soldats d'Alexandre demeurés sur place – mythe d'origine que l'on trouve toujours dans des guides courants. Comme ailleurs dans leur empire, les Anglais avantageaient des peuplades dont les traits physiques des 'races pures' pouvaient, même de très loin rappeler la morphologie occidentale : ainsi l'ascendant des peaux claires dans les Indes (idéal qui sévit toujours aujourd'hui sur place parmi la population autochtone). Les Tutsis eux aussi furent érigés en élite à cause de leurs traits perçus comme étant plus fins que ceux de leurs voisins Hutu.

Les œuvres du barde Rudyard Kipling (1865-1936, plus connu pour son *Livre de la Jungle*, 1894) servirent à construire un stéréotype pathane/pachtoune, toujours vivace. Le discours que tient le héros de *The Man Who Would be King* (1888) légitime, du point de vue généalogique, l'alliance entre les Britanniques et les Pathanes : *Vous êtes un peuple blanc, descendants d'Alexandre, non pas des mahométans noirs et communs... Je ferai de vous une véritable nation*<sup>38</sup>. Kipling savait bien que l'Islam le plus orthodoxe fait partie intégrante de l'identité pachtoune, mais il tient à

---

<sup>35</sup> Pierre Bourdieu et Mouloud Mammeri, «Du bon usage de l'ethnologie, entretien de 1985», *Actes de Recherche en sciences sociales*, n°150, décembre 2003.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> Olaf Caroe : *The Pathans, 550 BC-AD.1957.*, St. Martin's Press, New York 1958.

<sup>38</sup> *You're white people, sons of Alexander, and not like common, black Mohammedans... I'll make a damn fine nation of you*» Rudyard Kipling : *The Man Who Would Be King, and Other Stories*, London, Oxford University Press, 1999, p 268.

exprimer l'animosité des Anglais envers l'Empire Ottoman ennemi (cependant soutenu par l'opinion publique musulmane en Inde). Peut-on aller aussi loin que Nick Cullather qui propose que les Pathanes seraient en fait une création britannique, à la recherche d'alliés valables au pedigree racial impeccable<sup>39</sup>?

À cette construction s'oppose un autre mythe d'origine, élaboré également pour des raisons politiques au XVIIe siècles par la faction pachtoune à la cour de l'empereur Jahangir en concurrence avec les Mogholes. Il s'agit de l'appartenance aux tribus perdues d'Israël qui a longtemps perduré dans les milieux ruraux. Les groupes de pression pachtounes, rivaux des Moghols, voulaient prouver l'antiquité et la noblesse du peuple pachtoune en lui imputant une origine juive, les nommant 'Bani Israël' les enfants d'Israël, descendant du roi Saül de l'Ancien Testament<sup>40</sup>. Cette généalogie était destinée à légitimer la présence des Pachtounes au pouvoir par un fort pedigree monothéiste préislamique à contraster avec les revendications de leurs rivaux moghols accusés par eux de porter l'empreinte du polythéisme indien.

Un certain nombre d'explorateurs et de missionnaires britanniques reprirent à leur compte cette théorie qui y trouvaient des explications satisfaisantes aux mœurs des Pachtounes qu'ils rencontraient. Edward Saïd maintient que tout voyage en Orient au XIXe siècle était nécessairement un pèlerinage<sup>41</sup>, servant à revivre et à actualiser un aspect de l'histoire biblique ou gréco-romaine. Les missionnaires anglais étaient attirés par la découverte (très à la mode) d'un 'Peuple du Livre' de plus, descendant du 'peuple-témoin' de Jésus.

Cette origine hébraïque a longtemps perduré dans les milieux ruraux. Louis Dupree l'avait noté lors de ses entretiens des années 1950-1960 : *De nombreux Afghans ont choisi de s'identifier comme des descendants de l'ancienne tribu légendaire des Beni Israël*<sup>42</sup>. Cette origine sert à d'explication à des nombreuses pratiques que l'on retrouve dans la loi mosaïque et continue à être revendiquée aujourd'hui à la fois sur des sites web pachtounes que ceux de juifs orthodoxes israéliens<sup>43</sup> qui soutiennent que les Pachtounes descendraient d'Hébreux exilés, arrivés dans la région au moment de la destruction du premier temple à Jérusalem.

À partir des années 1930, les références à une généalogie hébraïque pourtant bien intégrée dans la construction identitaire pachtoune disparaissent à la faveur d'une aryanisation du discours

---

<sup>39</sup> Nick Cullather : *op.cit.*

<sup>40</sup> L'ancêtre serait le petit-fils du roi Saül, nommé Afghana et élevé par le roi David après la mort de son père. Le même ouvrage décrit ensuite l'exil des descendants d'Afghana sous le règne de Cyrus en direction de la ville de Ghor où ils auraient tous été convertis par Qais-Abdul-Rashid. Ainsi les noms des principales tribus pachtounes reprendraient ceux des dix anciennes tribus d'Israël : les Rabbani viennent de Reuben, les Shinwari de Shimon, les Lewani de Levi, les Daftani de Naphtali, les Jaji de Gad, les Ashuri de Asher, les Yusefsai de Joseph, et les Afridi d'Ephraïm

<sup>41</sup> Edward Saïd : *Orientalism*, London, Penguin, 1978, p. 168.

<sup>42</sup> L. Dupree : *Afghanistan*. Princeton : Princeton University Press, 1973., p. 479.

<sup>43</sup> voir [www.kulanu.org](http://www.kulanu.org). Sur la page concernant les Pashtuns/Pathanes, figurent des explications généalogiques précédées de l'exclamation : Que Dieu les protège des Américains "aux bonnes intentions" (guillemets dans l'original)

ethnique dominant. Elles sont d'autant plus incompatibles avec un Islam d'État après la création de l'État d'Israël en 1948<sup>44</sup>. Néanmoins, selon un informateur à Kaboul, les Talibans auraient repris cet argument à leur compte pour légitimer la souveraineté des Pachtounes en tant que descendants du 'peuple élu' tant et si bien que lors des élections afghanes de 2004, un candidat tadjike aurait proposé aux habitants pachtounes de regagner la terre d'Israël !<sup>45</sup>

La disparition de références hébraïques entérine la coupure définitive entre la culture de cour et de la capitale et celle de la vaste majorité urbaine qui opte pour une genèse autochtone et persanophone. On assiste à une aryanisation du discours ethnique dominant, quand les relations avec l'Allemagne de Zahir Shah déconsidèrent ce type de genèse. Désormais, c'était un passé aryen qui était mis en avant, les Afghans paraissant comme une 'Ur-Rasse' race des origines. À partir de cette époque et jusqu'à l'invasion russe, l'intelligentsia lettrée proche de la cour qui s'exprime en persan dari (qui contient de nombreux archaïsmes), la langue des Moghols, et ne connaît pas le pachtou populaire préfère donner des prénoms persans à sa progéniture, surtout aux filles, (ainsi les Anahita, Ariane, Mina, Soraya etc.) Louis Dupree décrit la forte influence allemande à Kaboul dans les années 1930, période à laquelle les Allemands établirent des relations commerciales, construisirent un lycée, envoyèrent un nombre d'ethnologues sur place. Selon Dupree, ils introduisirent *un nouveau type de folklore raciste dans la culture générale afghane*<sup>46</sup>, persuadant les Afghans qu'ils étaient les Aryens d'origine. Pierre Centlivres se souvient des photographies de Hitler encore affichées dans des échoppes de Kaboul dans les années 1960. Dès lors, les références officielles à une quelconque origine hébraïque ont progressivement diminué, même si elles subsistent dans certains milieux traditionalistes apparemment sans poser de problèmes.

Néanmoins, que cela plaise ou non au Raj Britannique, l'Islam demeure au cœur de l'identité pachtoune. Les Pachtounes se réclament d'un ancêtre paternel commun, Qais ben Rachid<sup>47</sup>, qui alla trouver le prophète à Médine avant de revenir fonder sa famille. Ce récit renforce l'image désirée de peuple insoumis, n'ayant jamais eu à subir une conversion forcée – contrairement à d'autres ethnies sur place.

L'appellation pachtoune/pathane cautionne toute une gamme de conduites complexes, voire contradictoires tant pour les critiques extérieurs que pour les principaux intéressés. Les

---

<sup>44</sup> Aujourd'hui, la haine affichée envers Israël et les Juifs identifiés à l'Amérique ne permet guère de ressusciter ce type de généalogie. Les sites nationalistes et les ouvrages pakistanais qui l'évoquent ne le font que pour le critiquer de façon vivace et fort instructive : World Afghan *jirga*, <http://www.afghanology.com/BaniIsraeli.html>

<sup>45</sup> Témoignage de Shafiq, un habitant de Kaboul, avril 2005.

<sup>46</sup> L. Dupree : *op. cit.*, p. 479.

<sup>47</sup> Akbar S. Ahmed, *Millenium and Charisma among Pathans*, London, Routledge Kegan Paul 1976, p. 7.

Pachtounes décrits par les colonisateurs du Raj ne ressemblent pas plus aux Talibans que ceux-ci aux nationalistes pachtounes actifs dans certains milieux universitaires britanniques. Et ces derniers n'ont pas grand-chose en commun avec la nouvelle intelligentsia au pouvoir à Kaboul qui est, à des années lumière de la situation des communautés pachtounes misérables qui vivent en milieu rural ou dans les restes des camps de réfugiés, pour qui adhérer à un code traditionnel constitue le seul moyen de préserver leur dignité. Néanmoins, tous se décriront comme Pachtounes.

### **L'invention d'une tradition**

Ces constructions identitaires doivent beaucoup, on le voit à la politique du Raj dont il faut examiner à présent les rouages. Ce qui paraît curieux, c'est qu'ils utilisent les deux registres possibles du XIX<sup>ème</sup> siècle : la notion herderienne du Volk raffinée par celle de la « Civilisation » dérivée des Lumières décrite par Elias. On peut relever dans cette Pathan Renaissance une très habile valorisation de la culture pathane contribuant à renforcer la teneur symbolique de la Ligne Durand plus efficacement qu'aucune garnison. Ceux qui en étaient exclus étaient ceux qui ne reconnaissaient pas les bienfaits de l'Empire Britannique : bien qu'admirés pour leurs qualités martiales, ils demeuraient des barbares. La démarche des Britanniques s'apparente au fleurissement d'un nombre de cultures autochtones "redécouvertes" au XIX<sup>ème</sup>, influencées par la pensée de Gottfried von Herder, (1744-1803) typique du romantisme. Elle se situe dans la lignée de l'exhumation de poésies épiques de la part d'une bourgeoisie éduquée qui sert à renforcer des revendications nationalistes- comme par exemple celles de Vuk Karadzic (1787-1864), poète nationaliste serbe qui transcrit (et vraisemblablement re-écrit) de nombreux poèmes médiévaux, truffés de violence inouïe à l'encontre de leurs ennemis musulmans et d'une histoire recomposée selon les besoins politiques de l'auteur<sup>48</sup>. Un autre exemple, c'est la publication du Kalevala en 1849 qui servit à la construction nationale finlandaise et aboutit à son indépendance de la Suède en 1917. Dans le cas pathane, il s'agissait de créer un sentiment national, voire racial (cf. Kipling) pour le confronter avec des tribus inférieures, mélangées.

Selon Herder, le Volksgeist propre à chaque culture est le produit d'un terreau fertile et d'un peuple conditionné par son histoire individuelle : le droit du sang et à la terre s'oppose à la pensée des Lumières. La réflexion de Herder est connue pour ses conséquences sur la montée du nationalisme allemand et son aire de rayonnement (qui comprend les Balkans et l'Europe du Nord), ce qui paraîtrait antinomique, à premier abord, à toute visée du Raj. Néanmoins, les

---

<sup>48</sup> Par exemple " Les reliques de la Sainte-Croix ", où l'on découvre que l'Empereur Constantin aurait été serbe et natif de Nis Mirko Grmek, Marc Gjidara et Neven Simac : *Le Nettoyage ethnique, documents historiques sur une idéologie serbe*, Fayard, Paris, 1993 p.28



Anglais surent allier leurs intérêts avec une politique de valorisation de la population locale pour les garder sous leur contrôle, gérant ainsi toute velléité nationaliste, forcément incompatible avec l'impérialisme.

L'apparent renouveau pathane est en fait une sorte de reformatage d'éléments épars comprenant surtout une culture largement orale à présent publiée, diffusée, décortiquée, traduite et présentée selon les paramètres de ce que Benedict Anderson appelle "print-capitalism", le capitalisme des livres imprimés que permet le nivellement, la diffusion et aussi sa destruction, si besoin était. Désormais tout un pan de la culture du sous-continent, englobant la poésie de la cour du XVIIème comme le folklore reçoit le label 'pathane' à condition d'accepter les valeurs et les institutions (britanniques) qui ont présidé à cette formulation culturelle. C'est bien cette vision identitaire, entre romantisme et cynisme que l'intelligenzia bourgeoise locale reprit à son compte avec reconnaissance. Cette démarche typique du colonialisme du XIXème siècle travail devait servir de base au nationalisme afghan ultérieur.

### **L'élite à Kaboul aujourd'hui**

L'ancienne classe d'élite persanophone se rétablit actuellement, ses privilèges touchent les milieux équivalents à ceux qui avaient profité de l'offre des gouvernements à volonté progressiste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'intervention soviétique comprise. Aujourd'hui, ce sont les mêmes ont accès aux ouvertures mises en place par la reconstruction et les projets humanitaires de pointe. Cependant, cette nouvelle bourgeoisie inclut également des trafiquants et divers alliés de chefs de guerre qui se sont enrichis pendant et après le conflit. Bien entendu, elle n'est pas strictement pachtoune comprend de nombreux Tadjikes, alliés au clan du Dr Abdullah qui, n'étant pas structurés en parti politique, ne constituent pas un groupe d'opposition cohérente. Pour cette tranche sociale aisée, s'ouvrent les écoles privées, des facultés payantes voire une branche de l'université américaine, profitant de l'influx massif de l'argent destiné à reconstruire le pays ou alors de commerce de l'opium. La nouvelle aristocratie de bureaucrates, tels les *zamindars*, propriétaires terriens et fonctionnaires du Raj, est en partenariat avec l'entreprise nationale afghane moderne et fait mine de refuser une identité tribale, sinon dans le privé. Néanmoins les attitudes envers les femmes et les jeunes filles sont restées traditionnelles et les mariages demeurent consciencieusement arrangés. C'est cette classe de réfugiés qui est rentrée en priorité de l'exil à Lahore comme à Toronto, ayant souvent acquis de nouvelles compétences monnayables, l'informatique, les langues étrangères, le savoir-faire des Occidentaux. Ils occupent les postes-clef (y compris celui de Président de l'Afghanistan, Karzaï ancien employé de la société pétrolière américaine Unocal). Comme à Sarajevo après la guerre, ce sont les 'returnees' qui jouissent de la confiance des ONG, ce qui ne manque pas d'indigner les populations restées sur place. Pour reprendre les termes de Bourdieu expliquant ce qui constitue la culture de cette

classe de privilégiés : *la compétence culturelle (ou linguistique) reste définie par ses conditions d'acquisition qui, perpétuées dans un mode d'utilisation – c'est-à-dire dans le rapport déterminé à la culture et la langue –, fonctionnent comme une sorte de «marque d'origine» et, en la rendant solidaire d'un certain marché, contribuent encore à définir la valeur de ses produits sur les différents marchés*<sup>49</sup>. Tout comme les bureaucrates pundjabis frais émoulus des universités anglaises durant le Raj. Une des conséquences, typiques des sociétés dites en reconstruction, c'est que l'élite travaille pour les ONG et occupe des postes bien rémunérés. Les fonctionnaires et en particulier les enseignants très mal payés (\$100 par mois en moyenne) n'ont souvent pas la moindre compétence pour exercer leurs métiers pourtant indispensables pour le relèvement du pays.

L'ouverture remarquable de Kaboul — sur fond d'une gestion clientéliste où règne le népotisme — ressemble à une version plus sophistiquée de Peshawar sous le Raj, nationalisé par les gouvernements afghans, sacrifiant à la modernité d'un projet national. Les liens avec le restant de l'Afghanistan, exclu de ces avancées, sont difficiles.

D'un côté donc une culture savante minoritaire, de l'autre un savoir-faire rural majoritaire, séparés par une totale incompréhension réciproque. La violence du rejet des tentatives de modernisation de la part du monde rural afghan (près de 75% du pays aujourd'hui encore) reste exceptionnelle. À l'extérieur de la ville se masse l'immense majorité des cultivateurs, exclus et ignorants de ces schémas pour qui une identité collective se réalise dans une pratique proche des mœurs levantines de l'ère biblique. Leurs révoltes à différentes époques contre le gouvernement de Kaboul sont nées du désir de sauvegarder leurs propres repères, même celles contre les Talibans qui ont choisi d'islamiser les pratiques pachtounes du Sud. Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les gouvernements qui se sont succédé à Kaboul représentent, aux yeux des ruraux du sud, l'abâtardissement d'une tradition pachtounne dégénérée par une multitude d'influences étrangères, donc inacceptables puisqu'elles menacent l'indépendance du groupe entier. C'est sans doute ce qui contribue à la virulence actuelle des résurgences Taliban et tribales du sud à la fois contre Kaboul et Islamabad.

L'impossibilité d'établir un État stable sur ces bases est bien décrite par Gellner : *Force est de conclure que dans de pareilles sociétés, une culture partagée constitue rarement une base permettant la création d'unités politiques. Le terme 'nation' s'il doit être employé désigne un corps constitué aux contours flous, la petite noblesse politiquement affranchie vivant sur un territoire donné, participant activement à la politique, plutôt que la totalité d'un groupe pratiquant une culture particulière*<sup>50</sup>.

---

<sup>49</sup> P. Bourdieu : *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, p. 70.

<sup>50</sup> Ernst Gellner : *op. cit.*, p. 104. (Traduction C. Mann.)

Historiquement, le concept de l'état souverain et de la nation a coïncidé avec l'émergence du sujet-citoyen : c'est ce qui définit, très grossièrement, le début de l'ère moderne. En Afghanistan, aucun de ces concepts ne fonctionne, en dépit des tentatives successives des différents gouvernements. Aucun d'entre eux n'a pu se vanter d'avoir atteint un degré de souveraineté lui permettant une autonomie suffisante pour refuser totalement la moindre ingérence étrangère. Depuis 2001, les États-Unis ont essayé d'introduire un schéma étatique, mais définissent, à la place des principaux concernés, qui peuvent en faire partie et qui en doivent être exclus. Une constitution égalitaire a été instituée mais, là aussi, aucun dispositif n'a été pensé pour lui permettre de fonctionner. Une hiérarchie sournoise et incertaine est en place qui réunit des alliés du Président Karzaï (et des États-Unis) dans une relation clientéliste qui se décline à l'infini. En l'absence de citoyenneté véritable, les droits humains standardisés et revendiqués comme base idéologique ne peuvent être qu'illusoire et dénués de portée véritable. Comme l'explique Rada Ivekovic, dans ce qui, somme toute, se réduit à un état colonial *la dimension politique intime de la liberté intérieure est le chaînon manquant des modèles émancipatoires occidentaux*<sup>51</sup>. Comment prendre celle-ci en compte en changeant constamment les modèles agréés ? Ennemis d'hier, les États-Unis (en 2010) prônent un rapprochement politique avec les Talibans, même si les quelques mesures progressistes accordées aux femmes doivent être sacrifiées.

Si l'Afghanistan demeure de tous les points de vue, un État pré-moderne, les incohérences de la politique américaine ne contribue pas à faire sortir le pays dans le borborygme dans lequel il s'est enlisé depuis trente ans, et ne fait qu'accentuer des comportements individualistes et opportunistes.

Le rapport au contemporain, à la modernité doit être agréé par le groupe et réinvesti dans ses éléments constitutifs. Claude Lévi-Strauss, dans son introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, rappelle l'importance du groupe pour construire un système symbolique :

*Il est de la nature de la société qu'elle s'exprime symboliquement dans ses coutumes et dans ses institutions ; au contraire, les conduites individuelles normales ne sont jamais symboliques par elles-mêmes : elles sont les éléments à partir desquels un système symbolique qui ne peut être collectif, se construit*<sup>52</sup>.

On en est très loin à Kaboul. À moins que, en suivant l'exemple des nationalistes indiens des années 1940, la jeune génération afghane éduquée ne s'approprie les éléments les plus positifs apportés par l'intervention américaine aussi bien que ceux glanés auprès d'autres exemples non-occidentaux, en particulier l'Iran et l'Indonésie pour créer un modèle inédit, une 'exception

---

<sup>51</sup> Rada Ivekovic , "Traduire les frontières. Limites du nationalisme, du transnationalisme, du translationnisme" Translate, 3/2008 <http://translate.eipcp.net/transversal/0608/ivekovic/fr#redir>

<sup>52</sup> Claude Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » in Marcel Mauss, *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1968, p. XVI

afghane'. Les élections parlementaires de 2010 indiquent déjà un changement dans cette direction. Parmi les candidats à Kaboul, figurent un nombre<sup>53</sup> important de jeunes âgés de moins de trente ans, dont des femmes qui font campagne à visage ouvert, soit sans burqa. En général il s'agit de 'returnees' de jeunes qui ont grandi en dehors de l'Afghanistan : s'ils n'ont pas encore eu le temps de formuler de véritables programmes politiques, ils sont unis dans leur volonté de briser les schémas anciens et moderniser leur pays.

### **Droit coutumier et maintien identitaire**

L'Afghanistan est régi par trois registres juridiques : le droit constitutionnel, le droit coranique et la pratique coutumière, sans doute le plus puissant de tous les référents, en tout cas, le plus constant. Si ce qui a été appelé le *Pashtunwali*, le droit pachtoune est le plus strict et le plus connu, des versions tout à fait comparables existent auprès de toutes les communautés du pays. Il faut préciser que même si certaines pratiques et principes paraissent constants, il ne s'agit pas d'une culture « froide » statique dans le sens de Levi-Strauss, mais une base sur laquelle des mutations peuvent avoir lieu. Il est certain que trente ans de guerre, de disruption interne ont contribué à renforcer ces références, voire à les rendre plus rigides. De plus, l'islam rigoriste des Moudjhadins puis des Talibans est très loin de celui, plus tolérant et mystique pratiqué par les Afghans depuis des générations. Le droit coutumier représente le seul point d'ancrage pour ces populations qui se sentent à la dérive.

C'est un code intériorisé en bloc depuis des générations dont l'enseignement se réalise dans l'aire domestique dès la petite enfance, par les gestes du quotidien et l'exemple des aînés. Pour les Pachtounes, ce n'est pas une question d'héritage identitaire passive, on doit « faire du pachtoune » pour valider une quelconque appartenance.

Dans la société la plus guerrière de la zone frontalière, ce sont les modalités de réciprocité qui dominant et celles-ci se déclinent sur trois principes inaliénables : *Badal*, *Melmastia*, et *Nanawatey* dont dépendent à la fois l'honneur personnel et celui de la collectivité. Ce code constitue sans doute possible une des illustrations les plus perfectionnées du système de don et contre-don, expliqué par Marcel Mauss qui, et c'est regrettable, n'a pas connu cette population.

*Badal*, c'est la réciprocité sous toutes ses formes, positive et négative. À un niveau collectif, il s'agit d'échanges qui comprennent toute la gamme d'interactions répertoriée par Mauss<sup>54</sup>. Les alliances sont généralement scellées par un mariage, élément central des rituels pachtounes, qui prend son importance au cœur du système de réciprocité et d'obligations qu'il symbolise, consolide ou suscite. Il entraîne des échanges de cadeaux (sur le mode de la surenchère), et la

---

<sup>53</sup> Independent Election Commission for Afghanistan <http://www.iec.org.af/eng/index.php>

<sup>54</sup> Marcel Mauss : «Essai sur le Don» in M. Mauss, : *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1968, p. 151.

chaîne ininterrompue de négociations du côté masculin, de festivités, rites et visites des clans de femmes de part et d'autre dans un engrenage de *prestations totales*<sup>55</sup> chères à Mauss où circulent les richesses et ressources humaines et matérielles dans une logique de don et de contre-don sous forme de spirale sans fin. La sociabilité des femmes reprend les échanges mis en place par les hommes en les déplaçant vers la sphère intime, ce qui consolide toute entreprise. Le mot *badal* est utilisé d'ailleurs avec deux significations spécifiques, élucidées par un va-et-vient de la main entre les interlocuteurs pour expliquer la transaction. Quand les femmes utilisent ce terme, dans l'expression *adal-badal*, il s'agit toujours d'un échange matrimonial, en général celui de sœurs entre les branches de la famille. Djamilia, veuve et mère d'adolescents, me dit en agitant la main dans un va-et-vient entre elle et moi : *Tu me donnes ta fille (pour mon fils) et je te donne la mienne (pour le tien)*. Le véritable bénéficiaire de cet échange est l'unité familiale incarnée par la belle-mère qui acquiert, avec chaque bru, une nouvelle force de travail au foyer. Dans le secteur matrimonial, ce terme ne paraît s'appliquer qu'au féminin de même que nous ne 'donnons' nous aussi, que nos filles (et non nos fils) en mariage. Le *badal* désigne aussi le mode de comptabilité des actes de réciprocité : avant d'offrir un cadeau lors d'une visite<sup>56</sup>, une femme consultera sa belle-mère pour voir ce que le bénéficiaire avait apporté auparavant, au nom du statut de *badal* entre les familles.

Pour les hommes, selon les mêmes principes de base, *badal* désigne un mode de vengeance, ici la rétribution et l'administration d'une justice personnelle, soit à travers les *jirgas*, les conseils d'aînés, soit, le cas échéant sous forme d'une vendetta, qui fonctionne souvent de façon transgénérationnelle et opère des deux côtés de la frontière même à partir des camps de réfugiés.

Les *jirgas* se réunissent pour débattre de problèmes précis dans un esprit de réconciliation qui fait également partie de l'éthique du *badal*. Certes, le meurtre, le viol, le vol sont condamnés par l'opinion, mais c'est toujours à la victime de demander que justice soit faite et la *jirga* recherche un mode de substitution à l'affront reçu qui s'évalue financièrement, matériellement (don de filles, de têtes de troupeaux), ou par la punition. On dit que traditionnellement, les trois 'Z' désignent les trois chefs de litige : *Zar* (l'or), *Zan* (les femmes), *Zamin* (la terre).

Quand il faut juger un crime, la *jirga* doit statuer de sa nature, de façon souvent plus subtile que des cours de justice. Dans le cas d'un meurtre, il y a bien entendu la question de préméditation ou non, mais aussi celle de l'insulte, de la honte infligée (si par exemple l'arme est volée à la victime), de la punition méritée pour la blessure de telle ou telle partie du corps et ainsi de suite. Si la vengeance personnelle demeure un privilège inaliénable, la *jirga* essaie d'éviter les cycles de meurtres, dès lors que la famille de la victime accepte une solution négociée. Les

---

<sup>55</sup> *ibid.*, p. 151

<sup>56</sup> Bénédicte Grima : *The Performance of Emotion among Paxtun Women*, Karachi, Oxford University Press, 1998, p. 98.

décisions prises font l'objet d'un consensus, et représentent le jugement collectif de la communauté, même si le crime est toujours une affaire personnelle. Il s'agit donc de trouver un mode de substitution à l'affront reçu qui s'évalue financièrement, matériellement (don de filles, de têtes de troupeaux), ou de sanction, allant à la peine capitale (surtout pour les femmes et tout ce qui touche le domaine sexuel), à la destruction de la propriété privée, selon les cas<sup>57</sup>. Le châtement le plus grave que la *jirga* puisse statuer est celle du bannissement du condamné avec sa famille, ce qui signifie l'exclusion à vie de la communauté : cette peine prend toute sa valeur dans les petits camps de réfugiés et exprime, plus encore que dans les villages, la fin à tout accès à l'aide, puisque la migration vers une autre structure est quasiment impossible.

Une action indépendante de la part d'une femme est tout aussi mal vue qu'un assassinat : l'épouse qui s'échappe du domicile conjugal la jeune fille qui s'enfuit avec un fiancé de son choix risque la peine capitale, c'est-à-dire la lapidation : ce sont des crimes contre l'honneur masculin que rien ne peut racheter, contrairement à ceux commis par des hommes. Les femmes sont privées de la notion réduite de sujet accordée aux hommes, donc jugées indignes d'exercer le *badal* égalitaire et défendre activement la collectivité : elles ne peuvent être que des pions dans ces transactions. D'ailleurs, le droit afghan en vigueur reprend ces mesures en emprisonnant ces femmes qui s'enfuient du domicile, même victimes d'une extrême violence. Une femme qui se trouverait seule dans la rue après neuf ou dix heures est d'office arrêtée par la police.

Plus rarement, les hommes sont condamnés au même titre, dans les cas d'adultère (supposé ou prouvé). Ainsi l'exemple en août 2010 de l'exécution par lapidation d'un couple à Kunduz au nord de l'Afghanistan : les Talibans ont repris à leur compte la gestion d'un droit jusqu'ici privatif, mais en ont réservé l'exécution aux villageois invités à lapider le couple accusé. C'est un croisement entre la loi coranique (rarement mis en application ailleurs, sauf en Iran) et le droit coutumier. C'est de cette façon que les Talibans appliquent une justice sommaire : en été 2010, il y a eu des cas de veuves châtiées exécutées pour avoir eu des relations sexuelles. Parmi les victimes, Bibi Sanubar, une femme enceinte de huit mois de la province de Baghdis qui reçut deux cents coups de fouet avant qu'un commandant taliban ne la tue d'une balle dans la tête<sup>58</sup>. Le père putatif de l'enfant a été appréhendé, puis, semble-t-il relâché ce qui montre bien l'inégalité systématique de cette justice appliquée de façon sommaire par les Talibans. Il faut ajouter que ce sont ici des cas médiatisés, ce qui n'est pas le cas pour la vaste majorité des incidents de ce genre.

Dans tous les cas de comportement sexuel hors normes, c'est-à-dire en dehors du mariage, le terme 'adultère' est utilisé, donc punissable par la loi : cela comprend le viol ou les relations que peuvent avoir des célibataires ou veuves, puisque le 'crime' est toujours du côté de la femme en

---

<sup>57</sup> "The customary laws of Afghanistan, A Report by the International Legal Foundation, The International Legal Foundation, New York, Kabul September, 2004

<sup>58</sup> <http://www.lemonde.fr/sujet/3b24/bibi-sanubar.html>

tant que détentrice de l'honneur familial et clanique. Elle est toujours perçue en tant que fautive, la séductrice qui aurait détourné du droit chemin un homme qui par ce fait n'est guère estimé comme particulièrement coupable, sauf s'il a lésé celui qui est considéré le propriétaire légitime de la femme en question, soit le père, le frère ou le mari

Les jugements traditionnels sont souvent plus sévères que ceux qui sont recommandés par la loi coranique. Ainsi pour l'adultère ou le viol, la Chari'ah demande quatre témoins oculaires (exclusivement masculins) alors que la rumeur isolée suffit à condamner une femme pachtounne à la mort par lapidation. C'est pourquoi les enlèvements et les prises d'otage (féminins) fréquents depuis l'intervention américaine après les événements du 11 septembre sont particulièrement craints par les femmes dont la réputation serait irrémédiablement compromise.

Un de problèmes majeurs dans l'administration de la justice par les tribunaux en Afghanistan, aussi piètre qu'elle soit, c'est qu'elle ne dispense pas le parti lésé de l'obligation de vengeance, puisque celui qui a perpétré l'offense reste débiteur. Le tout, c'est de rétablir l'équilibre du *badal*. Un assassin emprisonné par une cour peut être tué à sa sortie de prison, à moins qu'un arrangement entre les familles ait été conclu entre-temps.

Les cycles de vengeance créent un espace particulier, ponctué par le danger, les lieux de confrontation, les sanctuaires éventuels. Chaque famille possède ainsi sa propre cartographie de *badal* où l'historique des différents meurtres comme des échanges matrimoniaux croise des emplacements géographiques : toute notion de frontière ou de limite y est bannie. Cependant toutes sortes de stratégies symboliques sont prévues pour restreindre les cycles de vengeance et dévier la violence, sans pour autant perdre la face, même si l'hostilité entre les partis lésés demeure réelle et la brutalité toujours possible. Malheureusement, ce sont les femmes qui en font le frais, en particulier dans la pratique nommée *Baad*. Afin d'opérer une réconciliation entre deux familles en conflit, une fille de la famille 'débitrice' est offerte à celle qui est lésée. Dans le cas d'un meurtre, par exemple, la sœur du meurtrier est donnée sans exigence de compensation matrimoniale. Si la gratuité est certes appréciée (le taux de la dot étant élevé, surtout si la fille est très jeune, voire impubère) la misère est assurée pour celle qui en fait les frais. Elle est condamnée à être maltraitée toute sa vie durant en tant que sœur de meurtrier. Ce n'est que tardivement, à partir de 2008 et 2009, que le Ministère des Affaires de Femmes à Kaboul, poussé par les groupes de réflexion féministe, tentent d'interdire cette coutume Sans grand espoir de succès, puisque la pratique est perçue comme conciliatrice, jusque dans les plus hauts niveaux de la société.

Néanmoins, il importe de considérer cet usage du point de vue des femmes, à l'intérieur des référents sociaux intériorisés depuis des générations et non uniquement à partir de considérations extérieures. Victime indubitable de pratiques d'une extrême brutalité, il reste un espace de dignité qu'elles peuvent revendiquer. La position de la femme en tant que monnaie d'échange ou mode

de réconciliation entre deux familles en lutte peut être aussi perçue comme une reconnaissance de valeur individuelle. La jeune fille choisie pour représenter l'honneur de sa famille dans un échange de ce type est, malgré tout, valorisée, même si elle le paie d'une vie de misère dans une belle-famille qui la détestera. Son *gheirat* restera intact si elle se soumet avec dignité, et c'est ce qu'elle communiquera à ses propres fils, les montant fréquemment contre leur famille paternelle. Une enquête consacrée cette pratique problématique révèle que sur 500 mariages répertoriés dans cette catégorie d'échanges destinés à la réconciliation, 90 % des filles étaient âgées moins de 14 ans<sup>59</sup>, selon l'Afghan Independent Human Rights Commission (AIHRC). tel est le cas de Bibi Aisha et sa sœur qui ont fait les frais d'une telle alliance à l'âge de douze ans, et dont l'histoire a fait la une du magazine américain Time en août 2010<sup>60</sup>. La photo de couverture montrait Bibi au nez et aux oreilles coupés par son mari comme punition pour avoir fui le domicile conjugal. Sa sœur et elle-même avaient fait les frais des pires traitements à la suite d'un mariage *baad*, affamées et enfermées dans une étable : visiblement elles 'payaient' pour leur oncle meurtrier et ne l'avaient plus supporté. Sur la couverture de cette publication conservatrice, simplement une phrase sans point d'interrogation : « Ce qui se passera si nous quittons l'Afghanistan ». Le problème, c'est que de pareils actes de brutalité indicible se déroulent tandis que « nous » sommes en Afghanistan et la souffrance des femmes continue à être instrumentalisée par la politique américaine.

Néanmoins, il faut placer ces pratiques dans leur contexte régional. Dans toute cette partie de l'Asie, qui comprend aussi l'Inde, le Pakistan, le Népal, le Bangla-Desh dominent des valeurs patriarcales auxquelles les femmes les femmes sont brutalement subordonnées en tant qu'inférieures sociales<sup>61</sup>. Il s'agit sans doute des restes de codes archaïques de sociétés martiales qui exercent la plus forte influence sur les façons de faire, même si des textes de loi existent, contrairement à l'Afghanistan, qui condamnent nombre de ces pratiques. Le mariage dans cette région sert souvent à sceller des unions et à réconcilier les conflits entre familles. Les crimes dits d'honneur sont également fréquents au Pakistan, d'une violence qui excède même celle d'Afghanistan. Certains éléments se retrouvent fatalement associés : la prépondérance du maintien d'un concept exclusif de l'honneur masculin, les mariages précoces, une violence systémique contre les femmes, un taux d'alphabétisation féminine extrêmement bas et surtout une perception négative de toute naissance de petite fille. Peu importent les lois, le traitement des filles demeure une affaire privée., mais néanmoins ne peut être banalisée ni ravalée au rang de coutume immémoriale, au nom de différences culturelles à respecter. Le relativisme culturel gomme la dimension politique de la misogynie qui refuse de considérer les femmes et les fillettes en tant qu'êtres humains égaux en droits et en dignité aux hommes.

---

<sup>59</sup> cité par IRIN, UN Office for the Coordination of Humanitarian Affairs AFGHANISTAN : Child marriage still widespread, 13 juillet 2005, <http://www.irinnews.org/report.aspx?reportid=28727>

<sup>60</sup> <http://www.time.com/time/world/article/0,8599,2007238,00.html>

<sup>61</sup> Bénédicte Manier : *Quand les femmes auront disparu, l'élimination des filles en Inde et en Asie*, Paris, La Découverte 2008.



Le conflit d'intérêts entre une justice régulée sur le mode personnel et un système de lois qui entend régir la collectivité est évident. Si l'honneur individuel est à la fois le guide et l'enjeu du *pachtounwali*, c'est la morale musulmane qui doit fonder les agissements du croyant et surtout fédérer la Umma. Le Coran est avant tout un mode d'emploi destiné à une communauté de croyants dans son ensemble. Si chez les Pachtounes, la revanche personnelle – comme la vendetta sicilienne ou la *bessa* albanaise – constitue une conduite entièrement légitime et honorable, elle est interdite par la Chari'ah pour qui toute punition est un acte social et non personnel.

La société demeure l'arbitre de la justice en Islam, notion qui va à l'encontre de l'individualisme pachtoune. Si la vengeance personnelle est acceptée, les jugements par l'assemblée des aînés du village ou du camp paraissent préférables et ne compromettent pas l'indépendance des participants puisque la *jirga* affirme l'importance de l'opinion de chacun de façon égalitaire<sup>62</sup>. Toute décision doit toujours être prise à l'unanimité, ce que les ethnologues anciens trouvaient exceptionnellement démocratique. La lenteur des délibérations est telle que la vengeance expéditive est plus rapide. Depuis l'intervention américaine et la montée de l'opposition armée, la justice islamique sommaire administrée par les chefs talibans locaux constitue un recours fréquent (du côté pakistanais également), d'autant que le processus juridique régi par le Ministère de la Justice est quasiment inaccessible, par sa corruption et son inefficacité.

*Melmastia* est l'hospitalité que tout pachtoune est censé offrir au moindre visiteur, voire à l'étranger qui frappe à sa porte, attitude que l'on trouve dans d'autres cultures de l'Orient et du Moyen-Orient et qui implique une réciprocité toujours possible, ainsi que la reconnaissance et la soumission envers l'hôte. Dans toute habitation, y compris dans les camps de réfugiés quand il y a suffisamment de place, se trouve une pièce pour recevoir les invités de marque, généralement les hommes, le *betak*, où l'on pose quelques éléments de décoration dans un environnement sinon austère : les femmes apporteront un repas à leur époux et à ses invités mais n'y participeront jamais. Une chercheuse occidentale, assimilée à un homme, peut être y reçue. Dans les camps, le *betak* est généralement situé près de l'entrée de l'enclos, ce qui permet de garder à l'arrière et bien cachées la famille et surtout les femmes, tout en exposant à la collectivité les efforts déployés pour le visiteur, la *betak* ayant généralement une entrée par la rue. Néanmoins, ce ne sont pas les signes matériels de l'hospitalité qui sont valorisés autant que la protection qu'ils symbolisent. La pratique de *Melmastia* permet l'étalage visible du prestige personnel et la reconnaissance du pouvoir de l'hôte, préférée à l'admiration devant les biens exposés chez lui. Ce système permet à l'homme même pauvre dans un camp de réfugiés de maintenir une posture de riche devant un auditoire non-apparenté qui ne peut pas aller vérifier la réalité de sa richesse.

La *Melmastia* chez les femmes se réalise de façon à la fois plus modeste et plus directe, sans

---

<sup>62</sup> F. Barth : *op. cit.* p. 122.

effet de parade : dans les camps de réfugiés, l'invitée est accueillie dans l'espace domestique principal où se regroupent les femmes toute la journée. La plus âgée d'entre elles envoie un garçon chercher une bouteille de Pepsi-Cola dans une des échoppes du camp et dispose des pistaches et des bonbons généralement sur un plat compartimenté en plastique transparent réservé à cet usage : ce sont des friandises coûteuses que personne ne consomme dans le quotidien sinon en visite, de même qu'on débouche chez nous une bouteille spéciale pour les invités. Le fait de pouvoir recevoir préserve la dignité dans les conditions les plus extrêmes. Même dans le camp de réfugiés délabré de Jalozai, sous une tente bricolée de lambeaux de tissus, la maîtresse de maison, c'est-à-dire celle qui prend la responsabilité de la gestion de son intérieur et de ses enfants, tient à proposer à son invitée au moins de l'eau noircie à l'aspect de thé.

Finalement, *Nanawatey* étend le concept de la *Melmastia* à la notion de protection offerte à quiconque qui la demande, proche du principe biblique des *villes de refuge, que vous accorderez pour que le meurtrier s'y retire* (Nombres, XXXV, 6). Ce sont bien ces préceptes qui régissent encore aujourd'hui les camps de réfugiés au Pakistan, comme en Afghanistan, véritables refuges pour bon nombre de chefs de guerre. Ce système entraîne automatiquement un dispositif de dette et d'obligation qui crée des relations de réciprocité potentiellement illimitée. Si *Melmastia* et *Nanawatey* se pratiquent officiellement sans espoir de rémunération immédiate, celui qui en a bénéficié est redevable à son hôte qui devient en sorte son suzerain. Toute une gamme d'obligations découle de l'état de vassalité/clientélisme engendré par une protection qui peut se payer cher et qui vaut bien plus qu'une immédiate récompense financière.

Cette configuration n'est pas uniquement afghane. C'est dans ces termes qu'il faut considérer la célèbre tragédie *Macbeth* de Shakespeare. Le roi Duncan est son hôte dans son château, et son meurtre par son vassal Macbeth est d'autant pire que c'est un crime contre les lois d'hospitalité. Les mœurs écossaises étaient proches de celles des Pachtounes, ce qui à la fois enchantait et suscitait des mécanismes d'identification héroïque chez les colonisateurs britanniques, dont une partie venait d'Ecosse. C'est dire que les administrateurs du Raj n'auraient pas commis l'erreur tactique des Américains de vouloir acheter les chefs pachtounes dans la poursuite de Bin Laden.

La société pachtoune semble fonctionner selon le modèle tribal du Moyen-Orient, qui détermine les alliances avec les parents les plus proches au détriment des plus éloignés. C'est ce qui conditionne également le lien social fondé sur le don et l'échange et qui paraît remonter à la plus haute antiquité du Moyen-Orient. La forme de société régionale est tout à fait celle que Germaine Tillion décrit pour le sud de la Méditerranée, caractérisée par des alliances entre cousins agnatiques, soit l'union stratégique des enfants de deux frères, unité de base d'une société segmentaire. Le but est de préserver l'intégrité territoriale et tribale, menacée par l'héritage des

filles dans les mariages exogamiques<sup>63</sup>.

Les Pachtounes (et d'autres ethnies afghanes) paraissent véhiculer des vestiges très actifs des civilisations méditerranéennes et moyen-orientales antiques<sup>64</sup>. Il est possible qu'il s'agisse d'un peuple qui aurait émigré de cette région vers l'Afghanistan actuel, qui prend son origine dans une société segmentaire tribale et nomade caractérisée par un mode d'échange pré-monnaie et des éléments de ce système sont présents chez les Pachtounes, les Grecs des temps héroïques décrits par Homère, les Bédouins, les Kabyles et d'autres nomades en Arabie ainsi que dans la population kurde et kabyle. On retrouve les principes de base dans les textes de l'Ancien Testament, sans doute un condensé des pratiques régionales, dans les chapitres dévolus à la loi divine présentée par Moïse aux enfants d'Israël, d'autant plus intéressants lorsqu'on se réfère aux sections concernées (Chapitres XXXV- VI des 'Nombres')<sup>65</sup> dans une perspective pachtoune. Ces conceptions étaient partagées par d'autres peuplades de la région. Sont liées dès le départ les notions de ville-refuge, de criminalité, de vengeance de sang (soit le *Badal* et le *Nanatawey*) ; du respect de ces consignes divines dépend l'honneur personnel et communautaire. *Car le sang est une souillure pour la terre, et la terre où le sang a coulé ne peut être lavée de cette souillure que par le sang que vous avez répandu* (XXXV, 33). Ces principes se retrouvent également dans les codes de loi babylonien et hittite, et particulièrement celui de Hammourabi, où la loi du talion est celle d'un mode d'échange basé sur l'équivalence. Néanmoins, la difficile notion de la ville-refuge garanti à un meurtrier involontaire à la fois l'asile et l'exil : la revanche ne peut le toucher, mais il est définitivement coupé des siens. Au village comme dans le camp de réfugié la demeure de chaque notable est assimilée au nom de Nanatawey, à une ville-refuge en miniature. Le précepte d'hospitalité, bien entendu, est un principe répandu dans toute l'aire méditerranéenne et est assimilé à un devoir divin chez les Grecs. Nombreux sont les récits montrant des dieux (Zeus auprès de Philémon et Baucis) ou des héros (Ulysse chez le porcher) déguisés en mendiants mettant à l'épreuve la générosité de leurs hôtes.

Les législateurs musulmans pour des raisons stratégiques ont concédé de multiples éléments

---

<sup>63</sup> Germaine Tillion : *Le harem et les cousins*, Seuil, Paris, 1966

<sup>64</sup> Quelques pratiques sont proches de celles des Hébreux de la dynastie de Achéménides en Perse. Le port du taleth, châle de prière caractéristique de la pratique religieuse juive, trouve son équivalent dans le *patou*, ce grand châle de laine marron typique des hommes pachtounes, avec ses franges et ses rayures sur le bord. La circoncision a été longtemps pratiquée au huitième jour pour être retardée ensuite, par l'islamisation progressive des façons de faire tribales, la menstruation est régie selon de stricts préceptes d'impureté ; et la barbe est aussi essentielle à la gent masculine qu'elle l'est à Mea-Sharim

Les noms de certains lignages pachtounes (compris dans les regroupements plus larges des Durrani et des Ghilzai) pachtounes reprendraient ceux des dix anciennes tribus d'Israël, les Rabbani viennent de Reuben, les Shinwari de Shimon, les Lewani de Levi, les Daftani de Naphtali, les Jaji de Gad, les Ashuri de Asher, les Yusefzai de Joseph, et les Afridi d'Ephraïm.

Un article du Rabbin Marvin Tokayer dans [www.moschiach.com/features/tribes/Pakistan.php](http://www.moschiach.com/features/tribes/Pakistan.php) et aussi un site pachtoune [www.hometown-aol.com/pakhtun](http://www.hometown-aol.com/pakhtun) qui va plus loin encore pour établir que les Pachtounes seraient de véritables Hébreux de par la langue, les coutumes, même les noms de lieux tels que Tora-Bora, provenant de la Torah

<sup>65</sup> *La Bible*, édition bilingue hébreu-français, Ed. Sinai, Tel-Aviv 1994, p. 331 et suivantes

anciens aux populations tribales. Dans le domaine matrimonial tout à fait central certaines mesures des plus archaïques ont subsisté, précédant même la loi de Babylone, en conservant aux femmes leur statut inférieur de propriété achetée dont la production (enfants ou travail) appartient entièrement à l'acquéreur. Même le code de Hammourabi (v.1780 BC) prévoyait que, en cas de divorce, la femme récupérait toute somme versée pour elle, ainsi que ses enfants puisque, avant d'appartenir à son époux, elle restait toujours la fille du clan paternel<sup>66</sup>. Ce n'est guère le cas chez les Pachtounes. Une femme qui revient au domicile de sa famille d'origine pour quelque raison que ce soit n'est pas bien vue, même si son époux la brutalise. Une plaisanterie afghane bien connue mettant en scène l'éternel Mullah Nasruddin en démontre les ambiguïtés :

La fille du mollah Nasruddin revient chez son père parce que son mari la bat. Là-dessus, le mollah roue sa fille de coups et lui dit : *Tu diras à ton mari que s'il se permet de frapper la fille du mollah Nasruddin, moi je lui réponds en frappant sa femme.*

Quand des femmes seules – des veuves en particulier –, sont obligées de lutter pour leur survie dans les camps, elles n'ont pour elles que leur appartenance tribale ou clanique qui souvent est insuffisante pour survivre. Si au pays, elles doivent être prises en charge par la parentèle de l'époux défunt, voire épousées par le frère de celui-ci, mais l'éclatement des familles si typique des situations de guerre les isole et les fragilise. L'isolement supplémentaire des femmes pachtounes (ou pathanes au Pakistan) qui ont quitté leur époux conduit parfois dans la prostitution, plus encore que celles d'autres groupes ethniques qui laissent une parcelle de possibilité de survie digne, même minime, aux femmes divorcées au sein de leur famille d'origine.

### **Droit coutumier dans le contexte de guerre contre l'URSS et les États-Unis**

Depuis les recherches essentielles de Barth, datant des années 1950 et 60, trente ans de guerre a bouleversé les structures qu'il a décrites, les modifiant plutôt que les détruisant. Même en dehors de la ville, le mode de vie traditionnel est perméable aux changements comme à l'environnement proche et lointain, avec la différence que les compromis sont renégociés selon le schéma des valeurs traditionnelles.

Si les camps de réfugiés sont généralement restés sous la domination d'un chef de guerre important avec parfois des glissements vers un durcissement idéologique, en particulier à l'époque des Talibans, une plus grande mobilité était possible au pays, liée aux changements d'alliances qui suivent tout changement au niveau du gouvernement local, ainsi que les choix purement opportunistes.

---

<sup>66</sup> Claude Hermann and Walter Johns : « Babylonian Law-The Code of Hammurabi », *Encyclopedia Britannica*, 1910-1911, onzième édition.

Dans le vivier d'options dérivées de l'Occident, chaque groupe opère des choix décisifs. La politique internationale, le capitalisme global, l'intense circulation d'argent ont été intégrés dans les façons de faire des Pachtoues du sud comme, malgré eux, chez ceux des camps. À cause de la guerre, des réseaux de solidarité, des *qawm*, se sont tissés entre certains chefs de guerre (parfois non pachtoues) et les chefs de clan frontaliers, une sorte de fratrie construite à travers un idéal commun (la lutte anti-Soviétique jadis, et anti-américaine aujourd'hui). De nouveaux 'frères' sont à la tête d'unités segmentaires, avec la même rivalité possible qu'autrefois, mais avec des rapports de clientélisme exacerbés. Passer d'un camp à l'autre est chose aisée : Mawlana Baluchi qui fut pendant un temps gouverneur de la province de Farah, donc payé par le gouvernement Karzaï et l'aide américaine, soutint ouvertement les groupes pro Talibans qui attaquaient une partie de la région. Demis de ses fonctions, il poursuit néanmoins sa carrière proche du gouvernement central.

Les populations jadis les plus pauvres où sévit encore l'idéal guerrier semblent avoir perdu leur refus d'accumulation matérielle qui accompagnait la réticence à attirer autour de soi des relations de clientélisme et de vassalité. Un chef de guerre notoire comme Gulbeddin Hekmatyar, grand favori jadis des Américains, a accumulé une fortune prodigieuse, à travers le trafic d'héroïne et d'armes : il n'a cessé de monnayer son alliance ou sa désaffection des Talibans. Si les chefs dans les zones tribales se contentaient autrefois de vivre dans des citadelles en boue séchée, la nouvelle classe de riches- les trafiquants en particulier- ont plus tendance à exhiber leur richesse, témoin des villas de style pakistanais, véritables pâtisseries en plâtre coloré, construits en plein Kaboul comme dans les recoins désertiques de l'Afghanistan. Cela signifie l'arrivée d'un système de classe nouveau dans la société traditionnelle qui s'approprie les moyens de production, en particulier le commerce la drogue qui impliquent un lien avec un marché international, ainsi que les divers trafics locaux. Comme nous l'avons vu plus haut, les autres marqueurs de respectabilité et de virilité ostentatoire sont présents : la reconnaissance de la valeur de courage physique, le maintien de l'honneur, particulièrement la réclusion visible des femmes.

C'est auprès des clans les plus conservateurs (en particulier en ce qui concerne les droits des femmes) habitant le long de la zone frontalière de la Ligne Durand et au sud de l'Afghanistan, les irréductibles de l'époque de Kipling, que fleurit le plus intense marché d'armes, de stupéfiants ainsi que toute la contrebande du sous-continent. Depuis la guerre, jusqu'à aujourd'hui, le trafic de drogues, la création de laboratoires de raffinement de l'héroïne, la protection de terroristes rentrent dans ce type de relation de réciprocité et de clientélisme. Par exemple, un médecin ou scientifique impliqué dans un scandale politique au Pakistan – ce qui arrive fréquemment (y compris dans le domaine nucléaire, bien avant les révélations sur Abdul Qadir Khan en février 2004)<sup>67</sup> – pourrait demander l'asile à un chef de guerre qui en contrepartie exigerait la

---

<sup>67</sup> Voir par exemple l'article de Oliver Burkeman : «Bin-Laden asked scientist to build N-bomb» in *the Guardian* 30

fourniture d'un laboratoire de raffinement de l'héroïne (dont de nombreux fonctionneraient dans la région frontalière<sup>68</sup>et depuis peu à l'intérieur même de l'Afghanistan) et ainsi de suite, le tout sur un territoire appartenant à un allié pachtoune. Les dettes s'échelonnent tout le long de la chaîne d'échanges et de redevances. La reprise de la culture du pavot en Afghanistan (que les Talibans étaient arrivés à limiter) a permis la transformation en temps record du pays en un véritable narco-état, produisant 95 % de l'opium vendu sur la planète. Aujourd'hui, les Talibans sont également devenus trafiquants et encouragent la culture du pavot dans les zones qu'ils contrôlent au sud du pays au nom de la résistance contre la présence américaine et la défense de l'honneur pachtoune.

La situation de Bin-Laden dans le milieu pachtoune constitue une illustration de la mise en œuvre des principes d'hospitalité et de protection que les Américains n'ont nullement compris. C'est ainsi que les dollars distribués par les États-Unis pour rallier les chefs de guerre et les populations locales contre Al Qaida n'ont absolument pas atteint leur but. Cependant, cette mercantilisation des alliances a concouru à fausser les relations inter-personnelles et contribué à dénaturer les traditions d'hospitalité. Dépourvus de conseils anthropologiques, les Américains n'ont pu mettre à profit ces façons de faire. Si la présence de Bin-Laden avait pu être présentée comme une trahison de la *Melmastia* accordée à un hôte avec sa dimension de *Nanatawey*, cela aurait constitué une faute grave et ses alliés tribaux pachtoune se seraient naturellement retournés contre lui<sup>69</sup>.

De plus, les relations politiques qui unissent le leader saoudien au groupe dominant Taliban ont été stratégiquement renforcées par le mariage d'un fils de Bin-Laden avec une des filles du mollah Omar : cette alliance d'un vassal à son suzerain selon les règles pachtoune honore Omar mais aussi confère à la tribu entière la responsabilité de le protéger, devoir qu'ils prennent très au sérieux, puisqu'il dépend à la fois des principes de *Melmastia* et *Nanawatey*. Les Américains ont beau rêver, on comprend aisément pourquoi Bin-Laden et consorts se cachent dans la région frontalière de Kunar en toute sécurité et ne sont pas prêts à être trahis par leurs alliés locaux. Le prince saoudien a exploité la situation très habilement en agissant comme s'il défendait en priorité les intérêts de ses hôtes, selon la pratique pachtoune. . En contrepartie il a accepté, selon des rapports provenant de la région, de se plier au mode de vie local : on lui a interdit toute utilisation de matériel électronique et il ne communique qu'à travers des mots écrits qui circulent de main en

---

December 2002 ou le long rapport bien documenté du chercheur John E. Carbaugh, «Pakistan-North Korea connection creates huge dilemma for US» sur [www.pakistan-facts.com](http://www.pakistan-facts.com), un site de pakistanais opposants au régime actuel.

<sup>68</sup> DEA, US Drug Enforcement Administration, « Pakistan Country Brief March 2002 » <http://www.usdoj.gov/dea/pubs/intel/02012/02012.html>

<sup>69</sup> Le premier gouvernement afghan après l'élection de Karzai comportait un Ministre des Affaires Tribales et de la frontière, un expert en Pachtownwali, Arif Nurzai, qui a tenté de mobiliser des milices tribales sur ces bases avec un succès mitigé, en vue de l'argent en circulation sur place (Al-Qaeda, l'opium, le trafic des armes etc) qui invalidait toute proposition officielle de pacification.

main<sup>70</sup>. Même s'il continue à vivre de façon relativement confortable, il a accepté pour sa famille les restrictions extrêmes du *purdah* contre les femmes, puisqu'il semblerait qu'une de ses belles-filles soit morte en couches<sup>71</sup>. Comme pour des dizaines de milliers de jeunes femmes dans ces régions rurales, en patriarcat respectueux des convenances sur lesquelles nous reviendrons longuement, il lui a sans doute interdit d'être vue par un médecin, comportement caractéristique de cette population qui connaît la mortalité maternelle la plus élevée au monde, aujourd'hui encore (en 2010) en dépit des milliards d'euros d'aide déversés sur ce pays.

Le code pachtoune, aux contours parfois flous, continue à servir de référent absolu pour une très importante population rurale des deux côtés de la ligne Durand. Ainsi, il est utilisé pour gérer toute la gamme d'interactions et de mouvements politiques qui comprennent la drogue et le terrorisme : si les trafics prennent la suite d'une tradition de contrebande solidement ancrée dans la région au moins depuis la présence britannique, la protection et l'encouragement du terrorisme trouvent leur cohérence dans l'application inédite de principes anciens. Certes, ces derniers ont été reformulés pour servir de caution et de justification vis-à-vis d'un comportement agressif envers Islamabad et Washington.

### **Alliances matrimoniales dans le monde afghan**

Les échanges matrimoniaux, soit la politique régissant les mariages, sont au cœur de la société afghane. Quasiment tous les mariages sont arrangés, ce qui va de la présentation de deux éventuels conjoints aux mariages dits forcés : c'est la famille de la jeune fille qui a le dernier mot. Cette pratique est courante en Asie du Sud-Est

La coutume pachtoune penche pour le mariage patrilocal, en particulier pour les propriétaires terriens du Sud, la configuration préférée étant l'union entre les enfants de deux frères. Selon Dupree, c'est le cas partout en Afghanistan<sup>72</sup>, mais Barth maintient que tous conviennent qu'il s'agit de solutions peu harmonieuses<sup>73</sup>. Les femmes en particulier sont déchirées entre leurs sentiments envers leurs frères et la loyauté obligatoire envers leur époux. Le lévirat pré-islamique (interdit en Islam et aussi par les Talibans) est maintenu pour les mêmes raisons afin de limiter la circulation des richesses à l'intérieur de l'unité familiale. La position de frère n'est nullement une garantie de sécurité dans les structures tribales de ce genre : comme ailleurs, par exemple dans la légende de Romulus et Rémus ou Cain et Abel, les fraticides ne sont pas inconnus. Puisque la plupart des luttes intestines concernent traditionnellement des cousins du côté paternel, tous des

---

<sup>70</sup> «Inside story of the hunt for Bin-Laden», *The Guardian* (London) 23/8/2003.

<sup>71</sup> Sami Yousafzai and Ron Moreau, «Rumors of Bin-Laden's Lair» *Newsweek Magazine*, (Washington), 2/9/2003.

<sup>72</sup> L. Dupree : *op.cit.* , p. 198.

<sup>73</sup> F. Barth : *Political Leadership among Swat Pathans*, London, LSE, 1959, p. 44.

héritiers potentiels du même grand-père sont des rivaux : le terme pachtou *tarbour* signifie à la fois cousin et ennemi. Il arrive assez souvent qu'un mari tue le frère de son épouse, façon Horaces et Curiaces, ce qui n'est pas propre à cimenter l'affection de celle-ci pour son époux<sup>74</sup>, d'autant plus que le lien familial le plus intense est celui qui unit le frère à la sœur<sup>75</sup>. Au même niveau générationnel, chacun possède un nombre important de cousins (puisque la quantité moyenne d'enfants par couple est de huit) parmi lesquels il pourra élire ses ennemis ou ses alliés gendres et beaux-frères, selon les priorités du moment. Néanmoins, ce sont les obligations familiales héréditaires qui balisent tout choix d'alliances, en particulier la disponibilité pour la série de vengeances exigées dans le cercle rapproché. Dans des conversations pour évaluer les mérites d'une jeune fille épousable même dans un camp de réfugiés au Pakistan coupé de la terre d'origine, la question des frères et des oncles est primordiale, puisqu'il s'agit d'élargir un cercle d'alliés pouvant prêter main-forte.

Pour des raisons de préservation du patrimoine, les mariages agnatiques sont devenus la norme dans plusieurs pays musulmans tels que l'Égypte qui n'en avaient pas la tradition, d'autant plus que le *mahr* versé aux cousines est très nettement inférieur à celui que pourrait exiger une famille non apparentée<sup>76</sup>. Néanmoins, dans la société pachtoune c'est le contraire : le *mahr* qui se confond avec le douaire entre cousins croisés patrilinéaires est élevé. Il est certain que cet argent sera réinvesti dans le même groupe, mais c'est l'occasion pour faire ressortir la rivalité entre les frères par une surenchère dans l'étalage des richesses de chacun, sous forme d'une sorte de potlach. Plus encore, l'importance de ces sommes élevées est révélatrice de la distance et de l'animosité entre les frères et non pas de leur proximité<sup>77</sup>.

Cette compensation matrimoniale (*walwar* en pachtou) est composée d'un ensemble de biens, partiellement non-monétaires, ce qui peut encore être le cas en milieu rural où des têtes de bétail, par exemple, conservent parfois leur valeur. La mobilité induite par la guerre, les changements brutaux de gouvernement dans un contexte de plus en plus mercantile ont fait de sorte que les espèces sonnantes et trébuchantes remplacent ces transactions. Désormais, une somme d'argent est versée par la famille du garçon à celle de la fille, pour accéder à sa force de travail et de procréation, et celle-ci comprend le *Shir Baha*, le prix du lait, tradition que l'on retrouve également en Iran rural. Cette somme en fait est le prix d'achat pour sa capacité de procréer et d'allaiter, ce qui constitue un indicateur de son statut véritable. Elle est versée au père de la fille ou à défaut un homme qui le représente s'il est décédé ou sinon à la mère veuve. Le montant

---

<sup>74</sup> *The Last Wali of Swat an autobiography*, as told to F. Barth, Columbia UPO, 1985., p. 25.

<sup>75</sup> C. Lindholm, : *op. cit.*, p. 125.

<sup>76</sup> Raphael Patai : *Golden River to Golden Road, Society, Culture, and Change in the Middle East*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press 1962, p. 144.

<sup>77</sup> C. Lindholm, : *op. cit.*, p. 143.



global exigé est souvent exorbitant, ce qui explique l'âge relativement avancé de la plupart des mariés qui doivent travailler des années durant afin de réunir les fonds.

Georges Balandier, décrivant l'érosion de la société africaine dans les années 1950, centre ce processus sur la mercantilisation de la dot et de la compensation matrimoniale qui a transformé les relations personnelles et le système plus profond d'échanges sociaux qui se mettait en place au moment du mariage. Ces constatations s'appliquent ici également :

*Tout est faussé dès l'instant où la monnaie moderne intervient dans la composition des dots ou le souci de profit, de spéculation, fait son apparition...Là où existait une répartition, que l'on pourrait dire planifiée, des femmes et des alliances apparaît maintenant une compétition où seule joue la richesse<sup>78</sup>.*

Certes cette monétarisation s'est installée progressivement en Afghanistan tout le long du XXe siècle et tous les rois ont lutté contre. Néanmoins, la rencontre du monde occidental, en particulier après 2001 s'est réalisée dans les coins les plus reculés par l'apparition brutale par des biens de consommation (venus de Chine surtout) en masse et l'éthique capitaliste incontrôlée qui l'accompagne. Ce processus a détruit non seulement les échanges, mais encore dévalorisé les savoirs faire et l'artisanat traditionnel.

En dehors des mariages à l'intérieur des familles, l'absence ou de nos jours la réduction du prix du douaire est parfois proportionnelle au besoin qu'on a d'acquérir un allié de taille<sup>79</sup>. Le principe d'hypo- ou hypergamie, soit d'épouser un individu au-dessous ou au-dessus de son propre statut social a une importance monnayable, comme à l'intérieur des castes en Inde<sup>80</sup>, ce qui permet dans les deux cas, selon l'observation de Claude Lévi-Strauss, une diversification dans la reproduction des unités sociales. Comme l'explique Barth *les femmes sont considérées comme une forme de tribut approprié de la part de l'homme faible à la recherche de protection, envers le fort qui peut l'accorder*<sup>81</sup>.

À défaut de fortune personnelle, un acte de bravoure remarqué de la part d'un individu pauvre peut lui permettre une alliance flatteuse, qui ne sera pas forcément perçue comme hypogamique, puisque les vertus guerrières priment sur toute valeur matérielle, ce qui permet une grande fluidité dans les confins des groupes à quelques exceptions près : jamais ne sera contractée une alliance entre Pachtounes et Hazaras, rarement entre Pachtounes Ghilzaï et Durrani.

---

<sup>78</sup> Georges Balandier, *Afrique ambiguë*, Paris, Terre Humaine POche 2008 p. 39

<sup>79</sup> Les exemples célèbres abondent. On se souvient de l'empressement d'Agamemnon à marier sa fille à Achille sans réclamer le moindre paiement (ce qui est exceptionnel dans le contexte), et au contraire, couvrant sa fille de somptueux présents destinés au vaillant époux. Achille est désormais débiteur d'Agamemnon qui compte sur l'assistance indéfectible de son gendre. Le douaire peut être remplacé par un travail ardu. Ce fut le cas pour Moïse, en échange de la main de Tsipora : le futur prophète garda pendant dix ans le bétail de son beau-père à Madian.

<sup>80</sup> Claude Lévi-Strauss, *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, Maisons des Sciences de l'Homme 1967, p. 483.

<sup>81</sup> F. Barth, *The system of social stratification in Swat, North Pakistan*, op. cit., p. 41.

À l'époque de la guerre contre l'intervention soviétique, il existait au moins deux types de mariage en dehors des paramètres habituels. Au tout début, un bon nombre d'unions ont eu lieu entre des jeunes filles afghanes nouvellement réfugiées et des habitants pathanes de Peshawar de nationalité pakistanaise. Les origines tribales étaient souvent identiques ou issues de lignages alliés, parfois installés de part et d'autre de la ligne Durand. Comme aujourd'hui, les réfugiés avaient surtout besoin d'argent liquide et non du bétail qu'ils auraient pu exiger dans le contexte de la vie villageoise. Une alliance avec une famille urbaine pouvait être utile du point de vue pécuniaire et servir à financer un éventuel retour. De plus, si les hommes des deux familles entretenaient des liens commerciaux, le douaire constituait une masse d'argent récupérable puisque mise en circulation familiale.

Depuis les années quatre-vingt-dix, ces alliances n'ont plus cours : la fraternité entre Pachtounes et Pathanes s'est effondrée après des décennies de rivalité pour les mêmes ressources. L'animosité entre les deux communautés s'est développée les Pathanes étant à présent identifiés avec l'opresseur pakistanais, gommant leur origine ethnique commune. Le principe d'hypergamie ne fonctionne plus dans la configuration actuelle, puisque, pour les réfugiés, le statut des Pathanes pakistanais a chuté, ne conférant aucun honneur aux familles afghanes qui leur cèdent leurs filles. Les alliances restent donc strictement afghanes, y compris avec des réfugiés implantés à l'étranger, en Allemagne ou aux États-Unis. Les réfugiés établis en ville sont perçus comme supérieurs à ceux des camps, mais il arrive que ce soit le contraire, lorsqu'un habitant d'un camp a pu accumuler un certain capital, surtout à travers les nombreux types de trafics. Si les filles peuvent partir se marier en Afghanistan, le contraire est exceptionnel, les garçons célibataires ne cherchent plus à se déplacer vers le Pakistan, ce qui est perçu comme dégradant et opposé à la politique de retour vers le pays, sauf par désespoir, poussés par la recherche d'un travail. De leur côté, les Pathanes estiment aujourd'hui tout à fait déshonorant toute alliance avec une famille réfugiée, à moins que celle-ci soit exceptionnellement fortunée et puisse être considérée comme possédant le statut d'immigré légal. Entre les clans de narco-trafiquants calfeutrés dans leurs forteresses de terre dans les zones tribales du Khyber Pass et leurs collègues de l'autre côté de la frontière de Torkham, les mariages continuent à cimenter les rapports d'affaires et chaque communauté méprise l'autre, ce qui ne confère aucun prestige à un resserrement de liens par le mariage.

Ensuite eurent lieu des alliances entre compagnons de lutte ou avec des familles alliées mais non apparentées du côté pakistanais. Les Moudjhaddins cédaient leurs filles aux fils de combattants associés, même d'une ethnie différente : entre frères d'armes, cela restait quasiment une histoire de famille élaborée selon les normes établies, c'est-à-dire une alliance patriarcale entre frères et associés du même *qawm*. Des unions de ce type d'endogamie diplomatique étaient autrefois arrangées entre membres du Parcham et du Khalq, là aussi pour cimenter des contrats

politiques. Une alliance de ce type réduit donc l'obligation du douaire puisque remplacée sous sa forme symbolique, à savoir la protection ou à défaut le supplément d'honneur acquis à la famille de la bru par cette nouvelle alliance.

Qu'en est-il dans des camps de réfugiés et des villages où ces derniers sont retournés peuplés de familles dispersées, le plus souvent ruinées ? Les plus pauvres et les veuves en particulier dérogent parfois à l'hypergamie. Les échanges sont réduits à une transaction financière, ce qui permet à ceux dont le mariage était inaccessible de trouver une épouse, soit les mendiants, les malades mentaux, les vieillards cacochymes friands de très jeunes filles souvent impubères – pour ne pas évoquer les chemins tortueux qui mènent jusqu'aux bordels des pays du Golfe.

Dans les nouvelles configurations, caractérisé par l'absence de terres et une propriété, le capital symbolique est de plus en plus constitué par le prestige d'une profession – tout comme en ville. C'est ainsi qu'Aslam, instituteur au camp de Khewa étudié dans le présent travail, explique fièrement qu'il a réussi à se marier pour 80 000 roupies baissant le prix qui était fixé à 125 000 roupies : la famille de la bru pouvait à présent s'enorgueillir d'accueillir un lettré.

La situation de réfugié a également accéléré l'accès à des métiers payés en argent comptant, conjoncture qui diminue les rivalités classiques autour de la terre familiale, en introduisant une échelle de respectabilité fondée sur le capital qui paraît réduire les conflits intrafamiliaux habituels. Nous avons vu que les 'nouveaux riches' de la guerre — gardes du corps, trafiquants, chauffeurs de poids lourds peuvent prétendre à des alliances honorables, d'autant plus qu'ils font montre de traditionnelles qualités viriles. Aujourd'hui dans les villes où le niveau de misère est souvent aussi extrême qu'à la campagne (voire pire à cause de l'absence de ressources naturelles), les valeurs sont les mêmes. Le tout, c'est de ramener de l'argent et un bon parti est souvent celui qui est solvable.

C'est aussi une des raisons, pour lesquelles les femmes poussent leurs enfants (surtout les fils) à faire des études, dans l'espoir que leur future source de revenus ne sera pas exclusivement dépendante d'une terre héritée pour laquelle il faut toujours se battre. Cette transmutation serait-elle le produit d'une préoccupation féminine, de la part de veuves qui dominent les camps de réfugiés ? Ainsi toutes parlent de leur désir d'un gendre instruit en priorité. La guerre a engendré une restructuration des repères : les valeurs produites par la bourgeoisie de la ville, l'éducation d'un côté et le capital de l'autre figurent dans les attentes d'une population rurale à présent semi-urbanisée dans ces espaces de transition enracinée que sont les camps.

La limitation des sommes versées par la famille de l'époux était au cœur des réformes proposées par tous les gouvernements et de façon plus virulente par les communistes en 1978, dans le but de diminuer l'endettement des familles qui subsiste des années durant. Les rois Habibullah, puis Amanullah et le gouvernement communiste à l'époque du PDPA ont tenté

d'abolir cette pratique ruineuse, suscitant des protestations extrêmes. Aujourd'hui (2010), la situation ne s'améliore guère, bien au contraire. Depuis la chute des Talibans et la circulation accrue d'argent, les mariages se célèbrent de façon extraordinairement fastueuse, en particulier à Kaboul où d'immenses salles (aux noms rêveurs tels que 'Paris la Nuit') se démultiplient, construits souvent par des trafiquants notoires, tout en préservant les normes de la distribution spatiale classique. Dans des décors de palace, tout en stuc et néon, entre six cents et deux mille invités viennent festoyer en musique, chaque sexe assigné son étage propre (les femmes au premier, comme ça, les hommes ne sont pas tentés de traverser cet espace pour accéder au leur : on compte sur les principes de décence inculqués aux femmes pour qu'elles ne tentent pas d'irruption intempestive). La mariée change de tenue plusieurs fois, maquillée et coiffée comme une star de Bollywood, filmée par une équipe de professionnels. Ces fêtes suscitent de nouveaux corps de métiers autour de la mise-en-image de l'événement (photos classiques et surtout DVD) ; elles ont permis un nouvel essor des métiers féminins : couturières, coiffeuses, maquilleuses.

Le mariage traditionnel fonctionne pour confirmer l'identité propre, non pas uniquement comme moyen d'acquérir une épouse — d'où la réticence des populations devant tout projet de réforme de la compensation matrimoniale qui garde son statut central dans les pratiques. Aujourd'hui la présence du monétaire introduit une dimension symbolique universelle, compréhensible en Afghanistan comme en exil. Image des fluctuations du monde capitaliste, e mariage offre une sorte de cours de la bourse des valeurs afghanes avec ses fluctuations propres lié aux taux de la compensation matrimoniale et à la nouvelle valorisation de la richesse individuelle qui se substitue progressivement à la réputation des familles établies, mais appauvries. De nouvelles valeurs sont introduites — à présent une fille instruite 'vaut' plus qu'autrefois, ce qui permet de négocier une compensation plus élevée, en particulier en ville. La facture des festivités et de ses longs préparatifs s'ajoute aux sommes qu'est obligé de verser l'époux, endetté quasiment à vie, ce qui est la raison principale pour la rareté relative de la polygamie ici. À un niveau moindre, mais à une échelle comparable aux moyens mis en œuvre, chaque mariage doit être fêté dans le faste en Afghanistan : il en va de l'honneur de la famille où la mariée viendra passer le restant de ses jours. Néanmoins, c'est bien l'institution du mariage et les femmes surtout qui souffrent de cette surenchère de dépenses qui se répercute jusque dans les villages éloignés : les hommes sont obligés de se marier de plus en plus tard pour rassembler cette somme, leurs frères en pâtissent et la 'cotte' des mariées fait en sorte que dans certains milieux, elles sont de plus en plus jeunes (à cause de leur 'valeur' sur le marché) et servent, comme nous l'avons vu, à payer pour les dettes contractées par les pères. D'amour, il en est moins que jamais question.

Il arrive encore souvent, dans les milieux ruraux surtout, que ce n'est qu'à l'occasion de la cérémonie religieuse que les époux se voient pour la première fois, sur le reflet du miroir qu'on

leur tend au moment de sceller l'union. Ce n'est qu'un long entraînement à la soumission qui rende le viol par un inconnu lors de la nuit de noces à peu socialement acceptable, même si la consommation de mariages de filles impubères suscite quelques réactions localement. Nous y reviendrons.

Le mariage d'une fille signifie donc le transfert de sa personne physique à partir d'un groupe familial de naissance et la modification de son identité en fonction de ce nouvel ensemble auquel elle appartient désormais, corps, âme et biens. Tout est fait pour détacher la femme de son milieu familial d'origine. Elle ne sera que la femme d'un tel ou la mère de tel enfant. Il est arrivé qu'un père, menant sa fille d'urgence à l'hôpital du camp étudié dans le présent travail inscrive le prénom de son fils à la place de celui de sa fille, comme si même une appellation personnel lui était officiellement interdite. Au moment du mariage, on donne souvent un autre prénom à la jeune bru. *Mon nom est Leilouma, avant je m'appelais Roshan, mais mon mari n'aimait pas ce nom*, raconte une jeune femme au camp de réfugiés de Khewa, qui ne nommera d'ailleurs jamais son époux par son prénom, mais uniquement en fonction de leur relation.

Les femmes deviennent objet de la propriété masculine et font l'objet de transactions financières complexes au moment du mariage : la compensation matrimoniale, à savoir le prix payé pour l'obtention d'une épouse appauvrit souvent sa nouvelle belle-famille envers qui elle se trouve en position de perpétuelle débitrice. La bru se doit d'offrir son labour inconditionnellement à sa famille pour la rembourser, même si la somme a été intégralement versée à son père. Son statut ne changera que lorsqu'elle aura mis au monde des garçons qui contribueront à leur tour à la fortune familiale.

Nous avons vu qu'elle garde une valeur en tant qu'une possible réconciliatrice de conflits : un mariage sert à résoudre des problèmes, à stopper une vendetta : certes c'est la sacralité de l'institution qui ici est mise en valeur, non pas la personne individuelle de la jeune fille offerte. En effet, le mariage est la clef de voûte du système d'échanges dans la cosmogonie afghane.

De son côté, elle doit apporter une dot (*khawkel* en pachtou) qui comprend, comme en Occident autrefois, le trousseau composé du linge de maison et de la vaisselle. Aujourd'hui les magnifiques broderies artisanales sont remplacées par des tissus synthétiques importés en masse de Chine. Les familles. Les réfugiés au Pakistan ont accès vont principalement au vaste marché de contrebande de Kharkhano, grand comme les Puces de la Porte de Clignancourt à Paris où l'on trouve de tout, des télévisions japonaises dernier modèle à l'héroïne raffinée, en passant par la lingerie chinoise et toutes les copies des accessoires de marque prestigieuse. Cette introduction au monde de la consommation globalisée aura une influence incommensurable sur les attentes de la jeune génération dont c'est le lieu de promenade préférée. Les bazars afghans en sont une pale imitation. C'est ainsi que dans les villages au Pakistan et en Afghanistan, des réfrigérateurs et des casseroles prennent la poussière dans les emballages d'origine, des années durant, bien en vue.

Puisque la cuisine est faite en commun dans les grandes familles, ces cadeaux ne seront jamais utilisés par les jeunes brus. L'absence d'électricité ne pose pas de problème : la possibilité d'afficher un nouveau type de réussite sociale en exposant fièrement un téléviseur débranché constitue déjà un motif de fierté.

Dans des camps de réfugiés trônent des objets semblables, également dans des cartons, mais pour une raison différente. S'ils ne sont pas déballés, c'est en fonction d'une utilisation ultérieure en Afghanistan, même s'il faut attendre une vie entière pour rentrer au pays. C'est le propre de nombreuses populations réfugiées qui conservent tous leurs achats dans des sacs en plastique ou des valises verrouillées<sup>82</sup>. Au fil des années, les réfugiées croates et bosniaques, par exemple, ont acquis de l'électroménager qu'elles n'ont jamais déballé, comme si leur utilisation devait pérenniser un séjour qu'elles veulent temporaire<sup>83</sup>. Il en est souvent de même chez leurs congénères afghanes aujourd'hui qui, jusqu'en province, acquièrent des objets décoratifs, des appareils divers fabriqués en Chine qui inondent à présent les bazars.

Tout présent d'argent est censé représenter sa version coranique affaiblie, le *mahr*. La force de cette coutume, a obligé les législateurs de l'Islam à inclure la compensation matrimoniale, sous une forme atténuée, mais précisant bien que cet argent est destiné à l'épouse qui peut le garder pour elle. Charles Lindholm explique comment les Pathanes contournent cette coutume, pratique confirmée du côté afghan également : le lendemain de la nuit de noces, la jeune mariée offre cet argent à son mari ; l'en priver augure très mal pour le mariage<sup>84</sup>. Le don à l'époux de la clef du coffre contenant le trousseau reprend cette coutume dans les foyers au camp : c'est lui qui contrôle maintenant même les quelques possessions du ménage qui comprennent jusqu'à la garde-robe que la jeune bru a emmené avec elle.

Les bouleversements sociaux résultant de la guerre ont entraîné une gamme de changements irréversibles à laquelle les structures traditionnelles n'ont pas su s'adapter. Si des questions d'affinités familiales, sinon personnelles, pouvaient éventuellement être prises en considération dans l'élaboration des alliances, depuis ces dernières années où les conditions de guerre se sont prolongées, la misère a édicté des choix fondés sur des priorités économiques. Les problèmes sont démultipliés. La forte mortalité des combattants a laissé un surplus de jeunes femmes dont le célibat reste aussi impensable qu'avant-guerre. La polygamie, relativement rare chez les Pachtounes, a connu un essor de même que le lévirat<sup>85</sup>. Comme nous l'avons vu, les Talibans ont

---

<sup>82</sup> Attitude typique de la part de réfugiés et d'émigrés, en particulier certains aristocrates russes arrivant à Paris après 1917. Les histoires de valises jamais déballées, de bijoux cachés pendant un demi-siècle en attendant un hypothétique retour à Saint-Petersbourg abondent.

<sup>83</sup> C. Mann, *op.cit.*, 2000

<sup>84</sup> C. Lindholm, *op. cit.*, p. 140.

<sup>85</sup> Nancy Hatch Dupree, *The Family During Crisis in Afghanistan* "Journal of Comparative Family Studies. Vol. 35, Iss. 2 Calgary Spring. (2004).

tenté d'interdire ces pratiques au nom du Coran, mais leurs injonctions n'ont pas été suivies. Sans pouvoir le vérifier par des données statistiques, il est probable que les mariages aujourd'hui sont généralement moins réussis que ceux des générations précédentes. Avec l'éclatement des familles, les jeunes brus n'ont plus le recours traditionnel d'aller se réfugier chez leurs parents en temps de crise. Cependant, chez les plus jeunes et les couples d'âge et d'éducation égaux une certaine recherche d'harmonie de couple est à présent tentée. Tels cas se trouvent parfois à Kaboul quand les jeunes femmes rejoignent leur mari qui y travaille, laissant la famille au village : cette situation constitue souvent la solution de rêve pour les jeunes filles qui craignent plus que tout d'être les esclaves de leurs belles-mères.

Les victimes de trente années de guerre sont véritablement les très jeunes filles, voire les fillettes issues des milieux les plus pauvres. D'innombrables veuves se sont retrouvées dans la pauvreté extrême, avec in fine, leurs filles comme seul bien à monnayer. N'ayant pas un réseau agnatique masculin fort, la réputation de la famille ne constitue plus une valeur échangeable, celle-ci n'étant ni transférable aux femmes, ni utilisable en cas de conflit. Dans les contrées dominées par la culture du pavot, de nombreux paysans sont endettés auprès divers bailleurs de prêts et désespèrent de trouver de l'agent liquide.<sup>86</sup> Ne restent que les filles, dont la beauté, la capacité de travail et surtout l'extrême jeunesse constituent des attraits. C'est ainsi que des filles souvent impubères sont vendues au plus offrant, l'innocence d'une petite fille, âgée de sept, huit ans, est particulièrement valorisée. La société en général n'approuve pas mais rien n'est fait pour empêcher la réalisation de pareilles unions puisqu'elles appartiennent au domaine privé et font donc partie de la prérogative patriarcale par excellence. Et ces unions sont consommées aussitôt après une sommaire cérémonie religieuse que peut présider un aïeul de la famille, sans recours possible pour les petites victimes auprès des *jirgas* ou des tribunaux. Nous verrons plus tard comment cette situation alimente les statistiques de mortalité maternelle et aussi combien elle pousse les malheureuses à se suicider par le feu.

Un rapport très important publié par le Human Rights Watch en décembre 2009<sup>87</sup> recense la situation des femmes huit ans après l'arrivée des forces internationales et les innombrables projets qui ont l'égalité des sexes comme but central. Les conclusions en sont catastrophiques, comme nous le verrons dans le dernier chapitre du présent ouvrage. Jusqu'à 80 % des mariages sont forcés (à opposer à ceux qui sont arrangés). Une association de juristes afghanes (WCLRF) a examiné un échantillon de 330 mariages<sup>88</sup>. 100 unions sont le résultat d'échanges *badal* pour éviter des transactions monétaires (mais ceux-ci comprennent des situations du type suivant :

---

<sup>86</sup> [www.medicamondiale.org/html/presse/pressemitteilungen/pm2004/mm-pm04-08-02a\\_e.html](http://www.medicamondiale.org/html/presse/pressemitteilungen/pm2004/mm-pm04-08-02a_e.html)

<sup>87</sup> Human Right Watch report : "We Have the Promises of the World"

Women's Rights in Afghanistan  
<http://www.hrw.org/en/node/86805/section/1>

<sup>88</sup><http://www.wclrf.org/>

lorsqu'un veuf veut acquérir une nouvelle épouse, il peut donner en échange sa fille) ; 57 sont du 'baad, soit une compensation pour un meurtre, 55 en paiement de dette, 54 mariages forcés par les parents et 64 décrits en tant que 'mariages forcés' en dehors des catégories exposées ci-dessus, y compris des rapt dont l'opinion parentale n'est pas prise en compte. Ces tendances sont confirmées par toutes les autres enquêtes. Ce sont bien ces pratiques qui sont à l'origine de la plus grande violence contre les femmes en Afghanistan : celle qui se déroule dans les foyers à l'encontre de très jeunes filles mariées contre leur gré et qui vivent dans une ambiance de terreur sans relâche.

Dans la société traditionnelle, il existait malgré tout une régulation interne, des limites non-dites à la brutalité acceptable : ainsi, l'effusion de sang n'est pas permise et autorise des recours à une autorité extérieure. La victoire islamiste sur le patriarcat semble avoir déplacé, voire anéanti ces limites : le statut des femmes est tombé au plus bas de l'histoire afghane. Leur oppression est à présent légitimée par l'application brutale d'une lecture rigoriste de l'Islam, avec des répercussions jusque sur la santé des femmes<sup>89</sup>. Cette situation est la conséquence de la guerre, et le produit du projet social afghan qui a mûri pendant un quart de siècle à Peshawar et dans les camps de réfugiés<sup>90</sup>. Un mode de gestion fondé sur des pratiques de loi tribale mâtinées d'Islam reconfiguré en a émergé, détruisant la mémoire comme la perspective de toute structure progressiste pouvant contribuer à l'évolution du statut des femmes et de leur participation politique. C'est la culture et la société des camps qui ont fourni un nouveau stéréotype féminin que les Moudjhadins, puis les Talibans ont exporté vers Kaboul, où sont écartées les options de l'Occident, bien entendu, mais aussi celles venant d'autres sociétés islamiques ou islamistes. Cependant, en même temps, par les médias et la diffusion globalisée des idéologies mondiales, ces femmes ont également appris l'existence d'autres options de vie et se sont mises à interroger leur propre sort, ce que nous verrons par la suite.

### **Le statut de l'enfance en Afghanistan**

Même si 45 % de la population est âgée de moins de 14 ans, le statut particulier de l'enfance n'est pas reconnu en Afghanistan. Les statistiques de l'UNESCO font état d'une des mortalités les plus élevées du monde (après le Libéria), d'une malnutrition quasi chronique (39 %), de déficit de croissance (54 %) et d'autres indicateurs d'une situation des plus effrayantes. Un enfant sur quatre arrive jusqu'à l'âge de cinq ans, et la moyenne de vie est de 42 ans. En gros, une configuration proche de celle qui dominait l'Europe durant l'Ancien Régime, quand l'espérance

---

<sup>89</sup> L'interdiction faite aux femmes de consulter des médecins, fondée sur ces principes, a sans doute des conséquences sur la mortalité infantile et maternelle, celle-ci étant aujourd'hui la plus élevée du monde en Afghanistan.

<sup>90</sup> Traditions et transformations dans la vie des femmes afghanes des camps de réfugiés au Pakistan depuis le 11 septembre 2001, thèse de doctorat en sociologie soutenue à l'EHESS à Paris (CADIS) le 24 janvier 2005.



de vie (au début du 18ème siècle en France, par exemple) était à peu près celle de l'Afghanistan aujourd'hui.

C'est bien cet écart entre un idéal de l'enfance onusien et la dure réalité afghane qui rend ces chiffres incompréhensibles. La conception même de la fonction de l'enfance en Afghanistan est insuffisamment étudiée par les acteurs humanitaires. Ceux-ci tentent souvent d'imposer une médecine et des schémas psychologiques standardisés produits par une éthique occidentale fondée sur l'individualisme et les droits humains.

L'idéal de l'enfance, au cœur de toute politique sanitaire et humanitaire appartient à la conception moderne de l'individu, comme ayant des droits fondamentaux reconnus par la loi, fondés sur le respect, l'égalité et la liberté. L'Occident des Lumières a prolongé l'état de dépendance (du moins dans les classes aisées), en sacralisant cette phase à travers un long moment de développement et d'apprentissage afin d'assurer un épanouissement personnel à l'âge adulte.

Ces notions sont tout à fait étrangères à l'Afghanistan. Entre autres, le problème se situe en fonction du conflit de définitions concernant l'enfance et l'absence de garanties juridiques efficaces délimitant les droits de chaque enfant, ainsi que les devoirs des parents. Pour l'Occident, l'enfance est définie par une limite légale, un état de dépendance et de préparation à l'âge adulte. Elle est dominée par l'apprentissage (l'école et ses substituts) et certains interdits spécifiques, concernant la sexualité, le mariage et le travail rémunéré. En Afghanistan, toutes ces fonctions sont brouillées : l'enfant n'est ni un individu ni un futur citoyen. Il appartient dans tous les sens du terme à sa famille, ou plutôt son père et sa lignée qui seuls peuvent décider de son éducation, de ses soins, de sa sexualité. C'est ce qui explique les difficultés rencontrées par le Président Karzaï pour mettre en place une politique sanitaire ou éducative cohérente et efficace. L'Iran est arrivé à faire de l'État l'arbitre suprême concernant les droits de l'enfance, se substituant à la prérogative paternelle : une étude du cheminement pour arriver à cette situation serait remplie d'enseignements utiles pour l'Afghanistan, plutôt qu'une politique importée d'Occident.

En Afghanistan, le nouveau-né n'est pas un sujet d'attendrissement particulier : il est considéré comme une larve, une esquisse humaine à mettre en forme, corvée suffisamment ingrate pour être confiée aux femmes. Dès qu'il vient au monde, il est lavé essuyé, emmaillotté très serré. Ses yeux sont maquillés au khôl, de sourcils sont dessinés pour l'embellir et le petit paquet est posé près de sa mère ou dans un berceau. Il faut se garder de le complimenter, de crainte d'attirer le *nazar*, le mauvais œil. Rien n'est fait pour encourager une tendresse physique entre la mère et l'enfant. De plus, l'emmaillotement interdit au bébé, le plaisir candide de sucer son pouce ou une quelconque exploration de son propre corps. Il n'a même pas la possibilité de trouver une position confortable pour s'endormir, prisonnier du bon vouloir de celles qui le gardent. La jeune mère a peu de temps à consacrer à son nouveau bébé, en dehors de l'allaitement. Là aussi, une tante maternelle peut la remplacer si nécessaire. De toute façon, il y a toujours une grande sœur- qui n'a peut-être quatre ans- pour les corvées et les jeux. Et très souvent, dans la société afghane, la relation la plus tendre

est celle qui unit un frère et une sœur. Dans une famille pourvue de belles-filles chargées de l'entretien de la maison, la grand-mère est la seule qui se repose, qui reçoit des invitées et aura le loisir de développer une des rares relations intimes inter-générationnelle avec ses petits-enfants, en particulier les petits-fils.

L'interaction avec le petit enfant n'est pas toujours tendre : on le pince, on le tapote pour l'endormir, on le secoue, on lui montre un jouet qu'on ne lui permet pas d'atteindre et l'on rit de sa déception. La petite enfance est un entraînement pour les privations qui suivent.

Chaque étape de son développement signifie la réduction progressive d'une différence *in fine* méprisable, en tout cas qui n'est en rien cet espace de rêve idéalisé par la société occidentale depuis l'ère romantique. L'apprentissage, quel qu'il soit, est un processus pour aider l'enfant à s'intégrer dans le monde adulte et adopter un rôle reconnaissable et rentable pour le groupe : les coups en font partie. Ni le développement de l'individualité ni encore moins de la créativité ne sont recherchés. Ainsi, les enfants n'ont généralement pas de jouets, qui seraient perçus comme une perte de temps, un simulacre inutile. Les petites filles, dès l'âge de quatre ans ne jouent pas à la poupée puisqu'elles s'occupent déjà du bébé suivant et les garçons font l'apprentissage direct d'activités dites masculines. Leur alimentation est celle des adultes, c'est-à-dire dans les milieux pauvres, basée sur du thé et du pain et quelques légumes, ce qui explique les carences énormes et le retard de croissance par rapport à leurs contemporains occidentaux. Une inégalité alimentaire s'observe dès la naissance, comme sur tout le sous-continent indien, les meilleurs morceaux étant réservés aux garçons. À cela s'ajoutent des principes alimentaires gouvernant les aliments à donner à chaque sexe auxquels nous reviendrons dans la section consacrée à la mortalité maternelle. Car celle-ci se prépare dès la petite enfance des fillettes sous-alimentées et appelées à accoucher de façon précoce.

Cependant, on ne peut pas réduire la situation à un état chronique de mépris envers les femmes dès la naissance. À défaut de fils, les pères investissent souvent affectivement dans leurs filles, réalisant une filiation intellectuelle. La relation père-fille est puissante dans le sous-continent, comme le démontrent les carrières des grandes politiciennes : Indira Gandhi (fille de Jawaharlal Nehru) et Benazir Bhutto (fille aînée de Zulfiqar Ali Bhutto).

Dans les milieux pauvres, c'est-à-dire la vaste majorité de la population, à l'âge de sept ans, un garçon est considéré un adulte semi-complet, apte à travailler et à gagner de l'argent. Une fille du même âge sera une ménagère plus ou moins accomplie, ayant à charge au moins deux bambins puînés. Il est possible qu'elle soit déjà promise en mariage et dans certains cas, elle est peut-être mariée et livrée à un époux. Et il est probable qu'elle mettra au monde son premier enfant à un âge où ses congénères occidentales commencent à rêver à l'amour. Pour la société afghane, une fillette de douze ans qui accouche est pleinement une femme et non pas la victime de pédophilie à protéger, ce qui est impossible à évaluer selon les critères des Nations Unies. Paradoxalement, ses institutions qui s'occupent de l'enfance continuent à véhiculer des préjugés du même ordre

concernant la sexualité précoce. Je posai la question en juin 2010 à un représentant de l'UNICEF sur le manque de prise en charge par cet organisme des grossesses survenues chez de très jeunes filles qui, selon la juridiction internationale, sont considérées des enfants- c'est-à-dire entre 12 et 14 ans, ce qui est fréquent en Afghanistan. Comme nous verrons, il n'y a pas de statistiques sur la mortalité maternelle de cette catégorie d'âge, pourtant certainement une des plus importante. La réponse fut claire « Oui, je reconnais que c'est un problème réel, mais en vérité, cela nous embarrasse ». En bref, comme pour les Afghans, la sexualité signifie la fin de l'enfance et sa réalité rencontre les limites de la bienveillance onusienne.

Les attitudes à l'école rejoignent celles envers le jeu. Pour la vaste majorité de la population afghane, à 80 % illettrée, l'éducation réelle n'est pas celle qui provient de l'école puisque l'instruction n'a pas lien avec la vie pratique, contrairement à la suite quasi inépuisable de corvées à domicile, en particulier pour les filles. Une éducation silencieuse à la conformité, à la bienséance, au sens du devoir, au respect des aînés et la politesse est la plus importante de toutes. La fonction de l'école coranique pour les garçons dans une société aussi religieuse est par contre évidente. L'école laïque n'est acceptable que si elle est perçue comme un investissement de temps (non rentabilisé dans l'immédiat) permettant d'accéder à un travail mieux payé à la sortie et source d'orgueil pour la famille. Et comme ce sont les garçons qui devront supporter toutes les responsabilités financières, ils sont prioritaires.

Le niveau est extrêmement bas, il n'y a pas de bibliothèques, ni d'activités ludiques, culturelles : l'école n'a rien d'attrayant, si ce n'est le repos relatif qu'il présente à des enfants habitués aux rigueurs d'un travail physique. Elle permet simplement de rêver à un avenir meilleur sans offrir les moyens pour l'atteindre. Seule une minorité de filles termine l'école primaire.

L'aide humanitaire, avec l'importance qu'elle donne aux soins à la petite enfance à travers la médecine préventive et la scolarité commence à changer certaines attitudes, du moins dans les milieux privilégiés qui peuvent économiser le labeur de leurs enfants. Au Pakistan et en Iran, les réfugiées ont pu constater les bénéfices de l'alphabétisation féminine et les possibilités de carrière pour leur fille. De retour, dans les villes, quand c'est possible, elles réclament une rupture avec le passé. *Je ne veux pas que ma fille soit mariée comme moi à l'âge de quatorze ans* est une réflexion maintes fois entendue. En se montrant ambitieuses pour leurs propres filles, elles reprennent les attitudes des hommes envers leurs fils, dans ces cas, ce n'est pas uniquement le beau mariage qu'elles envisagent, mais un travail rémunéré, généralement dans l'enseignement ou l'univers médical, ce qui reste dans le domaine du possible contrairement aux fantasmes des garçons qui s'imaginent banquiers ou informaticiens.

En attendant, les bibliothèques publiques sont quasiment inexistantes, et la notion d'une littérature destinée aux enfants fait difficilement son chemin, grâce à des publications importées d'Iran, où en revanche, la production littéraire en enfantine est abondante. Depuis 2009, au centre

de Kaboul quelques magasins de jouets sont apparus vendant surtout les poupées et toute la panoplie de pistolets et mitraillettes, le tout fabriqué en Chine. De toute évidence, en reproduisant les schémas de genre attendus, ces objets ne posent pas de problème : les poupées, seront exposées dans les cartons d'origine dans un coin de la pièce et les armes en plastique viendront remplacer les bouts de bois et les planches avec lesquels les garçons jouent inlassablement à la guerre.

## Chapitre II

### Une modernité paradoxale : le statut de la femme dans la réalité afghane.

*Jeunes gens, défendez-moi, défendez votre honneur*

*Mon père est un tyran qui me jette au lit d'un vieillard*

(Sayd Bahodine Majrouh, *le Suicide et le Chant, Poésie populaire des femmes pachtounes*)

### Les droits des femmes en Afghanistan

#### Préambule

En relisant toute la première recherche que j'avais réalisée sur les camps de réfugiés afghans au Pakistan, je me suis rendue compte à quel point les structures qui y avaient été établies préfiguraient la réalité afghane dans les années qui devaient suivre la chute des Talibans. Il y a une réelle cohérence entre ce que j'ai pu observer dans les camps entre 2001 et 2004 et ce que j'ai vu à Kaboul, Herat, Farah et la province dans les années qui suivirent jusqu'à aujourd'hui. Un mode de vie profondément rural, tel qu'il avait été vécu pendant un quart de siècle dans les camps avait été réimporté jusque dans la capitale, par les seigneurs de guerre qui les avaient dominés et s'appropriés, dès le retrait de l'armée soviétique à la confrontation à Kaboul. Cependant, il ne s'agit pas d'une réplique du passé, mais une version revue et corrigée comprenant à la fois une pratique religieuse influencée par l'Islam politique wahhabite et des attentes provenant d'une nouvelle familiarité avec la société de consommation globalisée. Si la ville, jusqu'ici avait proposé les modèles à suivre, à présent le contraire se réalise sans rencontrer d'opposition puisque les derniers cadres communistes furent Kaboul à la chute du gouvernement pro-communiste de Najibullah. Dans les années quatre-vingt, les élites les plus éduquées ont été éliminées (en partie par le KHAD, les services secrets afghans et plus encore par les assassins à la solde des chefs de guerre islamistes, surtout Gulbedin Hekmatyar) ou ont choisi la route de l'exil permanent en Occident. Ce processus s'accroît durant la guerre civile (1992-1996), puis sous le régime des Talibans (1996-2001)

Aujourd'hui, l'Afghanistan se retrouve privée de l'éventail des opinions politiques et intellectuelles qui caractérisait la société jusqu'à l'intervention soviétique et, de plus, dépourvue d'une classe véritablement lettrée. Certes, une catégorie de jeunes de milieu pauvre, nés à l'étranger, a profité de façon diverse des systèmes éducatifs au Pakistan ou en Iran et revient au moins alphabétisée, mais dépourvue de statut social et de capital culturel réel. L'opinion rurale majoritaire, fondée sur la tradition et la méfiance, longtemps soumise à une volonté de progrès à l'occidentale émanant des élites, consolide sa revanche sans rencontrer d'opposition. Laissée à elle-même pendant la guerre civile qui se déroule dans les centres urbains et surtout Kaboul, puis modérément contrôlée par les Talibans, la société rurale se referme sur elle-même, se raccrochant

au droit coutumier et aux pratiques patriarcales traditionnelles comme seul élément de stabilité. Les changements admis sont ceux qui vont dans le sens de la préservation du statu quo. L'ouverture vers un Occident globalisé et la transformation sociale imaginées par Kaboul et ses bailleurs américains, comme moyen de lutte contre Al-Qaeda et l'idéologie des Talibans et alliés a le plus grand mal à percer, en dépit des milliards de dollars contribués par une soixantaine de pays et gérés sous la houlette des États-Unis.

Sur un fond de structure patriarcale d'un extrême conservatisme s'affrontent deux idéaux de progrès, l'un occidental et laïc, l'autre religieux, mais détériorisé, selon le terme d'Olivier Roy, c'est-à-dire sans faire référence à la culture locale. Chacun s'inscrit dans une vision propre de la modernité globalisée, tout en prenant le corps de la femme comme champ de bataille et confronte un fond traditionnel où domine, comme nous l'avons vu, le droit coutumier. Contrairement aux époques antérieures, il ne s'agit pas d'une guerre des modernes contre les anciens, mais bien de deux projets de société contemporains idéologiquement opposés, en lutte pour la conquête d'une même population rurale, prise dans l'étau des camps et à présent de retour en Afghanistan sous domination économique et idéologique occidentale. Le premier projet comporte des éléments ayant suscité l'exode-même des réfugiés, mais paradoxalement leur permet d'appréhender l'offre de la modernité qui provient des agences humanitaires. Le second est le produit d'une mouvance islamiste particulière, émanant des madrasas wahhabites de la zone frontalière au Pakistan, qui s'inscrit, à ses origines, dans une volonté réformatrice qui contribua à créer un modèle de société très influent.

La condition des femmes afghanes est le produit de chronologies complexes, amalgamant des façons de faire liées à l'histoire de la région, aux migrations de ses peuples, au colonialisme des pays voisins et ses conséquences, aux mouvements révolutionnaires du XXe siècle, et aux contradictions d'une modernité multiforme. Il importe ici d'en retracer les grandes étapes de l'histoire des réformes, même sur fond de pratiques millénaires : les unes s'imbibent des autres. Dans ce pays profondément rural où le taux d'alphabétisation demeure le plus bas sur terre, la vie d'au moins 75 % des femmes aujourd'hui encore est identique à ce que Germaine Tillion décrit au sud de la Méditerranée et représente encore la condition d'un très grand nombre de femmes qui n'ont jamais quitté l'Afghanistan : *L'immense monde féminin reste en effet à bien des égards une colonie. Très souvent spoliée malgré les lois, vendue quelquefois, battue souvent, astreinte au travail forcé, assassinée presque impunément, la femme méditerranéenne est un des serfs du temps actuel*<sup>91</sup>.

Cependant, la situation n'est pas statique. Bien que fermé et difficile d'accès, l'Afghanistan a subi des influences croisées du monde, par des invasions différentes (des Grecs jadis jusqu'aux

---

<sup>91</sup> Germaine Tillion : *op. cit.*, p. 199

Américains aujourd'hui), par la circulation de biens, d'idées, d'influences qui ont suscité une variété de réactions. Certaines situations à répétition entraînent des conséquences comparables : par exemple l'imposition de l'éducation et d'une notion de droits humains (par les rois progressistes du début du XXe siècle, par les Communistes ou le gouvernement Karzaï actuel) provoquent, dans les milieux ruraux les plus vives réactions. Cependant, celles-ci ne sont jamais identiques et chaque fois incorporent un autre fragment du monde moderne

L'histoire de la condition féminine en Afghanistan a été, depuis la fin 2001, le sujet de très nombreux articles et d'ouvrages à sensation, mais très peu le thème d'études universitaires. Pour les périodes antérieures, il faut citer les travaux ethnographiques de Nancy Tapper, Bénédicte Grima, Micheline Centlivres-Demont, Nancy Hatch Dupree et Inger Boesen. Ceux-ci sont à placer dans le contexte des classiques, soit Fredrik Barth, Akbar S. Ahmed, Charles Lindholm ainsi que Pierre Centlivres et Louis Dupree dont l'importante monographie sur l'Afghanistan a servi de guide principal ici pour la description des différents gouvernements afghans jusqu'à 1973. Ici s'ajoutent les recherches de Christelle Dedebar sur les femmes au Pakistan, ainsi que l'analyse féministe des structures administratives du Raj entreprises par des chercheuses britanniques, Meredith Borthwick, Teresa Hubel, Dagmar Engels en particulier, et Geraldine Forbes. Comme pour les autres références, une bibliographie complète figure à la fin du présent ouvrage.

Les importants travaux de Nancy Hatch Dupree et de Valentine M. Moghadam sont les seuls à retracer les complexités des réformes en faveur des femmes à l'intérieur de l'histoire du PDPA. Les écrits de la première ont en plus une valeur de témoignage direct puisque, avec son mari Louis Dupree, elle a vécu à Kaboul à partir des années 1950 et suivi les événements de près. Parmi les études les plus récentes, figure celle de Elaheh Rostami-Povey, chercheuse sur l'Iran et les travaux de Deniz Kandyoti, sous la forme d'articles et de rapports. Pour des raisons liées à la difficulté de pratiquer le terrain, la majeure partie des travaux récents s'appuie sur des recherches réalisées dans les villes, auprès de femmes de milieu relativement privilégié. Celles-ci sont lettrées, souvent anglophones et travaillent dans des structures gouvernementales ou pour des ONG. Il faut savoir décoder l'expression d'une liberté revendiquée par leur présence dans l'espace public et surtout en comprendre les limites, ce qui n'est guère aisé si on ne connaît pas les milieux traditionnels dont ces jeunes femmes sont généralement issues. Même si l'essentiel du présent travail concerne les femmes rurales, encore méconnues par la recherche actuelle, de nombreuses données (concernant la mobilité, les possibilités de mariage entre autres), un bon nombre des facteurs qui régissent les vies féminines à la campagne domine en partie celle de leurs contemporaines urbanisées.

**Le «féminisme colonial» comme prototype de progrès.**

L'exode afghan est généralement perçu comme le résultat direct de l'intervention militaire soviétique pour le compte de la République Démocratique de l'Afghanistan (PDPA). Il a été dit que ses mesures en faveur des femmes étaient trop révolutionnaires pour un pays aussi profondément islamique et conservateur. À y regarder de plus près, il semblerait bien que les réformes tentées par ses prédécesseurs royaux aient été plus radicales dans leur contenu, mais leur mise en œuvre plus timorée. Néanmoins, les efforts de l'émir Habibullah (1901-19) lui coûtèrent la vie et ceux du plus innovateurs de tous, Amanullah précipitèrent son pays au bord de la guerre civile.

L'idéal de modernité qui sévit à cour de Kaboul dès la fin du XIXe siècle doit beaucoup à la politique réformiste du Raj (1858-1947) de même que les réactions de la population afghane contre ces mêmes efforts trouvent leur origine dans l'histoire coloniale du sous-continent. Le Raj se fait un point d'honneur de reformer certaines pratiques à l'encontre des femmes- agissant de façon bien plus progressiste que pour leurs contemporaines vivant en Angleterre victorienne. La santé féminine et enfantine, comme dans d'autres pays colonisés, constitue tout autant une priorité. Cependant, ce n'est pas de la charité pure. Ces réformes législatives, ce *féminisme colonial* selon Leila Ahmed servait à légitimer une critique d'un Islam arriéré sous couvert d'une volonté de faire progresser le statut des femmes<sup>92</sup>. Dès le milieu du XIXe siècle, les colonisateurs entreprirent d'interdire la pratique du *sati* (la mise à mort des veuves hindoues). D'autres mesures furent destinées aux femmes de toutes communautés, à savoir le rehaussement de l'âge du mariage (douze ans à la place de dix) et des provisions prévoyant un héritage pour les veuves. Il y aurait-il dans ces mesures, une volonté de préserver des femmes afin de les intégrer plus pleinement à la société coloniale en construction, tant par leur labeur que par la participation à d'autres niveaux? De pareils arguments ont été avancés pour expliquer l'opposition à la mutilation génitale des colonisateurs en Afrique de l'Est<sup>93</sup>.

Cependant, aux Indes, la plupart des initiatives étaient destinées aux catégories aisées de la société, à cause de la présence d'une classe régnante forte et riche dont la collaboration était essentielle à la réussite de la colonisation. L'élite (masculine) de la société colonisée eut la possibilité de faire des études universitaires à Londres, ce qui évidemment facilita l'ouverture à des modèles alternatifs, y compris la laïcité, sans pour autant compromettre des idéaux politiques. Ainsi la trajectoire de Badruddin Tyabji qui fit des études de droit à Londres, poursuivit une carrière de juge, mais néanmoins, en tant que musulman, fut un ardent nationaliste indien et le président du Indian National Congress en 1887. Il voulut généraliser l'éducation britannique et l'interdiction du *purdah*, tout en encourageant la participation des communautés locales aux instances coloniales. De pareilles carrières se dessinent aujourd'hui à Kaboul, à travers la jeune

---

<sup>92</sup> Leila Ahmed, *Women and Gender in Islam, Historical Roots of a Modern Debate*, New Haven, Yale University Press, 1992 p.55

<sup>93</sup> Lynn M. Thomas : *Politics of the Womb : Women, Reproduction and the State in Kenya*, University of California Press, 2003, p.27.



génération qui bénéficie des bourses dans les universités américaines.

En Inde colonisée, la réussite des réformes sociales servait de vitrine publique pour l'entreprise impériale, tout comme l'aide humanitaire aujourd'hui.

C'est sur la question des femmes que se jouait (déjà) la différence entre la civilisation et la barbarie. Les valeurs du colonisateur bourgeois représentent une position de culture à contraster avec l'autochtone, assimilé au principe féminin dans son état de nature inculte, comme le développe Dagmar Engels<sup>94</sup>. Néanmoins, ces revendications ont leurs limites : le modèle proposé aux femmes de l'Inde se base sur l'idéalisation de sa congénère victorienne où prime son rôle maternel, somme toute compatible avec les normes de la société indienne, mais dont on veut faire valoir l'émergence (contrôlée) dans l'espace public. Selon Teresa Hubel<sup>95</sup>, les éléments conservateurs de l'Empire britannique avaient tout intérêt à maintenir la femme du sous-continent sous le double contrôle de son mari et de la société traditionnelle, mais accessible aux avantages de l'offre britannique. En suscitant la pitié, l'accélération des réformes était envisageable, en faire une victime inciterait à une ingérence impensable et certainement indésirable auprès de la société victorienne qu'épouvantait la perspective d'une véritable libération des femmes<sup>96</sup>. L'évolution de l'éthique de l'aide humanitaire suit ce cheminement, passant de l'assistance dans l'urgence dans les années 1970 à actuellement un projet politique totalisant, surtout après le 11 septembre 2001. Nous y reviendrons en détail.

Même si l'Afghanistan n'avait pas été colonisé, il subit l'influence de son puissant voisin indien : les institutions britanniques étaient prestigieuses auprès des classes supérieures en Inde et par ce biais touchaient les mêmes cercles à Kaboul dont les membres avaient souvent des liens de famille à Peshawar. Les deux guerres anglo-afghanes (1839 et 1879) servirent à émousser la xénophobie et le nationalisme religieux auprès du peuple ce qui renforça, à son tour, le pouvoir des *oulémas* qu'aucun courant réformateur moderne ne traversa. La situation, on le voit, s'est répétée au XX<sup>e</sup> siècle et au début du XXI<sup>e</sup> siècle, l'intervention soviétique, puis celle des États-Unis provoquant des réactions analogues. Nous y reviendrons.

### **Réformes royales.**

Le modèle de société proposé par les rois qui se sont succédé depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, est largement calqué sur l'exemple colonialiste britannique, y compris sur ses tentatives d'émancipation des femmes. À partir d'Abdur Rahman (qui régna de 1880-1901) mis au pouvoir par les Britanniques, tous les rois afghans se sont entourés de spécialistes européens et

---

<sup>94</sup> Dagmar Engels, *Beyond Purdah ? Women in Bengal 1890-1930*, Oxford University Press, Delhi 1999, p. 107.

<sup>95</sup> Teresa Hubel, *Whose India ? The Independence Struggle in British and Indian Fiction* Duke University Press, 1996 p. 111.

<sup>96</sup> voir même des écrits de femmes de l'époque, comme Frances Mary Billington, *Women in India*, paru à Londres en 1895 qui conclut que *Indian women are not altogether in such pitiful plight as some of their so-called friends come and tell us*

américains. La capitale est un lieu d'effervescence et de fermentation, d'autant plus qu'Abdur Rahman interdit aux Afghans de se déplacer à l'intérieur du pays comme à l'étranger sans permission du gouvernement. Cette mesure, restée en vigueur jusqu'en 1964, contribua à l'enfermement des peuples ruraux et à la polarisation des deux mondes.

L'entreprise réformiste des rois afghans, bien avant le PDPA, implique fatalement la destruction des fondements patriarcaux, à la faveur d'un état de droit. Pour la vaste majorité de la population essentiellement rurale, la défense de l'honneur signifie surtout la sauvegarde des paramètres de l'identité masculine fondée sur le contrôle territorial et familial. Toucher à un élément de cette structure implique fatalement l'effondrement de l'ensemble de l'édifice. La relation symbiotique entre réformes agraires, éducatives et celles gouvernant le statut des femmes avait déjà été comprise, bien avant l'avènement des partis de gauche, chez Habibullah Khan, touché par la pensée avant-gardiste de l'époque de Mahmud Beg Tarzi. Son fils Amanullah (1919-29), le plus idéaliste des émirs, élargit les initiatives paternelles, sous l'influence des développements en Turquie et de ceux du tout nouveau régime soviétique. En pratique, sa politique est greffée sur des notions de progrès social occidental, plus proche de Londres que de Moscou. Des lycées français (dont le Lycée Istiqlal, en 1923), allemand et plus tard américain sont ouverts à Kaboul. Ceux qui y envoient leurs enfants appartiennent à la haute bourgeoisie du pays, apparentée de loin ou de près à la famille royale, mais parlant la langue de cour, soit le Dari persan et non le pachtou, langue graduellement associé aux exclus de la modernité urbaine, autrement dit la vaste majorité. Cette classe disparaît presque entièrement à la suite de l'intervention soviétique, ses membres en exil ne reviendront jamais au pays.

Amanullah va bien plus loin que le gouvernement communiste un demi-siècle plus tard, en instituant un code de la famille où les mariages précoces ou consanguins étaient interdits, ainsi que le lévirat et la polygamie. En attendant, l'URSS nouvellement créée a tout avantage à s'allier les États frontaliers, y compris l'Afghanistan pour marquer des points contre l'Angleterre. Ainsi, dès 1921, l'URSS met en place une politique d'aide en matière de technologie (avions, télégraphes, téléphone), en échange d'une assistance pour supprimer les éléments anti bolchéviques en Asie centrale. En 1928, une ligne aérienne relie Moscou à Kaboul, via Tachkent<sup>97</sup>. Louis Dupree a décrit l'admiration qu'Amanullah portait à Staline. Ataturk mettra Amanullah en garde contre des réformes précipitées sans le soutien d'une armée forte et propose même de lui envoyer des officiers pour former les soldats afghans. Mais Amanullah est trop pressé de mettre en œuvre son programme, avec les résultats catastrophiques que l'on sait. Le contraste entre les bilans turc et afghan dans le domaine du progrès jusqu'à aujourd'hui est en partie dû à l'état de chacune de leurs armées.

Le libre choix de partenaires (1924) et l'interdiction du voile (1928) placent l'Afghanistan à

---

<sup>97</sup> L. Dupree, *op. cit.*, p. 451.

l'avant-garde du monde musulman ; les réformes servent de modèle lors de l'établissement des républiques musulmanes de l'URSS en 1926<sup>98</sup>, mais suscitent une révolte à partir des tribus pachtounes du sud d'une telle ampleur qu'Amanullah est obligé d'abroger la plupart de ses décrets. Il est contraint à abdiquer en 1929. Le bilan est plus que mitigé : il s'est mis à dos le clergé et même une bonne partie de la population urbaine nullement prête à abandonner leur autorité sur leur propre famille. Nadir Shah qui lui succède invente, en 1931, une solution de compromis sous forme d'une constitution confuse et contradictoire, mêlant les droits français, turc, iranien, sunnite et droit coutumier. Le sunnisme hanafite est déclaré religion d'État et la Chari'ah, son code de lois, tout en accordant plus ou moins l'égalité de droits à ses citoyens, garantissant des traditions tribales et, théoriquement, la représentation parlementaire. La position des femmes fut instantanément revue à la baisse. Les compromis qu'effectue aujourd'hui le Président Karzai paraissent de même nature et tout autant condamnés. Un fondement religieux persistera dans toutes les constitutions ultérieures, à l'exception de l'épisode communiste.

Zahir Shah, le dernier roi d'Afghanistan, tente, de façon timorée, de ressusciter certaines des mesures progressistes, et la constitution de 1964 donne des droits égaux aux femmes y compris le vote, du moins en théorie. L'éducation primaire gratuite est obligatoire pour les enfants des deux sexes. Des membres de parlement féminins y siègent ainsi que deux sénatrices. Kubra Nurzai devient la première femme à la tête d'un ministère, celui de la santé. L'abrogation personnelle de la pratique du voile n'est pas nouvelle, mais elle choque l'opinion publique. Les hauts officiels de la cour font sensation en emmenant leurs conjointes et leurs filles aux parades nationales en août 1959 à visage découvert, ce que la reine Soraya, épouse d'Amanullah, avait déjà accompli en arborant des robes du soir européennes, tout comme le harem de son prédécesseur posant devant le photographe en décolletés de dentelle blanche. L'argumentation utilisée par Daoud, alors Premier ministre ( et président de la république afghane à partir du coup d'État de 1973), contre les mollahs indignés suit une démarche fondamentaliste : il les somme de trouver dans le Coran une référence précise concernant le voile et le *purdah* (la réclusion des femmes) et promet de l'appliquer à sa propre famille, s'ils arrivent vraiment à la trouver<sup>99</sup>. Au Pakistan à la même époque, un bon nombre de fonctionnaires de niveau élevé astreignent les femmes de leur famille à la réclusion la plus stricte dans l'aire féminine appelé *zenana*. En Afghanistan, l'abrogation officielle du voile permet aux femmes l'accès sans perte d'honneur à l'espace et la fonction publics<sup>100</sup>. Jusqu'à la guerre civile, en plus des secteurs agréés, des femmes travaillent dans des

---

<sup>98</sup> Gregory Massell, *The Surrogate Proletariat : Moslem Women and Revolutionary Strategies in Soviet Central Asia 1919-29*, Princeton, Princeton University Press, 1974, p. 219.

<sup>99</sup> Il n'y a pas de référence précise au voile féminin dans le Coran, Daoud le savait bien- le verset 53, sourate 33 se réfère au rideau *Hijab* (*purdah* sur le sous-continent indien) que Mahomet tend pour signifier qu'il veut s'isoler avec Zeinab, sa nouvelle épouse. Voir Fatima Mernissi : *Sexe, Idéologie, Islam*, Éditions Maghrébines, Le Fennec, 1985.

<sup>100</sup> Nancy Hatch Dupree, *Afghan Women refugees in Pakistan* in Nazif Sharani and Robert Canfield (eds) : *Revolutions and Rebellions in Afghanistan* Berkeley, Institute of International studies, XIV, 1984, p. 123.

ministères, divers bureaux et services, même à la télévision et dans le domaine du spectacle. Les quelques usines de coton, de produits pharmaceutiques ou fruitiers, ainsi que les boulangeries d'État embauchent également des ouvrières, à la condition d'apporter la permission écrite de leur père. Cependant, le développement limité de l'industrie afghane n'a pas créé un véritable prolétariat féminin, contrairement à ce qu'a connu l'Inde du Nord dès la fin du XIXe siècle. Tous les secteurs d'emploi sont concentrés dans les villes et emploient une population urbanisée. Les réformes ne sont pas imposées de force, mais proposées aux citoyens, donc modérément suivies. Durant la *Loya Jirga* de 1964, lors des débats sur la succession, un délégué demande, le plus sérieusement du monde, si, en absence de fils, la couronne peut passer à une fille. La question est rejetée, mais selon Louis Dupree le fait même de poser une pareille question est symptomatique d'une évolution significative des mentalités<sup>101</sup>. La teneur symbolique des réformes suscite néanmoins des réactions violentes, même si leur application est quasiment inexistante, surtout en zone rurale. De toute manière, il manque les budgets et l'organisation nécessaires pour les appliquer de façon efficace.

### **La république d'Afghanistan (1973-1978)**

En 1965, est créé le Parti Démocratique du Peuple Afghane (PDPA), marxiste-léniniste et pro-soviétique — en vérité, c'est un regroupement et non pas un véritable organisme puisque le roi n'avait pas signé l'édit permettant la création de partis politiques. En 1965 également, une loi autorisant une presse plus ou moins libre est promulguée, si bien que les publications abritent ce qui ressemble le plus à des partis politiques. À l'intérieur du PDPA, deux factions se distinguent, Khalq (le Peuple) et Parcham (la bannière) appelés à s'affronter plus tard de façon violente. Le Khalq d'obédience marxiste-léniniste est fondé par Nur Mohammad Taraki, nationaliste pachtoune et lauréat d'un doctorat en économie de Harvard : une riche carrière de ce type est envisageable en Afghanistan à cette époque, comme en Iran.

Quatre des membres du PDPA siègent au parlement<sup>102</sup>, dont son leader Anahita Ratebzad qui y crée la même année une section féminine, l'Organisation démocratique des Femmes Afghanes (DOAW, Democratic Organization of Afghan Women)<sup>103</sup>; celle-ci passe de sept membres en 1965 à cinquante mille en 1982. L'instruction des femmes, l'interdiction de la compensation matrimoniale et des mariages forcés figurent parmi les priorités, comme auprès des réformateurs précédents. Le DOAW regroupe des femmes ayant suivi une éducation supérieure (parfois à l'étranger, comme Ratebzad), et issues des classes dominantes. Anahita Ratebzad (née en 1930) est la première politicienne afghane. Formée initialement à Chicago comme infirmière, elle complétera ses études pour devenir médecin par la suite et se lancera à plein-temps dans la

---

<sup>101</sup> L. Dupree, *op. cit.*, p. 572

<sup>102</sup> Les autres sont Khadija Ahrari, Massoume Esmati -Wardak et Rokia Abubakr.

<sup>103</sup> comme ailleurs, les acronymes anglais seront utilisés, en référence aux écrits plus nombreux en langue anglaise sur l'Afghanistan qui traitent des différentes institutions.

politique comme membre actif du Parcham communiste.

Le PDPA soutient Mohammad Daoud lors du coup d'État de 1973 qui renverse son cousin le roi Zaher Shah. Ce dernier abdique en août et s'exile en Italie la même année. Une république est déclarée et Daoud élu président en 1977. Il inclut les réformes réclamées par le DOAW dans son nouveau Code Pénal (promulgué en 1976) et dans le Code Civil (1977). L'importance donnée à l'éducation porte ses fruits : à la veille du coup d'État d'avril 1978 (dit la révolution de Saur), un million de jeunes afghans sont inscrits dans des écoles, centres de formation et facultés à travers le pays. Cependant, au niveau du vécu des femmes, comme toujours, l'emprise de la famille domine sur tout projet législatif. Comme le remarque Nancy Hatch Dupree, l'absence d'un mouvement de femmes distinct et directif pouvant militer pour l'application des lois en leur faveur a largement contribué à cette situation : le DOAW de toute évidence n'a pas suffisamment concentré ses efforts sur les modalités de réalisation de ses ambitions, problème qu'on retrouvera avec d'autres organismes féminins afghans<sup>104</sup>. Néanmoins, selon le même auteur, qui y passa plus d'un demi-siècle au pays, la période Daoud qui fut celle de la république de l'Afghanistan (1973-1978) fut la plus heureuse pour l'Afghanistan<sup>105</sup>.

### **Le PDPA et la mise en place d'un gouvernement communiste en Afghanistan**

Selon Nancy Hatch-Dupree, le coup d'État dit la révolution de 'Saur' en avril 1978 et l'établissement d'une République Démocratique communiste soulève des espoirs de changements plus cohérents. Dans la tradition des règlements de compte à la mode afghane, Daoud est assassiné par ses anciens alliés du PDPA et une fragile coalition Khalq-Parcham est placée à la tête du pays, parrainée par Moscou. Les tentatives de réforme de tous les gouvernements précédents sont mises au goût du jour, dans leur version pro-communiste et renforcée par l'athéisme obligatoire qui suscite une vive opposition et joue contre le gouvernement parce que tous leurs efforts sont interprétés comme étant anti-islamiques. La propagande communiste, l'apprentissage du russe (destiné à détrôner l'anglais) sont au programme. La barbe et le voile sont interdits Le DOAW est le moteur des réformes destinées aux femmes, d'autant que sa fondatrice Anahita Ratebzad est nommée ministre des affaires sociales. Dans un fameux éditorial du Kabul Times, le seul quotidien en langue anglaise, le 28 mai 1978, Ratebzad fait une déclaration de principes très remarquée :

*Les privilèges auxquels toute femme a droit comprennent une éducation égale à celle des hommes, la sécurité d'emploi, des services de santé et le temps pour élever la jeune génération en bonne santé qui pourra construire l'avenir du pays...L'éducation et la prise de conscience des femmes retiennent à présent toute l'attention du gouvernement.*

Le gouvernement cherche à aligner le mouvement des femmes sur leurs équivalents dans le

---

<sup>104</sup> Nancy Hatch Dupree, «Revolutionary Rhetoric and Afghan Women.», *op. cit.*, p. 311.

<sup>105</sup> entretien à Peshawar, mars 2005.

monde communiste, ce qui mène à des échanges de délégations et à des visites mutuelles. Le chemin est préparé pour la réduction du rôle du mariage en fonction de la place plus importante que les citoyennes afghanes doivent prendre dans la vie économique et sociale, Des héroïnes du folklore et de l'histoire afghane sont brandies comme d'improbables exemples à suivre, souvent des poètes ayant connu des destins tragiques – des mères de rois (Nazo, Zarghunah), une princesse sacrifiée (Rabia Balkhi), des pensionnaires de harem (Mastura Ghori, Amana Fidawi) et surtout la seule héroïne populaire, Malalai, le personnage principal de la bataille de Maiwand contre les Anglais. Les luttes internes du PDPA et le climat de terreur croissant finissent par écraser la faction Parcham, et Ratebzdad perd le pouvoir à Kaboul, expédiée en Yougoslavie comme ambassadrice d'Afghanistan. Plus aucune femme ne sera nommée à un poste important et la spécificité des revendications féminines est à nouveau englobée dans un programme de transformation générale. Ratebzdad devait revenir au gouvernement de Kaboul en 1980 avec Babrak Kamal comme président quand le Parcham reprendra les rênes du pouvoir après le début de l'intervention soviétique.

Le PDPA sous Taraki veut provoquer le changement par une série de décrets qu'il impose avec une détermination dont les réformateurs précédents s'étaient montrés incapables. Sa démarche émane d'une conception totalisante d'un État communiste, où la libération des femmes et celle des masses opprimées sont complémentaires. Comme il le déclare, lors d'une conférence en 1978 : *À travers les décrets 6 et 7, les paysans qui ont tant travaillé ont été libérés du joug de ceux qui les oppriment et des usuriers, ce qui met fin à la vente des filles puisque désormais, il sera interdit de vendre une femme ou une fille dans notre pays*<sup>106</sup>

Le statut le plus contesté était le n° 7 et comprend les aspects suivants :

Article I : Personne ne peut fiancer ou marier sa fille en échange d'argent ou des biens.

Article 2 : Personne ne peut contraindre le marié ou sa famille à offrir des cadeaux lors des fêtes religieuses à sa fiancée et sa famille.

Article 3 : La fiancée ou celui qui en a la garde ne peut pas accepter de l'argent ou des biens au titre de *mahr* d'une valeur supérieure à dix dihrans, selon les prescriptions de la Chari'a, c'est-à-dire pas plus de 300 afghanis<sup>107</sup>.

Article 4 : Fiançailles et mariages auront lieu avec le consentement des principaux intéressés :

a) personne ne peut contraindre un mariage ; b) personne ne peut interdire le remariage libre d'une veuve ou l'obliger à une nouvelle union dans la famille (lévirat) ; c) personne ne peut empêcher un mariage légal sous prétexte de fiançailles, de fiançailles contraintes ou en utilisant la force.

---

<sup>106</sup> Afghanistan, MIC DRA Annual 1979: 216, cité par Valentine M. Moghadam : *A Tale of Two Countries, : State, Society and Gender Politics in Iran and Afghanistan in The Muslim World*, Volume 94, Issue 4, octobre 2004.

<sup>107</sup> Le *mahr* est la somme donnée à la nouvelle épouse théoriquement pour son usage personnel, selon la loi coranique ; chez les Pachtounes l'usage veut que la nouvelle épouse 'offre' cette somme à son époux

Article 5 : Les fiançailles et le mariage pour des femmes en dessous de l'âge de 16 ans et les hommes en dessous de l'âge de 18 ans sont interdits.

Article 6 : 1) Les contrevenants sont passibles d'emprisonnement allant de six mois à trois ans ; 2) l'argent ou des biens acceptés en violation des provisions du présent décret seront confisqués<sup>108</sup>

L'ingérence du pouvoir dans le domaine le plus privé, qui s'exprime à travers la politisation des transactions familiales est considérée perçue, comme un affront tant personnel que collectif aux chefs de famille ruraux. Le gouvernement présente le fameux Décret n° 7 avec beaucoup de panache et de cérémonies comme une série de mesures révolutionnaires, même si la teneur des réformes ne dépasse pas celles du roi Amanullah. En vérité, certaines dispositions émancipatrices de la Loi Civile de Daoud dont le droit des femmes au divorce, au travail et à l'héritage n'ont même pas été reprises. Nancy Hatch Dupree remarque que chacune des mesures est conforme à l'Islam, ce qui aurait pu rassurer la population, mais le gouvernement accentue son éthique fondée sur l'athéisme révolutionnaire, non sur la laïcité.

Un informateur raconte que lorsque sa mère, une paysanne illettrée au Badakhshan dans les années 1980, avait demandé ce que signifiait le terme 'communiste' on lui avait simplement répondu '*Khoda Nist*' ( pas de Dieu) ce qui pour la vaste majorité de population résumait leur perception de la situation. S'y ajoute dans les campagnes la terreur tenace que leurs enfants soient envoyés en URSS, ce que le PDPA avait fait, mais à petite échelle, à la fin des années 1970<sup>109</sup>.

La gestion des cours d'alphabétisation résume les erreurs commises par le gouvernement qui mèneront à l'échec de réformes pourtant essentielles : celles-ci, présentées autrement auraient pu être acceptées par les populations visées. Ainsi la description d'Olivier Roy : *En fait, il est clair dès le début qu'alphabétisation et endoctrinement sont liés. Le manuel valorise les comportements urbains et occidentalisés, cette tendance était déjà à l'œuvre sous l'ancien régime... Le Livre n'est plus le Coran, mais le livre de classe ; une page entière fait l'apologie du tank comme symbole de libération populaire. Slogans et mots d'ordre s'étalent sur un tiers des pages*<sup>110</sup>.

Selon Micheline Centlivres-Dumont et d'autres, ce sont les politiques en faveur des femmes, en particulier l'alphabétisation qui suscitent les réactions les plus violentes auprès de la population rurale, motivant le départ de très nombreuses familles en direction du Pakistan, ce qui devait avoir des conséquences néfastes sur tout programme éducatif dans les camps, ainsi que nous le verrons au chapitre suivant<sup>111</sup>. Les méthodes coercitives directes et brutales utilisées par le régime sont à l'origine de soulèvements importants avant l'intervention soviétique, le nombre de morts est déjà

---

<sup>108</sup> Valentine M. Moghadam, «Women in Afghanistan», in V.M. Moghadam (ed.) *Gender and National Identity : Women and National Identity*, Zed Books, London, 1994, p. 96.

<sup>109</sup> «Children Reportedly Sent to Soviet Union» New York Times, 14/11/1984

<sup>110</sup> O. Roy : *op. cit.*, 1985, p. 123.

<sup>111</sup> Micheline Centlivres-Dumont : *op. cit.*, 1994, p. 346.



très élevé<sup>112</sup>.

Que ressentent les femmes devant cet assaut de mesures en leur faveur ?

Dans les villes, chaque famille s'accommode des réformes compatibles avec ses opinions personnelles où continuent à dominer les valeurs patriarcales concernant le maintien de la respectabilité, c'est-à-dire le contrôle du comportement des filles. Pour les familles urbaines ou rurales, le domaine privé est jalousement gardé. Dans les années 1970, si les pères de famille autorisent à leurs filles à se rendre en faculté, voire à porter une jupe courte quelques heures par jour, il est peu probable qu'ils leur aient concédé une pareille liberté dans le choix d'un époux. Les contradictions de ces processus complexes n'ont pas échappé aux principales intéressées, conscientes que l'État (royaume ou République démocratique) a souvent cherché à leur imposer un modèle progressiste en opposition avec celui avec lequel elles ont été élevées. Cependant la vie à Kaboul, semblable à Téhéran à la même époque, est agréable pour les classes privilégiées : c'est la destination des couples qui viennent en lune de miel du Pakistan. Outre les terrasses de café, les discothèques et les nombreuses fêtes de la fin des années 1960 et du début de 1970, destinées surtout aux enfants des familles les plus aisées, égayaient la vie nocturne de la capitale afghane<sup>113</sup>,

Les fréquentes manifestations des jeunes filles à Kaboul durant les années 1980 ont été souvent décrites. Leur opposition ouverte, collective et publique n'aurait certainement pas pu avoir lieu sans une prise de conscience de leurs droits que les efforts continus du PDPA à partir des années 1964 avaient rendus possibles. De plus, elles ont le sentiment d'appartenir à une mouvance transnationale. Comme en Europe et aux États-Unis depuis le milieu des années soixante, ces mouvements contestataires émergent à partir des classes moyennes— les hippies américains, la mouvance gauchiste de mai 68 en Europe. La jeunesse afghane a ses modèles sous les yeux. Seul un début d'ouverture pouvait constituer l'environnement nécessaire pour l'éclosion d'un mouvement féministe tel que RAWA, fondé par une étudiante de dix-neuf ans, en 1976 auquel nous reviendrons plus longuement. Sans doute a-t-elle senti, au plus fort de la parade de réformes destinées aux femmes, l'absence d'un véritable mouvement féministe populaire pouvant effectuer des changements durables.

L'arrivée des troupes soviétique décembre 1979 effraie a un nombre considérable de femmes qui avaient soutenu la révolution de Saur. L'invasion par une force étrangère, même alliée, est pour la majeure partie du pays totalement inacceptable. Selon Nancy Hatch Dupree, les jeunes filles qui se sont montrées les plus militantes se désistent de leur engagement et s'engagent dans les actions de résistance orchestrées par les Moudjahiddins, qui au départ représentent toute la

---

<sup>112</sup> O. Roy : *op. cit.*, (1985) évalue le nombre de victimes entre 5000 et 25 000 p. 145.

<sup>113</sup> N. H. Dupree, *op. cit.*, (1984), p. 319.



variété d'opinions politiques afghanes, y compris la gauche non-communiste. Dans les zones rurales, elles accompagnent courageusement leurs hommes, en particulier dans les couples d'étudiants rentrés dans leur région d'origine pour lutter contre l'intervention soviétique. Les femmes sont affectées au nettoyage des armes et à leur vérification, aussi bien qu'aux soins et à l'entretien des guerriers. Des familles entières sont engagées. Un témoin se souvient de sa mère logeant et nourrissant une quarantaine de Moudjhaddins à la fois : *Elle a attrapé des rhumatismes en lavant leurs uniformes à l'eau froide en hiver, dans la neige*<sup>114</sup>. De plus, dans la gauche non marxiste-léniniste, les femmes instruites se préoccupent également de l'alphabétisation et de l'éducation politique des villageoises de la région, comme dans de nombreux groupes militants d'extrême gauche, dont aujourd'hui les maoïstes au Népal<sup>115</sup>. La situation, peu documentée, est exceptionnelle dans le contexte misogyne de la résistance afghane où les femmes sont totalement absentes des postes de responsabilité. À cause de la domination des islamistes, les femmes feront les frais de leur engagement. Ainsi, quand les Moudjhaddins prennent l'université de Nangarhar à Jalalabad, (la seconde du pays après Kaboul) ils renvoient les étudiantes chez elles pour protester contre l'invasion soviétique, leur promettant de les faire revenir une fois l'envahisseur chassé — ce qui ne se réalisera jamais.

Cependant, de nombreuses femmes participent à la construction de la société communiste sous la domination de Moscou. À cette époque, on évalue que les femmes en milieu urbain représentent 70% des enseignants, 50 % des fonctionnaires et 40 % du corps médical<sup>116</sup>. Il faut voir qu'à cette époque, un bon nombre d'hommes qui auraient occupé une partie de ces postes étaient à la guerre. La chercheuse Valentine M. Moghadam compara à la fin des années 1980 les sociétés urbaines à Kaboul et à Peshawar remarqua que les femmes des classes moyennes participaient de façon très active à la vie des institutions de la capitale sous le régime communiste, alors que sous la houlette des combattants Moudjhaddins au Pakistan, leurs congénères étaient complètement évincées de l'espace public<sup>117</sup>

### **La montée du fondamentalisme afghan face à l'influence de l'Occident**

C'est à l'université de Kaboul, au sein de cette bouillonnante agitation estudiantine que naît à la même époque le mouvement islamiste afghan aux antipodes politiques de ces revendications de gauche, laïques et féministes. Au début des années 1970, la présence d'éléments pro communistes et surtout anti-fondamentalistes dans le gouvernement Daoud suscite une opposition très violente de la part de militants islamistes qui ont déjà été actifs dans les années 1960 à l'université. Leur politique

---

<sup>114</sup> Entretien, camp de Khewa, mars 2005.

<sup>115</sup> Judith Pettigrew and Sara Shneiderman, "Women and the Maoist Ideology and Agency in Nepal's Maoist Movement", *Himal*, Kathmandu, [http, www. himalmag. com/2004/january/essay. htm](http://www.himalmag.com/2004/january/essay.htm)

<sup>116</sup> Avril Stephens, 'Afghan Women Looking for a Voice' CNN.com/World, 24 Nov. 2001

<sup>117</sup> Valentine M. Moghadam, « Women in Afghanistan » in V.M.Moghadam (ed), *Gender and national Identity, Women and Politics in Muslim Societies*, London Zed Books 1994, p. 104.

s'apparente à la re-islamisation préconisée par Khomeyni pour la société iranienne et se radicalisera après le séjour au Pakistan, auprès des madrassas wahhabites et appliquée dans les camps de réfugiés avant d'être re-importé en Afghanistan. Le campus de Kaboul est le lieu d'affrontements très violents entre différentes factions de gauche (marxistes et maoïstes) et ceux qui deviendront plus tard les leaders de la résistance contre l'intervention soviétique (dont Barhanuddin Rabbani, Gulbeddin Hekmatyar et le futur commandant Massoud), tous des militants islamistes, unis au départ dans leur adhésion à l'idéologie des Frères Musulmans.

Ce trio prendra le pouvoir pendant la Guerre Civile (1992-96) et sera à l'origine d'une guerre civile sanglante menant au triomphe des Talibans, comme nous verrons. Actualisant des schémas d'opposition classiques en Afghanistan, les opposants, dans les années 1970, créent un amalgame prévisible entre communisme soviétique, athéisme anti-islamique et libération des sexes sur le modèle occidental pour rallier l'opinion populaire autour d'eux. De plus ils jouent sur l'opposition stéréotypée entre la ville bourgeoise décadente et le fond rural présenté comme gardien des mœurs anciennes et de la sagesse du peuple. Ils obtiennent le soutien des parlementaires conservateurs et des mollahs à Kaboul. avec lesquels ils organisent des manifestations ou des attaques contre des jeunes filles en tenue occidentale. Gulbedin Hekmatyar, brutal seigneur de guerre dans le devenir et '*freedom-fighter*' chéri des États-Unis pendant la guerre froide et à nouveau partenaire potentiel (en 2010), lance de l'acide sur les jambes des lycéennes qui défilent lors d'une importante manifestation rassemblant cinq mille d'entre-elles<sup>118</sup>.

Et pourtant ce n'est pas la première fois que le spectacle de costumes européens dénudant (modestement) des corps féminins afghans est été offert à la population de Kaboul, comme nous l'avons vu

Les Islamistes ont vu juste dans la mesure où les changements qui guettaient l'Afghanistan ne proviennent pas uniquement de l'étroit cercle royal. La menace émane d'une approche globalisée des droits des femmes. C'est que l'Afghanistan de la fin des années 1970 n'était plus du tout celui d'Amanullah. Chacun des émirs et des rois depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, Habibullah, Amanullah, Nadir Shah, Zahir Shah<sup>119</sup>, avait tenté des réformes dont l'impact s'était restreint aux cercles urbains privilégiés. Néanmoins, leur effet n'a cessé de s'étendre dans l'imaginaire et le souvenir : d'une génération à l'autre, des images de femmes dévoilées, instruites, revendicatrices ont servi d'exemples et d'inspiration. Nombre de femmes afghanes adultes se souviennent aujourd'hui, à un niveau personnel, d'institutrices, de professeurs de lycée, de parentes à l'esprit contestataire. Ces nouvelles images féminines ont fini par circuler jusque dans les campagnes —y compris sous forme de vision apocalyptique rapportée par des islamistes ayant travaillé ou étudié à la ville. Leur apparente occidentalisation est incriminée, même si elle provient de cercles royaux de Kaboul. Là-dessus, se calquent de façon désordonnée les nouveaux stéréotypes venus des

---

<sup>118</sup> Nancy Hatch Dupree : "Revolutionary Rhetoric and Afghan Women in Shahrani and Canfield", *op. cit.* p. 306.

<sup>119</sup> C'est Amanullah qui le premier prit le titre de roi, ses prédécesseurs régnaient avec le titre d'émir.

médias internationaux, de plus en plus présents au foyer par le biais de la télévision et des vidéocassettes. L'impact du cinéma populaire est énorme, en particulier celui des productions iraniennes d'un genre qui a été appelé 'chapeau de velours, bouillon de viande, cabaret'<sup>120</sup>. Les décors sont occidentaux par leur mobilier, les femmes ondulent en mini-robis fleuries, cigarette et whisky à la main etc., on y trouve toute la panoplie iconographique du *gharbzadegi*<sup>121</sup> 'Ouestoxication' tant décrié par les Islamistes iraniens à partir de la révolution en 1979. Les quelques films et publications américains montrés (et surtout relatés) en Afghanistan ou au Pakistan viennent soutenir ces représentations auxquelles s'ajoutent les images venues de l'Occident des mouvements pour la libération des femmes, en particulier les manifestations spectaculaires du Women's Lib aux États-Unis. C'est également l'époque hippie et l'Afghanistan devient un lieu de passage pour les jeunes pèlerins, garçons et filles d'allure identique, en quête d'une révélation mystique et surtout de haschisch bon marché. Dans cette pléthore d'images figurent également celles des femmes libérées par le communisme dans les républiques islamiques soviétiques voisines. Là aussi, les populations ouzbekes et tadjikes originaires de ces régions ont dû noircir l'image de ces femmes échappant au contrôle des familles, d'autant plus que tel était le modèle proposé par le PDPA. Les échanges organisés par le gouvernement avec les groupes de femmes des pays alliés ont fait venir à Kaboul des déléguées féminines des différentes parties du monde communiste.

Même si tous les textes sur la population rurale (dont celui-ci) évoquent la relative immuabilité des pratiques ancestrales, force est de remarquer que les images mondialisées atteignent les lieux les plus écartés des métropoles, déjà à la fin des années 70. Sans quitter leur domicile, les femmes sont exposées au monde et le répercutent sur leur entourage masculin, et cela de façon encore plus accentuée dans les camps de réfugiés mieux pourvus en électricité que les villages afghans. Pour la première fois, les changements tentés depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle par divers réformateurs paraissent réalisables, donc menaçants pour l'ordre ancien, puisque les populations rurales peuvent, pour ainsi dire, les visualiser, à travers un amalgame contradictoire de stéréotypes et de représentations modernes présents dans leur environnement visuel et imaginaire. Et pour les soutenir dans leur opposition, les représentants de divers partis islamistes offrent à l'époque aux populations rurales une alternative pieuse qui renforçait l'autorité patriarcale et familiale, tout en proposant une lecture fondamentaliste moderne émanant de milieux universitaires. À partir de l'accès au pouvoir des Talibans et en particulier après les événements de septembre 2001, une icône s'ajoute aux autres, particulièrement déstabilisante pour les femmes afghanes : c'est l'image d'elles-mêmes que leur renvoient les médias, les présentant comme le paradigme de la répression islamiste. Cette vision émane à partir des groupes féministes du monde entier qui voient dans la

---

<sup>120</sup> Shahla Lahiji "Portrayal of Women in Iranian Cinema, An historical overview" (non daté) <http://www.iran-bulletin.org/art/CINEMA2.html>

<sup>121</sup> Titre d'un célèbre roman iranien de 1962 de Jalal Al-e Ahmad décriant déjà l'influence de l'Occident et repris lors de la révolution islamique.

*burqâ* une icône de la condition féminine et de la domination masculine Les traditionalistes, de façon parallèle se raccrochent à cet élément de costume, véritablement fétichisé, de part et d'autre. Ils transforment une pratique en obligation vestimentaire dont l'absence devient un délit et le port, pour la première fois, une source de souffrance morale intolérable.

### **Le développement de l'Islam politique dans les camps de réfugiés<sup>122</sup>**

Le Pakistan accueille plus de trois millions de réfugiés surtout ruraux dont la majeure partie s'installe dans des camps de réfugiés.

Le pouvoir dans les camps s'impose non en écrasant les structures existantes auprès des réfugiés, mais en élaborant une forme de gouvernement où chacun trouve son avantage. Il s'agit d'obtenir un mode de coopération entre les unités militaires, les organismes humanitaires, les chefs des entités tribales et les pères de familles importants, dont les Pachtounes qui ne reconnaissent pas la notion de chef, contrairement aux autres ethnies. L'équilibre est difficile, puisque le maintien de l'articulation traditionnelle des mécanismes de pouvoir est essentiel à la préservation de l'identité tant personnelle que collective. Les paramètres de la tradition doivent être remodelés afin de rendre la solution acceptable pour tous. Comment établir une cohérence entre l'idéologie du chef de guerre, souvent un personnage éduqué, celle d'un *mollah* et celle du père de famille pachtoune traditionaliste illettré devant la gestion d'une situation qui s'apparente aux guerres modernes ? Comme à d'autres moments de l'histoire afghane, un *djihad* est décrété contre les Soviétiques, unissant de façon exceptionnelle une population aux intérêts personnels disparates. Le référent religieux servira à sceller l'union interne entre les commandants et les chefs tribaux dans les camps, tandis que la lutte contre l'envahisseur les unit à l'extérieur. L'équilibre entre l'idéologie fondamentaliste et un droit coutumier pré-coranique permettra, au nom d'un Islam que chacun prétend défendre, un certain consensus autour de la gestion des femmes. En doublant d'une misogynie intraitable pensée par les islamistes les façons de faire patriarcales, le contrôle accru des femmes vient compenser sur un mode symbolique la perte de tous les autres privilèges, de la terre en particulier.

Exceptionnellement dans leur histoire, les pères de famille des ethnies non pachtounes choisissent de faire confiance aux Pachtounes pour la gestion de leurs droits patriarcaux, sans doute la première de leurs priorités, renforcés par le contexte de perte de biens et de terres. Les normes pachtounes sont les plus draconiennes, un niveau acceptable de sécurité familiale est ainsi assuré. L'idéologie islamiste afghane s'invente une compatibilité avec ces aspects du droit coutumier, en soutenant le voile, la polygamie, la primauté d'un honneur obsessif porté par le corps soumis et voilé de la femme asservie à la reproduction et la servitude

---

<sup>122</sup> Pour plus de détails sur l'origine, l'organisation politique et la gestion des camps cf. ma thèse de doctorat *Traditions et transformations dans la vie des femmes afghanes dans les camps de réfugiés en Afghanistan*

Toute la région où se trouvent les camps, le NWFP, est un laboratoire pour l'Afghanistan futur. La gestion de ces quelque 350 camps et le vécu des réfugiés servent de trame et de guide politique pour Kaboul. Toutes les institutions se sont vues transformées de l'intérieur sous l'influence des courants néo-fondamentalistes émanant de l'idéologie des Moudjahiddins, des madrasas pakistanaises, de l'histoire et des façons de faire de la région des camps.

Quelques chercheurs, dont Bernt Glatzer<sup>123</sup>, ont noté que l'usage du *purdah* était observé de manière particulièrement stricte dans les camps durant la guerre, en dépit de la prépondérance d'une population féminine : c'est pour lui le signe de la faiblesse des institutions masculines, puisque, dans les communautés traditionnelles, l'autorité d'un homme sûr de lui-même s'imposait sur les femmes de sa famille sans contrainte extérieure, ce qui a également été noté par Nancy Tapper dans sa recherche sur les Pachtounes Durrani<sup>124</sup>.

Cependant, plus qu'un signe de mollesse et d'insécurité, il semble ici que le *purdah* des camps pose des prémices pour un nouveau stéréotype féminin islamiste, fondé sur un Islam renfermé sur lui-même, refusant non seulement l'Occident, mais également les options proposées par d'autres formes d'Islam moderne, y compris celles de l'Iran ou de la Turquie.

Cette réaction n'est pas nouvelle dans l'histoire régionale. Sous le Raj, le système éducatif anglais provoque un vif rejet et un resserrement orthodoxe dans les milieux religieux, surtout dans les régions musulmanes. Le fond séculier des sociétés pakistanaises et afghanes avec leur appareil juridique basé sur les anciennes institutions britanniques (surtout au Pakistan) n'a cessé de représenter une menace d'ingérence athée, poussant les madrasas vers le conservatisme, en particulier depuis les années 1960 qui va en s'accroissant vingt ans plus tard. L'enseignement autrefois généraliste dispensé par ces établissements s'est cantonné à la religion, sacrifiant l'histoire et la culture.

Dans les camps sont expérimentées les formes sociales qui seront réimportées en Afghanistan durant la guerre civile, puis surtout à l'avènement des Talibans. La situation actuelle (2010) en Afghanistan est un produit direct de cette fermentation en vase clos qu'a été ce quart de siècle passé dans l'autarcie des camps afghans dans le North West Frontier Province au Pakistan.

La formulation du nouvel ordre moral et social dans les camps est complexe et évolue pour prendre en compte les changements intervenus à Kaboul, Peshawar mais aussi la réislamisation du monde musulman, participant ainsi au processus de mondialisation. Les éléments constitutifs de l'identité féminine en exil, promulguée par ces autorités, comprennent à la fois la tradition pachtoune, la Chari'ah littérale, le tout pétri dans une forme hybride refondue dans une solution consensuelle pour satisfaire l'ensemble de la population masculine dans les camps. À cela

---

<sup>123</sup> Bernt Glatzer. 'Sword and Reason among Pashtuns, notions of individual honour and social responsibility in Afghanistan'. Paper presented at the 14th European Conference on Modern South Asian Studies. Copenhagen, August 1996.

<sup>124</sup> Nancy Tapper : *Bartered Brides : Politics, Gender, and Marriage in an Afghan Tribal Society*, Cambridge University Press, Cambridge 1991

s'ajoutent des aspects tirés de pratiques juridiques religieuses promulguées sous le dictateur pakistanais Zia-ul-Haq qui, à partir de 1978 instaure un État islamique au Pakistan, allié aux chefs islamistes afghans. Celui-ci, arrivé au pouvoir au moment précis où déferlent des vagues de réfugiés au NWFP, décrète l'islamisation de la législation pakistanaise. Ses *Hudood Ordinances* témoignent de la volonté de se démarquer de la société laïque et de l'influence de l'Occident, alors que Zia recherche activement le soutien financier et militaire des États-Unis. Soutenu par l'Arabie saoudite, il encourage le développement de centaines de madrasas dans la région frontalière où est scolarisée une bonne partie de la jeune génération des réfugiés dans les années 1980 et qui deviendront les futurs talibans. La doctrine wahhabite sévère qu'ils imbibent va à l'encontre de l'Islam afghan populaire jusqu'ici plus généreux et ouvert. La répression des femmes, prises entre tous ces registres islamistes ne fait que s'accroître. L'UNHCR, qui officiellement a laissé la responsabilité de la gestion de l'aide au Pakistan, choisit de ne pas intervenir, alors que les filles étaient absentes de leurs programmes éducatifs et qu'un nombre considérable de femmes, des veuves surtout et leurs enfants n'accèdent ni aux services de santé ni aux distributions de rations à cause des restrictions imposées à leur circulation. Les Moudjhaddins, alliés aux ISI (services secrets pakistanais) sont devenus les interlocuteurs privilégiés avec leurs alliés américains et occidentaux et s'arrogent la régulation et la distribution de l'aide et des armes, sans le moindre contrôle. L'opium vient s'ajouter de façon fructueuse au large champ des affaires en cours. En outre, ils ont toute la latitude pour mettre en place un important trafic d'armes et d'opium.

Tout le long des années 1980, la culture du pavot en particulier dans le Helmand qui produira à lui seul près de 40 % de la production mondiale, est encouragée dans le but de déstabiliser les troupes soviétiques<sup>125</sup>; de nombreux soldats russes deviennent toxicomanes, l'héroïne était vendue délibérément à bas prix<sup>126</sup>. Bien que l'ouverture de l'Afghanistan au tourisme hippie au début des années 1970 offrît un nouveau marché aux producteurs, celui-ci prendra une envergure jusqu'ici inimaginable au moment de la guerre contre l'intervention soviétique. En 1979, à cause de leur politique d'islamisation l'Iran de Khomeyni et le Pakistan de Zia-ul-Haq interdisent la consommation et la production d'opium<sup>127</sup>. Et pourtant, ce dernier tolère l'établissement d'un bon nombre de laboratoires de raffinement dans le NWFP avec une clientèle dans la pègre internationale. De plus, en 1979 également, l'Afghanistan connut une récolte exceptionnelle, alors que l'Asie du sud-est, foyer traditionnel de la culture du pavot subit le contraire. Le savoir-faire américain, mafieux et allié, sut capitaliser sur cet ensemble de conditions, somme toute idéales,

---

<sup>125</sup> J. K. Cooley, *Unholy Wars, Afghanistan, America and International Terrorism*, London : Pluto Press, 1999 p. 5.

<sup>126</sup> United Nations Drug Control Programme, Afghanistan Programme, «Annual Opium Poppy Survey» 2000, Islamabad, UNDCP, 2000. [http://www.unodc.org/pdf/publications/report\\_2000-12-31\\_1.pdf](http://www.unodc.org/pdf/publications/report_2000-12-31_1.pdf).

<sup>127</sup> Gilles Dorronsoro, *La révolution afghane*, Paris, Karthala, 2000. p. 152.

pour développer le trafic de l'opium désormais systématiquement converti en héroïne, bien plus rentable et commercialisée par les chefs de guerre soutenus par Washington.

Les routes empruntées étaient celles où transitait, depuis des siècles, le commerce traditionnel entre l'Afghanistan et les Indes. Les chefs pachtounes le long de la Ligne Durand étaient subventionnés par ISI/CIA conjointement pour laisser passer des armes sur leur terrain en direction de l'Afghanistan, et pour que les ânes ou les camions qui servaient au transport reviennent chargés d'opium.<sup>128</sup> Selon un important article du *Washington Post* de 1990 *le gouvernement des États-Unis reçoit depuis plusieurs années des rapports, mais refuse toute investigation, au sujet des trafics de l'héroïne auprès de certaines guérillas afghanes et des officiers militaires pakistanais avec lesquels il collabore*<sup>129</sup>. Gulbeddin Hekmatyar, chef du camp de Shamshatoo I, est nommé en tant que principal bénéficiaire. C'était le grand favori des États-Unis et premier allocataire de l'aide américaine avant de s'enrichir grâce au commerce de l'héroïne. Selon certaines sources, il fournit alors jusqu'à 60 % de ce qui se vendait aux États-Unis<sup>130</sup>.

L'aide aux Moudjhadins, sous toutes ses formes, de l'envoi des armes à la facilitation du trafic de drogue, bénéficie de subventions incomparablement plus importantes que ce qui fut octroyé aux réfugiés derrière la parade de l'agitation humanitaire des camps. L'imbrication de la résistance islamiste, le marché globalisé de l'opium avec la mafia internationale et les services secrets américains et pakistanais pose des problèmes inextricables, jusqu'à aujourd'hui, à la différence que ce sont les différents échelons du gouvernement afghan légitime qui y sont impliqués.

### **La guerre civile et les conséquences pour les femmes.**

En 1986, le président de la Perestroïka, Gorbatchev décide un retrait des troupes soviétiques pour 1988. Un an après, le Communisme s'écroule à Moscou, C'est la fin de la Guerre Froide et les Américains ne voient plus leur intérêt à poursuivre leur action dans la région. L'Union Soviétique continue à aider militairement et économiquement le président Najibullah pro-communiste qui lutte seul à présent contre les Moujhadins avant de tenter la réconciliation. Quand son gouvernement tombe, en 1992, la guerre civile change de forme. Si elle opposait de façon assez simple le gouvernement communiste aux Moudjhadins islamistes, c'est à présent dans les partis et factions mis en place par ces derniers que les combats les plus acharnés se déroulent.

La phase nouvelle plonge l'Afghanistan dans une sanglante anarchie. La lutte sacrée du djihad contre un gouvernement impie a perdu son fondement, laissant les combattants face à face pour prendre le pouvoir. Les vols, viols, enlèvements, exécutions sommaires et pillages dans le pays

---

<sup>128</sup> Ahmed Rashid, *Taliban, Militant Islam, Oil and Fundamentalism in Central Asia*, New Haven, 2000, *op. cit.* p. 121

<sup>129</sup> Washington Post, Washington, May 13 1990, [http://krigskronikan.com/arkiv/WP\\_afghanDrugs90.html](http://krigskronikan.com/arkiv/WP_afghanDrugs90.html)

<sup>130</sup> «Dealing in Death, the CIA and the Drugs Trade-The Afghan connection» <http://www.wakeupmag.co.uk>

entier, les abus commis par les troupes de Massoud et Rabbani lors de la destruction de Kaboul suscitent encore des exils. De nouvelles vagues de réfugiés urbains, souvent des anciens fonctionnaires de la République Démocratique, transitent rapidement par les camps pour se diriger en priorité vers les villes où les possibilités professionnelles sont plus importantes et les risques de règlements de compte moindres. Des rapports du Human Rights Watch de 1990-1991 ont fait état de prisons en activité installées dans des secteurs des camps auxquels les organismes humanitaires n'avaient pas accès. Les abus et l'utilisation de torture sont d'usage, les résultats de règlements de compte entre les commandants en lutte et leurs sympathisants (femmes comprises) sur le terrain afghan<sup>131</sup> Les réfugiés déjà dans les camps, désorientés, ne peuvent plus se rallier contre un ennemi commun : ils sont obligés de naviguer entre les partis pour survivre. Le respect de la sacralité de l'espace privé qui avait uni ceux des anciens alliés contre les Communistes est à présent brisé et doit être défendu par les familles elles-mêmes. Les retours posent davantage de problèmes. Si les hommes tentent leur chance comme à chaque changement de gouvernement, ils préfèrent désormais laisser leurs familles en sécurité dans les camps au Pakistan. Pour la première fois, vivre dans un camp de réfugiés représente une démarche choisie, même si c'était un pis-aller.

Les femmes ont fait les frais des échecs masculins et cela jusqu'à aujourd'hui. Pour les hommes qui ne sont pas arrivés à récupérer leurs terres, la perte d'honneur est invivable. Pour pallier contre l'humiliation, dans de nombreux cas encore, la répression des femmes s'accroît encore, devenue la seule aire visible de respectabilité pour ces familles, ce que les femmes elles-mêmes ont intériorisé. Comme si la surdétermination de la sexualité féminine servait de compensation à la faillite visible de la virilité, ce qui a été également remarqué par Stephanie Latte Abdallah dans les camps de réfugiés palestiniens<sup>132</sup>. De façon plus aiguë encore, les femmes sont les victimes de ces formes d'oppression démultipliées, souffrant de *l'isolement et l'impuissance* qui caractérisent, comme dit Hannah Arendt, le vécu de ceux qui sont enfermés dans la tyrannie<sup>133</sup>. Néanmoins, nous verrons dans les chapitres suivants comment la situation paradoxale des camps leur a permis un tout commencement de prise de conscience menant à un début de contestation du pouvoir patriarcal.

L'idéologie islamiste particulière à l'Afghanistan se construit à partir d'un double processus : l'élaboration d'un système qui puise ses références dans une lecture fondamentaliste de la Chari'ah avec des éléments variables pris dans le droit coutumier et accompagné par la réfutation de toute mesure témoignant d'une influence occidentale. Les courants politiques exposés ont des conséquences directes sur la vie quotidienne des femmes, dans la lignée des *schémas de docilité*

---

<sup>131</sup> Human Rights Watch Report 1991. p./www.hrw.org/reports/1991/afghanistan/5AFGHAN.htm

<sup>132</sup> Stéphanie Latte-Abdallah, *Destins de femmes et liens familiaux dans les camps de réfugiés palestiniens en Jordanie*, 1948-2001, Thèse de doctorat en sociologie, Paris, EHESS 2004.

<sup>133</sup> Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme, le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1995, p. 225.



décrits par Foucault<sup>134</sup>. Ceux-ci s'érigent à travers un système de signes et un quadrillage spatial qui vont en s'intensifiant durant un quart de siècle.

En priorité, il faut éliminer toute influence communiste, en commençant par l'éducation laïque et les droits des femmes. La propagande anti-communiste a fait partie du curriculum scolaire dans les camps, diffusée par des livres imprimés aux États-Unis, désormais c'est l'Islam qui en devient le pilier idéologique.<sup>135</sup> Le niveau éducatif des femmes est à présent plus bas que celui d'autres pays islamiques.

Toute la région où se trouvent les camps, le NWFP, est un laboratoire pour l'Afghanistan futur. La gestion de ces quelque 350 camps et le vécu des réfugiés servent de trame et de guide politique pour Kaboul. Toutes les institutions se sont vues transformées de l'intérieur sous l'influence des courants néo-fondamentalistes émanant de l'idéologie des Moudjahiddins, des madrasas pakistanaïses, de l'histoire et des façons de faire de la région des camps.

Quelques chercheurs, dont Bernt Glatzer<sup>136</sup>, ont noté que l'usage du *purdah* était observé de manière particulièrement stricte dans les camps durant la guerre, en dépit de la prépondérance d'une population féminine : c'est pour lui le signe de la faiblesse des institutions masculines, puisque, dans les communautés traditionnelles, l'autorité d'un homme sûr de lui-même s'imposait sur les femmes de sa famille sans contrainte extérieure, ce qui a également été noté par Nancy Tapper dans sa recherche sur les Pachtounes Durrani<sup>137</sup>.

Les camps continuent à exercer son influence sur Kaboul. En 1990, quatre-vingts mollahs afghans exilés à Peshawar, représentant toutes les factions officielles d'édicter une fatwa interdisant aux femmes de se parfumer, de porter des bijoux voyants ou des vêtements occidentaux<sup>138</sup>.

À Kaboul, les morts se comptent par milliers, les convois alimentaires sont bloqués, les batailles sont quotidiennes et la population civile non-armée est prise au centre de ces conflits qui dépassent tout ce qu'ils avaient vécu jusqu'ici. Un pogrome est institué contre la population hazara dans le quartier Afshar à l'ouest de Kaboul en 1993 et orchestré par Massoud, allié à Rabbani. La même année, des intellectuels français proposent le commandant tadjike francophone au comité d'Oslo pour le prix Nobel de la Paix. L'ignorance partisane de l'Occident, en particulier la France a des conséquences tragiques.

À Kaboul, le viol est utilisé comme arme de nettoyage ethnique. Les jeunes filles sont surtout

---

<sup>134</sup> Michel Foucault, *Surveiller et Punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 161.

<sup>135</sup> La destruction, par les Talibans, des livres scolaires imprimés par le gouvernement Karzai font que des livres de ce genre sont encore utilisés dans des écoles rurales du sud.

<sup>136</sup> Bernt Glatzer. 'Sword and Reason among Pashtuns, notions of individual honour and social responsibility in Afghanistan'. Paper presented at the 14th European Conference on Modern South Asian Studies. Copenhagen, August 1996.

<sup>137</sup> Nancy Tapper, *Bartered Brides : Politics, Gender, and Marriage in an Afghan Tribal Society*, Cambridge University Press, Cambridge 1991

<sup>138</sup> V.M.Moghadam *op. cit.*, (1994) p. 97

terrorisées par la perte de leur honneur et les suicides ne sont pas rares : c'est le cas de Nahid<sup>139</sup> resté célèbre du folklore de Kaboul pour s'être jetée par la fenêtre plutôt que de se soumettre. Ainsi le témoignage de Mastoura, revenue à la capitale après le départ des troupes soviétiques : *On avait particulièrement peur des hommes de Massoud alors, nous les filles on dormait avec un couteau sous l'oreiller. C'était pour nous suicider si jamais ils tentaient de nous violer, pour échapper à la honte. La burqâ est perçue comme une protection, aux dires de nombreuses femmes rencontrées. À cette époque, j'étais encore jeune.* raconte Mariam, une militante de RAWA d'une quarantaine d'années, veuve d'un instituteur rural tué par les soldats pro-soviétiques et responsable, à l'époque de mon enquête, des ateliers d'artisanat au camp de Khewa. *J'étais soulagée de pouvoir me cacher de ces hommes qui s'attaquaient aux jeunes filles quand ils les voyaient*<sup>140</sup>.

En discutant avec les femmes à Kaboul après 2002, on entend souvent dire qu'en dépit des restrictions sous les Talibans, la vie était pire encore sous la botte des chefs de guerre *On vivait dans la crainte, jour et nuit* dit Shafiqa, kinésithérapeute. *Je dormais à l'hôpital, je n'osais plus rentrer à la maison après le travail. Sous les Talibans, j'ai au moins pu soigner mes patientes et revenir chez moi le soir*

Bien que les expressions de violence soient ici sexuées, l'imbrication des destins fait que la souffrance de l'un est celle de l'autre : des familles entières sont ravagées, Kaboul encore largement détruit, l'amertume plus profonde que pendant l'invasion soviétique parce que justement, c'est une guerre civile et les frontières identitaires qui séparent le bourreau de la victime sont si mal définies, en particulier chez des anciens compagnons d'armes. En parlant aux personnes qui ont vécu et travaillé à Kaboul à l'époque communiste, force est de reconnaître que de nombreux Kaboulis (des femmes principalement mais pas uniquement) – surtout des intellectuels et professionnels- regrettent vivement cette époque qu'ils considèrent la meilleure de leur existence, tant du point de vue personnel que professionnel.

La guerre civile aura détruit le pays en profondeur, en particulier les villes, bien plus que toute intervention de l'armée soviétique. Les infra-structures, l'eau, l'électricité, le téléphone, les canalisations, les écoles, hôpitaux. Même les câbles électriques et les clôtures avaient revendues au Pakistan<sup>141</sup>.

Cette situation, trop vite oubliée par les États-Unis qui préfèrent se polariser sur les Talibans, explique le manque de confiance des Kaboulis devant le gouvernement de Karzai où l'on retrouve de notoires chefs de guerre, connus pour leur violence au début des années 1990.

Durant cette période, chacune des provinces est dominée par un chef de guerre autonome, un ancien moudjahadin, qui s'approprie les ressources d'une part et administre une justice sauvage,

---

<sup>139</sup> connue simplement par son prénom, comme toujours en Afghanistan

<sup>140</sup> entretien à Khewa en novembre 2002

<sup>141</sup> Ahmed Rashid, *Descent into Chaos : The United States and the Failure of Nation Building in Pakistan, Afghanistan, and Central Asia*, London, Viking 2008, p.171

sur une vague base islamique. Ces commandeurs sont alliés à un des deux grands groupes qui s'entre déchirent à Kaboul, soit le *Jamiat-e-Islami* (société de l'Islam) mené par Barhuddin Rabbani et le *Hezb-e-Islami* (Parti de l'Islam) du sanguinaire Gulbeddin Hekmatyar. Si les viols et les massacres touchent principalement Kaboul, l'idéologie neo-fondamentaliste des chefs de guerre pénètre la province. Selon un informateur tadjik l'influence de l'intégrisme urbain élaboré dans les années 1960-70 dans les facultés de Kaboul a eu des conséquences dans toutes les provinces afghanes, même chez lui dans le Badakhshan reculé. À partir de la lutte contre les Soviétiques, l'influence répressive des commandants islamistes a touché leurs recrues en province. Revenant de guerre, ils ont imposé le voile aux femmes de leur environnement, processus qui empire sous les Talibans. Selon cet informateur : *Pour une fois, la régression est venue de la ville : au lieu d'en ramener le progrès au village, ces militants islamistes qui avaient habité Kaboul ont rendu la situation pire encore*<sup>142</sup>.

Tout était prêt pour le raz de marée idéologique des Talibans

### **Les Talibans et l'Émirat islamique d'Afghanistan. (1997-2001)**

Olivier Roy a élaboré le concept de neo-fondamentalisme à différencier avec le fondamentalisme : à présent, les nouvelles tendances cherchent à gommer les cultures locales au nom d'un Islam universel. Ce passage s'est déroulé sur une période d'une quinzaine d'années, infiltrant le discours des chefs de guerre, tout en incorporant de façon tout à fait opportuniste les rigueurs de la pratique coutumière vis-à-vis des femmes.

Les Talibans iront plus loin. Leur politique religieuse préconise une lecture littérale du Coran, selon les plus stricts principes sunnites wahabbite saoudiens, l'application rigoureuse de la Charia'h selon un schéma qui se veut universel, afin de re-islamiser en profondeur la Umma, la communauté musulmane. La notion d'État n'a pas d'importance- l'Afghanistan est rebaptisé 'Émirat Islamique d'Afghanistan'. Toute forme de particularisme national doit être anéantie à la faveur d'une communauté universelle : c'est ce qui explique l'anéantissement de la culture et l'histoire locales et la destruction des Bouddhas de Bamyan. Comme l'a commenté Olivier Roy : *Le neo-fondamentalisme va de pair avec la globalisation*<sup>143</sup> A cet ensemble, s'ajoute un anti-Chi'isme violent- qui s'exprime dans des massacres de Hazaras à Mazar-z-Sharif en août 1998 et le principe d'un Jihad contre l'Occident, qui permet une alliance idéale avec Al- Qaeda.

Une génération entière de garçons afghans réfugiés a été endoctrinée dans les années 1980 et 1990 à l'idée de la réclusion totale des femmes comme norme sociale et morale, sans avoir jamais contemplé une figure féminine, en dehors de la famille la plus proche, ce qui explique le fanatisme comme les débordements des jeunes moudjahiddins puis des Talibans arrivant à Kaboul, confrontés pour la première fois au spectacle de foules mixtes. L'interdiction des speakerines féminines à la télévision à

---

<sup>142</sup> entretien à Kaboul en mars 2005

<sup>143</sup> Olivier Roy : *L'Islam Globalisé*, Seuil, Paris 2002, p.144

l'époque de Rabbani doit se comprendre par le choc que de pareilles images peuvent produire sur des esprits conditionnés à associer un visage dévoilé avec une immoralité criminelle. Nancy Hatch Dupree a raconté comment des hordes de jeunes moudjahiddins montant à Kaboul vers 1992 s'étaient précipités vers les studios de télévision, kalashnikov à l'épaule, pour assaillir les comédiennes<sup>144</sup>, persuadés qu'elles étaient disponibles sexuellement puisqu'on pouvait les contempler sur l'écran<sup>145</sup>. Les Talibans sont acclamés parce qu'ils font de la sécurité une priorité : ils s'illustrent, dit-on, en sévissant contre un commandant moudjhaddine qui avait violé et tué trois femmes à Kandahar en 1994— bien qu'une version alternative des faits relate qu'il s'agissait en vérité d'une lutte autour des faveurs d'un jeune garçon, situation fréquente dans ces milieux et sujette à d'innombrables plaisanteries. Ce que l'on sait moins, c'est que les États-Unis acclament l'arrivée des Talibans dans l'espoir qu'ils vont apporter une stabilité en Afghanistan et deviennent les premiers sponsors du gouvernement, devant le Pakistan et l'Arabie saoudite.

De son côté, le mouvement taliban cherche à parfaire le *djihad* amorcé par la génération précédente et à éliminer tout ce qui peut empêcher l'avènement d'un État islamique purifié. Contrôlant quatre-vingt-dix pour-cent du pays, les Talibans instaurent une forme éclectique des pratiques extraites de la Chari'ah, du *Pachtounwali*, du wahhabisme, de leur passage dans des madrasas déobandies et du mode de vie des camps. Ceux-ci deviennent des enclaves où l'idéologie des Talibans trouve un écho favorable sans pour autant que les conditions en Afghanistan soient estimées suffisamment avantageuses pour inciter les réfugiés à rentrer. Dans les camps comme dans les villages au pays, l'application de la Chari'ah selon le dogme des Talibans, au détriment de la loi tribale, n'est pas perçue comme un rapprochement avec les injonctions divines, mais comme une réduction de leurs droits à dépasser dans la pratique. Les femmes en font doublement les frais. L'ancienne complémentarité, l'homologation réciproque propre aux sociétés même les plus conservatrices a disparu pour faire place à un cloisonnement intensifié, fondé sur une domination quasi totalitaire d'un sexe sur l'autre, Olivier Roy a expliqué comment, sous les Talibans et les mouvements néo-fondamentalistes généralement, la culture et la tradition étaient dévalorisés au profit d'une religion abstraite et universelle, et la femme perdait tout statut lié à son pouvoir de transmission<sup>146</sup>. Dans le microcosme du camp, l'éloignement du pays d'origine, l'absence de liens sinon imaginaires avec celui-ci exacerbent le processus de dépréciation de la femme, une situation que l'on retrouve également dans les camps palestiniens sous la coupe de mouvements néo-fondamentalistes, en particulier le hamas.

Dans les camps et les villages, même ceux qui soutiennent ouvertement la mouvance talibane et ses résurgences n'appliquent pas toujours leurs consignes à la lettre dans le droit privé. Si les

---

<sup>144</sup> N. Hatch Dupree (1984) : *ibid.* p. 145.

<sup>145</sup> Problème qui s'est posé de façon encore plus dramatique avec l'assassinat d'une jeune présentatrice de la chaîne indépendante TOLO TV, Shaima Rezaee en mai 2005

<sup>146</sup> O. Roy, *L'Islam mondialisé*, Paris, Seuil, 2002, p. 145

radios s'éteignent et les fêtes disparaissent, ce qui ne réjouit pas tout le monde, le Pachtounwali subsiste et non la Chari'ah trop restrictive pour les patriarches. L'interdiction faite aux femmes de se produire dans l'espace public comprend les lieux de travail, les hôpitaux, les écoles, les universités- c'est-à-dire à ce qui en reste après la destruction massive de la guerre civile. Ces restrictions ne touchent bien sûr que celles qui avaient la possibilité d'accéder à de pareilles structures en ville. La santé et l'éducation des femmes en pâtissent gravement, mais aussi celles des garçons puisque le personnel sanitaire et scolaire est surtout féminin. Comme les veuves sont nombreuses, l'interdiction de travailler pénalise des familles entières, réduites à la mendicité. En dehors de quelques mosquées et des stations-service, les Talibans ne construisent rien, ne créent pas d'emploi : ils n'en ont ni les moyens financiers, ni le désir. Au contraire, ils mettent en place un maximum d'obstructions pour les quelques ONG comme la Croix-Rouge qui tentèrent encore d'agir d'autant plus qu'une famine s'était abattue dans les campagnes à la suite de cinq ans de sécheresse extrême. Les Talibans exigent des agences des Nations Unies qu'elles imposent la même discrimination contre les femmes, ce qui mène à un appel de retrait unilatéral de toute forme d'assistance pour l'Afghanistan, également demandé par Osama Bin Laden<sup>147</sup>.

Ils imposent une scolarité strictement religieuse aux garçons, où une étude du Coran fondé sur la répétition de sourates apprises par cœur et l'apprentissage de l'arabe qui remplacent des cours de littérature, d'histoire ou de sciences. Le Ministre de l'Éducation au service du Mollah Omar déclarait fièrement qu'un futur médecin n'avait qu'à faire un stage chez un boucher pour apprendre tout ce qui lui pourrait être nécessaire à son métier en matière d'anatomie, ce qui résume l'approche éducative de ce gouvernement.

Cependant, dans des villages reculés du pays, rien en change vraiment. Comme l'explique une aïeule dans la province de Farah, où le mode de vie est traditionaliste :

*Les Talibans ? On ne les a pas vus passer. La vie était dure avant et après ; ça n'a pas changé quoi que ce soit à la vie des femmes<sup>148</sup>. L'interdiction du travail et de la scolarité ne concernait qu'une minorité urbaine, la vaste majorité rurale étant de toute façon condamnée à rester illettrée.*

Le délabrement des villes, la misère, le niveau catastrophique de santé publique chute pour atteindre celui des campagnes reculées, à la différence que les citadins ne disposent guère les ressources des paysans. La faim, les carences durables ont des conséquences à long terme sur la santé publique.

Les Talibans interdisent toute transaction matrimoniale au centre des pratiques coutumières, y compris le lévirat et la *baad*, la réconciliation par le don des filles. Cependant, ils ne proposent rien en contrepartie. C'est une des différences avec les réformateurs royaux ou communistes qui s'étaient opposés aux mêmes pratiques pour offrir une nouvelle autonomie aux femmes en tant que citoyennes d'un État en devenir. Les Talibans trouvent un mode de légitimation inattaquable

---

<sup>147</sup> A. Rashid, *op cit*, 2008, p. 173

<sup>148</sup> entretien à Farah, mai 2006.

à leurs injonctions : celles-ci se basent, selon eux, sur une lecture orthodoxe du Coran et non pas des références à une modernité (occidentale certes, mais aussi iranienne) dressée en épouvantail. Face à une population le plus souvent aussi illettrée qu'eux-mêmes, ils ne rencontrent guère d'opposition fondée sur une quelconque vérification de leurs assertions. De plus, les Talibans proposent une réduction supplémentaire de statut des femmes qui ne pouvait que rassurer les éléments les plus patriarcaux, alarmés par le spectre du changement. À présent elles sont considérées comme des tentations dangereuses autant qu'inutiles en dehors de leur fonction procréatrice. L'exécution à Kaboul de Zarmina en novembre 1999 (filmée en secret par une militante de RAWA) a été mise en scène pour sa valeur d'exemplarité et la population est contrainte à y assister. Certes, les exécutions sont toujours publiques, mais le choix du grand stade de la ville, la scénographie théâtrale sont destinées à mettre en garde toutes celles qui auraient préservé une velléité même infime d'indépendance<sup>149</sup>.

L'attitude complexe des Talibans est basée sur une haine diffuse du second sexe, fondée sur une terreur phobique que l'on retrouve exprimée dans des figures des femmes monstrueuses des contes traditionnels décrites plus loin. Chez les Talibans se manifeste une volonté quasi totalitaire de préserver les hommes de la plus petite tentation sexuelle qui passe par l'élimination des femmes de l'espace public et l'évitement de toute rencontre fortuite. Ainsi l'interdiction de la perquisition ou celle des cerfs-volants, dans les deux cas motivés par la crainte de tomber par accident sur une femme dévoilée chez elle et donc de se trouver dans un état de péché.

Ainsi que le résume Ahmed Rashid : *Ils se sentaient menacés par cette moitié de l'humanité qu'ils n'avaient jamais connue mais qu'il était plus facile d'emprisonner, surtout si cela avait été ordonné par les mollahs invoquant des injonctions islamiques primitives sans fondement dans la loi islamique. L'assujettissement des femmes devint la mission du croyant et marqua la différence entre les Talibans et les moudjahiddins*<sup>150</sup>.

Les Talibans mettent en place un ministère pour la promotion de la vertu et la prévention du vice (*Amr Bil Maruf awa Nahi Al Munkar*), comme en Iran où l'institution porte le même nom. Une police des mœurs armée de gourdins frappe les femmes et les hommes. Presque tous les décrets des Talibans reviennent de façon obsessionnelle sur le corps, l'apparence et le potentiel de séduction des femmes : le corps féminin devient une entité *haram*, impure, intouchable. *Si vous quittez votre maison vous ne devez pas être comme les femmes qui ont l'habitude portent des vêtements à la mode, se maquillent beaucoup et se mettre devant chaque homme comme à l'époque avant l'Islam.* (décret sur "les femmes et la famille").

*Des médecins masculins n'ont pas le droit de regarder ni toucher les parties du corps des femmes à l'exception de la partie malade.*

---

<sup>149</sup> [www.rawa.org/zarmeena2.htm](http://www.rawa.org/zarmeena2.htm)

<sup>150</sup> A. Rashid, *op cit*, 2000, p. 33.

*Les femmes-médecins et les infirmières n'ont pas le droit de porter des vêtements élégants ni du maquillage (Règles gouvernant les hôpitaux et interdictions).*

*Il est interdit aux jeunes filles de laver leur linge le long des cours d'eau dans la ville. Les contrevenantes seront arrêtées selon le mode islamique respectueux (sic) ramenées chez elles et leurs maris sévèrement punis*

*Il est interdit de fabriquer des vêtements pour femmes et celles-ci n'ont pas le droit de se faire prendre les mesures par des tailleurs masculins. Si des magazines de mode sont vus dans l'échoppe du tailleur, celui-ci sera emprisonné (Règles générales et interdictions).*

Une multiplicité de processus mineurs contribue à gommer l'existence sociale de la femme, expliquée par Foucault dans *Surveiller et Punir : le corps humain entre dans une machinerie de pouvoir qui le fouille, le désarticule et le recompose*<sup>151</sup>. La *microphysique du pouvoir* décrite par Foucault, s'exerce par mille moyens, en particulier cette volonté obsessionnelle de couvrir le corps féminin. La *burqâ* est devenue une sorte d'emblème de l'espace cloisonné, un *pardah* portatif, pour les médias le paradigme islamiste par excellence. Dans ce contexte de misère et de guerre larvée, les formes d'asservissement sont solidaires et fonctionnent quasi-mécaniquement.

Et pourtant, certaines femmes professionnelles travaillent sous le régime taliban, simplement parce qu'une présence masculine serait interdite auprès des hommes. Ce sont des femmes formées durant l'ère communiste qui par la suite rejoindront le gouvernement de Karzaï pour continuer leur mission. Ainsi Maria Bashir à Herat, procureur est habilitée à intervenir auprès des femmes accusées de crimes qui, à la chute des Talibans, continuera à lutter seule contre la corruption des tribunaux de sa ville. Il en est de même pour Safia Amajan, inspectrice des écoles, de Kandahar dont la situation est particulière. Sous les Talibans, elle continue à enseigner aux filles mais de façon clandestine. Mais, parmi ses compétences, elle peut réclamer celle d'être *hafiz* (de ceux qui connaissent par cœur le Coran) : les Talibans lui donnent un poste de directrice de la prière pour les femmes, au sein d'un programme resté obscur et surtout non accompli. Elle est assassinée par la nouvelle classe de Talibans en 2006, non parce qu'elle défie leurs principes, mais parce qu'elle s'est alliée au gouvernement. D'autres exécutions de femmes militantes ou simplement actives professionnellement dans l'espace public suivent, jusqu'à aujourd'hui (2010), surtout à Kandahar.

Dans les régions dominées au Pakistan par les Talibans (le FATA, la zone autonome hors surveillance de l'état pakistanais), depuis 2002, ainsi que dans les territoires afghans sous leur contrôle, le code taliban sévit avec une brutalité comparable à celle qui s'exerçait jadis à Kaboul.

---

<sup>151</sup> M. Foucault, *op. cit.* p. 162.

À présent, un mode de gouvernement parallèle s'est mis en place. Les Talibans actuels encouragent la culture du pavot, source de revenus importants pour eux d'autant plus que les finances d'Al-Qaeda faiblissent. Ils administrent la justice de façon certes expéditive, mais efficace selon les villageois qui ne songeraient guère à s'adresser aux tribunaux dont le fonctionnement est paralysé par la bureaucratie et la corruption. Ce qui se déroule dans la capitale- Islamabad ou Kaboul ne paraît guère concerner les villages repliés sur eux-mêmes. Aujourd'hui encore, comme nous le verrons à la fin, les femmes sont les victimes absolues de ces modes de répression croisés et dédoublés.

### **Mode, costume et politique.**

Durant les premières années d'exil apparaît un costume nouveau dans la communauté réfugiée urbaine, composé d'un manteau long et d'un châle noir ou bleu marine descendant jusqu'à la taille, appelé *hijab* qui s'est répandu dans la communauté réfugiée, surtout urbaine. La tenue rappelle les premiers costumes féminins de la révolution iranienne, avant que le grand voile noir ne le remplace. Les Moudjhaddins rendront cet habillement obligatoire à Kaboul pour toutes les femmes travaillant dans le secteur public, témoignant d'une première influence directe du monde des réfugiés sur la capitale. Il s'agit d'un compromis entre les tenues européennes encouragées par le gouvernement communiste, PDPA et les nouveaux critères de modestie apparaissant dans les codes vestimentaires islamiques, destinés ici aux secteurs privilégiés de la population urbaine qui voulaient conserver la mobilité acquise dans l'espace public à partir des années 1960.

Dans les campagnes comme les camps, les femmes étant limitées à leur environnement immédiat, elles continuent à porter des costumes traditionnels, les restrictions étant destinées aux femmes urbaines qui souffriront le plus de l'imposition de la *burqâ* par les Talibans, n'ayant jamais eu à la porter auparavant.

Les Talibans vont plus loin que les Moudjhaddins en évacuant totalement les femmes de l'espace public. De plus ils imposent la *burqâ* pathane/pachtoune pour les rares déplacements autorisés. Ce voile avait servi tout au long du XXe siècle de bannière aux conservateurs ruraux opposés à une modernisation sur le modèle occidental provenant de la ville. Cette tenue incapacitante parmi toutes est obligatoire pour toutes les ethnies et toutes les pratiques religieuses confondues : c'est-à-dire que les Hazara chiites, persécutées par les Talibans y sont également astreintes. Le *tchador namaz* à l'iranienne, long voile noir porté dans toutes les zones frontalières avec l'Iran, y compris par les nombreux Pachtounes persanophones est interdit. La dimension politique de l'imposition de la *bûrqa* est double. D'une part, le gouvernement veut, à travers le corps de la femme, établir un contrepoids à la puissance influente de l'islamisme iranien. Deuxièmement, en imposant un costume communautaire au pays entier, les Talibans revendiquent la domination pachtoune sur leur territoire, en réaction partielle aux chefs de guerre tadjike qui écrasèrent Kaboul durant la guerre civile.



Le corps féminin recouvert du voile en nylon bleu devient l'emblème d'une révolution nationale fondée sur un apparent retour aux sources. Elle représente les extrêmes du renouveau neo-fundamentaliste qui a jailli dans les camps de réfugiés afghans du Pakistan. La volonté de caler le temps dans une continuité islamique imaginaire, coupée de références culturelles, s'exprime jusque dans le marquage du corps, y compris chez les hommes. Le costume masculin obligatoire est désormais constitué d'un turban (sur un crâne quasiment rasé), d'une barbe d'une longueur de trois fois le poing et de l'obligation d'un pubis épilé, ce qui était parfois contrôlé par des gardes mandatés. Comme à l'époque de la guerre contre l'intervention soviétique, un homme rasé de près, habillé d'un veston et transportant un stylo pouvait paraître comme un dangereux intellectuel, à présent taxé d'être anti-islamique. C'est encore le cas aujourd'hui dans les zones du pays (soit environ la moitié du territoire) sous contrôle pro-Taliban : un homme habillé à l'occidentale est automatiquement pris pour un employé de l'État, donc pro-occidental bon à abattre. Il est bien plus facile pour une femme habillée de façon traditionnelle, accompagnée de ses enfants de voyager en autobus à travers le pays qu'un homme instruit.

Après la destruction des Tours Jumelles à New-York, la burqa est devenue l'emblème de l'oppression des Talibans assimilés à l'extrême de toute forme de domination masculine. Brandie comme un logo médiatique et paradigme de la femme afghane, elle a été transformée en cause célèbre dans les discours enflammés prononcés par les épouses des dirigeants américains et britanniques, Laura Bush et Chérie Blair à l'époque de l'*Operation Enduring Freedom* lancée à la fin de 2001. Comme pour justifier l'invasion américaine et OTAN, la femme afghane voilée de bleu venue à symboliser tous les malheurs du second sexe.

### **Résister**

Que signifie résister en temps de conflit armé pour une femme ? Comment s'exprime, dans les faits, ce 'non' ce refus de l'occupant (soviétique, américain), du dictateur interne (Moudjhadin, Taliban) ; comment l'évaluer, qualitativement, quantitativement ? Le champ d'action ou de réaction est d'abord restreint par les obligations familiales et la sociabilisation à la prise de décision individuelle. Comme en Europe de l'Ancien régime, les femmes ne sauraient exprimer une opinion divergente de celle des maris ou des pères, et plus encore, à la mettre en œuvre. Elles pâtissent de modes de domination qui se croisent et se rejoignent. Comme l'a dit Virginia Woolf dans son essai contre la guerre *Three Guineas* :

*Il est évident que les sphères publiques et privées sont imbriquées et que les tyrannies et la servitude de l'une sont les tyrannies et servitudes de l'autre.*

Dans le contexte afghan où les possibilités d'une quelconque initiative féminine sont tellement restreintes, elles pallient au plus pressé, c'est-à-dire sauver les membres de leur famille, ce qui ne suscite aucune résistance interne. Les femmes, surtout les mères, nourrissent, soignent, cachent, depuis toujours, que ce soit lors des cycles de vengeance dans les villages ou face à des bataillons

armés. Durant l'intervention soviétique, dans les campagnes, des mères ont caché leurs fils des mois durant pour les empêcher de partir à la guerre. Elles firent de même avec leurs filles quand les commandants moudjhaddins venaient sauvagement à leur porte les réclamer. Nous avons vu que les femmes- sous forme de sacrifice par le mariage forcé - servent à réconcilier les différends entre des familles en guerre, mettant un point d'arrêt à des vendettas. Avant la création d'armées régulières, comme ailleurs, les femmes participaient activement la guerre fournissant vivres et soins, ce qui est rarement documenté et moins encore reconnu<sup>152</sup>. Malalai est la figure emblématique de la légende pachtoune, différente des héroïnes légendaires persanes, dans la mesure où son acte de bravoure s'intègre à l'action des hommes en guerre contre les troupes anglaises et soutient l'idéologie qui les soude. La jeune fille s'illustre lors de la bataille de Maiwand, menée contre les Britanniques, le 27 juillet 1880 : selon certains c'est jour des noces de l'héroïne. Les villageois, piètrement armés, commencent à battre la retraite devant l'armée anglaise. C'est alors que Malalai court au milieu champ de bataille, arrache son grand voile qu'elle tient à bout de bras comme une bannière, criant à tue-tête, (dit-on) le *landay* suivant, avant d'être abattue à son tour :

*Mon jeune amour! Si tu ne tombes pas en martyr à la bataille de Maiwand, c'est que Dieu te préserve pour symboliser la honte*

Leur vigueur d'un coup retrouvée, les Pachtounes se retournent et achèvent l'ennemi. Que cela signifie-t-il ? Le spectacle d'une femme dévoilée devant des hommes étrangers est un objet de honte collective à plusieurs niveaux : d'une part aucun combattant n'a pas su empêcher ce dénudement public; chacun faillit piteusement à son devoir de protecteur de l'aire privée collective ; de l'autre la femme se présente sans voile, comme un homme dans l'espace public qu'est le champ de bataille pour faire ressortir les défaillances masculines. Il ne reste plus aux combattants que de mourir en martyr (*shaheed*) comme le fera Malalai elle-même en mettant en cause les limites de chaque sexe. Cette légende, vivace aujourd'hui encore, résume bien les réticences de la société afghane traditionnelle devant tout dévoilement réel ou symbolique des femmes, tout à fait intériorisées par celles-ci. La défense collective de la virilité afghane est en cause ici, non pas les éventuels droits ou prétentions des femmes.

À l'époque des guerres anglo-afghanes, l'apparition des femmes pachtounes après le retrait des soldats est redouté, comme l'évoque un des poèmes les plus célèbres de Kipling :

*When you're wounded and left,  
On Afghanistan's plains,  
And the women come out,  
To cut up your remains,  
Just roll on your rifle,  
And blow out your brains,  
And go to your Gawd,  
Like a soldier.*

---

<sup>152</sup> Carol Mann : *Femmes dans la guerre : 1914-1945*, Paris, Pygmalion, 2010.

Rudyard Kipling, *A Souvenir of the Anglo-Afghan wars*.

(Quand tu seras blessé et abandonné sur les plaines d'Afghanistan et que leurs femmes arriveront pour te découper en morceaux, roule-toi sur ton fusil, fais-toi sauter la cervelle et pars retrouver le Bon Dieu comme un soldat).

À la même époque, lors de l'arrivée des colons sur leur territoire, des femmes des tribus indigènes d'Amérique s'illustrèrent tout aussi vaillamment sur les champs de bataille de ce qui deviendra les États-Unis.

Dans le contexte afghan si particulier, est-il possible de résister à la pression la plus forte de toutes, celle de la famille et de l'impitoyable institution patriarcale ? Des stratégies de négociation, d'évitement du pire sont bricolées comme dans toutes les situations comparables, mais n'impliquent nullement un rejet du mode d'oppression. Si la résistance, dans les représentations classiques occidentales (contre les Nazis, les fascistes), signifie se ranger du 'bon côté' comment penser un déploiement semblable d'énergie contre des forces qui revendiquent une idéologie égalitaire ? Car le gouvernement pro-communiste envisageait des mesures réellement progressistes pour les femmes, de même que l'actuel pouvoir prétend également réformer le statut féminin. Dans la vie des femmes qui n'ont jamais quitté leur village, voire leur maison- et elles sont innombrables en Afghanistan- les possibilités sont restreintes à leur périmètre immédiat. Les femmes se sont approprié les normes qui les oppriment, nous l'avons vu et, plus que tout, restent solidaires de leurs hommes, y trouvant parfois une forme de compensation. En vieillissant les femmes (de fils adultes) acquièrent un statut, en tant qu'entité dominante de la maisonnée : elles gouvernent durement leurs brus et la *Khushu* (la belle-mère) est souvent plus redoutée que le mari lui-même. La notion de destin individuel séparé étant inexistante, aucun effort destiné uniquement aux femmes ne saurait emporter leur suffrage si c'est au détriment de l'équilibre et la répartition traditionnelle du pouvoir. La solidarité féminine active est donc impensable dans ces milieux et opère dans le meilleur des cas chez les filles dans la même classe d'âge. De mère en fille, les femmes reproduisent d'une génération à l'autre les formes de brutalité qu'elles ont elles-mêmes subies ne s'autorisant que de rares moments de tendresse surtout pour leurs fils dont dépendra leur avenir.

Une latitude d'action en règle générale n'appartient qu'aux privilégiées dont le statut leur permet éventuellement de braver les interdits. Un bagage social et culturel important est nécessaire pour se détacher de cette pression familiale et cultiver un début de prise de conscience d'individualité. C'est le cas des femmes éduquées nées dans les années 1940, comme Anahita Ratebzad rencontrée plus haut, actives dans les organismes gouvernementaux où l'on compte des dissidentes. Ainsi l'itinéraire typique de Suraya Parluka qui fonda le DWO, la Democratic Women's organisation en 1965. Après une licence en économie de l'université de Kaboul en

1973, elle poursuit ses études à Kiev, en URSS, comme beaucoup d'intellectuels de sa génération, ce qui contribua à aiguïser son esprit critique. De retour à Kaboul, elle enseigna à l'université mais se trouva prise dans les mouvements d'opposition au gouvernement, en tant que membre du Parcham qui la menèrent en prison en 1978, l'effrayante geôle de Pul-E-Chark où elle est torturée.

Dans l'histoire afghane comme dans le monde persan, reviennent des figures de femmes fortes : des princesses héroïques, des poètes, des combattantes qui non seulement prirent la place des hommes mais occupèrent leur espace propre, intégré dans la légende, y compris dans le Shah Nama, l'œuvre épique du monde persanophone de Ferdowsi. Les références à ces figures légendaires sont nombreuses à l'époque des mouvements de femmes politiques, et ont certainement influencé la démarche de Mina Keshwar Kamal, la fondatrice de RAWA, la Revolutionary Association of the Women of Afghanistan. Mina naît en 1956 à Kaboul d'une famille pachtoune qui venue du Kunar à l'est du pays deux générations auparavant. Son père est un homme lettré, parent du roi Zahir Shah, ce que le situe dans une catégorie sociale élevée et implique donc l'adhésion à l'idéologie moderniste de la cour. Celle-ci s'exprime par l'expression d'un certain confort matériel, l'éducation des filles, université comprise, le port de vêtements occidentaux, les voyages à l'étranger. Entre les années 1950 (voire avant) et les années 1980, les accords bilatéraux entre l'Afghanistan, les États-Unis, l'Union Soviétique, la Turquie, l'Inde, l'Égypte, la France, l'Allemagne permettent à de nombreux étudiants et étudiantes de voyager et de ramener des visions sociales alternatives. Cependant les usages traditionnels ne s'en retrouvent pas trop transformés et feront réagir Mina : sa mère et la co-épouse de son père sont illettrées, le traitement des serviteurs hazara est empreint de mépris et la violence conjugale n'est pas absente au domicile. Mina fréquente le Lycée des filles Malalai, un des meilleurs de la capitale. Les années soixante et soixante-dix sont celles de perturbations politiques estudiantines pour ainsi dire mondialisées. Kaboul, pris géographiquement entre de grands axes idéologiques est un centre de confrontations entre marxistes, maoïstes et bientôt néo-fondamentalistes. Exactement comme à Téhéran au même moment. Les divers programmes de réformes institués par le roi Zahir Shah, puis par le Président Daoud instaurent une certaine notion de sujet aux femmes, indépendante des obligations familiales. Armées d'une nouvelle confiance en elles-mêmes, les étudiantes (qui toutes appartiennent aux échelons sociaux supérieurs) sont habilitées à revendiquer leurs droits et à manifester pour la première fois devant ce qui leur apparaît être insuffisant ou mal adapté, là aussi comme en Iran. Les réformes du Shah suscitent des réactions tout à fait comparables. Le militantisme de Mina, lycéenne puis universitaire est le produit de cette nouvelle conscience réservée encore à une élite.

À 19 ans, Mina se marie, mariage arrangé, mais non forcé. Dans cette partie du monde (Afghanistan, Iran), on se marie très jeune, même dans les milieux éduqués et aisés et des

meilleurs des cas, ces lycéennes peuvent terminer leur scolarité, voire amorcer des études universitaires. L'époux de Mina, Faiz Ahmad est un parent comme il se doit, un médecin onze ans son aîné, qui se trouve être un militant d'extrême-gauche. Il saura parfaire l'éducation politique de son épouse. Leur relation semble avoir été exceptionnelle d'ouverture et de respect mutuel, d'autant plus que Faiz encourage les études de Mina. De son côté, il appartient au parti maoïste issu du Sholay-i-Jawaid (la Flamme éternelle, également connu sous le nom de PYO, Progressive Youth Organization) dont le leader le poète Saydal Sukhandan, est assassiné par Hekmatyar en 1972. Ce dernier, en tant que chef de guerre comme nous venons de le voir, centralise autour de lui-même des subventions massives des États-Unis. De plus il organisera l'assassinat systématique de ses opposants de la gauche laïque dont Faiz (1986), puis Mina (1987) le poète Bahauddin Majrooh (1988) dont la renommée est déjà internationale. L'association féministe RAWA créée par Mina en 1977, unique dans son genre, se positionne initialement dans la mouvance maoïste et gauchiste qui s'oppose de façon virulente à toute influence soviétique comme étant révisionniste. Cependant, une fois sur le terrain, l'intérêt pour Pékin disparaît rapidement devant la prise de conscience de la réalité afghane

Le très beau poème de Mina, paru dans le tout premier numéro du journal de RAWA, *Payam-e-Zan* (le Journal des femmes) de 1981 s'inscrit tout à fait dans le schéma de révélation spirituelle et de renoncement que l'on trouve dans la poésie moghole et pachtoune, inspirée par le soufisme.

***Je ne reviendrai jamais***

*Je suis la femme qui s'est éveillée*

*Je me suis levée et me suis changée en tempête balayant les cendres de mes enfants brûlés*

*Je me suis levée des ruisseaux formés par le sang de mon frère*

*La colère de mon peuple m'a donné la force*

*Mes villages ruinés et incendiés m'ont remplie de haine pour l'ennemi,*

*Je suis la femme qui s'est éveillée,*

*J'ai trouvé mon chemin et je ne reviendrai jamais.*

*J'ai ouvert des portes closes par l'ignorance*

*J'ai dit adieu à tous les bracelets d'or*

*Oh compatriote, je ne suis plus celle que j'étais*

*Je suis la femme qui s'est éveillée*

*J'ai trouvé mon chemin et je ne reviendrai jamais.*

*J'ai vu des enfants sans foyer, errant pieds nus*

*J'ai vu des promesses aux mains tatouées de henné en habit de deuil*

*J'ai vu les murs géants des prisons avaler la liberté dans leurs estomacs d'ogres*

*Je suis ressuscitée parmi des gestes épiques de résistance et de courage*

*J'ai appris le chant de la liberté dans les derniers soupirs, dans les vagues de sang et dans la victoire*

*Oh compatriote, Oh frère, ne me considère plus comme faible et incapable*

*Je suis de toute force avec toi, sur le chemin de la libération de mon pays.*

*Ma voix s'est mêlée à celle de milliers d'autres femmes qui se sont levées*

*Mes poings se serrent avec les poings de milliers de compatriotes*

*Avec toi, j'ai pris le chemin de mon pays,*

*Pour briser toutes ces souffrances et tous ces fers,*

*Oh compatriote, Oh frère, je ne suis plus celle que j'étais  
Je suis la femme qui s'est éveillée  
J'ai trouvé mon chemin et je ne reviendrai jamais.*<sup>153</sup>

Quelles possibilités sont-elles accessibles aux femmes une fois qu'elles ont décidé de franchir le pas et mettre la lutte contre oppression au centre de leur existence ? Rejoindre RAWA à Kaboul à la fin des années 1970 comporte des risques mortels, tant pour les adhérentes que leurs maris, souvent impliqués. À cette époque, l'organisation se concentre sur l'éducation politique, destinée à des femmes instruites des classes moyennes. L'opposition à l'influence soviétique, à la répression menée par les services du KHAD- les services secrets afghans à l'image du KGB- a un certain effet unificateur. Si une entre-aide est mise en place pour les familles des militants arrêtés, le volant humanitaire si important viendra s'ajouter à l'exode pour le Pakistan. Pour le moment, le KHAD vise principalement mais pas uniquement les hommes et Mina se cache, menacée surtout parce qu'elle est l'épouse d'un leader maoïste recherché. Quand elle accouche de son premier enfant, elle quitte en secret l'hôpital une heure après et confie son nouveau-né à des amies. Cette décision si douloureuse pour une femme élevée dans une société où la fonction maternelle est centrale, n'est pas sans rappeler les choix auxquels furent contraintes les résistantes en France occupée quand elles durent cacher leur bébé auprès d'inconnus.

Le féminisme laïc de RAWA est unique en Afghanistan. Perçu comme anti-islamique, l'organisation est déclarée illégale et doit œuvrer dans la clandestinité, choix maintenu jusqu'aujourd'hui. En même temps, RAWA est à la fois partout et nulle part. Les recrutements se font au compte-gouttes. Il faut être introduite par un membre - parfois une enseignante qui aura remarqué les talents d'une élève. Celle-ci subira une formation stricte et exigeante qui lui permettra de et grimper les échelons qui la mèneront à prendre la responsabilité pour des projets. Dans les camps de réfugiés, des veuves sont également recrutées et se donnent corps et âme à l'organisation : *Mon mari, c'est désormais RAWA* dit Khaleda. *C'est RAWA qui me dit ce que je dois faire et j'obéis.* Khaleda qui vient d'un village de l'ouest d'Afghanistan n'a que les relations traditionnelles comme mode de référence. RAWA ne lutte pas contre le patriarcat de façon frontale et agressive, on le voit, mais le démonte de l'intérieur.

Cependant, comparé à des groupes féministes occidentaux, l'organisation préserve un conservatisme certain, toujours respectueux des convenances afghanes. On y prône une réserve (comportementale, vestimentaire) auprès de ses membres, ainsi que la plus stricte moralité sexuelle. C'est ce qui permet aux militantes d'accéder aux milieux les plus pauvres et de demeurer crédibles jusque dans les camps et villages conservateurs. C'est à partir de l'exode massif vers le Pakistan que RAWA prendra sa pleine mesure, sortant des confins des lieux de

---

<sup>153</sup> poème présent en traduction française sur le site RAWA, [www.rawa.org](http://www.rawa.org)

discussion pour passer à une action surtout humanitaire exceptionnelle.

Pendant un quart de siècle, RAWA met en place des écoles pour réfugiés urbains- puisque les petits réfugiés n'ont pas droit à une scolarité pakistanaise gratuite, des orphelinats ainsi que des dispensaires. D'innombrables garçons et filles ont pu recevoir une certaine éducation politique, au minimum un sentiment patriotique et des notions de tolérance, incorporées dans des cours de civisme. Dans les camps, l'aide est matérielle surtout alimentaire et destinée en priorité aux innombrables veuves dépourvues de tout accès aux ressources. Mais en même temps, les militantes distribuent leur journal « Payam-e-zan » qui est lu en secret par les rares réfugiées alphabétisées ou à défaut les militantes elles-mêmes dans des réunions qu'elles organisent partout. Si au début, l'ennemi est le gouvernement pro-soviétique, rapidement, leur cible sera les chefs de guerre et l'islamisme qu'elles n'auront cesse de dénoncer.

Après le retrait des troupes soviétiques et la fin de l'influence communiste, comme nous l'avons vu, les chefs de guerre fondamentalistes se partagent le pouvoir sur fond de guerre civile.

Dans les villes, les femmes qui avaient travaillé de façon professionnelle durant le régime communiste et vécu selon des normes modernes sont durement pénalisées et le seront encore sous les Talibans. Un ressentiment de classe s'ajoute au reste. L'intelligenza demeurée sous le PDPA et le gouvernement pro-communiste fuit après l'assassinat du dernier président pro-soviétique, Najibullah. Les quelques femmes éduquées qui étaient restées n'ont plus leur place dans un projet de société fondé sur l'extrême conservatisme religieux dont le modèle s'est construit dans les camps de réfugiés afghans. L'aide aux jeunes filles et aux femmes désormais incarcérées chez elles, est mise en place par des intellectuelles formées dans les années 1960 et 1970 munies d'un bagage culturel et des réseaux importants. Dans les villes, ces femmes, dans leur immeuble, leur quartier, - souvent sans se concerter- élaborent une forme de résistance aux Talibans, en particulier par l'établissement des écoles clandestines pour les filles, mais aussi pour les garçons. En effet, ceux-ci n'avaient accès qu'aux madrasas et à une instruction rudimentaire. Des associations informelles furent créées secrètement ce qui permit aux réseaux d'aide de s'étendre. Parmi elles, figurent des femmes des clans de puissants moudjhaddins, comme Fatima Gailani dont le père mena le Front du Salut Islamique (Mahaz-e Milli-e Islami-e Afghanistan). Les Talibans expulsèrent les notables du gouvernement à leur arrivée au pouvoir à Kaboul et certaines femmes comme celles-ci choisirent, sans doute pour la première fois, de s'investir dans la cause de leurs contemporaines, devenues féministes malgré elles.

En général, la scolarité clandestine est organisée sous couvert de cours de couture, de telle façon que les filles peuvent recouvrir leurs cahiers avec leurs ouvrages en cas d'irruption intempestive de Talibans. Les maisons de ces enseignantes- parfois improvisées- deviennent des centres communautaires : certaines d'entre elles ont jusqu'à trois cent élèves pendant toute la période des Talibans. Les mères et les maris qui acceptent ce type de situation dans leur propre domicile ont pris des risques louables. Le sentiment de solidarité produit par ces cours clandestins est à la

mesure des espoirs que suscite l'arrivée au pouvoir de Karzaï. À Herat, des professeurs d'université poursuivent leur enseignement de littérature, même des ateliers de poésie. Une partie de leurs collègues de Kaboul fait de même à Bamyan, jusqu'à ce que les Talibans occupent la province hazara. Quelques femmes médecins demeurent à Kaboul pour soigner leurs patientes dans des conditions de pénurie absolue à l'hôpital Rabia Balkhi. Dans toutes ces configurations, le but recherché n'est guère politique, mais la survie immédiate des femmes et l'accès à l'instruction du moins élémentaire.

Un bon nombre de ces enseignantes est arrêté et emprisonné par la milice taliban, à la suite de dénonciations, leurs familles punies avec elles. Des anciens agents du KHAD se sont reconvertis dans les services secrets du nouveau régime, et on y trouve des femmes, surtout dans les régions pachtones du sud qui s'introduisent sans façon dans les domiciles privés. Il y a une mesure de revanche sociale contre les milieux lettrés. Sinon, les Talibans embauchent des femmes des plus pauvres pour leurs basses besognes.

### **Le cas unique de RAWA**

Depuis 2001, RAWA acquiert une visibilité médiatique à travers ses nombreuses manifestations et déclarations à la presse, qui assurent à ses membres une opposition politique (sinon populaire)afghane véhémente et continue. En un quart de siècle, le travail accompli en tant qu'association humanitaire en Afghanistan et au Pakistan est unique. Depuis la chute des talibans, l'association semble périliter, désœuvrée, se contentant à une opposition de forme à la présence américaine, transmise par leur site-web, sans ambition politique spécifique, sinon par d'autres relais locaux. Son histoire demeure néanmoins unique sur l'échiquier afghan.

Par son implantation et ses réseaux patiemment mis en place depuis 1980, RAWA put s'organiser à une plus large échelle et devint le groupe féministe le puissant et, après 2001, le plus médiatisé à l'étranger. Dans un pays aussi patriarcal que l'Afghanistan, il est certain qu'une association de femmes ne saurait se passer d'une direction où des hommes sont présents, même si ceux-ci restent invisibles. À l'arrière se trouvent les derniers représentants de la gauche laïque, hommes et femmes vraisemblablement âgés entre cinquante et soixante ans, qui ne se montrent jamais. Seules de très jeunes femmes paraissent en public, ce qui enchante les médias occidentaux qui n'ont jamais cherché à voir plus loin. Le manque de projet politique structuré reflète le désarroi généralisé de cette génération d'anciens à toute échelle de la société afghane.

Le camp de réfugié de Khewa, étudié dans le présent ouvrage, sert de microcosme social expérimental où les jeunes futurs cadres (féminins et masculins) sont partiellement formés en complément aux pensionnats (qui servent aussi d'orphelinats) établis dans d'autres parties du Pakistan. Les enfants des familles dominantes de RAWA sont extraits très jeunes du cadre familial et envoyés dans ces structures, ce qui laisse souvent un goût d'amertume chez un nombre



d'entre les jeunes militantes, même si elles reconnaissent que c'est bien cette séparation d'avec le milieu d'origine qui leur a permis une liberté inespérée. Cependant, par classe d'âge, des amitiés tenaces se sont créées et des réseaux de solidarité personnelle lient ces jeunes filles, même celles qui ont quitté l'organisation. Les plus doués (en majeure partie des filles) sont scolarisés dans les meilleures écoles pakistanaïses. À partir de l'époque Taliban et la fermeture des écoles publiques, des militantes et des militants sont envoyés du Pakistan en Afghanistan pour enseigner et récolter des documents qu'ils diffusèrent d'abord dans leur journal, puis ensuite par Internet qu'ils maîtrisent très tôt. Les garçons (mais pas uniquement) photographient et filment en secret les exécutions publiques documentant en détail les exactions des Talibans relayées par leur journal et puis par leur site. Un travail acharné s'engagea contre l'idéologie neo-fondamentaliste, en particulier celle des Talibans, en vérité la tâche d'un véritable parti politique qui pourtant persiste à ne pas vouloir se déclarer en tant que tel.

En quoi cette association est-elle différente des grandes agences humanitaires gérées par un personnel local ? La réponse se résume à quatre facteurs : une idéologie cohérente pour la population concernée appliquée de façon pragmatique, une implantation unique sur le terrain, véritablement '*grass-roots*' sans le moindre bureau ni représentation officielle, une écoute exceptionnelle des femmes et la forme de participation que l'organisation offre à celles-ci. En quoi son projet politique actuel est-il différent de celui des organismes humanitaires à Kaboul ou à Bagdad ? Selon de nombreux critiques, l'aide humanitaire américaine et alliée s'est donné comme mission, le '*Nation-Building*' soit la reconstruction des institutions d'état destinées à consolider les alliances avec les États-Unis, une façon de créer une sorte d'empire virtuel, *Empire Lite*, comme l'appelle Michael Ignatieff, sans la moindre vision d'ensemble, sinon l'acquiescement aux valeurs ultra-libérales présentées comme l'accomplissement de la démocratie<sup>154</sup>. La construction nationale revendiquée par RAWA se veut indépendante, non-affiliée : tout apport idéologique exogène doit être filtré par des considérations culturelles et sociales locales. On imagine difficilement une quelconque affiliation actuelle, les alliances classiques (Moscou, Pékin, Washington) étant largement périmées et celle avec les pays islamistes d'avance réfutée. Le *Watan*, la patrie afghane qui doit regrouper toutes les ethnies différentes sous un gouvernement laïque, est défini en termes de base, fondée sur l'égalité des citoyens et la liberté d'expression et de religion. C'est bien l'exclusion de la Chari'ah, donc le refus de l'état islamique qui attire les foudres des détracteurs en Afghanistan. Le manque d'expérience politique au niveau d'un quelconque gouvernement explique sans doute l'absence d'un programme plus développé. RAWA, toujours interdite par Kaboul, n'a pas pu se construire en tant qu'opposition reconnue. Paradoxalement, étant le plus célèbre de tous les organismes afghans dans les médias occidentaux, en particulier dans les pays anglophones, aussi elle invitée

---

<sup>154</sup>Michael Ignatieff, *Empire Lite*, London, Vintage, 2003.

dans le monde entier pour représenter la cause des femmes afghanes, ainsi que l'ancienne parlementaire Malalai Joya issue de ces milieux.

Le programme scolaire de RAWA, instauré dans les écoles au Pakistan, était fondé sur celui mis en place sous le roi Zahir Shah, avec en supplément une éducation civique poussée. Dès la maternelle, les enfants apprennent des chansons et des poésies patriotiques, souvent écrits par divers membres de RAWA. Le fameux poème de Mina (voir chapitre quatre) est connu de tous, les autres chansons ont comme titre '*La Mère*' '*La Patrie*' '*Liberté*' '*Compatriote*' '*Debout*' '*La Cruauté*' '*Rompre le Silence*' et ainsi de suite. Les textes décrivent un triomphe afghan qui est censé suivre de nombreuses tribulations et ne sont pas sans rappeler les chants communistes. Le projet national se définit par une construction dans le futur, plutôt que par le passé à cause de l'absence de références historiques partagées pouvant fournir un sentiment de descendance de héros commun à toutes les ethnies. Ahmad Shah Baba avec sa barbe blanche et son turban rayé dans les livres d'école est ce que Pierre Centlivres appelle un "*ancêtre-relai*"<sup>155</sup>, bien que trop pachtoune pour ceux qui ne le sont pas. C'est pourquoi RAWA comme les autres se plaît à évoquer Amanullah, même Zahir Shah, non pas par sentiment royaliste, mais parce que ce sont des figures consensuelles. La référence à la royauté dans ce camp ne servait pas le programme politique, mais concourait à l'élaboration d'une mémoire partagée.

Force est de remarquer en analysant le discours des militantes de RAWA que l'on retrouve toutes les mesures revendiquées autrefois par les ailes féminines du parti communiste qu'elles déclarent haïr. Lorsqu'on leur demande pourquoi RAWA s'est toujours insurgée contre les réformatrices du PDPA, les militantes se servent d'arguments moraux personnels, condamnant le style de vie des responsables de l'époque. Elles répondent que Anahita Ratebzad et son entourage n'étaient pas sincères, que les mesures étaient trop brutales et donc inefficaces et que la nomenclatura du parti était égoïste, ne songeant qu'à ses privilèges. Outre la morale, la première objection est sociale. Les activistes du PDPA avaient gardé une approche aristocratique, sans s'engager personnellement auprès des femmes les plus défavorisées, au contraire de RAWA. Les tentatives du gouvernement communiste sont restées celles d'une classe aisée très éloignée de son public populaire, ce qui a largement contribué à son échec et à la méfiance de RAWA dont une bonne partie des jeunes cadres actuels continue à provenir de la petite et moyenne bourgeoisie des villes provinciales.

Les origines sociales de la direction de RAWA et un pragmatisme politique ont contribué à une certaine morale puritaine, obligatoire sans doute comme sauvegarde contre toute accusation éventuelle de mœurs légères qui suffirait à la compromettre. Les jeunes militantes qui en constituent la vitrine sont entraînées à la rigueur et à un mode de vie encore plus ascétique que

---

<sup>155</sup> Pierre Centlivres, "Les tulipes rouges d'Afghanistan, Ancêtres, maîtres spirituels et martyrs dans une société musulmane", in Jacques Hainard et al, *Les Ancêtres sont parmi nous*, Neuchâtel, Musée d'Ethnographie, 1988.

celle en vigueur dans les camps, leur permettant de survivre en tout milieu. Vêtues de couleurs sombres, sans le plus petit bijou ni la moindre ostentation – si ce n'est parfois les cheveux coupés courts – elles arrivent à circuler sans problème et à s'immiscer dans la vie des camps,. RAWA contrôle l'image de ses membres : ainsi celles-ci ne perdent pas les qualités associées à la féminité traditionnelle en accentuant le travail maternel de l'humanitaire sans paraître concernées par la technique et les finances, laissés à la direction de l'association qui demeure invisible

La présence, dans l'espace social musulman, de jeunes filles célibataires et non accompagnées d'une parente ou d'un *mahram* pose problème et constitue même un acte de subversion. Par leur discrétion et leur sérieux, elles sont arrivées à s'imposer dans leur aire d'activité d'une façon comparable à celle de leurs congénères voilées en Iran. De plus, le modèle de femme accomplie qu'elles proposent n'est pas uniquement celui de la mère, contrairement à la panoplie idéologique conservatrice des organismes humanitaires étrangers, si soucieux de ne pas froisser les sensibilités locales. RAWA offre l'exemple de chastes amazones engagées dans l'action patriotique de façon acceptable par l'ensemble de la communauté réfugiée avec laquelle elles inter-agissent, même si leurs détracteurs les accusent de tous les vices, surtout de se conduire de manière peu convenable pour des femmes respectables. Les mêmes reproches étaient formulés par l'administration du Raj à l'encontre des activistes féminines au Bengale qui organisaient des manifestations dans les années 1920<sup>156</sup>. À cela s'ajoutent encore les accusations continuelles de résurgences maoïstes, systématiquement récusées par RAWA, soucieux de se débarrasser d'une image qui pourrait discréditer l'organisation auprès des couches populaires.

Contrairement aux agents humanitaires étrangers autrefois présents dans les camps, les militantes de RAWA implantées sur le terrain purent montrer aux réfugiées que leurs expériences et leur vécu étaient en tout point comparables à ceux de celles qu'elles viennent assister. Cette situation de reconnaissance et d'identification mutuelles est exceptionnelle ; Luc Cambrezy a remarqué que *le statut de réfugié crée une barrière quasi infranchissable entre ces populations sous perfusion et en liberté conditionnelle et ceux qui les assistent* <sup>157</sup>. En travaillant patiemment à éliminer cette barrière, RAWA est arrivé à durablement installer des changements de mentalité. Ce qui y contribue largement, c'est que les femmes qui ont pu profiter de cette aide sont incorporées dans l'organisation et collaborent aux projets du groupe, en prenant rapidement la responsabilité de leur secteur et en participant aux nombreuses manifestations qui ont lieu au Pakistan et plus récemment à Kaboul. Le passage d'assistée à assistante est donc possible ici, intégrant l'action humanitaire dans un dessein politique plus large. La confiance est gagnée.

---

<sup>156</sup> D. Engels, *op. cit.*, p. 32.

<sup>157</sup> L. Cambrezy, *Réfugiés et exilés, Crise des sociétés, crise des territoires*, Paris, Editions des archives contemporaines, 2001.  
., p. 130.

Ailleurs, les programmes laïcs éducatifs émanant des organismes caritatifs sont restés longtemps teintés du souvenir des desseins de l'époque communiste qu'on a opposés à l'entreprise plus acceptable des madrasas, mais à Khewa, l'école des garçons et des filles était hautement respectée, gérée par des activistes du camp qui y sont parfois arrivées encore analphabètes ce que la population du lieu reconnaissait et appréciait. Ainsi Wahida, rencontrée plus haut, fut promue directrice de l'école des filles en 2005. La trajectoire de cette veuve, arrivée illettrée avec ses quatre enfants au camp une quinzaine d'années auparavant, est typique d'une de carrière au sein de l'organisation. C'est ainsi qu'a été amorcé, sur l'échelle minuscule d'un seul camp, un début de société civile, indépendante des structures de pouvoir traditionnelles, où les femmes ont la possibilité d'agir en tant qu'acteurs et sujets.

Est-ce la fin de RAWA ? Les gestionnaires au centre du groupe qui n'ont aucune visibilité publique doivent chercher à se positionner dans la société d'après la chute des Talibans. Ce n'est guère facile. Un bon nombre de ses militantes, étant parmi les plus éduquées à Kaboul, se voient offrir des positions de responsabilité dans les ONG et ministères. La tentation d'intégrer un système dont elles découvrent les avantages matériels est forte, d'autant plus que les critiques contre leurs génies tutélaires se formulent discrètement. L'ascétisme et le sacrifice au groupe commencent à être rejeté par les plus jeunes membres. Sans penser aux conséquences, RAWA a formé une petite élite de jeunes femmes et hommes qui ont appris à réfléchir de façon plus autonome et risque d'en être abandonné si un projet politique fort n'est pas mis en place pour les motiver.

### **Un criminel aveuglement occidental**

Devant la constatation de l'évidence du désastre qu'est advenu aux femmes en Afghanistan et qui, force est de l'admettre, se perpétue, il faut se demander comment on en est arrivé là. Si aujourd'hui, les critiques ne cessent d'accuser les États-Unis d'avoir soutenu les Moudjhadins qui ont été à l'origine à la fois des Talibans et d'Al-Qaeda, ne faut-il pas chercher en Occident une part de responsabilité concernant le destin des femmes ?

À l'exception de quelques articles importants dus à des auteurs ayant reconsidéré quelques-unes de leurs positions initiales dont Micheline Centlivres-Demont et de Nancy Hatch Dupree,<sup>158</sup> la majorité des travaux sur les réfugiés afghans du Pakistan datent des années 1980, signés par des auteurs peu critiques à l'égard des pratiques des Moudjhadins. À partir du retrait de l'armée soviétique, l'intérêt des chercheurs comme des médias chute jusqu'à ce que l'opinion féministe mondiale s'indigne la première du sort des femmes sous la loi des Talibans. Ce sont les

---

<sup>158</sup>Micheline Centlivres-Demont, "Hommes armés, femmes aguerries" in F. Reeysoo (ed), *Hommes armés, femmes aguerries, rapports de genre en situations de conflit armé*, Berne UNESCO, 2001.  
Nancy Hatch Dupree, "Afghan Women under the Taliban" in William Maley (ed), *Fundamentalism Reborn, Afghanistan and the Taliban*, Lahore, Vanguard 1998.

événements de septembre 2001 et plus particulièrement l'intervention américaine en Afghanistan qui précipiteront ces ombres bleues sur tous les écrans du monde.

La résistance afghane contre les Soviétiques a suscité un élan romantique sans précédent auprès de la génération qui jadis découvrait avec émerveillement les bazars d'Afghanistan dans les années 1960-70. L'intervention soviétique a généré des ondes de sympathie auprès de ceux à qui la situation rappelait les chars soviétiques en Hongrie (1956) ou en Tchécoslovaquie (1968), voire l'occupation nazie en France. La figure héroïque du résistant sur laquelle s'est calquée celle du combattant pour l'Algérie libre a dû contribuer à la glorification du Moudjhaddin du côté de ses partisans en France. À la même époque, dans de nombreux pays islamiques, des comités de soutien à l'Afghanistan furent créés afin de soutenir la Umma, la communauté musulmane, afghane.

L'enthousiasme de la romancière Doris Lessing est caractéristique de l'attitude des intellectuels occidentaux, éblouis par la figure du combattant héroïque, tout à fait comme Kipling l'était un siècle auparavant : *Si l'héroïsme a été votre arme principale depuis sept ans, c'est alors l'héroïsme auquel vous tenez le plus... Oui, ils ont un sacré panache, mais ils vous brisent le cœur. Ils sont tellement courageux alors qu'ils ne possèdent presque rien. Même aujourd'hui, la plupart de leurs armes proviennent de ce qu'ils ont pris aux Russes*<sup>159</sup>.

Le vocabulaire des médias à l'encontre de ces militants islamistes a contribué à rendre leur image infiniment romantique, que ce soient les 'freedom fighters' au Pentagone ou la 'résistance afghane' dans les salons parisiens : leur lutte a été présentée comme un combat idéaliste, ce qui n'a servi qu'à légitimer l'engagement américain, tout en jouant la carte anti-communiste en pleine guerre froide. *Freedom fighters* était également le terme inventé par les Américains pour décrire, à la même époque, les milices contre-révolutionnaires au Nicaragua, les Contras entraînés et financés par la CIA. Profitant de cette image, ces Mudjhaddins se sont positionnés en chefs tribaux, évinçant, durant la guerre, les notables traditionnels. Ils deviennent les interlocuteurs de choix pour les alliés américains : de guérillas, ils se muent en chefs de guerre pour montrer qu'ils sont capables de gérer et administrer l'aide humanitaire et les armes qui arrivent en quantité énorme. Sans qu'aucune autorité occidentale ni d'intellectuel parisien ne remette leur politique en cause, il leur fut permis de devenir les seuls représentants d'un Afghanistan anti-communiste, évinçant tous les opposants au passage, en tuant le plus grand nombre

L'absence de femmes dans la résistance afghane n'a jamais soulevé de commentaires. Si les femmes ont été actives dans tous les mouvements de libération nationale moderne, y compris dans le monde musulman (cf. l'Algérie, l'Iran, Oman et la Palestine) leur participation a été réprimée par les Moudjhaddins afghans, en particulier par Hekmatyar dont le parti Hezb-e-Islami a recueilli la majeure partie des subventions des États-Unis et leurs alliés. À Peshawar, pendant la

---

<sup>159</sup> Doris Lessing, *The Wind Blows Away our Words*, London, Picador, 1987 p. 47-48. (Traduction C. Mann).

guerre contre l'intervention soviétique, il n'y avait aucun représentant féminin officiel auprès des sept partis reconnus. L'émerveillement, aujourd'hui encore, en France particulièrement, devant le personnage de Massoud (qui est loin de faire l'unanimité auprès de la population réfugiée au Pakistan ou celle de Kaboul) a contribué à freiner tout questionnement sur les attitudes et politiques des Moudjhadins envers les femmes. Si l'argument du relativisme culturel a été avancé pour excuser ou admettre leurs pratiques, ce n'était nullement le cas pour la révolution iranienne où la répression des femmes a été violemment critiquée à l'époque par les mêmes cercles qui encensaient la résistance afghane. L'aide humanitaire est tombée dans le même écueil pendant la guerre en Afghanistan. Ses agents passaient obligatoirement par les forces engagées sur le terrain, à savoir par les différents groupes de Moudjhadins <sup>160</sup>, en particulier Hekmatyar et Massoud, devenus les intermédiaires chéris des médias et de l'UNHCR auprès de la population civile. *Volens, nolens*, cela signifiait pour tout l'appareil humanitaire, qui se prétendait neutre, un soutien (passif, dans le meilleur des cas) à une idéologie extrêmement réactionnaire, avec des conséquences prévisibles sur les restrictions de cette aide envers les femmes.

Après le retrait des Soviétiques, l'intérêt mondial pour l'Afghanistan est retombé. À la fin des années 1990, un discours critique contre la politique américaine en Afghanistan est apparu aux États-Unis. Il avait été précédé par une réévaluation des 'freedom-fighters' afghans, et la dimension héroïque est évacuée du discours dominant sur l'Afghanistan. Dans la première moitié des années 1990, de nombreux actes terroristes et militants ont été attribués à des 'Afghans' en Bosnie, en Algérie et en Égypte, même si en fait il s'agissait d'Arabes qui avaient été entraînés dans des camps afghans. La guerre civile en Afghanistan passe au second plan en Occident, l'opinion publique ne s'est guère préoccupée des enjeux pourtant vitaux. Une des raisons probables, c'est qu'elle a eu lieu exactement en même temps que deux autres conflits armés majeurs : la Bosnie et le Rwanda. L'effondrement de l'ex-Yougoslavie, la guerre et l'invasion de la Bosnie nouvellement formée polarise toute l'attention de l'Europe : c'est la première fois depuis 1939 qu'une guerre se déroule sur le territoire européen, ce qui envoie des ondes de choc à travers toute sa population. Même le génocide au Rwanda passe au second plan.

L'avènement des Talibans ajoute un aspect monstrueux à la nouvelle perception médiatique des Afghans, empirée encore après la destruction des tours jumelles de New York en septembre 2001 où l'Afghanistan est définitivement reclassée comme état terroriste aux côtés de l'Iran, l'Irak et la Syrie<sup>161</sup>.

Ce revirement double le nouveau discours critique sur la politique américaine en Afghanistan. Ce sont les agissements de Bin-Laden et Al-Qaeda à partir des premiers attentats en 1998 au Kenya et en Tanzanie qui ont fait apparaître le rôle joué par le Pakistan et les États-Unis auprès des

---

<sup>160</sup> Peter Marsden, *The Taliban, War Religion and the New Order in Afghanistan* Karachi, Oxford University Press / London, Zed Books, 1998 p. 102.

<sup>161</sup> David B. Edwards, *Before Taliban*, Berkeley, University of California Press, 2002, p. 18.

Moudjaddins désormais chassés de leur piédestal. Les premiers temps, les principaux enquêteurs avaient été des anciens de la CIA, en particulier Kurt Lohbeck<sup>162</sup> et des journalistes éclairés tels que le Pakistanais Ahmed Rashid<sup>163</sup> et John K. Cooley<sup>164</sup> aux États-Unis qui ont effectué leurs recherches dans les années 1990, après l'arrivée des Talibans. Si un fort discours critique avait été effectivement amorcé, celui-ci ne faisait pas ressortir la condition désastreuse des femmes. Les constatations de Nancy Hatch Dupree et Valentine Moghaddam ne dépassent pas les milieux universitaires. À partir de l'avènement des Talibans, seulement quelques voix timides se font entendre, émanant principalement des centres féministes américains. Les protestations d'un Massoud sont plus liées aux menaces contre son territoire encore indépendant des Talibans que le désir de défendre véritablement les droits des femmes.

Et pourtant, dès le départ, d'autres options auraient été possibles. L'Occident aurait pu montrer son soutien aux rares éléments de gauche laïque qui ne soutenaient pas l'URSS. RAWA, par exemple, est jugé suffisamment représentatif de cette opposition à l'intervention soviétique pour que sa fondatrice soit invitée en France au congrès du parti socialiste en octobre 1981 à Valence en tant que *la représentante de la résistance afghane*<sup>165</sup>. Dans une réécriture opportune de l'histoire officielle, toute la gauche laïque a disparu, ses représentants anéantis, pour laisser la belle part aux Islamistes qui se sont érigés comme uniques opposants au communisme, accrédités par l'Occident. En bref, la cause des femmes fut sacrifiée. Les conséquences de ce choix politique et idéologique continuent à peser lourdement sur l'équilibre de notre planète aujourd'hui.

### **Le statut des femmes depuis la chute des Talibans**

Pour la première fois de l'histoire afghane, les femmes suivent de très près les changements politiques, en particulier celles qui sont revenues de l'étranger. Celles qui ont été scolarisées dans les villes pakistanaises, à une moindre échelle dans les camps de réfugiés et surtout en Iran ont à présent d'autres perceptions sur ce que peut représenter un destin féminin. Leur expérience personnelle leur a montré qu'une éducation permet de se frayer un chemin individuel, en dehors des contraintes familiales. Il n'est pas étonnant que lors des premières élections, elles aient voté massivement, se sachant les principales bénéficiaires tout effort de modernisation. Les accords de Bonn (décembre 2001) tiennent officiellement à mettre l'égalité des sexes au centre de son projet constitutionnel. Pour les sponsors américains le bouleversement de façons de faire associées aux Talibans constitue, comme nous l'avons vu, la légitimation majeure de leur intervention. Selon

---

<sup>162</sup>Kurt Lohbeck, *Holy War, Unholy Victory*, Washington, Regnery Gateway, 1993. L'auteur qui a vécu à Peshawar pendant la guerre civile, fut un conseiller de la CIA, sa désillusion motiva cet ouvrage exceptionnel pour l'époque.

<sup>163</sup> A. Rashid, *op.cita*, New Haven, Yale University Press, 2000.

<sup>164</sup> John K. Cooley, *Unholy Wars - Afghanistan, America and International Terrorism*, London, Pluto Press, 1999.

<sup>165</sup>Melody Ermachild Chavis, *Meena, Heroine of Afghanistan*, London, Bantam, 2004, p. 155.

l'article 22 de la constitution :

*Les citoyens afghans- hommes ou femmes- ont les mêmes droits et devoirs devant la loi*

Cependant, l'article 3 soutient :

*En Afghanistan, aucune loi ne peut contrevenir aux lois et aux provisions de la religion sacrée de l'Islam*

Nous sommes au nœud du problème : de quelle égalité s'agit-il sachant que selon le Coran, le statut des femmes demeure, malgré tout, inférieur à celui des hommes, même s'il est considérablement amélioré par rapport au puissant droit coutumier afghan. Certes, d'importantes variations existent dans le monde musulman et la vie d'une femme en Tunisie, par exemple est à des années-lumière de celle de sa contemporaine en Afghanistan où la forme de droit sunnite appliquée est la plus rigide et se rapproche le plus des pratiques anciennes. Le bureau du redoutable ministre de la Justice de 2001 à 2006, le Mollah Shinwari était orné d'un Coran et d'une cravache. À la façon de Georges W. Bush il s'est assuré de pérenniser son pouvoir en nommant des juges à travers le pays qui n'ont reçu qu'une stricte formation religieuse. L'apparente démocratie de la constitution officielle est donc bafouée systématiquement, en vérité, on ne pourrait croire qu'elle ne sert que de faire-valoir pour attirer les deniers de l'assistance internationale, généralement détournés.

Mineure à vie, elle n'a pas les mêmes droits d'héritage et son témoignage vaut la moitié de celui d'un homme. Tout acte sexuel qui se déroule en dehors du strict cadre conjugal, y compris sous la contrainte, est illégal, ce qui rend les victimes de viol passibles de prison. Il arrive souvent à Kaboul ou à Herat que les violeurs sortent de prison parce qu'ils ont pu soudoyer un juge, tandis que leurs victimes y croupissent pendant des années. Nous y reviendrons.

Un quart des parlementaires en Afghanistan sont des femmes ce qui, de prime abord, représente un progrès indiscutable. Mais ce n'est pas pour autant que les droits humains constituent la priorité de ces élues. Leurs solidarités vont en premier lieu vers la famille politique et le clan dont elles sont issues. N'ayant pas été formées- et c'est le problème majeur en Afghanistan, à bien des niveaux- elles ne sont pas habilitées à conceptualiser les interrogations, les controverses et d'éventuelles solutions. Le résultat, c'est que les assemblées parlementaires se passent dans une ambiance de récriminations et d'injures lancées à travers la salle par les hommes et les femmes. En mai 2007, la jeune députée de Farah, Malalai Joya est exclue du Parlement à la suite des propos qu'elle avait soutenus la veille à la télévision, comparant l'assemblée de députés à un zoo et une étable mal tenus. Elle exprime haut et fort ce que beaucoup pensent tout bas. Cependant, elle n'ira pas plus loin. Sa carrière se poursuit sous forme de tournées mondiales et de publications financées par les groupes de soutien surtout américains ; elle se limite à une critique exacerbée de la gestion de son pays, sans offrir le moindre programme politique en contrepartie.



Quelques rares activistes sont revenues d'exil, sacrifiant parfois une vie confortable à l'étranger. C'est le cas pour Sitara Achakzai qui a vécu en Allemagne à partir des années 1980 et est revenue dans sa province natale à Kandahar. Avec sa double nationalité allemande-afghane et son expérience de l'Occident, elle devient une des activistes féministes les plus importantes, équipée pour travailler sur des programmes de reconstruction. Membre du conseil régional, elle avait organisé une manifestation unique par son envergure pour marquer le 8 mars, journée de la femme. 11 000 femmes dans sept provinces s'étaient arrêtées dans leurs activités pour 'prier pour la paix'. Le 12 avril 2009, elle est assassinée devant la porte de sa maison, descendant d'un taxi. La politique systématique d'intimidation et d'assassinat des militantes en particulier dans ces zones du sud, perpétrée par les Talibans est destinée à décourager les ambitions féminines, mais celles-ci résistent tant bien que mal, même si la fonction publique (en 2010) a de plus en plus de mal à recruter un personnel féminin.

Les associations de femmes- reprenant celles qui existaient dans les années 1960 et 1970 se sont recrées et profitent de la manne humanitaire. Toutes sortes de projets sont mis en place, à efficacité variable. L'élaboration des programmes pose problème, puisque très souvent ce sont des visions féministes classiques qui sont reprises de façon quelque peu abstraite, pour se conformer aux volontés de donateurs qui élaborent des projets très loin de la réalité afghane. L'Afghanistan est présenté comme un pays arriéré, typiquement musulman, selon un schéma réducteur qui ne finit pas léser la communauté musulmane entière et provoque des réactions acerbes auprès de certaines intellectuelles, dont Lila Abu-Lughod déjà citée .

La notion d'individu, si typiquement occidentale bute inmanquablement sur la primauté de la famille et l'institution du mariage. Cependant, les associations, les agences humanitaires internationales et les ministères ont quand même permis à toute une classe de jeunes filles anglophones (même de façon modeste), en général revenues du Pakistan de trouver du travail et de devenir souvent la principale source de revenus pour des familles urbanisées. Ce qui a eu un effet bénéfique sur le statut des femmes et, par la même occasion, des conséquences sur l'obligation de mariage : les familles sont de plus en plus réticentes de voir partir les filles dans une autre famille qui absorbera son salaire à leur place. La scolarisation des filles qui s'est accélérée dans les milieux urbains permet d'envisager une certaine continuité dans ce processus, même si le taux d'alphabétisation, comme nous le verrons demeure catastrophique.

Le spectre d'une femme libérée selon des critères occidentaux, comme celui qui paraît dans les médias et dont les bras et le décolleté sont censurés par de petits carrés blancs à la télévision est aussi terrifiant que les monstres féminins d'antan. Le droit à la citoyenneté commence à être conditionné par l'adhérence à certains principes de comportement, symbolisé par le voile. C'est un problème que vit le Pakistan actuellement également

Ainsi, le voile devient non seulement une garantie de respectabilité religieuse, mais encore un signifiant au niveau de la citoyenneté, sans doute à cause des puissants courants conservateurs et anti-occidentaux qui balayent le Pakistan comme l'Afghanistan. En janvier 2010, le gouvernement pakistanais a voté un amendement à la loi sur le harcèlement sexuel, garantissant une compensation monétaire pour les victimes et parfois la prison pour les condamnés. L'opposition à cet amendement est venue de députés appartenant aux partis ultra-religieux qui voulaient limiter l'application de cette loi aux seules femmes rigoureusement voilées, comme si seule, une seule catégorie de citoyennes pakistanaises avait droit à la protection de la loi. Bien entendu, celles qui sont le plus menacées par le harcèlement sexuel sur le lieu de travail sont les femmes éduquées, progressistes de Karachi, Lahore et Islamabad, condamnées en bloc par ces députés.

Un processus comparable se déroule actuellement en Afghanistan.

Lors de la mise en place du nouveau gouvernement Karzai en janvier 2010, les députés se montrent, pour la première fois sceptiques quant aux choix présidentiels et posent leurs conditions. De toute évidence, les options pro-occidentales effraient les députés, en particulier tout débat sur le statut des femmes. La liste des questions<sup>166</sup> à Palwasha Hassan, postulante et favorite pour le poste de Ministre des Droits des femmes, indique bien l'orientation conservatrice de Kaboul qui s'est accentuée depuis 2005. Les préoccupations des députés, transcrites ici par une journaliste qui assistait à l'interrogatoire de la candidate, se polarisent largement autour du voile (Hijab) et de l'importance non pas de promouvoir mais de limiter les droits des femmes.

1. Le Hijab est obligatoire pour les femmes dans l'Islam. Quelle en votre opinion et quelle sera la politique de votre ministère ?

2. Quel est votre degré de connaissance sur les enseignements du Coran ?

3. Le MoWA (Ministry of Women's Affairs) n'a eu qu'un rôle symbolique. C'est un nom, il n'a aucune fonction. Comment le transformez-vous en un véritable ministère ?

4. Nous avons lu que vous vous êtes occupée de refuges pour les filles. Nous savons que de lieux pareils ne sont pas convenables pour les filles. Ils sont très mal vus par la société afghane. Les familles ne reprennent pas leurs filles ensuite. Comment réagissez-vous ? (*question posée par une députée active à l'époque de Rabbani, pendant la guerre civile*)

*Réponse de Palwasha Hassan* : Ces abris ont été créés pour les filles à la rue, les filles abusées. Construire ce type d'endroit n'est pas contre l'Islam. Je crois qu'Allah me récompensera pour cela un jour.

5. Il y a une relation entre la pauvreté et la violence. Comment pensez-vous réduire la pauvreté ? Comment pensez-vous renforcer le pouvoir des femmes (*empowerment*). Comment trouverez-vous l'argent pour cela (*question posée par une députée*)

6. Les droits des femmes et le problème de genre vont dans deux directions opposées : la façon de

---

<sup>166</sup> liste communiquée par Afghan Women's Rights List (AWRL)

faire occidentale et la façon de faire islamique. Pourtant, les lois afghanes défendent déjà les femmes. Comment allez-vous maintenir l'équilibre : pas trop de liberté pour les femmes, mais le maintien de certains droits ? (*question d'un mollah*)

7. Quelle est votre stratégie pour créer un mouvement de défense des femmes et pour promouvoir les droits des femmes ?

8. Comment comptez vous trouver des fonds pour les femmes. Quelle est votre politique pour mettre en place une éducation coranique pour les filles dans les régions rurales ?

9. Pensez-vous changer les représentantes de votre ministère dans les provinces ?

10. La plupart des conférences et ateliers se tiennent en ville. Pensez-vous en organiser en province ?

11. Que savez-vous de la réflexion sur le genre dans la société et l'économie ? Êtes-vous d'accord que le genre en Occident est fondé sur une liberté illimitée pour les femmes ?

12. Hijab et Mahram fondent notre société islamique (*l'accompagnateur masculin autorisé sans lequel une femme ne peut pas quitter son domicile*). Posez vous une limite que les femmes n'ont pas le droit de franchir, par exemple l'interdiction de circuler sans être voilée ou sans escorte ?

13. Permettez-vous aux hommes de travailler au Ministère ?

14. Imposerez-vous le Hijab ?

15. Comment interdirez-vous l'utilisation des images de femmes dans les publicités télévisées ?

La candidature de Palwasha Hassan, activiste féministe de longue date ne sera pas retenue.

## Chapitre III

### Une anthropologie de la souffrance féminine en guerre

*Gens cruels, vous voyez qu'un vieillard m'entraîne vers sa couche  
Et demandez pourquoi je pleure et m'arrache les cheveux  
(Sayd Bahodine Majrouh, le Suicide et le Chant,  
Poésie populaire des femmes pachtounes)*

#### Préambule

Dans ce chapitre, nous nous tournerons vers quelques-unes des épreuves auxquelles sont confrontées les femmes afghanes dans la guerre, dans les camps de réfugiés pour la période jusqu'en 2005 et les villages afghans après, ainsi que leur façon de les gérer. Sans se confiner à une analyse essentialiste ethnographique, il paraît important de situer, en première partie, ce mode de souffrance dans un registre d'émotions codifié par la culture qui sert de référent absolu dans les milieux ruraux examinés ici, en exil ou à l'intérieur de l'Afghanistan. Il y a peu de différences entre les deux états : la plupart des réfugiées rurales rencontrées à nouveau en Afghanistan s'accordent pour dire que le niveau de vie, malgré tout, était meilleur dans les camps où un minimum de facilités même rudimentaires (l'eau, l'électricité, l'accès à certains services de santé, la scolarisation) constituaient un avantage sur la misère absolue qu'elles ont trouvé en rentrant. Le choc est encore plus dur pour celles revenues d'Iran où les femmes ont connu une liberté inédite dans un strict encadrement islamique. Les femmes, les plus jeunes surtout, ont donc plus souffert du retour que les hommes qui ont retrouvé, au moins partiellement, des vestiges d'une respectabilité d'avant-guerre, alors que le statut de réfugié, même matériellement plus confortable, constituait une humiliation quotidienne.

La culture afghane présente une continuité en exil ou au pays, c'est pourquoi nous mêlerons les exemples pris indifféremment au Pakistan et en Afghanistan. D'ailleurs, la situation au pays se situe entre guerre et paix : le conflit est sous-jacent et jaillit sous des formes différentes. Ainsi, la reconstruction durable est difficilement envisageable, l'instabilité et l'insécurité sont omniprésentes, ajoutant une dimension supplémentaire à toute infortune personnelle. Les canaux traditionnels (et les plus modernes retravaillés) proposent des formes codifiées pour les manifestations d'un malheur validé socialement. Car tous ne le sont pas : la brutalité conjugale, le viol font partie du registre du silence ou de la honte. S'enfuir du domicile familial constitue, selon le droit afghan, un crime passible de prison : une fois de plus, la législation vient conforter la tradition dans ses aspects les plus violents. Les abris créés pour ces femmes par des associations féminines afghanes avec des organismes humanitaires

sont pour cette raison mal considérés, en particulier par les familles des pensionnaires. En mai 2010, deux filles de treize et quatorze ans de la province de Ghor se sont enfuies de leur village habillées comme des garçons pour fuir à aux traitements brutaux infligés par leurs maris. Il semblerait qu'elles avaient entendu parler des structures d'accueil pour femmes battues . Rattrapées par la police, elles ont été ramenées de force au village où chacune a été fouettée de façon extrêmement violente par le Mollah et le chef de guerre qui règne sur la province, qui se trouve être un allié de Karzaï.<sup>167</sup> Un témoin a filmé la scène pour la donner à la Commission indépendante des droits humains à Kaboul et circule à présent sur Internet<sup>168</sup>. Cependant, cet homme n'a pas voulu ou osé intervenir et s'est servi d'un outil technologique moderne pour transmettre le résultat à une instance extérieure. Comme les victimes, il savait qu'il existe une législation qui interdit ces pratiques, mais que la coutume domine et rien n'est fait pour permettre aux femmes battues d'accéder les structures mises en place. Les limites des possibilités de l'aide humanitaire ainsi que celles de l'État afghan si faible sont ici atteintes : Karzaï ne risquera pas de compromettre son pouvoir menacé quotidiennement par les Talibans pour une histoire de droit privé. Dans ces cas, comme nous le verrons, les femmes finissent par considérer le suicide comme seule issue possible, tendance qui est actuellement en train de s'accroître.

Dans la culture pachtoune (mais aussi dans la culture persanophone généralement), la vie est perçue non comme une quête du bonheur, mais comme une fatalité plus ou moins tragique, où les événements graves ponctuent rituellement un quotidien indifférencié. À la limite, on pourrait postuler que l'infortune confère une notion de sujet à celles qui en sont les héros et les héroïnes bien plus que les victimes passives. Le point d'intersection entre le malheur, celle qui le subit et les conséquences existentielles définit l'individualité de chacune. L'amour a également sa place, en tant qu'espace de rêve le plus souvent non-réalisé. Nous verrons pour les hommes, le plaisir est le plus souvent le produit d'une rencontre homoérotique, tout à fait codifiée. Le destin féminin, assimilé à un processus naturel, est caractérisé par une série d'événements inéluctablement douloureux. Un mariage non choisi, la violence conjugale, des grossesses et des accouchements difficiles, voire mortels, se subissent, bon gré, mal gré mais ne se discutent pas et selon des statistiques auxquelles nous reviendrons à la fin, semblent être la norme pour la majorité des femmes en Afghanistan. Les assassinats liés aux règlements de compte tout comme l'attribution des filles pour mettre fin aux cycles de vengeance ainsi que les meurtres dits d'honneur sont certes déplorés, mais rentrent dans les rythmes naturels du *badal*, les échanges qui sont au fondement de la société pachtoune. La mort d'hommes aimés qui en résultent est bien sûr déplorée, en particulier auprès de ceux qui font l'objet d'une

---

<sup>167</sup>“Child Brides Escape Marriage, but Not Lashes” New York, 31/5/2010 Times, <http://www.nytimes.com/2010/05/31/world/asia/31flogging.html>

<sup>168</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=Gbo85j9x9kE>

vendetta. Cependant, ces événements sont assimilés à des processus naturels, de même que la sécheresse, les fléaux ou les mauvaises récoltes font partie prenante de la vie rurale. Néanmoins, le malheur tourne à la calamité en temps de guerre, quand il y a disruption de l'ordre naturel et que le maintien de l'honneur collectif tant que personnel est menacé. L'état d'anarchie constitue une catastrophe réelle parce qu'il brise le groupe, anéantit le contrat traditionnel qui liait ses membres en les rendant solidaires.

Tout est à réinventer en exil et tout est repensé une fois de retour au pays après. Une des conséquences majeures, c'est que les femmes arrivent, dans ces situations d'exception, à objectifier les fondements de leur vie, à les penser, pour la première fois, de façon presque détachée. Ce questionnement peut glisser vers la critique quand ces femmes prennent conscience de la possibilité d'autres options de vie, ce qui n'est pas le cas au village fermé sur lui-même. C'est alors qu'une souffrance jusqu'ici naturelle est ressentie comme un malheur, ce qui a son tour peut susciter des réactions ou un désir de changement.

### **L'expression de l'émotion des femmes dans la culture des femmes afghanes**

Dans la société afghane traditionnelle, le 'moi' d'une femme est difficile à cerner puisqu'elle-même ne se perçoit qu'au centre de rapports de soumission concentriques. Une jeune fille n'est pas sociabilisée pour l'expression de désirs personnels, d'opinions ou de sentiments, cela viendra avec quelques années de mariage, surtout si elle a mis au monde des fils. Néanmoins, la femme en tant que sujet existe dans l'expression des émotions qui se réalise devant un auditoire exclusivement féminin avec lequel elle peut partager son expérience. La solidarité par un vécu commun est très important, l'unique et l'exceptionnel ne sont nullement recherchés. Elle résumera souvent en disant : *J'ai connu des malheurs comme les autres... on a toutes vécu cela*. Si les hommes doivent se retenir de montrer leurs émotions devant les autres pour afficher à tout moment une contenance héroïque, les femmes ont la possibilité de donner à entendre les épreuves familiales et personnelles, dans l'intimité ou de façon codifiée et publique, en particulier lors de funérailles. Dans le quotidien, les films et les chansons permettent de discrets épanchements personnels par personnages interposés sans menacer de façon inconvenante la façade extérieure, solution utile pour les jeunes filles en particulier qui n'ont pas le droit de manifester ouvertement leur douleur.

L'expression de la souffrance des femmes se réalise dans le cercle restreint des visites réciproques autour des occasions de deuil ou de réjouissances dans la vie courante. On appelle cela 'faire du *Gham* (malheur) *Shadi* (joie) avec quelqu'un' le premier l'emportant largement sur le second. Les funérailles sont l'occasion d'une performance publique de l'émotion, magistralement analysée par Bénédicte Grima. Tandis que les hommes se réunissent à la mosquée

pour prier sobrement, les femmes se retrouvent dans la maison pour pleurer le mort ensemble. Les parentes du défunt se livrent à des lamentations sur un mode codifié, le *sanda*, sous forme de vers scandés entrecoupés de cris et de sanglots. Chacune à son tour – même des jeunes filles – peut s’essayer à cette lamentation poétique, et toutes celles qui ont connu le défunt s’y livrent, il en va de sa réputation. Comme l’explique Bénédicte Grima : *Plus les femmes crient et pleurent pendant l’enterrement d’un homme, plus s’accroît sa renommée... la pratique du Gham et du Shadi symbolise la solidarité de l’unité familiale devant les autres*<sup>169</sup>. Pour les décès dans les camps, ces rites sont simplifiés. Ce qui en subsiste est la façon d’exprimer verbalement le chagrin ; de plus, ces formes s’appliquent en dehors du contexte des funérailles. Une rencontre ou une réunion peuvent être l’occasion de lamentations structurées.

Dans le présent chapitre, nous verrons à diverses reprises comment les femmes relatent leurs malheurs sous une forme dramatique semblable, mis en scène avec l’aide de larges gestes des bras, de la tête et du haut du corps, puisque toutes sont assises en cercle ou adossées au mur, les jambes croisées en tailleur. Même pour parler des problèmes politiques de l’Afghanistan, ce registre est également emprunté par nos interlocutrices. En vérité, elles produisent une variante de poème épique, sur un mode improvisé, qui les relie à une antique tradition orale, ce qui est tout à fait absent chez les hommes.

On observe une sorte de concurrence dans le tragique, celles qui ont survécu au plus grand nombre de catastrophes, les ‘Mères Courage’ drapées dans leur dignité de vétéran, invitant leur auditoire à un respect proportionnel aux épreuves subies. Si les femmes ne se réfèrent pas dans le quotidien à leur passé, même immédiat, la rencontre avec une interlocutrice fournit l’occasion de longs récits de vie où seul le malheur ressort, raconté sous forme de saga personnelle, qui sans doute permet une mise à distance de la douleur évoquée. Néanmoins, leur spontanéité est contrôlée, l’expression correspond à l’attente de l’auditoire : l’émotion est moins un sentiment personnel qu’une mise-en-forme culturelle d’une réaction à un événement – ce qui ne diminue pas ce qu’éprouve la femme en question, mais explique la forme que prend son récit.

Le *gham* a un statut élevé dans la société pachtoune et afghane en général, comme s’il permettait tant à celle qui le vit qu’à son auditoire d’atteindre l’universel par une commisération à la fois immédiate et illimitée. La gravité est une marque de sérieux comme la gaieté est synonyme de légèreté et d’irresponsabilité, appropriée aux enfants ou aux jeunes filles, mais certainement pas aux femmes adultes et encore moins aux hommes. Le bonheur a quelque chose d’inconvenant et d’ailleurs fragilise les *happy few* qui le vivent : il faut toujours se parer contre le mauvais œil, comme le montrent toutes les légendes célèbres, sujets de films aujourd’hui encore dans le monde indien et persanophone. Les versions de Leila et Majnoun sont innombrables, ainsi que toutes les

---

<sup>169</sup> B. Grima, *op.cit.* 1998 p. 62-63.

variantes qui mettent en scène un amour à l'issue nécessairement tragique. Du reste, le destin tend à comptabiliser ces moments accordés avec autant de parcimonie, pour lesquels il faut inévitablement payer, voire rembourser le sort, et cela dans un bon nombre de cultures, comme l'a démontré Mauss<sup>170</sup>. Le malheur des femmes institutionnalisé par la société afghane généralement constitue-t-il une sorte de paiement d'avance, un sacrifice préemptif, sur le mode des holocaustes de vierges de l'Antiquité, autorisant la société des hommes à vivre librement ?

### **Culture populaire et l'expression de l'émotion**

Les populations urbaine et rurale relèvent de plusieurs référents culturels différents. Comme nous l'avons vu, la culture noble, celle de la poésie de cour moghole, appartient aux classes lettrées, surtout masculines, qui autrefois avaient profité de l'offre du Raj du côté pakistanais et des milieux aristocratiques sur le versant afghan. Ces cercles privilégiés tout à fait minoritaires et aujourd'hui presque éteints ont été perméables à toute la gamme d'expression culturelle occidentale. À l'autre extrême, les milieux islamistes ont tenté de détruire toute notion de culture populaire. Si les Talibans ont interdit les oiseaux en cage comme les cerfs-volants, obligeant les familles à repeindre à la chaux leurs vitres afin qu'on n'y aperçoive pas les femmes évoluant à l'intérieur, si les radios se sont tues dans les villes et jusque dans les camps de réfugiés, on n'a pas pu abolir le souvenir de légendes ou la scansion immémoriale des récits des femmes ou leurs poésies spontanées. Il subsiste néanmoins ce qu'on pourrait appeler une culture populaire, celle qui a continué à se développer, évoluer et à se transmettre. C'est un corpus légué oralement où se confondent chansons, romances, poèmes, recommandations, croyances et rites. Insidieusement s'y sont infiltrés des éléments d'une culture à présent mondialisée, les camps de réfugiés et les villages les plus reculés s'intégrant aux processus de globalisation.

Les romances sont transmises en version modernisée par les films populaires et les chants et leurs personnages sont entrés dans le répertoire domestique de chaque famille. Les chansons, comme les *landays*, courts poèmes qui circulent de façon orale, reflètent l'évolution de la guerre, les espoirs et les déceptions, ainsi que nous le verrons. Et c'est un genre de cinéma particulier qui véhicule les fantasmes masculins, bien rodés certes mais présentés à travers des récits qui puisent dans le répertoire des légendes pachtounes. Plus que tout, cette culture populaire constitue une mise en forme du sentiment qui trouve un moyen d'expression légitime à travers ces canaux, pour une population qui généralement considère tout épanchement comme une perte de face.

### **Stéréotypes et fantasmes**

---

<sup>170</sup> Marcel Mauss, *Essai sur le Don*, Paris, PUF, 1968, p. 168.



La tragédie, la lamentation composent le modèle général, peu importe leur présentation. Les thèmes sont récurrents et mettent en scène des histoires, les unes plus malheureuses que les autres, où une femme belle, vertueuse, innocente (cela va de soi), est sacrifiée à l'honneur masculin par un homme parfois indigne, généralement son époux. Le *happy end* serait impensable, voire indécent. Toujours d'actualité, ces romances sont transformées en chansons populaires, voire en films à grands succès des deux côtés de la Ligne Durand – du moins avant l'arrivée des courants de répression intégristes, de plus en plus forts depuis les Talibans.<sup>171</sup> L'histoire la plus citée est celle de Sher Alam et Memuney, dont il existe plusieurs versions<sup>172</sup>. Dans cette variante afghane de la tragédie d'Othello, Memuney est injustement accusée d'adultère mais exige néanmoins que son époux (qui l'aime) l'égorge au nom de l'honneur collectif : le mari s'exécute sans broncher. La dignité masculine est ici portée par le sacrifice féminin, les romances servant à véhiculer jusque dans l'expression moderne les anciens principes de *badal* sans doute menacés par les (timides) avancées de la société civile.

D'autres romances relatent des amours condamnées : si l'homme en vient à être tué, sa femme meurt de tristesse, ainsi Adam Khan et Durkhaney (les Romeo et Juliette pachtones) ou Yusuf Khan et Sher Banu ou encore Leila et Majnun. L'histoire de Rabia Balkhi met en scène une princesse qui écrit des poèmes à son amant, un esclave turc lettré, et lorsqu'elle s'ouvre les veines, une fois leur histoire découverte, c'est avec son propre sang qu'elle lui dédie ses derniers vers. L'héroïne a donné son nom à la plus importante maternité de Kaboul. L'héroïsme par le sacrifice de soi est un thème soufi dans lequel tous se reconnaissent. Une mort tragique offre la meilleure garantie de sérieux pour un personnage légendaire ou en voie de le devenir, que ce soit pour la fondatrice de RAWA, Mina Keshwar Kamal assassinée en 1987 par Hekmatyar ou Ahmad Shah Massoud tué en 2001. Dans l'iconographie de RAWA, le langage des affiches insiste sur cet aspect fondateur du sacrifice '*Meena's blood inspires all freedom-loving women*' (le sang de Mina inspire toutes les femmes qui aiment la liberté) déclare l'une d'entre elles où les effets graphiques montrent effectivement le sang versé. Les récits des militantes – toutes de très jeunes femmes n'ayant jamais connu *Mina Jan* (la chère Mina) – racontent en détail l'abnégation personnelle de celle-ci, qui va jusqu'à confier son bébé nouveau-né et abandonner sa vie de famille pour continuer son travail comportement qui serait inconcevable pour une femme respectable, si ce n'était dans une perspective idéaliste. Les représentations de Mina reprennent celles de Malalai, héroïne pachtone légendaire qui s'est illustrée à la bataille de Maiwant contre les Anglais en 1880 en menant les troupes afghanes drapées dans l'enseigne afghane, une figure entre une Nike patriotique et Jeanne d'Arc.

En bref, tragédie et malheur semblent signer toutes les fictions et toutes les trajectoires

---

<sup>171</sup> Voir l'analyse qu'en fait B. Grima, *op. cit.* p.150 et suivantes.

<sup>172</sup> La version reprise ici est celle racontée par B. Grima, à qui un informateur pathane l'a chantée en entier, *ibid.* p.152

respectées : aucune romance, aucun film, aucune chanson ne saurait se conclure de façon heureuse : les innocents meurent toujours mais pour une bonne raison, l'honneur est sauf : le *Pachtounwali* est le véritable héros de toutes ces productions puisque cet ancien code triomphe de tout, même des avatars des cultures qui l'ont suivi. Mourir par amour paraît être la cause la plus noble pour une femme, une mort idéale, en somme, et tout aussi improbable, en raison de l'absence d'une quelconque exigence de sentiments réciproques dans le mariage. Le succès colossal de 'Titanic' la superproduction d'Hollywood, est intéressant, diffusé, si l'on peut dire, sous la burqâ, à Kaboul par le biais de tremblotantes copies manuelles réalisées à la caméra cachée dans les salles de cinéma en Occident. L'amour tragique, le naufrage comme paradigme de la condition humaine luttant contre des forces surnaturelles étaient propres à faire vibrer les cœurs afghans, même les plus endurcis, si l'on croit les récits de mollahs recommandant discrètement cette fable morale à leurs ouailles. Un homme meurt pour sauver une femme – ce qui a dû réjouir bien des spectatrices kabouliques –, néanmoins c'est la survivante qui choisit de sacrifier sa vie au pieux souvenir du héros : vouant le restant de son existence au deuil et au *gham*, elle commande un respect éternel selon les valeurs les plus sacrées de la société afghane.

Comme pour prendre le contre-pied de cet idéal de femme effacée jusqu'à l'auto-immolation, une autre forme populaire met en avant une femme à la sexualité apparemment libre. Il s'agit des *landays*, une tradition poétique pachtoune, sorte de haïku à l'afghane, formé de deux vers de neuf et treize syllabes, qui prennent souvent comme thème l'amour, surtout extra-conjugal. Les *landays* circulent, ponctuent des discours ou des discussions comme des maximes ou un dicton et révèlent un monde fantasmagique dont la réalité paraît difficile à imaginer du côté des femmes. La liberté sexuelle invoquée est toujours celle des hommes, même si elle prend des atours féminins. Ainsi ces couplets :

*Quelqu'un dit à la femme : ton amant est mort.*

*Elle répondit : lequel ?*

ou bien

*la rencontre amoureuse, ne dure-t-elle qu'un moment est plus douce que les raisins du Kohistan ou les melons de Kandahar*<sup>173</sup>.

Ou encore

*Embrasse-moi au vif éclat de lune*

*Dans nos coutumes, c'est en pleine lumière que nous donnons notre bouche*<sup>174</sup>

Le mari imposé est souvent appelé «le petit affreux» et revient comme un personnage

---

<sup>173</sup> Louis Dupree, « Tribal warfare in Afghanistan and Pakistan » in A.S.Ahmed and J.M. Hart, *Islam in Tribal societies*, London, Kegan, Routledge, Paul, 1984, p. 276-7.

<sup>174</sup> Sayed Bahudin Majrouh, *Le suicide et le chant, poésie populaire des femmes pashtounes*, Paris, Gallimard 1994, p. 48.

récurrent dans ces couplets, ridiculisé, voire cocufié.

*Mon amour, saute dans mon lit et ne crains rien  
S'il se casse, le petit affreux est là pour le réparer*<sup>175</sup>

Vu du point de vue des femmes qui les récitent, il s'agit plutôt de fantasmes compensatoires car il semble peu vraisemblable que cette forme poétique puisse avoir un quelconque lien avec la vie quotidienne dans les milieux ruraux pachtounes, en dépit de ce que maintiennent des anthropologues parfois sentimentaux comme Louis Dupree<sup>176</sup> ou même le poète pachtoun Sayd Bahodine Majrouh. Une femme peut être lapidée sur simple dénonciation, il est peu probable qu'elles prennent des risques pareils à la légère. Bénédicte Grima soutient que ces romances, comme la plupart des landays, présentent une perspective masculine des relations amoureuses : le pouvoir essentiel des femmes sur les hommes résidant dans leur capacité à humilier leurs maris, elles constituent donc une menace permanente. C'est ce qui justifie leur inéluctable châtement pour le bien supposé commun, même si l'amoureux peut en pâtir, selon les histoires. Les femmes ne sauraient s'identifier avec de telles présentations. Le malheur véritable (*gham*), pour elles, ne concerne pas tant la perte d'un mari ou d'un improbable amant que celle d'un frère<sup>177</sup> et surtout d'un fils, dans une vie pétrie de tragédies.

Des romances jusqu'aux films en vente dans les recoins du bazar à la sortie des camps comme dans les petites villes, tout vient renforcer les stéréotypes. Une partie de la production cinématographique pakistanaise et indienne reprend les thèmes de base gravitant autour du maintien de l'honneur par le sacrifice. On retrouve systématiquement la violence démonstrative et orchestrée devant une féminité soumise, l'expression standardisée des sentiments convenus, une reprise populaire des grands thèmes soufis de l'amour perdu, la futilité du domaine matériel et l'incontournable fatalité, le *qismat*, qui touchent les hommes comme les femmes.

Si celles-ci s'identifient aux sentiments de désolation et d'incompréhension des femmes dans les romances, pour rêver elles préfèrent se tourner vers leurs souvenirs d'enfance, sans doute enjolivés, où figurent des contes persans. De nombreuses jeunes filles rencontrées gardent le souvenir émerveillé de grands-mères leur chuchotant ces contes pour les endormir, mêlés à des réminiscences historiques des bombardements à Kaboul ou dans les tentes improvisées sur le chemin de l'exil. Il en fut de même pendant le siège de Sarajevo. La privation d'électricité et donc de télévision fit que les grands-mères bosniaques se remirent à raconter des histoires à leurs petits-enfants, à la lueur de chandelles improvisées. Puisque la majeure partie des filles élevées à

---

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>176</sup> On a du mal à croire : «*Contrary to popular belief, however, probably more sexual hanky-panky exists in the villages of Afghanistan and Pakistan than Western suburbia*» L. Dupree, 1964, *op. cit.* p. 276.

<sup>177</sup> C. Lindholm, *op. cit.* p.151

l'époque de la guerre civile afghane et des Talibans n'auront jamais connu de scolarité, sinon quelques cours d'alphabétisation clandestins, leurs connaissances en matière d'histoire proviennent de ces longues veillées. Zoya raconte qu'elle portait à sa grand-mère les quelques livres sauvés par son père, et celle-ci les ouvrait pour lui lire des histoires sur l'Afghanistan où tous les personnages semblaient sortis des Mille et Une Nuits. Le roi Abdul Rahman Khan était présenté comme un être sanguinaire ayant érigé une tour en crânes humains empilés, les Russes comme des hommes tout blancs aux cheveux jaunes et aux yeux verts qui enlèvent les petites filles. Ce n'est que plus tard que la petite fille se rendit compte que ces ouvrages, en fait, portaient sur la physique et la chimie que son père enseignait avant la guerre : sa grand-mère, illettrée, faisait semblant de les lui lire. Ce qui avait été communiqué, c'était la vision d'un univers peuplé de monstres et de princesses.

### **Le monde fantasmagorique masculin : le cinéma pathane**

Un aspect de la culture populaire pathane tout à fait inexploré vient consolider les représentations véhiculées par l'idéologie Taliban. Il s'agit d'un type de production cinématographique pathane unique, un produit dérivé de Lollywood<sup>178</sup>, qui mêle le gore à un genre pornographique très particulier.<sup>179</sup> Ces films qui connaissent un grand succès depuis plus de trente ans sont souvent les seuls à être montrés dans les salles de cinéma dans les petites villes du NWFP, généralement à un public masculin, bien que les studios en produisent une version dite familiale. Leur succès est dû aux scènes de violence proposant une gamme complète de nécrophilie, cannibalisme, tortures imaginatives, contre lesquels se mesurent de preux Pachtoues (en particulier le bedonnant Badar Munir adulé de son public), le tout parlé en pachtou. Ils sont soutenus par des femmes tout aussi vaillantes dont l'érotisme semble être produit par leur obésité, sans doute par contraste aux silhouettes maigres, voire émaciées, des réfugiées. Toutes à leur honneur, entre deux danses lascives exécutées en simili-nudité, la corpulence enrobée de nylon couleur chair, les héroïnes se sacrifient immanquablement à leur homme. Dans 'Balaa' une victime du perfide Kublai est enfermée dans une cage avec pour seule compagnie la tête de son époux qu'elle embrasse et cajole de façon suggestive. Haseena Atimum (*sic*, une référence phonétique aux talents explosifs de la bombe atomique du cinéma pathane), décrite par la critique comme '*pardah by day, volcanic eruptions by night*' se venge d'un viol collectif survenu lors de sa nuit de noces en devenant une sorte de Bat-Woman mâtinée de Kali, vouée à l'accomplissement de sa mission de Badal.

---

<sup>178</sup> Lollywood, de Lahore, est la réponse pakistanaise à Bollywood de Bombay/Mumbai.

<sup>179</sup> Voir le site très instructif : <http://www.thehotspotonline.com/blahblah/articles/pushto.htm>

Les cinéastes pathanes font ressurgir le plus terrifiant des djinns féminins craints par les Pachtounes Durrani en particulier, Mordazma (qui signifie littéralement ‘ma mère’) qui s’attaque exclusivement aux hommes<sup>180</sup>, peut-être aussi une dérivée de Kali dans une phobie œdipienne<sup>181</sup>. C’est réellement la mère dans tous ses aspects négatifs et terrifiants, décrite par Melanie Klein, telle qu’elle vient hanter les nourrissons : *Même l’enfant qui entretient une relation des plus affectueuse avec sa mère, en même temps vit dans la terreur d’être dévoré, déchiré et détruit par elle*<sup>182</sup>. Cette figure, archaïque, vient hanter l’ensemble des représentations féminines de la région : sa rédemption n’intervient que lorsqu’elle est complètement asservie au pouvoir et au désir masculins.

En dernière analyse, il est probable que le monde contemporain, ainsi qu’il est présenté par les médias, est plus frustrant pour les hommes que pour les femmes. Les images véhiculées par les films et à présent les séries télévisées indiennes qu’elles admirent n’offrent que des versions améliorées de leur propre destin : les héroïnes indiennes jouées par Juhi, Divya ou Aishwarya finissent par se ranger et fonder des familles dans des circonstances plus luxueuses que les leurs. On ira se rattraper un tant soit peu avec quelques métrages de satin synthétique au bazar lors du prochain mariage. Néanmoins, les Shah Rukh et Tere Naam réussissent à s’imposer et à s’enrichir selon des critères occidentaux inimaginables pour le cultivateur pachtoune impuissant qui n’arrive même pas à reprendre son lopin de terre dévasté. Les frustrations se superposent et souvent les hommes ont pour seule option de détourner leur rage sur les femmes et les enfants à leurs côtés.

### Troisième, quatrième sexe

Dans les cultures indiennes et persane, classiques il existe une certaine variation des modèles masculins porteurs d’une sexualité homoérotique. Loin d’être limitée à la polarisation entre hommes et femmes, le domaine érotique fut traditionnellement masculin, à contraster avec une sexualité reproductive dans un contexte rigide et codifié.

Ce modèle mixte d’une féminité publique et de l’agression typiquement mâle est repris par des travestis et transsexuels traditionnels, (les *Hijras*, eunuques en ourdou), dans le sous-continent, surtout l’Inde, qui viennent divertir les hommes lors des mariages qui ont lieu en dehors des camps, sous l’influence des pratiques pathanes urbanisées. Ils imitent sur un mode outrancier les

---

<sup>180</sup> Nancy Tapper, *Bartered Brides, Politics, Gender and Marriage in Afghan Tribal Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 210.

<sup>181</sup> C’est un avatar récurrent que l’on retrouve jusque dans la littérature contemporaine, dans le roman de Salman Rushdie *‘Midnight’s Children’* sous la forme de la mère terrifiante, en fait Indira Gandhi.

<sup>182</sup> Melanie Klein, « Some reflections on the Orestia » (publié en 1963), in M. Klein, *Envy and Gratitude and other works*, NewYork, Delta, 1975, p. 277.

façons des danseuses, minaudant d'une manière caricaturale, ce qui amuse énormément les invités qui se battent pour leurs faveurs lors de fêtes de mariage où les sexes dansent séparément. Les *Hijras* qui habitent les bidonvilles, souvent aux côtés des réfugiés, portent également un *doupatta* coloré sur la tête, mais sur un mode volontairement provocateur, presque sur les épaules, leur comportement reste celui des hommes dans leur façon même d'évoluer dans la rue, de fixer agressivement et d'accoster ceux et celles qui les regardent. Une manière masculine d'occuper l'espace public par une série de gestes et un port confiant du corps les distingue réellement des femmes dont il ne reste, somme toute, que des éléments de costume, des châles et des étoles très colorées, mais jamais de *burqâ*. Leurs attitudes sont aux antipodes de celles des femmes, recueillies, presque honteuses dans l'espace public.

Leur bénédiction est requise lors de mariages ou de la naissance de fils comme si cette aire exceptionnellement trouble dans le monde musulman était garante du maintien de polarités souvent questionnées.

Du côté persan, la tradition soufie, à travers ses plus grands poètes, Hafez, Rumi, présente régulièrement la figure de l'amour sous les traits d'un jeune homme imberbe (*amrad*) objet de désir et d'ivresse de la part des hommes. Comme si le laborieux devoir de reproduction était trop sérieux pour y mêler la notion de plaisir : d'ailleurs, il est rare que les hommes ou les femmes se voient nus, même après une vie entière passée ensemble. Les descriptions des poètes s'appliquent aux filles comme aux garçons : il est souvent question de joues couleur de tulipe et de sourcils en forme d'arc . En plus d'un harem peuplé de centaines de détonues féminines, il était courant pour les Shahs anciens d'y adjoindre quelques éphèbes. Ce qui constituait le marqueur du désir, c'était l'ombre d'un tout commencement de moustache. Rien n'était plus excitant sexuellement, à tel point que jusqu'au début du XXe siècle, les femmes se peignaient, avec du mascara, un duvet sombre sur la lèvre supérieure. Contrairement aux femmes, il existait de nombreux endroits dans l'espace public où la sociabilisation masculine était autorisée : lieux de plaisirs de tout genre, halles de sport etc. Cette tradition a existé en Afghanistan et persiste de façon à peine atténuée sous la forme des *Batcha Bazi*, garçons de plaisir, soit *batcha berish* (garçons imberbes, en persan, *Lagharr Zenai*, 'menton propre' en Pachtou, soit les *amrad-ha* iraniens), recrutés par des commandeurs Moudjhaddins islamistes et des Talibans, souvent des pères de nombreuses familles. Ceux qui peuvent se le permettre entretiennent de jeunes amants, des *ashnas* qui les accompagnent lors de leurs campagnes militaires. On dit que les Talibans sont arrivés au pouvoir après avoir résolu une bataille féroce entre guerriers autour des faveurs d'un joli garçon. L'exploitation sexuelle de ces garçons n'est pas criminalisée, même si elle est officiellement interdite par la loi constitutionnelle aussi bien que religieuse, et semble faire partie de cet ensemble qui ne reconnaît pas de droits aux enfants. Les rapports de viols d'adolescents, perpétrés par l'armée afghane et la police ne sont pas rares, même s'ils sont rarement répertoriés<sup>183</sup>. Depuis des millénaires, des garçons habillés en

---

<sup>183</sup>Nations Unies : Rapport du Secrétaire général sur les enfants et les conflits armés en Afghanistan, novembre 2008.

fille viennent danser aux mariages ruraux en Afghanistan- puisque les sexes sont séparés. Ils sont ensuite distribués, par l'hôte bienveillant, aux invités pour leur divertissement. Le voile devient ici un élément d'excitation sexuelle et de provocation, en tout point opposée à celle que l'on fait du même vêtement porté par une femme.

Ce choix sexuel n'est pas perçu comme homosexuel, puisque la prérogative masculine, celle de la domination, exprimée par la pénétration est sauve. La transgression inacceptable serait qu'un homme adulte prenne la posture théoriquement passive de la femme ou de l'adolescent : il inverserait les normes sociales et mettrait toute la structure de pouvoir en danger. Ce comportement, cette passivité consentie et donc deshonorante, constitue alors réellement l'homosexualité réprouvée par les Talibans et la société afghane en général. L'homme barbu, en turban et dominateur affronte un autre inférieur, imberbe voilé, telle est le stéréotype de la relation sexuelle. L'allure des couples ruraux progressistes constitués en leur temps par Amanullah et son épouse Soraya, Mustapha Kemal (Ataturk) avec Fatime troublèrent leurs sujets surtout ruraux. Comme pour les représentations de l'Iran à la période constitutionnelle, les fondements des relations de pouvoir sont menacés. Sur les photos du début du XXe siècle les représentant, se tient une élégante femme dévoilée en vêtements occidentaux, vraisemblablement parisiens, flanquée de son roi moustachu, mais non barbu, en costume-cravate. En bref, l'antithèse de la masculinité et de la féminité autorisée. Paradoxalement, une certaine hétéronormativité commence à devenir la règle dans les milieux urbains éduqués, peut-être pour retenir les débordements que des apparences aussi hors normes pourraient inviter. Une telle rigueur ne suit pas dans les pratiques rurales où les axes de domination sexuelle sont clairs et définis pour tous les temps pour ceux qui y adhèrent.

Comme pour l'Iran des débuts de la révolution islamiste de 1979, décrite par la sociologie Afsaneh Najmabadi<sup>184</sup>, la disparition officielle de l'adolescent imberbe comme objet privilégié du désir masculin, est signalée par une nouvelle obsession de la femme en tant que tentatrice potentiellement diabolique. Cette fixation est dédoublée par des considérations d'honneur et de préservation de privilège patriarcal. La sexualité quasi-publique du jeune amant ne constitue pas de menace sociale ou personnelle, au contraire de la femme dont tout père/frère/époux est comptable. Les régimes islamistes ont eu à cœur d'instituer la plus extrême polarisation des sexes, par le vêtement, l'environnement, le découpage de la cité : c'est ainsi que la modernité iranienne ou afghane sous les Talibans s'exprime avec une obligation simultanée du voile d'un côté et de la barbe de l'autre. Même si les Talibans ont persécuté de façon obsessionnelle tout homosexuel, l'exploitation sexuelle des petits garçons a continué à être courante et demeure dans leurs milieux<sup>185</sup>, la ville de Kandahar ayant acquis une réputation sulfureuse à cet égard.

L'absence de barbe est lourde de conséquences : outre le fait d'être pris pour un intellectuel

---

<sup>184</sup> Afsaneh Najmabadi : *Women with Mustaches and Men without Beards : Gender and Sexual Anxieties of Iranian Modernity*, Berkeley University of California Press, 2005, p. 242.

<sup>185</sup> C'est un des thèmes du remarquable roman de l'auteur afghan-américain Khaled Hosseini, *The Kite Runner*, New York, Riverhead Books, 2004

occidentalisé, l'acte de se raser renvoie un comportement particulièrement mal vu, celui de l'homme qui veut se faire passer pour un jeune *amrad* ou *batcha berish* et donc de se positionner en tant qu'homosexuel passif, posture humiliante limitée aux garçons et taxée d'homosexualité.

Curieusement, l'influence islamiste dans ce cas précis trouve des échos favorables dans la pratique occidentale qui n'a cessé de faire la promotion d'un comportement sexuel normatif qui n'est refusé par leurs opposants pro-Taliban que parce qu'il est interprété comme une menace des prérogatives patriarcales : la protection légale de femmes et d'enfants implique un état de droit qui diminue l'autorité incontrôlée de ceux qui s'estiment leur propriétaire.

Dans ce domaine précis - celui du dominateur et du dominé (et non pas l'aire de la sexualité, bien plus floue) il n'y a que des frontières irréconciliables, ni le compromis ni le mélange des genres ne sont envisageables. Chez les femmes pachtounes, on évite même de mêler les couleurs sur soi : petites filles ou aïeules portent des anneaux de verre ou de plastique aux poignets, non pas bariolés comme les femmes pakistanaïses, mais en bloc de couleur unie, généralement primaire : par exemple des bracelets rouges d'un côté, des bleus de l'autre, comme ceux que porte la belle-sœur de Aslam, jeune instituteur dans l'école des garçons. Celui-ci me les montre en disant : *Il faut d'être d'une seule couleur dans la vie, pas inconstant ou menteur*. Le médiéviste Michel Pastoureau, grand spécialiste de la couleur, a étudié l'aspect négatif de toute forme de rayure dans la société occidentale ancienne, qui provient d'une lecture de l'Ancien Testament interdisant le mélange des matières. Au Moyen Âge on trouve *une aversion pour toutes les structures de surface qui... ne distinguent pas clairement la figure et le fond*<sup>186</sup>. Cette confusion crée le désordre et la transgression de l'ordre social. Nous sommes au cœur de la perception de soi pachtounes basée sur une domination masculine codifiée. Si les rayures sont fréquentes en terre d'Islam, y compris dans le nord de l'Afghanistan comme en témoignent les longs manteaux rayés, les *tchapans* ce n'est pas le cas chez les Pachtounes, somme toute très proches de la société guerrière du premier Moyen Âge. Tout est dans la sobriété et la retenue : les femmes comme les hommes s'habillent en teintes plutôt ternes. En revanche, les murs sont décorés de draps brodés de grandes fleurs de couleurs vives, surtout le rouge, confectionnés par les femmes elles-mêmes quand elles en ont les moyens et si les techniques leur en ont été transmises, ce qui n'est pas toujours le cas dans les familles éclatées. Comme si l'intimité était, somme toute, le seul endroit dévolu à l'expression parcimonieuse de joie dans un monde féroce.

### **Culture populaire par temps de guerre et d'exil**

Selon le poète afghan Sayd Bahodine Majrouh, la production littéraire au début des années 1980 est importante : *Au sein de la résistance et parmi les réfugiés, le nombre de ceux qui s'adonnent à la poésie a nettement augmenté. S'ils savent lire et écrire, ils impriment des recueils de leurs*

---

<sup>186</sup> Michel Pastoureau, *L'Étoffe du diable : Une histoire des rayures et des tissus rayés*, Paris, Points Seuil, 1991, p.12.



*poèmes ; sinon, ils les chantent, les enregistrent sur des cassettes et tentent de les diffuser*<sup>187</sup>.

Avant son assassinat par la milice de Hekmatyar à Peshawar en 1988, Majrouh a pu réaliser un remarquable travail de compilation de landays produits surtout dans les camps de réfugiés, publiés dans des articles<sup>188</sup> et dans l'ouvrage cité ci-dessus, dont des exemples sont présentés en exergue pour chacun des chapitres. Le monde de l'exil y est évoqué de façon poignante. Ainsi :

*Des montagnes maintenant nous séparent*

*Seuls les oiseaux seront nos messagers, avec leurs chants pour présages.*

Et encore

*J'ai une fleur à la main qui se fane*

*Dans ce pays étranger, je ne sais pas à qui la tendre*

Ce couplet traduit à la fois la dispersion des familles dans l'exil et l'effondrement des stratégies matrimoniales dû à la disparition des hommes, une femme confrontée à la perspective du célibat représente un véritable échec tant personnel que familial. Toute la malédiction de la guerre s'y trouve ainsi résumée, et ici c'est bien la souffrance des femmes qui acquiert un sens générique pour les exilés afghans.

La nostalgie, l'incitation au combat, les difficiles conditions font partie de la thématique des courts poèmes qu'il relève. Exilé dès 1980 à Peshawar, Majrouh était entouré de l'intelligentsia de Kaboul auprès de qui il a sans doute recueilli des vers, dans la ville et aussi dans les camps où, les premières années, un bon nombre de familles urbaines et instruites avaient échoué.

Parmi les membres de cette intelligentsia on peut compter Bachir, chef du camp de réfugiés de Khewa étudié pour les besoins de ma thèse de doctorat et Gontcha son épouse. Elle aussi compose des landays, qu'elle cite pour ponctuer un discours : les vers sont repris par les femmes qui l'entourent, comme des refrains connus. Le pachtou n'est pas sa langue maternelle mais, comme tous les Pachais de la région du Kunar, elle le parle bien au point de pouvoir utiliser une forme poétique spécifique de cette langue. Au fil des années, elle avait rassemblé ces landays dans un cahier, ne pensant jamais les montrer à qui que ce soit. À notre demande, elle a proposé de recopier ceux qu'elle préférerait.

En filigrane, ces vers suivent sa trajectoire de réfugiée qui est l'histoire du camp de Khewa, du point de vue féminin et militant ; dans ce concentré de paroles et d'émotions dont voici quelques extraits où se retrouvent tous les grands thèmes de la lutte et de l'exil :

*O Russes, ne soyez pas si fiers de vos tanks, je vous bouterai hors de mon pays avec mes*

---

<sup>187</sup> Sayed Bahudin Majrouh, op. cit. 1994, p. 64.

<sup>188</sup> Sayed Bahudin Madjrouh, « Le chant des femmes en exil », *Nouvelles d'Afghanistan*, décembre 1987, n°33

*mains nues.*

La participation des femmes au combat armé à l'intérieur de l'Afghanistan a généralement été occultée, mais dans la région de Kunar d'où la majeure partie du camp est originaire, un nombre important de femmes a pris les armes.

*Si les combattants n'arrivent pas à conclure leur mission, Ô Afghanistan, ce sont les jeunes filles qui triompheront à leur place.*

Gontcha avait accompagné son mari à la guerre et e vers est comme une version actualisée de la légende de Malalai.

Depuis vingt ans qu'elle est à Khewa, Gontcha voit passer les saisons et les trajectoires des réfugiés qui circulent, s'installent et repartent.

*Printemps je te salue, va dire à ta brise de souffler sur les réfugiés*

Le déracinement est un thème qui revient dans les conversations

*Nos cimetières sont inconnus, nous passons une journée à Peshawar, la suivante à Lahore*

Le retour est au centre des préoccupations.

*J'ai fait promettre à la Mort, tant que je suis en exil, ne t'approche pas de moi*<sup>189</sup>

Ici Gontcha montre à quel point elle a placé ses espoirs sur le retour, même si elle est attachée au camp que son mari a construit comme une ville. Mais ce retour tant rêvé ne sera pas facile : *Chaque arbre que nous avons planté ici me manquera le jour où nous reviendrons...* Si l'exil a été douloureux, le chemin du retour sera parsemé d'embûches.

Durant l'ère des Talibans et dans les villages pakistanais près de la frontière où règne un ordre néo-taliban aujourd'hui, les télévisions et radios sont toujours bannies, de même que les photos et toute manifestation culturelle, même au sens le plus large possible, y compris les cultes locaux et les fêtes non islamiques. Comme le résume bien Olivier Roy : *Ici, c'est aussi la culture au sens anthropologique que visent les néo-fundamentalistes : les systèmes symboliques qui font une société*<sup>190</sup>. Pour les femmes verrouillées dans leurs maisons et coupées du monde, cette privation est des plus cruelles.

Le camp de Khewa, étudié jusqu'en 2005, régi par RAWA présente une situation beaucoup plus moderne que tous les autres camps de la région, plus proche des milieux urbains pakistanais et afghans. De plus les configurations qui s'y présentent présagent celles qui se trouveront à Kaboul par la suite où la mixité est imposée à l'air les nouvelles situations de travail dans les

---

<sup>189</sup>Landays en pachtou traduits par Faridoo et Shafik Atal.

<sup>190</sup> O. Roy, *op.cit.*, 2002., p.146.

bureaux et appelle une reformulation des codes.

À Khewa, la jeune génération se crée ses propres référents, fondés sur tout ce qu'ils happent à partir des courants culturels les plus différents. Devant des clips américains sur les DVD copiés en quantité industrielle sur des DVD au Pakistan ils ont le sentiment d'avoir découvert une culture qui leur est propre, sans référence aux goûts des générations précédentes. Leurs univers imaginaires englobent à présent un monde urbain et anonyme, celui d'un New York, d'une Californie mythifiés, loin du cinéma pathane ou des légendes persanes. Au camp, les garçons font des concours de 'Moon Walk' chacun essayant d'imiter Michael Jackson. Néanmoins, le spectacle de la sexualité étalée sur l'écran embarrasse les jeunes spectateurs, surtout les adolescentes, qui ne savent pas vraiment comment l'intégrer dans leur conception du monde et des relations entre les sexes. De timides amourettes ont lieu au camp, à coup de mots cachés, d'échanges de regard, de brèves rencontres entre deux cours : ce sont peut-être les films qu'ils ont qui les enhardissent ce qui représente un risque considérable dans la prude société du camp. Cependant, ce n'est pas pour autant que les garçons se montrent plus tolérants pour leurs sœurs. Néanmoins, celles-ci commencent à insister sur leur droit à émettre un avis sur le choix de leur époux, d'autres vont jusqu'au refus du mariage, proposition subversive parmi toutes. Devant une interlocutrice étrangère, il est possible d'affirmer une opinion de ce genre, ce qui est moins sûr quand elles sont affrontées à ceux qui sont réellement habilités à prendre les décisions concernant leur avenir. Pour les garçons, les représentations sexuelles des vidéo-clips demeurent cohérentes dans l'ordre machiste conventionnel, une variante sur le statut de la femme en tant qu'objet sexuel. Dans le pensionnat de garçons du camp de Khewa, pour parler de leurs amours, ils ont recours aux métaphores d'automobiles : en décrivant 'leur' Corolla, Mercedes, voire leur bus pakistanais, ils font allusion aux jeunes filles du camp. Quelques années auparavant, une jeune fille avait tenté de se suicider parce que, selon un jeune informateur, elle avait entendu son amoureux déclarer à ses camarades qu' *il allait se débarrasser de sa vieille voiture cassée*. Le code constitué par ces garçons demeure proche des pratiques locales, et à plus d'un niveau. Ici, les camions sont décorés de manière extrêmement élaborée et colorée, on y accroche même une version métallique des bijoux traditionnels : en vérité ces véhicules ressemblent à des mariées. Les garçons paraissent avoir intériorisé un double registre de références concernant la domination masculine dans un pays où les femmes ne sont d'ailleurs jamais au volant. Dès l'âge de douze-treize ans, soit quand la longueur de leurs jambes leur permet d'atteindre les pédales, les garçons qui en ont la possibilité se mettent à conduire dans les ruelles comme sur les autoroutes.

À cause de la montée néo-fondamentaliste en Afghanistan, la majeure partie de la production chantée en langue pachtoue s'est faite au Pakistan, au NWFP, et les cassettes circulent en Afghanistan : les chanteurs tels que Rahim Shah sont particulièrement adulés par un public

féminin pour leurs chansons d'amour où les références politiques à la liberté sont goûtées de tous. De 2002 à 2008, la situation fut inversée, quand la coalition intégriste du MMA (Mutthahida Majlis Amal) était au pouvoir et une censure totale écrasait toute expression musicale ou visuelle. Les disques et cassettes étaient interdits à Peshawar comme elles l'étaient à Kaboul à l'époque des Talibans : des autodafés ont été organisés dans les bazars où des milliers de disques et de films ont été brûlés, y compris des vidéos de matchs de cricket parce qu'on pouvait y voir un profil féminin. En février 2004, Gulzar Alam, un des chanteurs pathanes des plus connus au Pakistan, a été arrêté et battu par la police et mis en prison parce qu'il chantait à un mariage<sup>191</sup>. Les auditeurs qui continuaient à écouter cette musique (importée à présent de Kaboul) le faisaient désormais dans la plus parfaite illégalité. Sur les affiches dans toute la ville, les visages féminins étaient recouverts de peinture noire, mais en dépit de cela, les photos de ces mêmes stars s'échangent et se collectionnaient avidement parmi des jeunes qui s'empressent – en secret – d'imiter leur look. Le même régime sévit aujourd'hui (2010) dans toutes les zones contrôlées par les Talibans au Pakistan et en Afghanistan.

### **Depuis la chute des Talibans**

Depuis la chute des Talibans, les chaînes de télévision montrent librement en Afghanistan les films indiens, préférés à toute autre production cinématographique. Les comédies sentimentales indiennes, même les video-clips, construits sur le modèle de ces contes, qui remplacent les fables anciennes dans le monde fantasmagorique des femmes. Par le biais de la télévision, des vidéo-cassettes et en ville par les DVD, la culture mondiale a pu atteindre les femmes enfermées au fin fond de la planète, cassant de façon virtuelle leur enfermement. D'ailleurs, les mœurs pachtounes – des histoires de vengeance et d'oppression – ont été souvent le sujet de films indiens, en particulier *Escape from Taliban* (2003) interdit au Pakistan. Les femmes réfugiées au Pakistan – contrairement à celles d'Iran – n'ont jamais cessé de regarder les films indiens, sauf dans les camps d'obédience talibane ou neo-fondamentaliste où la télévision était interdite. Néanmoins, les histoires à dénouement heureux ne sont pas les plus prisées parce qu'elles sont foncièrement incompréhensibles. Dans la société du sous-continent où l'amour partagé est si rare, la passion est présentée comme un accident fatal parce que contrevenant inévitablement au pouvoir patriarcal : le malheur est donc le prix normal à payer pour une pareille transgression. Le seul espoir des filles est que le mari choisi ne soit pas trop vieux, ce qui devient de plus en plus difficile depuis la guerre et l'augmentation des tarifs des douanes.

Certains landays, relevés par Majrouh mettent en scène une situation banale :

---

<sup>191</sup> « Trying to be Taliban': Islamist coalition controls Pakistani province » David Blair, The Daily Telegraph, London, February 17, 2004.

*Oh mon Dieu ! Tu m'envoies de nouveau la nuit sombre  
Et de nouveau je tremble de la tête aux pieds car je dois monter dans le lit que je hais*<sup>192</sup>

Les films servent donc d'exutoire à des fantasmes inavouables et d'échappatoire. Les plus populaires repassent très souvent sur les chaînes locales et sont disponibles à la location au bazar à des prix très bas (10 roupies pour 24 heures, une somme équivalente dans les communes afghanes), les personnages sont connus des spectatrices qui se réjouissent d'avance de les retrouver, et les jeunes filles reprennent les répliques en chœur. Les noms des stars, appelés par leur prénom, habitent les conversations comme les imaginations, au même titre que les membres de la famille la plus rapprochée.

Depuis 2007, la situation l'offre s'est démultipliée en Afghanistan à travers les innombrables chaînes de télévision indépendante et l'accès au satellite. Cependant, les téléspectateurs afghans conservent leurs préférences. Ce sont les séries télévisées indiennes modernes qui sont le plus prisées et de loin : liés histoires de familles sont au cœur de la thématique et tout se passe dans des décors luxueux, façon quatre étoiles, ce qui ne restreint nullement le processus d'identification recherchée, par plus que les contes persans. Presque chaque chaîne a repris les droits sur une série. Celles-ci sont montrées de façon échelonnée, de six à onze heures du soir ; ce qui permet au téléspectateur afghan de passer la soirée rivé devant cette nouvelle mythologie indienne, doublée en dari. La durée du plaisir est liée à la quantité d'électricité allouée dans son secteur, trois heures en moyenne nationale. Une série très prisée s'appelle *La belle-mère fut jadis une belle-fille* (*Kabhi Saas be Baho* te en dari *zamanay khusho ham aroos bud*) et met en scène un drame transgénérationnel où la petite bru maltraitée devient progressivement une belle-mère aussi cruelle que celle qu'elle a eu à subir dans les débuts de son mariage. On imagine le succès d'un pareil thème, auquel toute Afghane peut s'identifier, de loin ou de près !

## **Disruptions sociales en temps de guerre**

### **Du malheur à la catastrophe, une étude de cas**

*Le malheur ('gham')* est le vêtement du Pachtoune<sup>193</sup> dit un proverbe parmi les plus cités. Toute vie féminine rurale se présente traditionnellement comme une suite ininterrompue de moments pénibles, mais qui ne sont pas perçus comme étant tels parce qu'il n'y a aucune attente de facilité. Enfant, elle n'a pas le temps de s'amuser, elle doit aider à la maison, porter les bébés à peine plus petits qu'elle-même tandis que les garçons jouent. La notion de l'enfance elle-même surtout pour les fillettes,, comme période d'insouciance formative demeure absente, comme nous l'avons vu

---

<sup>192</sup> *ibid.* p. 23

<sup>193</sup> B. Grima, *op. cit.* p. 150.

plus haut. Les réfugiées qui ont séjourné en Iran en particulier sont revenues avec une notion de la particularité de l'enfance, à cause de la présence de jardins d'enfants et d'une importante littérature enfantine. Plus encore les médias ont apporté la vision désordonnée et déconcertante d'un monde alternatif

On retrouve ce même statut féminin dans nombreuses autres sociétés musulmanes, y compris en Kabylie décrite par Camille Lacoste-Dujardin : *Là où elle est arrivée par naissance, elle n'a guère de droits, elle n'est qu'une simple passagère, membre de seconde zone, bénéficiant un temps du gîte et du couvert*<sup>194</sup>. Des dictons afghans confirment que *la fille n'est que de passage à la maison* et qu'on ne fait que *l'engraisser pour le compte d'autrui*. Effectivement elle sera mariée aussi jeune que possible et il lui faudra supporter la brutalité quotidienne d'un mari qu'elle n'a pas choisi et d'une belle-mère qui tient à rentabiliser l'investissement de la compensation matrimoniale. Ces tribulations rentrent dans la norme, au même titre que le risque élevé de mourir en accouchant ou de se voir supplantée par une co-épouse si aucun héritier masculin n'est mis au monde dans les premières années de l'union.

L'affliction inéluctable est au centre de la perception traditionnelle qu'ont les femmes rurales de leur vie, formatée par des formes sociales et culturelles précises. Les visites de condoléances (celles dites de *Gham*) sont, comme nous l'avons vu, l'occasion d'une expression codifiée de la souffrance, en dehors de laquelle les plaintes et lamentations sont généralement inconvenantes, en particulier devant des étrangers. De plus, la culture populaire, avec ses thèmes tragiques récurrents, constitue une mise en forme de toute la gamme de sentiments auxquels son auditoire peut s'identifier.

Néanmoins, il est possible de discerner ce qu'on pourrait nommer 'un seuil d'irrecevabilité' c'est-à-dire certains types de malheurs qui ne devraient pas avoir leur place dans le lot déjà douloureux des femmes et qui sont reconnus comme étant singuliers. La source de ces afflictions hors-norme est un dérèglement de l'équilibre social traditionnel par voie de guerre ou d'acte politique, selon les mêmes paramètres qui définissent la santé physique. Pour l'être humain comme pour la société, la stabilité dépend de la préservation du centre psychique et spirituel : toute intrusion est néfaste et doit être extraite du corps social, tout comme le mollah extirpe le djinn malfaisant du patient possédé, ainsi que nous le verrons plus loin. Les réformes en faveur des femmes émanant de gouvernements successifs ont été fatalement perçues comme une intrusion inacceptable, menaçant l'ordre social et par voie de conséquence les mécanismes maintenant l'honneur tribal et celui de chacun des hommes.

Quand une interlocutrice fait le récit de sa vie, celui-ci prend des formes particulières. Par

---

<sup>194</sup> Camille Lacoste-Dujardin : *Des mères contre les femmes, Maternité et patriarcat au Maghreb*, Paris, La Découverte, 1996, p. 82.

exemple, une situation anormale n'est pas dénoncée en tant que telle, mais est indiquée par voie détournée dans les expressions parfois paradoxales. Le ton, la déclamation, ou son contraire, l'énonciation monotone, les gestes comportent autant de jugements sur l'importance donnée aux différents événements. Ainsi en va-t-il de l'histoire de Mariam, responsable au camp de Khewa des ateliers de tissage de tapis. Tout n'est pas assimilé dans une continuité de désastres et les événements tragiques qui sont acceptables parce que traditionnels sont racontés avec pathos, alors que ceux qui sont issus de la rupture ne sont pas commentés, à peine pleurés devant un témoin extérieur.

Veuve avec cinq enfants à charge, Mariam est née dans un village reculé de la province de Farah. Son récit se déroule du présent vers le passé. Elle commence par son existence actuelle au camp, de la rencontre avec RAWA qui de toute évidence est l'expérience clef de sa vie ; puis elle en vient à la mort de son mari, son arrivée au Pakistan, et les conséquences sur son destin en tant que réfugiée, et pour conclure elle décrit son enfance.

*Quand mon mari est mort, mes beaux-parents ont dit, nous n'avons pas d'argent, tu dois trouver du travail pour nourrir tes enfants. Mais chez nous, au village, ce n'est pas possible, ce n'est pas honorable ; alors nous sommes partis pour le Pakistan. Comme il n'y avait personne ici de la famille de mon mari, je pouvais faire ce que je voulais, alors j'ai mendié, lavé du linge, fait du pain pour survivre. Nous avons vécu dans une tente. La première était en petits bouts de plastique, elle s'est déchirée et est partie en lambeaux, emportés par le vent.*

Dans un premier temps, la dimension personnelle n'est pas évoquée, seulement les perturbations dans sa vie l'obligeant à assumer la survie de ses enfants par des moyens qui la marginalisent tout en étant d'une dureté extrême. N'ayant pas de parentèle masculine dans le monde des camps au Pakistan, elle ne peut pas accéder à une quelconque aide, pas même aux distributions humanitaires, puisqu'aucun intermédiaire n'a avantage à secourir une veuve démunie et non apparentée. Mais de cela, il n'est même pas nécessaire de faire état, c'est le sort de toutes les femmes isolées comme elle. Si la fragilité de la tente est décrite, c'est pour évoquer le côté anormal de l'habitation. La faim, la maladie ne sont même pas mentionnées puisqu'elles font partie du lot habituel des paysans dans sa région et à plus forte raison dans les grands camps.

Ensuite elle retourne en arrière pour décrire son mari, un instituteur du village tué par la milice de Gulbeddin Hekmatyar : *Quelqu'un avait dit qu'on avait des bijoux. Dix hommes sont venus une nuit, ils nous ont battus. Je leur ai dit, si vous trouvez des bijoux ici, prenez-les. Ils m'ont tellement battue que je me suis évanouie. Quand je suis revenue à moi-même, mon mari était en prison. Le lendemain, ils m'ont ramené son cadavre. Je ne sais pas pourquoi ils l'ont tué. Gulbeddin n'aime pas les intellectuels.*

À nouveau, elle se cantonne aux faits qui sont à l'origine de son périple, à la brutalité

irrationnelle de l'agression qu'elle a vécue. C'est chez RAWA qu'elle a appris que le terme *roshanfekr*- ce qui signifie à la fois lettré et éclairé- *roshan* renvoyant à la notion de lumière et d'ouverture et *fekr* à celle de la pensée, terme traduit en anglais par RAWA par le terme 'intellectual'. Elle-même analphabète à l'époque, comme toute la population féminine rurale et c'est dans les cours d'alphabétisation de RAWA qu'elle apprendra à lire. Gulbeddin Hekmattyar et son parti Hezb-I- islami sont les ennemis de toujours de RAWA, ce qui confère une dimension supplémentaire pour Mariam qui a le sentiment non-exprimé de contribuer à la vengeance du meurtre de son époux en rejoignant le parti de ceux qui l'opposent. Cependant, l'évocation du malheur ressenti ne viendra que quand elle racontera sa propre enfance.

*Quand j'avais trois ans, ma mère est morte ; quand j'en avais cinq, mon père est mort. J'ai habité chez mon oncle paternel, il avait quatre femmes. Depuis quand est-ce qu'une belle-mère est gentille avec une orpheline ? Je nettoyait toute la journée et j'ai tissé des tapis. Elles donnaient à manger à leurs enfants, à moi en dernier ; à Eid, il y avait des sucreries et des vêtements neufs pour les autres enfants, jamais pour moi, j'étais toujours en haillons, je n'avais même pas droit au savon pour me laver. C'était trop cher pour une orpheline comme moi. Comment voulez-vous que quelqu'un s'occupe d'un enfant alors qu'il n'en est ni le père, ni la mère ? Quand j'étais petite, je pensais que j'étais l'orpheline la plus pauvre et la plus misérable au monde.*

Nous sommes dans une situation de malheur classique, le thème de contes comme Cendrillon dont des versions existent dans toute l'Asie centrale. Pour raconter cette partie de sa vie, elle change complètement de style et de ton, et se rapproche de la façon codifiée des Pachtounes de relater le malheur, sous forme de lamentations (*sanda*). Son récit est livré comme un conte, raconté en phrases rythmiques, ponctué de longs soupirs, le ton est passionné, scandé d'exclamations concernant l'aspect inévitable de son malheur, celui de l'orpheline mal-aimée par une belle-mère perfide, puis mariée à treize ans à un homme bien plus âgé qu'elle, destin qui n'a rien d'anormal mais qui autorise des épanchements émotifs supplémentaires, renforcés par de grands gestes. Mariam raconte les faits provoqués par la guerre d'une façon succincte, se bornant à l'énoncé des événements : le bouleversement de sa vie d'épouse et de mère de famille semble être la source véritable de son malheur. La guerre, les tueurs d'Hekmattyar, la liberté inopinée donnée par ses beaux-parents qui auraient dû continuer à s'occuper d'elle et de ses enfants, l'exil forcé, sa prise en charge de ses cinq enfants sans la présence d'un parent masculin sont autant d'éléments perturbateurs qui ne rentrent pas dans le cadre normal d'une vie ni dans un schéma de narration classique. Ils ne se racontent pas, pour ainsi dire, une allusion doit suffire, et tous les efforts vont vers la répression de tels souvenirs, de peur qu'ils ne viennent perturber la survie quotidienne.



## Ruptures de guerre

En trente ans de guerre, voire pour certains depuis le coup d'État d'avril 1978, tous les réfugiés – comme les Afghans restés au pays – ont perdu au moins un membre de leur famille, au combat, assassiné par une faction rivale ou enlevé puis disparu sans laisser de trace. Chacun a son lot d'expériences traumatisantes, tous ont connu des filles qui se sont tuées à la suite de viols ou par refus de mariages contraints avec des miliciens moudjahiddin ou Taliban. Le suicide ici est perçu comme un acte honorable – en fait la seule issue permettant la préservation de la dignité, selon des critères traditionnels que l'on retrouve dans nombre de contes (voir plus bas). À peu près toutes les femmes ont vécu des épisodes de brutalité inouïe et ont ressenti l'angoisse de ne pas subvenir aux besoins de leurs enfants qui trop souvent sont morts, faute de soins. Les restrictions spatiales imposées par les Islamistes et qui ont empêché les veuves de travailler pour soutenir leur famille rentrent dans cette catégorie de tribulations.

Tout exil provoque fatalement une souffrance matérielle et morale pour les hommes et les femmes. Il est certain que, comme pour toutes les situations extrêmes, cette affliction est proportionnelle au niveau de ressources caractéristiques du style de vie en temps de paix et qu'elle influera sur la capacité d'adaptation. Pour résumer, une femme rurale habituée dès la naissance aux restrictions et à la brutalité quotidienne des façons de faire traditionnelles ne souffrira pas de la même manière que sa cousine de Kaboul, ancienne employée logée dans un immeuble moderne. Certes, toutes deux endurent le malheur de façon toute aussi intense, mais pour des raisons différentes.

Cependant, les conditions génèrent un type d'affliction liée à ce qu'on pourrait appeler la tyrannie de l'arbitraire et des compromis transitoires qui touchent les femmes de tout milieu. Dans les camps de réfugiés au Pakistan, elles se sont retrouvées au centre d'une série de contraintes les enfermant comme autant de cercles concentriques. Les départs forcés, l'arrachement à la terre, les dangers du périple, l'incompétence fréquente des passeurs, la traversée des frontières jalonnent chacun des récits d'exil, rendus plus poignants encore quand il s'agit de veuves voyageant seules avec leur nombreuse progéniture, à la merci des milices comme des loups errants. Il arrive même que les femmes désespérées finissent par vendre leurs filles en route à des marchands qui, selon l'organisation caritative *Save the Children*, organisent la frontière des ventes aux enchères d'enfants âgés de cinq à dix-sept ans<sup>195</sup>. Une fois qu'elles sont arrivées, à chaque époque la confrontation avec la bureaucratie anarchique des camps achève de les déposséder de leurs repères, d'un contrôle (même minime) de leur propre existence. Les nouvelles configurations de pouvoir qui reprennent en les transformant les structures de village et

---

<sup>195</sup> Andrew Bushell : «Sale of children thrives in Pakistan», *Washington Times*, 21/1/2002

la fausse familiarité qui en résulte sont particulièrement déroutantes. Si les cercles extérieurs de ce nouvel enfer sont formés par ces éléments militaires et parfois humanitaires, les femmes sont étouffées par un anneau légal composé d'un mélange opportuniste de droit tribal et de Chari'ah, reconfiguré dans les circonstances de guerre et d'exil de façon bien plus rigide que tout ce qu'elles ont pu connaître jusqu'ici, ce que nous avons vu dans les chapitres précédents. Aux schémas de domination familiale traditionnels, vient s'ajouter la pléiade d'instances gouvernementales tant afghanes que pakistanaises diversement légitimées, dont la justification est souvent arbitraire. Le chef de camp, le gouverneur pakistanais, les nombreux intermédiaires, les représentants mandatés ou non des différents partis afghans, les mollahs exercent leur autorité à des degrés divers sur la population entière des camps. Si ces hommes revendiquent une appartenance politique individuelle, ils sont unis dans le maintien des formes sociales patriarcales et surtout des attitudes rigides envers les femmes.

Toutes ne font que subir des injonctions toujours autoritaires de ces instances qui démultiplient et exacerbent le pouvoir patriarcal familial initial, au fur et à mesure que le régime islamiste s'impose dans tous les camps. Ballottée à travers de complexes modes de contrôle, la vaste majorité se retrouve ravalée au rang d'objet absolu, leur domination légitimée par l'application supposée de règles religieuses ou coutumières. Elles n'ont que leur mauvaise humeur ou leurs coups de colère pour répliquer. Et d'ailleurs ce sont les plus faibles dans leur entourage qui en feront les frais, les gifles pleuvent sur les jeunes brus et les enfants. Ces derniers s'empressent de se précipiter dehors et deviendront la proie d'exploitations renouvelées surtout à proximité des villes.

Au-dessus de tout, comme nous l'avons vu, la guerre annonce fatalement la rupture des façons de faire et des modes de survie socialement acceptables. La perte d'un mari signifie presque toujours l'exclusion sociale et la misère. En dépit de la prise en charge accordée par la pratique usuelle dans la société traditionnelle, en temps de crise et de pénurie absolue, une veuve n'a personne vers qui se tourner pour l'aider avec ses enfants toujours nombreux. Dépourvue de ressources, de formation professionnelle et du capital social lui permettant de braver les interdits devant toute prise d'autonomie, la veuve rurale est condamnée. La façon dont Mariam a géré sa situation n'est pas fréquente, sans toutefois être exceptionnelle : avec cinq autres veuves et leur progéniture respective, elles ont affrété une camionnette pour les conduire au Pakistan, y sacrifiant toutes leurs économies. Mariam était la seule à ne pas avoir de membres de sa belle-famille sur place à qui rendre des comptes et dont l'honneur était à sauvegarder en priorité sur sa propre survie. C'est une chance qu'elle reconnaît et qui ne touche pas la plupart de ses congénères, cloîtrées dans leurs tentes et leurs enclos.

La dépossession caractéristique des réfugiés n'autorise aucun relâchement des mécanismes de préservation de l'honneur, au contraire. La disparition de toute ressource économique n'a fait que

renforcer le maintien du capital symbolique de la respectabilité, par le biais d'un contrôle accru des femmes, légitimé par la référence islamiste continue à partir des premiers exodes vers le Pakistan. C'est le sens qu'il faut donner, on l'a vu, à la restitution du *purdah*.

Si le mode de vie basé sur la ségrégation des sexes a été intégré depuis l'enfance dans un espace familial, dans un camp la compression dramatique des ressources et des possibilités rendent ces restrictions impraticables. Elles sont source de souffrance réelle, alors qu'elles n'étaient pas perçues de la sorte dans la vie avant guerre, d'autant plus importante que la mobilité féminine est bien plus restreinte spatialement dans un camp que dans les villages. La plupart du temps, même en plein désert, les femmes ne peuvent quitter le périmètre de leur enclos, et tout au plus jusqu'à la bâtisse voisine, que revêtues d'une asphyxiante burqâ en nylon bleu. L'accès aux soins médicaux, à l'assistance, comme chez les Talibans, leur est parfois interdit, à cause de l'absence d'un parent proche (*mahram*) <sup>196</sup>pour les accompagner, avec des conséquences désastreuses pour leur santé. Pour braver ces interdits il faut un courage exceptionnel, comme celui de Mariam dont le cas a été décrit plus haut.

Dans le camp à tentes de Jalozai (qui représente la première étape de presque tout exil précipité, sauf pour les riches) après le début des frappes américaines à la fin 2001, des familles entières étaient souvent logées dans de minuscules tentes, confectionnées par les femmes, avec un tissu en vente au bazar ou avec ce qu'elles récupéraient dans les déchets. Souvent, il n'y avait de place que pour deux ou trois adultes assis durant la journée, et la cuisine était réalisée à l'extérieur quand les femmes se regroupaient autour d'un maigre foyer entre quelques briques. L'eau gardée dans des récipients ouverts était souillée, avec des conséquences sanitaires prévisibles. Cependant, si les hommes allaient faire leurs besoins quasiment publiquement – une pratique qui s'observe dans toutes les grandes rues pakistanaïses où ils se soulagent dans les caniveaux –, ce n'était guère possible pour les femmes. L'éloignement des latrines, voire souvent leur absence, les empêchait de s'y rendre avant la tombée de la nuit. Cette situation constitue un problème grave quasiment universel dans de nombreux camps de réfugiés. tant du point de vue sécuritaire que sanitaire. Les rescapés des camps de concentration nazis qui étaient assujettis à la même difficulté en parlent comme d'une véritable torture. L'absence d'eau dans la région, tout comme en Erytrée ou au Moyen-Orient, rend cette situation plus aiguë encore. L'hygiène est presque impossible et la gale et autres maladies de peau sont légion. Dans les camps construits, des latrines sont présentes dans l'enclos.

Dans l'immense camp de Jalozai, visité en décembre 2001, des gardes repoussaient avec les crosses de leurs kalashnikovs ou des bâtons ces ombres bleues vers leurs tentes misérables, dès

---

<sup>196</sup> Les parents qui peuvent faire office de *mahram* sont ceux qui sont autorisés à cette proximité physique par la religion, soit le père, le fils ou le frère, les oncles paternel et maternel, le neveu du côté du frère comme de la sœur ; aussi bien que les beaux-parents et les gendres.

qu'elles s'en écartaient pour s'approcher des rares visiteurs (comme moi-même), qui, eux aussi, étaient chassés aussitôt avec une égale violence.

Si le système social arbitraire, incarné parfois par ces garçons qui empêchent leurs mères veuves et leurs sœurs d'obtenir une aide pour survivre, ce n'est pas la tyrannie de l'institution patriarcale qui est mise en cause par ces femmes, mais ses effets qui sont perçus comme générateurs de souffrance parce que produits, pour les femmes par la guerre. C'est la connaissance d'alternatives, par le biais des médias globalisés et des campagnes de sensibilisation qui amorcent une prise de conscience de l'irrecevabilité de ces modes croisés de domination. Ce n'est que dans un troisième temps qu'un regard critique se posera sur les aspects les plus répressifs de la tradition et la politique islamiste à l'œuvre, sans toutefois que la totalité soit mise en question même par les plus militantes.

Cependant, c'est la protection des femmes qui est invoquée pour légitimer ces pratiques de réclusion dans les camps, contrairement aux villages. On craint les agressions sexuelles et les enlèvements devenus plus fréquents à partir de la guerre civile. Selon Amnesty, de nombreuses jeunes filles et femmes afghanes avaient été enlevées par les Moujhadins, pour être épousées de force ou revendues en tant que prostituées sur le marché pakistanais<sup>197</sup>, trafics qui subsisteraient encore.

Le viol constitue un acte de guerre non seulement contre les victimes, mais contre les familles entières, ce qui explique sans doute la pratique systématique de viols dans les pays de culture musulmane en guerre comme ceux perpétrés par les miliciens serbes dans les villages bosniaques. Sur l'échelle des valeurs, le viol (ou la suspicion d'une sexualité non-reglementaire) constitue sans doute le pire désastre qui puisse advenir à une femme afghane (ainsi qu'à des femmes d'autres communautés musulmanes rurales, dont les Palestiniennes). L'autre, l'homme étranger, le moudjahid appartenant à un parti ennemi, le voisin non-apparenté dans le camp, le paysan pathane, le médecin pakistanais ou américain est perçu dans sa menace sexuelle envers les femmes considérées comme trop faibles mentalement ou physiquement pour leur résister : le viol ou un acte sexuel librement consenti dans ce contexte sont équivalents. Cette hyper-protection cache, plus que tout, la crainte d'une conduite indépendante de la part des femmes. Dans les deux configurations, l'honneur du groupe familial serait compromis au point de justifier l'assassinat de la victime par les membres de sa propre famille, en tant que 'meurtre d'honneur' parfois déguisé en suicide.

*Nos hommes sont des sauvages, c'est pourquoi il faut cacher nos femmes, pour leur bien* déclare un notable du camp pro-Taliban de Sharwali, qui interdit à celles de sa maisonnée de quitter

---

<sup>197</sup> «Women in Afghanistan : A human rights catastrophe» Amnesty International, 27 May 1998

l'enclos, même pour aller jusqu'au fond de l'allée.

Au bout d'un quart de siècle au Pakistan, celui-ci perd peu à peu sa qualité de terre d'accueil pour les réfugiés pour devenir, dans les représentations une contrée foncièrement hostile, sinon tout à fait ennemie. Même si la culture et les façons de faire sont pratiquement identiques d'un côté de la frontière et de l'autre. Comme pour les réfugiés palestiniens installés au Liban, le fait de partager une langue et une culture communes ne diminue pas la méfiance de part et d'autre<sup>198</sup>. Une construction des différences en différends sert à maintenir les distances et finalement à renforcer l'autorité familiale menacée par l'ouverture à des possibilités nouvelles. Si, comme, nous l'avons vu, la solidarité d'origine entre Pathanes et Pachtounes s'est effritée au fur et à mesure que ces hôtes ont prolongé leur séjour, l'animosité a été intériorisée par les réfugiés eux-mêmes dans les camps, même s'ils ont été relativement exemptés de la répression qui opère en ville contre les réfugiés urbanisés. Le Pakistan représente donc un terrain néfaste, l'hostilité est reportée dans le camp lui-même, surtout dans les plus grands, habités par des unités familiales étanches, provenant des diverses parties de l'Afghanistan ou alors des segments différents d'une même tribu, donc de toute façon des ennemis potentiels. Comme au Liban jusqu'au durcissement de l'OLP dans les camps, le maintien de la différence entre soi et l'autre (l'alter-ethnique) passe par l'intensification des restrictions spatiales et personnelles des femmes au nom de la 'protection'. Une promiscuité inter-ethnique menace fatalement ce qui reste de l'honneur familial qui ne peut être préservé que par la limitation absolue de la circulation des femmes qui dépend en première instance du bon vouloir du chef de famille. En tant que grille de domination, c'est une structure imposée sur un monde informel, offrant un mode d'intelligibilité et de repères en toute situation. En l'absence d'autres options, ces restrictions sont acceptées et intériorisées par les femmes élevées sans le sentiment d'avoir une individualité propre, les intérêts de la famille incarnés par ses membres masculins, dominant toute autre considération.

### **La douleur de l'exil au camp de réfugiés et la compensation du *Watan* imaginé**

La comparaison avec un état antérieur est source d'infinie douleur. Ainsi les femmes exilées juste avant les Talibans pâtissent plus dans les camps que celles élevées au Pakistan, puisque les premières ont vécu d'autres façons de faire que la répression absolue décrétée par les chefs de guerre islamistes puis les Talibans dans les camps. Cependant, elles n'ont jamais connu cette flexibilité même minimale de la vie en milieu rural. La liberté infime de pouvoir se rendre jusqu'à un potager ou chez une voisine ou d'entreprendre un quelconque commerce de lait caillé n'aura

---

<sup>198</sup> Rosemary Sayigh, « Remembering Mothers, forming Daughters, Palestinian women's narratives in refugee camps in Lebanon », in N. Abdo and R. Lentin (eds), *Women and the Politics of Military confrontation, Palestinian and Israeli gendered narratives of dislocation*, New York, 2002, p.60

jamais été la leur, et donc le sentiment d'injustice et de privation à ce niveau personnel leur est épargné – et renforce le fatalisme et la passivité. Cependant le récit souvent idéalisé de la vie 'd'avant' génère également un manque, Pour les jeunes brus de quinze ans, importées d'un bidonville pakistanais ou d'un autre camp, les litanies de leur belle-mère provoquent une nostalgie presque intolérable de potagers et de vergers, quasiment inimaginables dans un désert de cailloux. Parfois des jeunes brus se mettent à décrire en détail des jardins et des champs qu'elles n'ont jamais connus : un peu comme si elles s'étaient approprié le rêve de leurs belles-mères en s'identifiant, jusqu'à un niveau fantasmatique, à la ferme lointaine. Le lien à leur propre passé, voire à leur famille de naissance, est ainsi lentement raboté.

Néanmoins, c'est ainsi qu'un sentiment national pour l'Afghanistan – et non seulement pour la terre familiale – s'est forgé auprès de la population exilée, pétri de nostalgie et un sentiment de communauté induit par une expérience partagée. Il en est de même dans les camps palestiniens, où les mères et les belles-mères par leurs histoires, leurs façons de faire, les berceuses et la cuisine façonnent le lien avec la Palestine auprès de filles trop jeunes pour l'avoir connue.<sup>199</sup> Cependant ces dernières trouvent un exutoire dans l'espace public à travers le militantisme palestinien féminin. Aujourd'hui en Afghanistan, en dehors des écoles et des structures d'État qui demeurent faibles, ce sentiment d'un destin national collectif semble être retombé et c'est la trame des appartenances localisées, communautaires et familiales qui sont redevenues les priorités absolues.

Pour la jeune génération qui a grandi dans les camps, la présence d'un discours générique sur la terre perdue produit une image élargie du pays, partagée à travers les rencontres au camp, dans les cours d'alphabétisation, au dispensaire et aussi transmise par le discours médiatique tel qu'il est perçu à la télévision, même si elles ne comprennent pas l'ourdou. C'est en fonction du pays d'origine (et non d'un territoire tribal) qu'elles sont définies en tant que réfugiées d'un pays. Cela leur confère des droits spécifiques et, surtout depuis les événements du 11 septembre, un éclairage médiatique particulier. La prise de conscience du *watan*, de la nation afghane dans son ensemble, vient avec l'alphabétisation : quand des réfugiées apprennent à lire dans la langue officielle, le dari (souvent une langue étrangère pour les non-persanophones), le sentiment d'arrachement à un bien collectif est d'autant plus aigu et sert à construire un patriotisme fondé sur un territoire commun. Pensée renforcée parce que partagée, puisque les réfugiés scolarisés dans les camps (les garçons ou les filles, enfants ou femmes adultes) côtoient souvent des condisciples d'autres ethnies. Peu liées avant la guerre, elles sont devenues, sur le sol étranger, des compatriotes solidaires. La découverte d'une identité féminine partagée à travers les épreuves

---

<sup>199</sup> Rosemary Sayigh, « Remembering Mothers, Forming Daughters, Palestinian Women's narratives in refugee camps in Lebanon » in Nahla Abdo and Ronit Lentin, *Women and the Politics of Military Confrontation, Palestinian and Israeli Gendered narratives of Dislocation*, Berghahn New York 2002 p. 63.

auxquelles elles sont soumises, toutes ethnies confondues, contribue à élaborer une certaine confiance en elles-mêmes. Ce qu'on pourrait appeler des cours de patriotisme fait partie intégrante de l'enseignement général quand il est proposé, puisqu'ils sont censés préparer ses adhérentes au retour au pays. Même dans la maternelle du camp de Khewa, l'apprentissage de chants patriotiques est au programme ; il s'agit réellement de la constitution d'une culture nationale, dépourvue de spécificité religieuse ou tribale

Ainsi Arzo qui se rend au cours et en très fière, le percevant comme une forme d'émancipation honorable qui lui permet d'articuler des opinions politiques de façon emphatique qui rappelle celle des lamentations ritualisées :

*La première honte pour nous, la plus grande douleur c'est de se retrouver ici, hors de notre pays, par les actions de nos propres frères.* La guerre civile explique-t-elle, est infiniment plus dégradante que celle contre un ennemi extérieur à cause de la fin des solidarités et de l'atteinte faite aux familles. Dans la cour de son enclos elle a accroché une sorte d'ardoise improvisée où elle s'exerce à l'écriture avec ses belles-sœurs : parmi les mots inscrits 'Afghanistan' et '*watan*'. La fragilité du projet politique afghan est source de pessimisme mais néanmoins fournit un idéal qui sert à imaginer un avenir.

Dans une perspective nationale élargie, les meurtres de sang, toujours tragiques pour les femmes, prennent une dimension d'absurdité que les hommes, enfermés dans l'accomplissement de ces actes, ne perçoivent pas toujours : *Je suis contre ces meurtres*, continue Arzo, *il faut qu'on sauve notre pays d'abord avant de s'entre-tuer comme ça.* Alors qu'une parente proche vient d'être assassinée, elle a pris la décision exceptionnelle, avec l'accord de son mari, de ne pas en informer son jeune frère de douze ans au camp, parce que la vengeance lui incombe. Amina que nous rencontreront plus loin, prise en plein dans un processus de *badal*, n'émet aucun jugement sur cette coutume meurtrière, inquiète seulement pour son fils qui risque d'être assassiné pour avoir épousé une jeune femme de son choix. Selon toutes les informatrices, ces meurtres se sont démultipliés au pays, générant des cycles de vengeance qui se poursuivent parfois par-delà des frontières, jusque dans les camps et les villes au Pakistan voire en Iran. Cependant, pour la première fois, quelques femmes d'origine rurale, jusqu'ici écartées de toute notion politique, sont capables à présent de poser un regard critique, indépendant de l'appréciation masculine, sur une institution placée au fondement de la pratique coutumière. Au retour dans le pays, elles n'auront plus la latitude d'opinions politiques, confrontées à la survie immédiate. Mariam, déjà rencontrée dans le présent travail, revient dans son village à Farah en 2006 après la fermeture du camp de Khewa. Elle travaille dans les vignobles de son frère qui l'accueille parce qu'elle est veuve. Ce retour ne s'est pas fait dans la joie, elle regrette presque la vie dans le camp où la circulation était bien plus aisée. À présent, ce qui l'inquiète de plus, c'est la politique de désarmement mise en place par les forces américaines sur le terrain : *On nous enlève nos fusils, comment on va se*

*défendre, ici on est entourés d'ennemis.* La politique de la capitale lui paraît floue, seules comptent les ramifications locales et la lutte féroce des intérêts divergents au sein de sa propre communauté.

### **Aux frontières de l'inacceptable**

Où commence le sentiment de subir un sort injuste ? Toute souffrance n'est pas synonyme d'outrage puisque la douleur physique ou morale, contrairement à l'Occident, est censée faire partie du lot quotidien. Les circonstances sont déterminantes et non pas la quantification de blessures et de sang versé. Par exemple, une femme qui n'a jamais souffert de porter une burqa quand elle sortait dans son village, pâtira de l'obligation de la revêtir dans la ruelle devant son propre enclos à l'intérieur d'un camp. De même, si elle accepte des coups de bâton (voire un bras cassé) de son mari comme une fatalité inévitable inhérente au mariage, une rebuffade de la part d'un quelconque officiel inconnu dans une administration sera mal vécue au possible. C'est bien ce qui rend l'analyse des statistiques établies par des agences occidentales difficiles à interpréter. Dans une enquête menée par le groupe *Physicians for Human Rights* sur la situation des femmes afghanes de 2001 durant l'ère Taliban, 5 % de l'échantillon de celles qui sont interrogées en Afghanistan et dans les camps pakistanais avouent avoir subi des actes de violence comprenant la détention, des coups, des blessures provenant d'armes à feu, des viols, – ce qui constitue sans doute une baisse globale de criminalité publique comparée à l'époque du règne des Moudjahiddins. Pour une société où les femmes sont d'une part évacuées de l'espace public, donc moins exposées à ce type de violence et de l'autre, préfèrent taire tout ce qui peut représenter un déshonneur subi, de pareilles statistiques ne reflètent pas leur degré d'affliction réelle. En vérité, la forme d'enquête à dessein scientifique se révèle tout à fait inutile pour évaluer le palier de souffrance de ces femmes, but en premier lieu de ce rapport. Les femmes ne se sont pas plaintes de la violence domestique omniprésente ou des mariages forcés<sup>200</sup>. La gestion de l'intimité appartient de droit aux hommes de la famille et leur éducation les a dressées, dès la naissance, à subir passivement la brutalité normative. Sous les Talibans, l'oppression jusqu'ici diffuse s'est resserrée au nom d'une loi précise appliquée sans concessions. Les accommodements individuels négociables à travers les pratiques coutumières étaient désormais impossibles et le demeurent aujourd'hui encore (2010) dans les zones sous leur contrôle.

Il est possible de comparer les phénomènes d'oppression et d'ajustement dans différentes situations extrêmes. Les analyses de ces processus qui ont été entreprises par rapport aux camps nazis se révèlent instructives pour comprendre ce qui se déroule ici. Bien entendu, les camps de

---

<sup>200</sup> Women's Health and Human Rights in Afghanistan, A Population-Based Assessment 2002 Physicians for Human Rights Boston • Washington DC [http://www.phrusa.org/campaigns/afghanistan/Afghan\\_report\\_toc.html](http://www.phrusa.org/campaigns/afghanistan/Afghan_report_toc.html)



réfugiés, il faut le souligner, sont tout à fait différents en structure et en intention, et les réfugiés ne sont pas des détenus condamnés à mort comme en Pologne et en Allemagne durant la Seconde guerre mondiale.

Néanmoins, la coupure brutale avec le passé, le dépaysement, la perte de repères et d'environnement familiers, l'expérience de la guerre, la mort et la privation, puis l'arrivée dans un monde hostile et l'assujettissement à des formes d'autorité arbitraire ont suscité une typologie de réactions et de comportements en particulier dans les premières années. Dans sa recherche sur *L'Expérience concentrationnaire* Michel Pollak a décrit quatre formes d'ajustement à l'univers concentrationnaire, en fonction des ressources dont dispose une personne et/ou un groupe : *le repli sur soi, l'intransigeance, l'installation ou la conversion. La même personne peut adopter successivement l'une ou l'autre de ces formes*<sup>201</sup>.

Ces configurations se retrouvent dans les camps de réfugiés et ensuite en Afghanistan, après le retour : *Le repli sur soi... prend la forme du silence et de la résignation*. Tel est certainement le cas d'un grand nombre de femmes désorientées qui se sont enfermées dans leurs souvenirs et ont sombré dans la dépression. Bettelheim et Pollak maintiennent que c'est la petite et moyenne bourgeoisie des villes qui était la moins bien préparée pour la survie en déportation<sup>202</sup>. Une réfugiée venant d'un village reculé pâtira moins des conditions matérielles de l'existence au camp qu'une bourgeoise habituée à un certain confort urbain et un certain niveau de reconnaissance sociale ou professionnelle.

Initialement l'*intransigeance* et le refus étaient plus perceptibles chez les femmes, brutalement coupées de leur environnement et de leurs activités pour se retrouver dans une situation d'enfermement et d'oisiveté forcée. Durant les années de guerre, les hommes pouvaient partiellement compenser par l'action militaire, maintenant leur dignité et une activité honorable par la guerre et le travail. La situation s'est progressivement inversée après la fin de la guerre civile, quand les hommes ont perdu le recours honorable de la lutte armée pour miser sur un retour de plus en plus problématique. Le camp en tant de paix est devenu un lieu sans signification, véritablement un non-lieu dans le sens que Marc Augé donne à ce terme. Beaucoup d'hommes désœuvrés, d'autant plus que le retour au pays s'avère impossible, s'installent dans un état de dépression chronique, ce qui mène souvent au recours accru à l'opium, voire à l'héroïne. Un processus tout à fait comparable se déroule dans les villes et villages en Afghanistan où les hommes n'arrivent pas à assurer la survie financière des leurs et se tournent vers la toxicomanie

---

<sup>201</sup> Michael Pollak, *L'Expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 1990, p. 293.

<sup>202</sup> M. Pollak, *ibid.* p. 285.

qui accroît de façon vertigineuse. En revanche, les femmes sont perpétuellement enracinées dans le quotidien et l'immédiat. Le fait de s'inquiéter de ses enfants, de gérer leur survie repas après repas, de maintenir une fonction maternante permet une mise à distance de l'angoisse et de la douleur psychique en forçant les femmes à ne vivre que dans un présent matériel. Il en fut de même pour les femmes de Sarajevo qui pouvaient s'abstraire du danger quotidien des obus en concentrant toutes leurs énergies sur les soins de leur famille. L'exploration de possibilités nouvelles, surtout à Khewa, a été source de renouveau.

Certaines femmes, en particulier les veuves telles que Mariam, ont pu amorcer ce processus de façon précoce. Une raison sociale (l'absence d'hommes autour d'elle), sa forte personnalité et sa détermination de sauver ses enfants dans des conditions extrêmes ont remplacé un capital social et culturel qu'elle ne possédait pas. Elle a fait de la survie et du travail un mode d'opposition, renforcé après sa rencontre avec RAWA dont les membres disséminés dans les camps pratiquent une forme de résistance active qui, en revanche, s'apparente à celle des détenus communistes dans les camps nazis.

Comme l'explique Pollak, *L'intransigeance est associée aux convictions profondément ancrées d'une personne, au système des valeurs spirituelles, religieuses et intellectuelles*<sup>203</sup>. Pendant la guerre, les militantes de RAWA s'opposent simultanément aux agents du KHAD et aux représentants des partis islamistes. *L'installation et la conversion* ne s'appliquent pas initialement aux femmes, mais aux hommes qui collaborent à différents degrés avec les instances au pouvoir, avec les commandants militaires comme les organismes humanitaires. Dès le début des années 1980, les hommes avaient l'avantage de négocier avec les instances au pouvoir, voire à collaborer avec elles dans l'administration du camp, ce qui leur conférait une possibilité de survie supérieure à celle des femmes. Dans la communauté afghane exilée au Pakistan, sous la coupe des instances islamistes, les femmes n'ont pas eu accès à la promotion interne, Les compétences professionnelles ne leur ont été d'aucun secours et ces femmes instruites ont toutes cherché à quitter le NWFP, voire le Pakistan, pour pouvoir exercer leur métier à l'étranger. La résistance afghane n'a jamais voulu de représentant féminin, même quand un nombre de femmes parlant des langues étrangères vivait encore à Peshawar. Dans les camps, plus encore pour les veuves, le statut social d'avant-guerre ne compte pas dans cette société égalitaire par la misère et l'oppression unilatérale des femmes.

Néanmoins, un type d'*installation et de conversion* se remarque dans ce contexte également, lorsque les habitants d'un camp refusent de le quitter, en particulier depuis la chute des Talibans. Même quand elles ont l'option de rentrer sur leurs terres, de plus en plus de femmes ont voulu

---

<sup>203</sup> M. Pollak, *ibid.*p. 294.

rester, avec leurs enfants, dans la relative sécurité des camps jusqu'à ce que les forces pakistanaises les détruisent au bulldozer. Les dangers du retour paraissaient insurmontables et le sont toujours pour le million et demi de réfugiés demeurés au Pakistan aujourd'hui<sup>204</sup>.

---

<sup>204</sup> UNHCR, 13 mars 2009 : <http://www.unhcr.fr/cgi-bin/texis/vtx/news/opendoc.htm?tbl=NEWS&id=49ba3df02>

## SOUFFRANCE DU CORPS, SOUFFRANCES DE L'ÂME

### Souffrances du corps

#### Le mollah-guérisseur et le médecin

Dans les camps du Pakistan, puis dans les centres urbains en Afghanistan depuis la chute des Talibans, les habitants, souvent pour la première fois de leur vie, ont un accès relativement aisé à des soins médicaux gratuits ou à très bas prix, sous forme de dispensaires ou plus rarement de cliniques, équipés d'un laboratoire et d'une pharmacie. Dépendant des régions, les maladies les plus fréquentes comprennent la diarrhée, les troubles respiratoires, le paludisme, la fièvre typhoïde, la tuberculose, les affections de la peau, et les conséquences de la malnutrition. Il y a une certaine réticence à consulter pour les infections à effet visible sur le corps : depuis cinq ans environ des cas de plus en plus nombreux de leishmaniose ont été répertoriés, véhiculés par des moucheron infectés<sup>205</sup>. À cause des effets, semblables à la lèpre, les malades sont rejetés par le restant de la communauté, même l'acné des adolescentes est sujette à des quolibets. Souvent les femmes hésitent à aller consulter pour ces maux, même pour leurs enfants qui en sont les principales victimes.

Se déplacer vers le dispensaire présente des difficultés dans les grands camps. Les femmes vivant sous tente ne sont d'abord pas rassurées de laisser sans garde chez elles leurs enfants et leurs maigres possessions. De plus, il faut se faire accompagner d'un mahram, un homme apparenté qui l'escorte obligatoirement dans ses déplacements dans l'espace public. Il faut se frayer un passage entre les tentes, les bâtisses de terre, le cloaque ou le désert de poussière et d'ordures, selon les saisons. L'attente devant la grille du dispensaire peut être très longue. Dans les grands camps on fait la queue dehors par tous les temps, sous la canicule comme par une pluie battante. Néanmoins, cette situation est quand même meilleure que celle dans les villages afghans. Souvent les distances sont très grandes, il faut marcher pendant des jours. Et quand la structure hospitalière se révèle relativement proche, d'autres problèmes se posent. Il est mal vu pour une femme (surtout enceinte) de quitter le territoire familial pour confier son corps à espace public étranger. Nous y reviendrons en détail dans la section concernant les réticences devant les accouchements hospitaliers.

Bien que théoriquement gratuits, il y a des frais pour la santé comme pour la scolarité : les fournitures scolaires d'une part, les médicaments de l'autre, ce qui pose souvent des problèmes et oblige les familles à faire des choix : c'est au garçon qu'on réservera les soins et les études primaires. C'est que les garçons sont associés à un avenir en évolution, contrairement aux filles qui servent à maintenir la continuité, l'ordre ancien : c'est une des raisons pour lesquelles les

---

<sup>205</sup> OMS : «Relevé épidémiologique hebdomadaire», 27 août 2004 <http://www.who.int/entity/wer/archives/en/wer7935.pdf>

femmes emmèneront leurs filles en premier lieu chez le mollah. Le choix d'une médecine plus moderne et d'une scolarité qui n'est pas exclusivement religieuse constitue un investissement cohérent pour la famille entière dont les fils auront la responsabilité toute leur vie durant. Se rendre auprès d'un médecin qui administre un savoir occidental constitue à la fois la reconnaissance des limitations des façons de faire anciennes et le désir d'une amélioration. C'est une décision considérable.

Le mollah a préservé sa fonction, en particulier dans les zones rurales même quand il y a des dispensaires ou des hôpitaux. Ici, la consultation est une affaire privée, aspect qui importe aux patients et les époux montrent moins de résistance à ce type de déplacement. Très souvent, les femmes n'ont pas la permission des maris et des belles-mères de se rendre à l'hôpital, perçu comme un espace public : dans les camps de réfugiés, quand les hommes étaient à la guerre et les familles scindées, l'accès aux soins était plus facile. Elles s'y dirigeaient vers avec leurs enfants, ce qui rendait plus respectable leur déplacement : pendant l'examen du bambin, elles glissaient des questions plus personnelles, en fait la raison véritable de la consultation.

Chez le mollah, les soins sont personnalisés, les charmes et les amulettes sont fabriqués pour ainsi dire sur mesure et les patients participent au processus de guérison. Ce recours permet de contenir un problème dans l'entre-soi sans risque de débordements vers les institutions pouvant déposséder les familles de leur contrôle. Une influence maléfique est invoquée liée à un aspect personnel de la vie de la malade, le mauvais œil, le *nawaz*, qui donc doit être exorcisé par un traitement spécifique, des fumigations, des cérémonies, éventuellement un pèlerinage. Des charmes et des amulettes peuvent être proposés, comme les *tawiz*, formules écrites sur un parchemin et portées à même le corps ainsi que certaines pierres semi-précieuses, en particulier des turquoises. Des pâtes de verre colorées de bleu vif sont vendues au bazar mais servent de façon prophylactique : elles ne remplacent pas une consultation personnalisée en cas de problème. Épinglés sous leurs langes, les bébés arborent généralement des petits sacs enfermant ces amulettes, parfois une bague est cousue directement sur le maillot, à cause des vertus détenues par sa pierre sertie. Plus que tout, le mollah-guérisseur écoute les femmes et élabore avec elles une interprétation plausible de leur maladie, qu'elles paieront selon les résultats. C'est un des seuls espaces dans l'aire traditionnelle où la notion de femme-sujet est prise en compte. C'est le mollah qui pourra conseiller une visite aux sanctuaires en ce qui constitue encore un des seuls déplacements autorisés aux femmes. À l'époque des camps de réfugiés, en dépit de la fermeture officielle des frontières, celles-ci restent poreuses, en particulier pour ce type d'expéditions, tolérées par la police et les douaniers, comme s'ils reconnaissaient à ces transhumances féminines séculaires une valeur de protection pour l'ensemble de la communauté. Leur interdiction par les Talibans demeure un des griefs principaux à leur égard.

La confrontation entre le médecin et le mollah est celle de deux ordres sociaux différents, deux dimensions temporelles. Le mollah souvent regroupe les compétences des différents intervenants traditionnels. Il se sert de son propre corps dans la cure, en tant qu'intermédiaire avec le monde invisible, son travail s'apparentant à celui des chamans de l'avant- Islam. Il a repris à son compte les connaissances en herboristerie des guérisseurs, les *hakims*. Il faut ajouter que l'islam politique mettant l'accent sur l'étude exclusive du Coran, a contribué à diminuer les compétences du mollah qui n'étudie plus comme autrefois la médecine traditionnelle, au programme dans les madrassas jusque dans les années 1960. La perte de confiance est d'autant plus importante auprès de son éventuelle clientèle.

D'une certaine façon le mollah guérisseur représente tout ce que le médecin tente de dépasser, il ne peut être vu que comme primitif et arriéré, tandis que, aux yeux de ce dernier, le docteur a trahi la tradition et la religion en cherchant une compréhension du corps selon des paramètres étrangers, porteurs d'une idéologie subversive. Les Talibans avaient une conception particulière de la valeur des études de médecine, comme le témoigne un discours du ministre de l'Éducation cité par Christina Lamb, qui aurait déclaré lors d'une conférence à Herat que, si l'on désirait être médecin, il suffisait d'aller travailler pendant trois mois chez un boucher<sup>206</sup>. On ne s'étonne pas que les Talibans se soient complètement désintéressés des programmes d'aide humanitaire qui avaient assisté la population pendant toute la durée de l'intervention soviétique et la guerre civile, et continuent à attaquer les représentants des grandes ONG jusqu'à aujourd'hui.

Une partie de l'attrait de la modernité est la mise-en-spectacle de la maladie à travers tout un équipement mécanique, sous forme d'analyses, de radiographies, qui permet de faire montre des capacités du praticien. Le rite de la visite est important. Plus encore que le mollah que l'on vient voir chez lui, le médecin est toujours vu dans son environnement de travail ; le décor, la blouse blanche, les appareils lui confèrent pouvoir et renommée. Un traitement administré dans un local distinct et nécessitant un déplacement est d'emblée prestigieux, ce que savent et le mollah et le médecin. Dans les deux cas, il y a une contrepartie financière qui vient souligner la partie contractuelle de la transaction, les billets laissés au dispensaire étant souvent moindres que l'endettement auprès du mollah qui s'échelonne dans la durée.

Le rapport plus anonyme à la patiente au dispensaire a son importance : en se concentrant uniquement sur les symptômes de la maladie, le médecin reçoit et légitime la souffrance de la patiente qui se retrouve confortée par la reconnaissance de sa douleur. En comparaison, le mollah en s'adressant à la personne entière et à son histoire personnelle ne paraît pas prendre suffisamment en compte la particularité de certains maux. Comme le patient de la cure

---

<sup>206</sup> Christina Lamb, *The Sewing Circles of Herat, a Personal Voyage through Afghanistan*, New York/London Harpers Collins, 2002, p. 103.

psychanalytique, le malade est obligé ici d'endosser une certaine responsabilité, même passive, qui a actionné une réaction provenant du monde magique. En revanche, la médecine occidentale exonère d'avance le malade de toute responsabilité. Le trouble attaque de l'extérieur, le microbe étant assimilé à un félon inconnu et autonome et doit être vaincu par une contre-attaque médicamenteuse spécifique, contrairement à la sorcellerie qui fait toujours partie d'un ensemble. Ce discours est d'autant plus intelligible dans des conditions de guerre et le langage des campagnes médicales est partout truffé de références militaires<sup>207</sup>.

Les mollahs viennent de milieux modestes, ruraux, les praticiens de la santé de la bourgeoisie moyenne urbaine : il se peut qu'à trois générations d'écart on trouve un grand-père mollah guérisseur de campagne migrant vers la ville et un petit-fils médecin, surtout à partir des années 1960 quand l'université commence à attirer des étudiants de milieu provincial. La relative nouveauté d'une tradition universitaire en Afghanistan ne permet pas une relation de réciprocité et de respect mutuel entre des façons de faire aussi divergentes. Dans cette société marquée par les valeurs de caste de l'Inde, les métiers liés au corps, au sang et à la mort n'ont pas de prestige pouvant attirer les plus hautes sphères de la société sur le sous-continent. Il en fut de même dans l'Europe du Moyen-Âge. Le praticien fait l'objet d'une double perception, incarnant à la fois le progrès de la science occidentale et le rappel d'une tradition peu valorisée, s'il se livre lui-même à des actes chirurgicaux. Son travail s'apparente partiellement au système de soins corporels représenté par le barbier dans les villages très bas sur l'échelle sociale : comme en Europe ancienne, le barbier s'occupe de petite chirurgie et ici circonçoit les enfants du village, c'est une fonction dénuée de prestige social, d'autant plus que ces actes s'exécutent au domicile des patients. C'est pourquoi le médecin doit paraître d'abord comme un intellectuel, valorisé pour ses connaissances, représentées par des ordonnances écrites qu'il remet à ses patients, bien plus que par un quelconque acte chirurgical. Le poète Majrouh avait noté que, pendant la guerre contre l'intervention soviétique, les intellectuels étaient bien acceptés par les paysans qui s'estimaient honorés par leur présence, au contraire des mollahs qui les méprisaient et des cercles fondamentalistes qui les rejetaient avec violence<sup>208</sup>.

Dans les centres de soins, les consultations sont rapides. Le médecin se met en face de la patiente, assise sur un tabouret. C'est plus compliqué si elle est ouzbeke ou turkmène et ne parle pas dari ou pashtou. Et, même si dans sa famille elle trouve un interprète, elle sera trop gênée pour lui faire traduire des symptômes intimes. Devant le médecin et l'infirmière, c'est la passivité et l'acceptation aveugle qui sont exigées, à l'intérieur d'une approche expéditive, généraliste et anonyme de la maladie. Cette conduite envers le mal-être leur est souvent étrangère. Ces attitudes

---

<sup>207</sup> cf des clichés comme 'la lutte contre le cancer' la victoire contre le polio etc.

<sup>208</sup> Sayd Bahaouddin Majrooh, "Afghan Intellectuals in Exile", in Ewan Anderson and Nancy Hatch Dupree (eds), *The Cultural Basis of Afghan Nationalism*, London, Pinter 1990, p. 81.

reflètent les pratiques courantes envers les femmes, donc ne sont généralement pas contestées par elles, mais introduisent une notion nouvelle : celle de l'importance de la santé de la femme, traitée comme un individu, un sujet en souffrance qui exerce son droit à refuser la douleur, par l'acte de se rendre au dispensaire. Le corps est palpé à travers les vêtements, le dialogue est bref, le médecin se servant surtout du stéthoscope ou d'une spatule pour examiner la gorge. Dans les cliniques équipées d'un laboratoire, il peut demander des analyses, ce qui contribue à l'image de sérieux du personnel soignant. La plupart du temps il ne fait que tendre un papier à la malade qui part se ranger dans la queue devant la porte de la pharmacie. Quand c'est une femme qui officie, elle prend plus de temps et des conversations s'engagent ; les malades, à leur tour, sont plus rassurées. Derrière un rideau, se trouve l'espace où se déroulent les petites interventions, généralement sur une table sans drap, éclairée par une lampe de bureau. Il arrive qu'un enfant déshydraté soit mis sous perfusion pour la journée. Plus rarement dans les cliniques, des transfusions sanguines peuvent avoir lieu pour des jeunes accouchées ayant perdu beaucoup de sang. Dans le meilleur des cas, c'est la mère qui sera la donatrice, généralement les Pachtones conservent jalousement leur propre sang, perçu comme source de leur vie.

Du médecin de formation occidentale, on attend toujours l'administration d'un médicament fort, considéré comme étant une arme plus efficace contre le mal. Selon un des responsables de l'Hôpital de l'enfant à Kaboul, financé par la France *Quand je ne prescris pas d'antibiotique pour leur enfant, les parents vont toujours voir ailleurs, estimant que mon intervention aura été inutile* <sup>209</sup>.

Selon ce même médecin, la population de Kaboul est devenue résistante aux antibiotiques (en vente libre partout, le plus souvent des contrefaçons), ce qui pose d'innombrables problèmes aux pédiatres de l'hôpital. Le pavot, sous forme d'opium, voire héroïne, aujourd'hui est administré selon les mêmes paramètres pour vaincre la faim ou la peur chez ces enfants secoués par la guerre. La fragmentation du corps en entités médicalement contrôlables a fait les frais des aspects positifs d'une approche plus holistique, au cœur de la culture traditionnelle. La population afghane, profondément croyante et structurée par la référence permanente au groupe n'en capte souvent que les effets les plus pernicious, en particulier le recours abusif aux médicaments de tout genre, stupéfiants compris, dans une logique de consommation qui désormais fait partie de la politique globalisée de reconstruction à l'occidentale, depuis la disparition de l'alternative communiste. Parmi les médicaments qui font des ravages, il faut compter les ocytocines pour activer les contractions lors d'un accouchement difficile. Puisqu'ils sont en vente libre, des accoucheuses inexpérimentées en administrent sans discernement au domicile des parturientes, contribuant ainsi directement à la mortalité maternelle, en plus dans d'atroces douleurs.

Les traitements donnés se révèlent souvent inefficaces. Les femmes illettrées ne savent pas

---

<sup>209</sup> entretien à Kaboul, mai 2008



suivre une posologie inscrite sur l'emballage et confondent souvent les produits, y ajoutant des opiacés et des cachets de tout genre qui circulent dans les camps. Les médicaments doivent être intégrés dans leur propre conception de la maladie, basée sur l'équilibre des humeurs et surtout les oppositions classiques du chaud et du froid, tout à fait comme pour les Kabyles décrits par Bourdieu. Ainsi la pénicilline ou l'aspirine sont comprises comme des médicaments 'froids' pouvant lutter contre une maladie 'chaude' telle que les infections pulmonaires – mais risquent d'être administrées par elles à d'autres membres de la famille qui souffrent de maux rentrant dans la même catégorie. Un bébé emmaillotté serré en pleine canicule pour le préserver du 'froid' risque de mourir déshydraté. Le Ramadan, quand il tombe en été, pose également des problèmes dans la région où les températures montent vite jusqu'à 50° à l'ombre : les malades se retrouvent à avaler toutes leurs prises d'antibiotiques en même temps, à la tombée du jour, et la déshydratation des femmes qui allaitent pose des problèmes sérieux<sup>210</sup>. Les petites filles sont astreintes au jeûne dès l'âge de sept à huit ans, tandis que les garçons attendent d'avoir atteint dix à douze ans, ce qui contribue à moyen terme à la fragilité de l'état de santé des jeunes mères. Sans éducation sanitaire, tout projet de santé publique est voué à l'échec auprès de la population afghane.

Dans les premières années de la guerre contre l'intervention soviétique, des médecins occidentaux se rendaient assez régulièrement dans les cliniques et dispensaires : le manque de connaissances anthropologiques de ces spécialistes heurtait (et continue à heurter à Kaboul aujourd'hui) les sensibilités des patientes, tout en excitant la méfiance de leurs maris devant ce qui était perçu comme une ingérence masculine malvenue, toujours vive. Par la suite des organismes caritatifs ont salarié des médecins afghans en exil, ou une fois que ceux-ci ont commencé à tenter un retour au pays des étudiants en médecine pakistanais pachtounophones inexpérimentés qui trouvaient là l'occasion de faire un stage professionnel. Selon des informatrices, ces jeunes faisaient preuve d'une attitude hautaine et méprisante envers celles qu'ils estimaient primitives et incultes, que ce soient des réfugiées ou des paysannes du cru. Le manque de personnel professionnel féminin au Pakistan à l'époque des camps comme aujourd'hui en Afghanistan se fait cruellement ressentir. C'est que les normes s'appliquent ici également : une femme médecin ou une étudiante en dernière année de médecine ne saurait se déplacer seule dans un camp ou un village lointain, et un mari serait récalcitrant devant un pareil déménagement si pour l'accompagner il doit abandonner son travail ou des avantages de la vie urbaine. L'absence de toute école pour leurs enfants pèse dans la décision auprès de ces professionnels. Le personnel médical formé- médecins, infirmière, sage-femmes- choisit d'ouvrir des cabinets privés à Kaboul plutôt que de s'aventurer dans de lointaines et dangereuses campagnes, dépourvues d'électricité et

---

<sup>210</sup> Bénédicte Grima, « Women, culture and health in rural Afghanistan », *Population* vol. 44, n°3.

d'eau. Le malaise ne cesse de s'étendre, à tous les niveaux. Comme solution de compromis, il y a le recours aux pharmacies. Dans les bazars pakistanaïes comme aujourd'hui à dans les bourgs afghans, on aperçoit souvent des femmes en burqâ avec de très jeunes enfants en route vers ceux qu'ils nomment des médecins privés, ce qui généralement signifie des praticiens d'une médecine hybride, comme on en trouve en quantité dans les bazars où des officines au nom pompeux vendent toutes sortes de produits, des antibiotiques (le plus souvent contrefaits ou factices) jusqu'aux médicaments ayurvédiques et surtout des compositions de leur propre invention qui se révèlent souvent dangereuses autant qu'inefficaces.

L'interaction avec le praticien dans son échoppe qui sait écouter les patientes, comme le mollah, a son importance. C'est ce qui manque le plus souvent dans les hôpitaux. En fait, s'il arrive à manœuvrer de façon sensible, le personnel de la clinique exerce un véritable contre-pouvoir, à partir du moment où il cible réellement les problèmes que le mollah, le pseudo-pharmacien et les moyens traditionnels n'arrivent pas à résoudre, en particulier les maladies de l'enfance et les cas de stérilité. En plus de la médecine d'urgence et des problèmes de tuberculose, de dysenterie et d'affections pulmonaires qui font l'ordinaire des consultations, seuls des médecins afghans sont à même de prendre au sérieux ces demandes de la part de femmes désespérées de ne pas enfanter. Ils savent que la conséquence de cette stérilité pourrait être l'introduction d'une co-épouse dans le foyer, source de malheur et de déshonneur pour la première.

En dehors de problèmes liés à la procréation et à la maternité, ceux concernant le domaine sexuel et gynécologique sont rarement abordés, sauf si un médecin femme arrive à le proposer. C'est alors qu'apparaîtront des confidences concernant les sévices sexuels, au détour d'autres plaintes. Dans leur vaste majorité et selon divers rapports,<sup>211</sup> les femmes ont intériorisé les exigences physiques de leur mari, même si ce dernier leur répugne ou les brutalise : la sexualité est assimilée aux corvées conjugales, la notion de plaisir féminin paraît à peu près inexistante dans ces milieux, et la violence sexuelle rarement avouée ouvertement. Il est impensable que, sans aide, une femme conceptualise son vécu comme une souffrance induite, d'où la difficulté de la reconnaître comme telle.

Dans un dispensaire à Quetta au Balouchistan destiné aux réfugiés surtout Hazara, un médecin, jeune femme pakistanaïse, a raconté, en larmes, que dans la matinée elle avait reçu une femme avec sa bru et sa fille, emmenées à cause de bronchites dont souffraient les deux. Au cours de la consultation, le médecin découvre que la petite bru, dans une position d'hébétément total arrive à peine à parler, ce que la belle-mère veut attribuer à son état pulmonaire ; elle apprend

---

<sup>211</sup> Physicians for Human Rights Maternal Mortality in Herat Province, Afghanistan « The Need to Protect Women's Rights  
« September, 2002 Boston » Washington DC [http://www.phrusa.org/research/afghanistan/maternal\\_mortality.html](http://www.phrusa.org/research/afghanistan/maternal_mortality.html)

aussi que la fille qui a environ onze ans, est mariée depuis plus de deux ans au fils de cette femme, lui-même âgé de trente-cinq ans. Un examen médical exigé par le médecin révélera une infection uro-génitale grave, avec déchirements de la vulve à l'anus. La belle-mère ne réagit pas aux reproches véhéments que lui adresse le médecin, estimant que son fils ne fait qu'exercer ses droits conjugaux légitimes, même sur une fille prépubère. La situation demeure identique aujourd'hui dans les campagnes où de pareilles unions ont toujours lieu, souvent pour payer des dettes. Selon Huma, sage-femme à Farah, de telles unions seraient en augmentation (en 2009) dans les villages reculés à cause des difficultés financières rencontrées par les paysans ; les petites filles se vendent à bas prix, en tant que troisième ou quatrième épouse. La nika, le mariage religieux a lieu au domicile parental et autorise la consommation du mariage. Elle raconte le cas d'une fillette épousée à l'âge de sept ans dans son village. Son époux- marié ailleurs et père de famille- vient retrouver la malheureuse de nuit. Huma est outrée :

*En plus, il vient dans la maison des parents de la petite ; pendant trois moi, la gamine ne pouvait plus marcher ni se rendre aux toilettes ; sa mère a dû la porter. Quelle mère peut supporter qu'on fasse ça à sa propre fille?*

C'est que la mère elle-même n'ose pas ou ne peut pas s'imposer. Huma d'ailleurs ne se pose pas la question de savoir comment le père supporte cette situation. Le fait que la fillette soit encore chez ses parents indique pourtant bien qu'elle est impubère, autrement elle aurait emménagé dans le foyer du mari. Même si les femmes du village sont outrées, elles n'ont aucun recours devant la justice et personne ne prendra la défense de la victime. Ici les malheurs se superposent : la misère financière croissante pour les paysans à cause de la culture accrue d'opium pour laquelle ils s'endettent et dont les prix baissent par surproduction, l'inexistence de l'État, la primauté de la préservation du droit de gestion privée encouragée par le renforcement du droit coutumier. Et les femmes, les petites filles en font les frais en premier lieu, une fois de plus.

Les maladies gynécologiques, véritablement 'honteuses' sont à peine reconnues, sujettes à la même censure chez les malades elles-mêmes. L'absence totale d'hygiène y contribue : en dépit des injonctions du Coran, la toilette intime paraît inexistante, les femmes dans les camps comme à la campagne se contentant de se s'humecter le visage et les mains le matin. La présence (avant les Talibans qui les fermèrent) de hammams en ville contribuait de façon positive à l'état de santé urbaine, qui n'a fait que de se dégrader depuis.

Quand des cours d'hygiène et de santé reproductrice sont mis en place (comme dans nombre de camps), ils contribuent au niveau de santé de l'ensemble de la population, à condition d'être donnés par des femmes et en pachtou ou dari, et non pas par des intervenants étrangers. En partant du principe que le fait de suivre cet enseignement s'intègre à leurs responsabilités de mères de famille, ces cours contribuent à l'honorabilité de ces femmes. Comme pour l'alphabétisation, ces lieux proposent en outre un mode de sociabilisation nouvelle, extra-

familiales. Il en est de même dans les centres de soins. La salle d'attente, même le sol poussiéreux devant les dispensaires, fournissent de rares occasions pour rencontrer d'autres femmes et comparer les expériences. À la maternité Malalai à Kaboul, réputée être la meilleure de la ville, les parturientes sont assises ensemble sur des lits qui alignent les murs des couloirs. Elles subissent les contractions en chœur, et se soutiennent mutuellement. Certaines sont couchées à même le sol et ce n'est que pour l'expulsion qu'elles seront dirigées vers la salle de travail. Parce qu'elles souffrent ensemble pour les mêmes raisons, une communauté temporaire se forme. ce n'est pas le cas dans d'autres circonstances. À l'hôpital de Hérat, les patientes attendent également le médecin, voire l'intervention chirurgicale ainsi allongées par terre sur leur burqa, chacune enfermée dans une souffrance extrême. Ici, la douleur est d'autant démultipliée parce qu'elle est publique, ce qui va à l'encontre des normes sociales des patientes.

### **Perceptions de la grossesse et de l'accouchement**

La mise au monde d'un maximum de garçons est le but de toute existence féminine. Asservie au service sexuel et procréateur, c'est uniquement pendant la grossesse que la femme atteint un état de pureté à l'intérieur des perceptions corporelles locales, selon des barèmes de chaud/froid que l'on trouve dans de nombreuses autres cultures, y compris chez les Samo en Haute-Volta décrits par Françoise Héritier. Dès l'accouchement, la femme retrouve sa froideur constitutionnelle et son état de pollution naturelle, caractérisé par les règles qui la rendent dangereuse. Dans le Nouristan (région voisine des Pashaï vivant au camp de Khewa étudié ici), les femmes habitent une hutte séparée lors de leurs règles<sup>212</sup>, pratique que l'on retrouve dans certaines sociétés africaines. L'excès de chaleur provenant du sang des menstrues retourne ainsi à la terre afin d'épargner la communauté<sup>213</sup>, de même que dans le jardin des camps afghans, des villages africains ou de ceux en Côte-d'Or encore récemment, on enterrait consciencieusement le placenta du nouveau-né. Les critères en vigueur ici sont quasiment universels comparables à ceux que l'on retrouvait en Europe rurale récemment, proches des descriptions d'Yvonne Verdier portant sur la Côte-d'Or à la fin des années 1960<sup>214</sup>.

La première grossesse occasionne des crises rappelant l'hystérie, c'est le '*tars*' dont parlent les femmes interrogées : les jeunes femmes terrorisées par l'accouchement réagissent en criant sur

---

<sup>212</sup> Louis Dupree, *op. cit.* p.192.

<sup>213</sup> Françoise Héritier, « Fécondité et stérilité, la traduction de ces notions dans le champ idéologique au stade préscientifique » in Evelyne Sullerot (ed) : *Le Fait féminin, Qu'est-ce que c'est qu'une femme*, Centre Royaumont pour une science de l'homme, Paris, Fayard, 1978, p. 395.

<sup>214</sup> Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire, la laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard 1979.

leur entourage, en frappant leur mari, voire par des tentatives de suicide, comportement généralement attribué à un djinn et qui justifie une visite chez le mollah. Selon Lindholm, c'est une réaction fréquente auprès de la même population dans les villages pathanes<sup>215</sup>. Leur panique provient souvent de leur ignorance et des représentations qu'elles ont de leur état, puisque ni la mère ni la belle-mère ne lui accordent la moindre explication. La guerre ayant occasionné tant de restructurations familiales, la jeune fille arrive souvent comme une étrangère dans sa nouvelle famille, méprisée par ses belles-sœurs, ce qui contribue encore à accroître son désarroi. Puisque toute allusion à l'intimité sexuelle est malvenue, la grossesse est ignorée par l'entourage. Lors d'une enquête menée dans les deux camps de réfugiés en 2005 sur les perceptions locales de la surmortalité maternelle, presque toutes les femmes interrogées ont évoqué le surcroît de travail et la sous-alimentation pendant la grossesse qui contribuent directement à la mortalité. Nombre de femmes ont avoué ignorer où le bébé est placé pendant la gestation (*'dans les intestins ou l'estomac'* a demandé une mère de sept enfants) et souvent les primipares parfois ne savent pas comment se déroulera l'accouchement.

Ainsi Hakima, que le mariage a emmené en ville : *J'ai accouché dans un hôpital. J'avais tellement mal que je ne pensais qu'à la douleur et à me débarrasser de la douleur. Quand j'ai vu le médecin là entre mes jambes, je croyais que j'étais malade et qu'il allait m'opérer la vulve.* Arzo estime que son enfance rurale a été instructive : *Quand j'étais enfant, il y avait des chèvres, alors j'ai vu comment sortaient les chevreaux, ça m'a aidé à comprendre ce qui allait se passer quand moi j'étais enceinte pour la première fois.*

Si les familles sont traditionnellement tolérantes pour ces jeunes femmes troublées, c'est moins le cas dans les camps où toutes souffrent de dépression à divers degrés. Il est donc rare que la femme enceinte bénéficie d'égards particuliers, contrairement à ses congénères dans les villages qui vivent souvent proches de leur propre mère. La situation empire pour les multipares astreintes à s'occuper presque sans aide de leur foyer comme de leurs enfants.

En raison de la banalité de la fonction maternelle, les grossesses, les fausses couches et les accouchements sont perçus comme des événements qui n'invitent pas à une considération spéciale. Ces moments forment toute vie féminine de l'âge de treize ou quatorze ans jusqu'à la mort, puisque, comme nous l'avons vu, la mortalité maternelle est la principale cause de décès des femmes en Afghanistan <sup>216</sup>.

Dans toutes les ethnies c'est un acte réellement privé qui s'accomplit parfois dans le cabinet

---

<sup>215</sup> C. Lindholm (1982), op. cit. p.164.

<sup>216</sup> Chiffres UNPF 2002 et 2003

d'aisances (*tachnob*), minuscule espace qui dans les meilleurs cas est partiellement cimenté. On y entasse de la sciure ou de la terre pour absorber le sang – au risque de contracter le tétanos. Sinon, il se déroule dans une partie de l'habitation. À Khewa, et sans doute ailleurs, on récupère des bâches en plastique, des fragments de tissus servant à construire des tentes. La suite se déroule de façon identique au pays. Couchée sur le dos et appuyée sur ses coudes, la femme reste toute habillée dans sa robe de tous les jours (même à la maternité Malalai de Kaboul) ; elle n'en lèvera le bord qu'en dernière minute, quand l'enfant n'est pas déjà tombé dans son large pantalon<sup>217</sup>. Dans les maternités, jusqu'au moment de l'accouchement, les parturientes sont assises sur des bancs, des lits et subissent souvent ensemble les contractions sans assistance. Selon divers récits, en particulier durant l'enquête menée en avril 2005, lors des accouchements à domicile, la sage-femme, la *doya* (quand il y en a), n'examine pas la jeune femme, se contentant de lui enjoindre de pousser – souvent trop tôt, avec des conséquences fréquentes de prolapsus. En cas de difficultés elle a recours à pratiquer des massages ou à mettre tout son poids sur le ventre de la parturiente, pour hâter la délivrance. Les accouchements de ces très jeunes parturientes sont souvent très longs, c'est pourquoi les sage-femmes ont recours à des ocytocines administrées abusivement sans hygiène. La douleur amplifiée suscitée n'est nullement prise en compte, ce qui compte ici c'est l'apparente modernité dont l'accoucheuse semble faire preuve. Comme l'a résumé une femme interrogée *Les doyas ont de l'expérience, mais pas de connaissances*. Tout comme en France rurale, son rôle est périphérique, c'est un accompagnement à un processus naturel, sans intervention directe, laquelle reste la prérogative du médecin, seul habilité à utiliser des instruments. Les femmes afghanes évitent de crier, la douleur ne doit pas se montrer ni se commenter ensuite. Elles trouvent même étrange d'en discuter, comme si cette souffrance particulière, faisant intimement partie de toute existence au féminin, ne pouvait être exprimée en paroles. C'est également ce qu'Yvonne Verdier a découvert en Côte-d'Or où pourtant le cri fait partie de l'accouchement. *Criée ou muette, la douleur existe, mais elle est supportable, elle fait partie de la chose*<sup>218</sup> : lorsque les femmes de Minot, à partir de la fin des années 1960, ont eu accès à l'anesthésie en accouchant en milieu hospitalier, elles l'ont unanimement rejetée, tant la douleur était intégrée. C'est sans doute pourquoi les femmes afghanes, de leur côté, n'en parlent jamais comme d'un réel problème.

En avril 2005, j'ai mené une enquête au camp de Khewa et à Sharwali qui a culminé avec une réunion. Celle-ci a été motivée par la mise-en-place d'un projet que j'avais mis en place par le biais de mon association FemAid concernant la formation à l'aide à l'accouchement pour les

---

<sup>217</sup> Sylvie Heslot, « Donner le jour », *Nouvelles d'Afghanistan*, 1er trimestre 1994, n°63

<sup>218</sup> Y. Verdier, op. cit. p.94.

réfugiées .Cette formation était extrêmement simple et était destinée à une population illettrée. e Les femmes intéressées par ces cours étaient invitées à la réunion. Au préalable, nous avons procédé à une enquête informelle sous forme de conversations à domicile dans les deux camps. Pour la réunion, les femmes étaient assises en cercle, leurs propos étaient traduits par une interprète, elle-même mariée, donc moins gênée par des considérations d'ordre sexuel, même si celles-ci ne sont jamais explicitées La réunion a duré deux heures et demie. Les commentaires cités dans le texte ci-dessus au sujet de l'accouchement proviennent pour la plupart de cette enquête.

**Question posée : à votre avis, pourquoi la mortalité maternelle en Afghanistan est-elle aussi élevée ?**

Personnes interrogées : 17 femmes âgées de 16 ans à 45 ans environ, toutes d'origine rurale, déplacées plusieurs fois pendant leur vie ; 15 d'entre elles sont mariées, deux célibataires. Les mères de famille ont accouché pour la première fois entre 13 et 15 ans ; une d'entre elles, âgée de 21 ans a déjà six enfants, les autres ont entre un et huit enfants.

**Causes évoquées** dans l'ordre de leur importance

**Domaine médical :**

pas de vaccins

tension artérielle élevée

Pas de réanimation par le bouche à bouche :

pas de « sérum » (ce que ce sérum est précisément, personne ne le précise, il peut s'agir d'ocytocines , comme de perfusion d'un autre genre)

pas de surveillance médicale

saignements

pas assez de sang (les transfusions de sang, nous l'avons vu, sont rares , les Pachtounes en particulier étant réticent à donner du sang)

**Accès à l'aide médicale**

pas d'accès à l'hôpital

refus du mari de permettre à sa femme d'aller à l'hôpital

**Déroulement de l'accouchement**

naissance par le siège

confusion

naissance par les pieds

mauvaise gestion de la douleur, panique

### **Ignorance des primipares**

*On ne sait pas comment on accouche*

Peur panique (*Tars*)

rapport entre acte sexuel et grossesse inconnu

### **Condition générale des femmes enceintes**

*Les filles, elles ne mangent jamais assez*

Sous-alimentation chronique

faiblesse générale, épuisement

misère, mauvaises conditions de vie

violence conjugale

extrême jeunesse de la parturiente

grossesses trop rapprochées

travail dans les champs trop long

pas d'argent pour payer un médecin

### **Pratiques des doyas (sages-femme traditionnelles)**

*Elles ont de l'expérience mais pas de connaissances*

pressions sur l'abdomen trop violentes

manque de doyas instruites

### **Au passage sont évoquées des causes pour expliquer la mortalité infantile :**

Bébés enterrés vivants à leur naissance

Pas de vaccins

Coups de bâton reçus par la mère pendant la grossesse ayant atteint le fœtus

bébés dont la présentation (siège, épaule) a suscité des gestes mortels de la part des doyas



### **Note méthodologique :**

Puisque les idées venaient au fur et à mesure et de façon spontanée, une femme reprenait souvent ce que venait de dire sa voisine ; une autre interrogée précédemment pouvait se trouver d'accord avec ce qui venait d'être dit sans y avoir pensé préalablement, c'est pourquoi le nombre de réponses à chaque question ne saurait être valable. C'est ainsi que, quand la misère est évoquée, toutes hochent la tête pour acquiescer à ce qui constitue pour elles la cause fondamentale des décès maternels.

L'évocation de la sexualité reste gênante : certaines participantes relèvent leur châle spontanément sur le visage quand quelqu'un en parle en riant de façon embarrassée. Le problème de la violence conjugale fait également partie des choses 'honteuses' à ne pas révéler en public ; quand certaines femmes en parlent, presque toutes marquent leur assentiment par un geste silencieux.

### **Conclusions**

La cause principale de la mortalité maternelle pour les femmes interrogées semble bien être l'extrême misère associée au statut de la femme. Son épuisement, sa malnutrition reflètent le manque de considération redoublé par des mentions de brutalité conjugale. La réticence des hommes à faire soigner les femmes semble néanmoins s'appliquer moins aux femmes plus jeunes dans les camps, ce qui indiquerait un début de changement de mentalité dans la jeune génération.

Si certaines données telles que l'absence de structures hospitalières ou de médicaments ou encore le travail aux champs ne concernent que l'Afghanistan, tous les autres facteurs s'appliquent généralement à toute population réfugiée.

Les causes médicales sont évoquées par des femmes qui ont séjourné au camp et qui commencent à avoir quelques connaissances, la plupart du temps disparates.

Le fait de mentionner explicitement les coups administrés aux femmes enceintes montre également que pour certaines d'entre elles cette violence commence à être inacceptable.

L'ignorance de l'anatomie et du déroulement de la grossesse revient sans arrêt, en particulier dans les entretiens qui ont suivi l'enquête : il existe dans les camps une volonté de maîtriser le processus d'accouchement par la compréhension. La peur et l'angoisse sont reconnues ici comme des obstacles pouvant mettre en danger la vie des parturientes.

L'incompétence des doyas est souvent évoquée, ainsi que les mesures prises dans la panique ; nombre de récits concernent des bébés malmenés par des doyas.

Le manque d'hygiène n'a pas été mentionné une seule fois. Quand j'en fis la remarque, une des femmes, mère de sept enfants tous nés à domicile, fit la réflexion suivante à laquelle d'autres souscrivirent : *Il est vrai que je n'ai jamais vu une seule sage-femme se laver les mains.*

\*\*\*\*\*

Dans les centres urbains comme dans les camps de réfugiés les femmes ont la possibilité de consulter pendant leur grossesse, mais, en dépit des injonctions des médecins, souvent elles n'en usent pas. Quand il y a d'autres enfants, elles estiment qu'elles doivent s'en occuper parce que jamais un mari n'aidera et la belle-mère, si elle est là, n'est pas toujours coopérante. Dans les meilleurs des cas, une certaine solidarité se met en place entre belles-sœurs ou avec les épouses des autres frères, peut-être parce qu'elles sont toutes des 'pièces rapportées' et leur solitude est comparable. C'est le cas de Leilouma, âgée de 17 ou 18 ans (elle ne le sait pas), qui vient d'accoucher d'une petite fille à Khewa, entourée de ses deux belles-sœurs, dont la plus âgée, Arzo, prend la parole et répond à sa place. La douleur n'est pas évoquée, seules les difficultés (principalement l'obstruction) pour lesquelles on fait appel à la sage-femme, éventuellement au personnel soignant si le dispensaire est ouvert. Ici, une infirmière a pu effectivement venir pour la délivrance et administrer des médicaments pour empêcher, dit-elle, l'hémorragie. Selon Arzo et les femmes autour d'elle, c'est le principal avantage d'une intervention médicale, la perte de sang étant associée à l'écoulement de vie et présentant le plus grand risque durant un accouchement. Si Leilouma a gardé sa robe et son foulard, l'infirmière a exigé qu'elle enlève le pantalon : *On a honte, mais c'est quand même mieux*, confie Arzo.

Selon la coutume, cette jeune accouchée aurait du passer une semaine allongée, auprès de son bébé emmaillotté serré - mais il est probable qu'on la fera se lever avant, en vue des travaux qui l'attendent et surtout du fait qu'elle n'a pas accouché d'un garçon. Un plateau est posé devant elle, avec des mets «chauds» spéciaux, selon le schéma galénique transmis au monde musulman<sup>219</sup> décrit par P. Centlivres : du thé noir, des œufs, du potage, de la viande grasse, censés reconstituer sa santé, équilibrer les humeurs et maintenir la chaleur du corps féminin qui a retrouvé sa 'froideur' naturelle – alors que durant la grossesse il était 'chaud'. Elle a revêtu plusieurs couches de vêtements et cela même si elle a accouché en plein été, tout comme en Haute Volta ou en Europe encore récemment. Comme nous sommes dans une famille installée depuis longtemps au camp, donc moins misérable que les voisins, et que c'est un premier accouchement, elle a droit à un traitement de faveur. Arzo laisse entendre que parmi les belles-filles, c'est la plus riche, ayant apporté une dot conséquente : elle indique deux malles verrouillées placées près de la couche de Leilouma, qui ont peut-être contribué aux privilèges inhabituels dont Arzo, de toute évidence a été privée. La dot peut donc servir à fournir un certain confort à une nouvelle accouchée.

---

<sup>219</sup> P. Centlivres, » Hippocrates dans la cuisine : le chaud et le froid en Afghanistan du Nord », Recherche et travaux de l'Institut d'Ethnologie n°6, Neuchâtel, 1985.

Le bébé, une fillette, dort emmailloté dans des tissus de couleur vive, dans un berceau à bascule rempli d'oreillers, ses yeux sont cerclés de khôl. Un trait noir est dessiné entre les sourcils, pour écarter le mauvais sort. Il en est de même pour tous les nouveau-nés en Afghanistan, jusqu'à la maternité Malalal à Kaboul. Il ne faut pas la contempler de près ni s'extasier, pour ne pas attirer le *nazar* ; c'est pour cela qu'elle n'a pas encore de prénom et que de toute façon on ne l'utilisera pas pour parler d'elle. Comme c'est leur premier enfant, son mari n'en a pas trop voulu à son épouse de mettre au monde une fille, bien qu'il regrette de n'avoir pas pu faire la fête. *C'est aussi bien*, renchérit Arzo, sa belle-sœur, ajoutant que les finances de la famille vont mal, d'autant plus qu'il faut préparer le retour au pays. *On n'a même pas pu faire circoncire mon fils, parce qu'on n'a pas les moyens d'inviter tout le monde pour la fête*. C'est bien la dimension sociale et collective qui donne à tout événement marquant sa valeur.

Il n'est pas rare que des multipares d'origine rurale accouchent seules, sans trouver cela anormal. Une femme, rencontrée au dispensaire de Quetta venait de mettre au monde chez elle un quatrième enfant bien malingre qu'elle emmenait chez le médecin : *J'ai accouché toute seule ; mon mari était dans la pièce à côté ; j'ai failli mourir, il n'a pas bougé*.

C'est une situation courante le récit de Farida, dont le sixième enfant est né de nuit dans la province de Farah, alors qu'elle aurait pu se rendre dans une clinique accessible :

*Quand j'ai senti les contractions, je suis allée chercher le grand couteau qui me sert à faire la cuisine et du linge propre et j'ai attendu. Je n'allais pas quand même réveiller les enfants et mon mari au beau milieu de la nuit pour quelque chose comme ça !<sup>220</sup>*

### **Une mortalité maternelle catastrophique**

Une recherche publiée par la prestigieuse revue médicale « The Lancet » en avril 2010<sup>221</sup> indique que le taux de la mortalité maternelle mondiale est en train de diminuer de façon continue, mais que l'Afghanistan demeure en tête, avec une moyenne de 1575 morts pour 100 000 naissances. Ce chiffre implique une oscillation entre 594 et 3396 à l'intérieur de l'échantillon de recherche qui bien entendu ne couvre pas des provinces montagneuses ou inaccessibles telles que le Badakhshan où le taux serait de 6 500 morts d'après les derniers recensements dans la région. Certes, selon ce rapport les chiffres en Afghanistan se sont améliorés depuis l'an 2000 où la moyenne était de 1957 décès, mais néanmoins, en dépit de toute l'aide, ce pays sinistré entre tous continue à détenir le record mondial en la matière. À cela il faut ajouter que 75 % des nouveau-nés succombent à leur tour, à cause du manque d'alimentation, de chaleur et de soins. Selon les

---

<sup>220</sup> Entretien à Peshawar, janvier 2002

<sup>221</sup> "Maternal mortality for 181 countries, 1980-2008 : a systematic analysis of progress towards Millennium Development Goal 5," The Lancet, April 2010.

dernières statistiques de 'Save the Children', 850 enfants meurent par jour en Afghanistan de maladies pourtant faciles à guérir (pneumonie, diarrhée). En moyenne, une femme enceinte a une chance sur huit de décéder <sup>222</sup>généralement pour des causes évitables, et il est vraisemblable que plus de la moitié de ces jeunes mères n'atteignent pas l'âge de seize ans. Les chiffres restent sans doute en deçà de la réalité. Les statistiques officielles sont d'emblée faussées dans leurs comparaisons de taux de mortalité par sexe, puisqu'elles couvrent la période allant de quinze ans à soixante : entre autres, elle ne prend pas en considération la mortalité maternelle qui concerne les adolescentes à peine nubiles, âgées de douze à quinze ans et qui représentent un pourcentage non-négligeable. En vérité, il faudrait comptabiliser ces décès dans la catégorie de la mortalité maternelle, ce qui n'a jamais été fait. C'est ainsi qu'ils ne sont répertoriés nulle part, puisqu'il n'y a pas d'état civil. Selon le Ministère des Affaires féminines à Kaboul et d'autres ONG dont le rapport de Medica Mondiale de 2004, plus de 60 % des mariages ont lieu avant l'âge minimum de 16 ans, puisque les unions peuvent être simplement scellées par le père ou le grand-père et donc nullement enregistrées<sup>223</sup>. De plus, comme nous l'avons précédemment expliqué, un nombre croissant de mariages a lieu pour régler des contentieux entre familles, très souvent des dettes de cultivateurs de pavot : en général les fillettes cédées ont moins de quatorze ans. Les mariages sont généralement consommés, que les filles soient pubères ou non. La mortalité maternelle demeure aujourd'hui encore la première cause de décès en Afghanistan, dépassant de loin toute autre condition

### **Réticences devant un accouchement hospitalier**

Comment comprendre ces drames sans fin, après neuf ans d'aide internationale et des fonds aussi importants déversés pour améliorer la santé publique ? Nous avons déjà décrit la corruption, l'inadéquation des mesures mises en place avec la réalité. Les rapports font allusion aux pratiques culturelles traditionnelles sans jamais élaborer : c'est ici que se situe un axe majeur pour la compréhension de la problématique de la surmortalité maternelle en Afghanistan. Ces pratiques, nullement statiques, s'intègrent à une situation économique désastreuse, une sécheresse chronique, une toxicomanie en hausse, l'arrivée massive et incontrôlée de médicaments mal administrés, y compris des ocytocines .

L'absence de prise en compte d'une réalité sociale (le secret, l'honneur familial, l'acceptation de la violence, la prérogative masculine etc.) ne permet pas la collecte de données selon des critères uniquement numériques.

Le plus souvent, ce qui ressort des conversations, derrière des explications d'ordre apparemment pratique, c'est que l'accouchement est une affaire trop privée pour que des étrangers s'en mêlent, voire même honteuse, comme tout ce qui touche le sang des femmes, tabou

---

<sup>222</sup>UNICEF : Rapport sur l'action humanitaire 2008 [http://www.unicef.org/french/har08/index\\_afghanistan\\_feature.html](http://www.unicef.org/french/har08/index_afghanistan_feature.html)

<sup>223</sup> [www.medicamondiale.org/html/presse/pressemitteilungen/pm2004/mm-pm04-08-02a\\_e.html](http://www.medicamondiale.org/html/presse/pressemitteilungen/pm2004/mm-pm04-08-02a_e.html)

dans nombre de tribus afghanes. En vérité, il est inconvenant pour une femme enceinte d'exhiber son état en public (y compris dans une ambulance) même accompagné d'un *mahram*. Elle ne saurait se rendre à l'hôpital toute seule, ou avec une autre femme quand les hommes sont au travail : toute la communauté serait au courant, ce qui placerait un déshonneur irréparable sur son mari et sa famille.

Selon une informatrice pachtoune, Hosai, soignante à la clinique, dit que dans son village les femmes allaient accoucher à l'étable pour ne pas être vues. Nous avons eu cette conversation par une nuit de pleine lune, dehors au camp de Khewa, assises sur des caisses. Mon interprète, une jeune fille, le lendemain, a avoué *Heureusement qu'il faisait nuit et que tu ne m'as pas vu rougir pendant que tu parlais de choses aussi honteuses.*

Cette honte apparente cache aussi une autre réalité, celle de vouloir garder un contrôle personnel de la fonction féminine, y compris celui de la mise au monde. Ainsi, l'accouchement en centre hospitalier pose problème dans les milieux traditionnels pour qui l'appropriation de toute naissance est essentielle. Tout bébé doit naître sur le terrain paternel, des rites viennent renforcer le lien, comme le passage de la chaussure du géniteur sur le cordon ombilical du nouveau-né. Le bébé certes appartient à la famille de son père, le corps de la mère représente la part de la nature dans l'architecture sociale de la communauté. Aux hommes d'établir les règles d'échange, les transactions diverses dans l'élaboration d'une culture de groupe toujours menacée, aux femmes de maintenir la continuité avec la vie et les origines. L'accouchement est une affaire de femmes qui les réunit toutes autour du chevet de la parturiente ; dans les camps ce sont les voisines qui remplacent les parentes. C'est le *sanctum sanctorum*, l'aire où l'intervention extérieure représente la plus grande menace de dépossession. La participation d'un médecin étranger signifie également un accouchement solitaire en milieu hospitalier, la mainmise publique d'un acte intime qui prive aussi la communauté des femmes d'une des rares aires de pouvoir. Derrière les réticences masculines que l'on sait, se profile la responsabilisation des maris. Yvonne Verdier a remarqué qu'à partir de la médicalisation des accouchements dans les années 1950 et 60, l'arrivée du médecin a entraîné à la fois l'élimination du cercle des femmes et l'entrée active du mari dans un espace jusqu'ici strictement féminin<sup>224</sup>.

Pour des raisons sociales, l'idée d'accoucher ailleurs que chez soi n'est pas acceptable dans les milieux ruraux, une naissance est un acte qui appartient à l'intimité familiale : le lien et la continuité s'accomplissent dans le lieu de conception de l'enfant, dans la maison du père ; son inscription au clan paternel se réalise par l'espace de naissance, entouré de témoins agréés au cœur du *mahram*. Toute structure hospitalière est perçue de façon négative par les hommes,

---

<sup>224</sup> Y. Verdier, *op. cit.* p. 97

puisque l'arrivée du bébé est alors inscrite dans l'espace public, comme si l'institution se substituait au pouvoir paternel. Les femmes ont généralement intériorisé les différents niveaux de réticence devant l'intervention médicale et sont gênées de se donner à voir dans un lieu public devant un personnel étranger. Ainsi, la plupart des femmes continuent à accoucher dans leur enclos au village comme au camp et, dans les cas difficiles, le recours à l'hôpital n'est envisagé que comme mesure d'urgence, quand un accouchement est en train de tourner mal, mais pas toujours. Un bon nombre de décès ont lieu dans les véhicules cahotants qui mènent aux cliniques. C'est cet ensemble qui explique la violence des réactions contre les tentatives de médicalisation de l'accouchement de la part des instances humanitaires, qui ne font rien de plus que reprendre les initiatives du Raj dans ce domaine.

Dans les camps, les femmes étaient, prêtes à troquer la mainmise de la belle-mère pour celle d'une institution qui leur reconnaît un droit à la santé, à elles ainsi qu'à leurs enfants. Là, la reconfiguration des familles a contribué à fléchir le pouvoir des belles-familles pour laisser aux femmes davantage d'espace de manœuvre. Une régression a eu lieu au retour dans les villages afghans où de tels mouvements vers l'autonomie étaient (parfois) envisageables : ici les maris et leurs représentants ont bien marqué leur territoire.

Cet ensemble contribue à expliquer la mortalité maternelle même à proximité des nouveaux hôpitaux : il est plus honorable de laisser mourir une jeune fille dans les douleurs de l'accouchement à domicile que hasarder un déplacement dans un lieu qui pourrait déposséder symboliquement un clan de son dernier nouveau-né. Cela, les médecins occidentaux et les programmes d'aide ne savent pas et le personnel afghan se garde de parler de pratiques de ce genre, de peur d'être taxé de superstition primitive. Et c'est ainsi que se déroulent des tragédies quotidiennes, tout à fait évitables comme celle-ci qui a lieu à Jalalabad au printemps de 2008<sup>225</sup>. Une primipare accouchait dans un village, assistée par une accoucheuse qui se rendit compte qu'il s'agissait d'un siège mais ne savait pas comment faire. Elle a fini par tirer le bébé avec une telle violence que le corps fut arraché de la tête qui demeura à l'intérieur de l'utérus. La famille attendit six jours avant d'amener la malheureuse à l'hôpital où elle fut sauvée de justesse : mutilée, elle sera handicapée à vie par une fistule vésico-rectale et stérile- autant dire rejetée par sa famille. La question que la responsable de l'OMS qui m'avait raconté cette histoire ne s'était pas posée était celle de savoir pourquoi la famille avait attendu près d'une semaine à proximité d'un hôpital. Certes, dans les familles pachtounes du Sud où l'influence des Talibans est forte, les traditions patriarcales sont d'autant plus brutales ; mais de cela, l'experte de l'OMS n'en avait pas connaissance. Pour elle, ce n'était qu'une question de manque d'éducation, de mariage précoce et de discrimination contre les femmes d'un type classique qu'elle avait déjà rencontré dans d'autres pays.

---

<sup>225</sup> entretien avec une représentante de l'OMS en juin 2008 à Kaboul.

Comme d'autres dans sa position élevée, elle était à peine consciente de la profondeur de l'inégalité de traitement des filles et des garçons qui débute dès leur naissance. Aujourd'hui encore, le garçon est toujours préféré et toujours mieux nourri, cajolé et soigné. C'est à eux qu'on réserve la viande, les meilleures denrées alors que les fillettes doivent se contenter de restes. À cela s'ajoutent les reliquats dilués de la tradition ayurvédique gouvernant les aliments dits 'chauds' et 'froids' appropriés pour les sexes différents qui font de sorte que les filles et les femmes sont exposées à d'énormes carences en protéines et en calcium. De plus lors de la grossesse, les femmes ne mangent guère plus et même adaptent leur régime en fonction de du garçon qu'elles espèrent concevoir. Ces données vérifiables dans presque toutes les communautés rurales n'ont jamais été documentées comme pouvant contribuer à des accouchements difficiles, voire mortels.

En dépit des millions déversés en Afghanistan, l'importance des programmes d'aide, de la construction de structures sanitaires, la formation de sages-femmes et personnel médical, les tendances ont très peu évolué, à l'exception des accouchements dans les grands centres urbains, en particulier Kaboul et qui ne constituent qu'une minorité du nombre total des naissances. La formation de personnel qualifié n'a pas eu les résultats escomptés. Comme me l'a avoué un médecin : *Une sage-femme compétente préfère être au chômage à Kaboul que perdue dans un trou lointain.*

**Souffrances de l'âme** De nombreux rapports décrivent la dépression chronique dont souffrent la majorité des femmes afghanes au pays comme en exil, et cela de façon accrue depuis les Talibans. L'état des femmes dans les camps est aussi le résultat de leur désœuvrement forcé et de leur manque de perspective qui en résulte. Les travaux liés à l'agriculture instauraient entre les sexes une certaine collaboration qui a disparu, laissant les femmes dans un état de dépendance matérielle totale.

Un rapport médical de 2001 sur l'état de santé des femmes afghanes émanant de Physicians for Human Rights<sup>226</sup> évaluant à 92 % de la population féminine le nombre de femmes souffrant de dépression en donne les raisons que voici : la pauvreté, la maladie, les problèmes d'ordre affectif, le manque d'accès aux soins, à l'éducation, aux installations sanitaires. Cette évaluation si typique des enquêtes qui continuent à paraître n'est pas cohérente pour un public afghan, puisqu'elle ne tient pas compte des perceptions locales du malheur et de la maladie.

D'abord, dans cette culture, le mal-être psychique n'est pas perçu comme séparé des maux physiques. Les femmes se plaignent de dépression, la main sur la poitrine : *c'est mon cœur qui me fait mal*, se lamentent-elles souvent, puis elles évoquent la tristesse, les larmes et l'insomnie, les

---

<sup>226</sup> [http://www.phrusa.org/research/health\\_effects/exec.html](http://www.phrusa.org/research/health_effects/exec.html)

migraines, les crises d'asthme, les palpitations cardiaques. Le cœur est le siège de toutes les émotions, en vertu des principes galéniques toujours en vigueur dans toute la région. Les termes '*depressia*' parfois '*stress*' sont utilisés, emprunté au jargon médical, pour décrire les émotions comme des manifestations physiques, la mélancolie, l'angoisse, la peur la foule de sentiments et symptômes qui accompagnent fatalement leur expérience de guerre. Si le *gham* est un état naturel, le ressentiment, la jalousie (*ochdar*) le sont moins et mènent, selon ces représentations, à la maladie cardiaque, même à la formation d'une « boule » au cœur. Les restrictions spatiales dans les camps (au Pakistan, mais aussi ceux autour de Kaboul aujourd'hui, en 2010) y contribuent, en particulier pour des épouses multiples qui chez elles avaient droit à une pièce pour elle-mêmes et leurs enfants. Ici, elles ne sont séparées que d'un rideau, le mari passant d'une couche à l'autre. Comme dans les bidonvilles, à Rawalpindi comme aujourd'hui à Kaboul, la sexualité est quasiment une affaire publique. La peur (*tars*) le choc (*choc asaby*) ont également des conséquences néfastes, comme *le tashwish* des enfants, à savoir les sentiments négatifs les menant à s'isoler du groupe, y compris les manifestations d'autisme<sup>227</sup>.

Un groupe de chercheurs en ethnopsychiatrie, B.J. Good, M.J. Del Vecchio, E. Good et R. Moradi, a travaillé sur les interprétations de la dépression dans la société iranienne et constate combien il est difficile de la diagnostiquer, selon les critères occidentaux, dans une communauté où la tristesse et la retenue font partie de la bienséance<sup>228</sup>. Leurs observations valent pour la société afghane voisine qui, elle aussi, distingue l'intériorité de la façade affichée à l'extérieur. La première est le siège de l'intégrité des sentiments et de la personnalité, et la seconde sert d'écran dans l'interaction avec le monde. Une personne sensible est caractérisée par la vulnérabilité de son for intérieur qui peut succomber devant certains problèmes : ceux qui ne peuvent être résolus (la guerre, le décès de proches), les conflits intra-personnels (la survie au camp), la honte provenant de la perte d'honneur et toute la pléthore de chocs dont les interlocutrices parlent si souvent. Le sens du tragique est perçu comme une qualité spirituelle, à tel point que la dépression chronique est interprétée non pas comme une maladie, mais comme une manifestation de spiritualité. Chacun prend soin de distinguer la gravité de l'insouciance, généralement associée aux enfants, surtout les filles, tenus pour incapables de profondeur tant qu'elles n'ont pas été exposées aux malheurs régulateurs de la vie, qui débutent généralement par le mariage, perçu comme étant le plus formateur de la longue liste des épreuves qui attendent toute femme.

En règle générale, les femmes afghanes n'aiment pas raviver la douleur en se plaignant. Il est

---

<sup>227</sup> « The children of Kabul, discussions with Afghan families », Save the Children, June 2003 <http://topics.developmentgateway.org/afghanistan/rc/ItemDetail.do~1002068>

<sup>228</sup> B.J. Good, M.J. Del Vecchio, E. Good, R. Moradi, « Interpretations of Iranian Depressive Illness and Dysphoric Affect », in A. Kleinman and B. Good, *Culture and depression*, Berkeley, University of California Press, 1985, p. 12385



souvent difficile de les faire parler de la guerre ou des malheurs qu'elles ont vécus, situation que l'on retrouve dans d'autres zones de conflit, une fois passées les phases aiguës, comme à Sarajevo immédiatement après la guerre. Les récits sont toujours succincts, une larme est écrasée du revers de la main avec un commentaire *N'en parlons pas, c'est trop triste*. Les réunions de deuil (*gham*) offrent un exutoire pour tous les pleurs réprimés de la communauté. À défaut de regretter un mort qu'on aura à peine connu, les femmes ont ici l'occasion de pleurer ouvertement sur leur sort.

De nombreux articles décrivent l'état pathologique de dépression, d'anxiété et de désordre post-traumatique qui caractérise généralement la population féminine afghane, en particulier les réfugiées et celles qui reviennent d'exil, les 'returnees'<sup>229</sup>. Victimes parmi les victimes, un début de réflexion sur la nature-même de la souffrance psychique a contribué à déstabiliser les certitudes sur lesquelles leur existence a été bâtie. La douleur, perçue jusqu'ici comme inévitable, est nommée et mesurée selon des paramètres plus ou moins scientifiques. À présent, elle est considérée comme une perturbation causée par une injustice dénoncée, voire son reflet, justifiant une intervention sous forme de remèdes, souvent des neuroleptiques. C'est sans doute pourquoi celles qui en souffrent réclament des médicaments plutôt qu'une thérapie, le traitement en lui-même légitimant leur affliction qui ne peut plus être ravalée au lot des épreuves habituelles. Dans les camps, et contrairement à ce qui se passe au pays, ce processus leur a servi à se construire pour elles-mêmes un début d'identité de victime méritant des égards particuliers. Pour la première fois, elles font irruption dans un espace public élargi des médias débordant sur la scène mondiale. Ainsi que le résume Michel Wiervorka<sup>230</sup>:

*L'émergence de la victime signifie aussi la reconnaissance publique de la souffrance endurée par une personne singulière ou par un groupe de l'expérience vécue de la violence subie, la prise en considération du traumatisme et de son impact ultérieur.*

C'est une différence majeure avec le statut et la perception d'elles-mêmes qu'ont les femmes restées à l'intérieur de l'Afghanistan, bien que celles-ci, à présent commencent à être influencées par cette nouvelle configuration identitaire qui leur accorde des droits quasiment insoupçonnés jusqu'ici. Si la presse et les agences humanitaires internationales les a perçues comme des victimes méritant aide et compassion, ce n'est pas le cas pour leur environnement masculin.

### **Une conséquence : la toxicomanie féminine**

---

<sup>229</sup> Willem F. Scholte, MD; Miranda Olf, PhD; Peter Ventevogel, MD; Giel-Jan de Vries, MA, MSc; Eveline Jansveld, MA; Barbara Lopes Cardozo, MD, MPH; Carol A. Gotway Crawford, PhD, « Mental Health Symptoms Following War and Repression in Eastern Afghanistan » *Journal of American Medical Association.*(JAMA) August 2004.

<sup>230</sup> Michel Wiervorka, *La violence, voix et regards*, Paris, Balland, 2004 p.100.

La prise intempestive de médicaments est devenue fréquente dans les camps et les bidonvilles au Pakistan et en Afghanistan. Là-dessus se greffe le recours à l'herboristerie traditionnelle, en particulier aux opiacés, allant des sirops au pavot des familles jusqu'à l'héroïne injectée. D'une pratique discrète et acceptable, l'utilisation d'opium est en train de tourner à la toxicomanie auprès d'une large population féminine jusque dans les villages reculés en Afghanistan. Dans les milieux ruraux, la prise d'opiacés n'est pas inconnue mais reste strictement d'usage médicinal et privé : des pâtes d'opium atténuent la migraine, une tisane de pavot calme la rage aux dents des bébés et les endort. Les gousses bouillies dans de l'eau servent à fabriquer le sirop le plus courant contre la toux. Sous d'autres formes, l'opium est administré pour des diarrhées, des troubles respiratoires, la douleur. Son huile est utilisée dans la cuisine, les plants nourrissent le bétail. Aujourd'hui l'utilisation de l'opium a été banalisée et souvent associée à celle d'autres produits. De plus en plus souvent, les femmes en administrent à tous les membres de leur famille, y compris aux enfants, comme une sorte de panacée universelle, dans un geste d'auto-médication désespérée, administré et avalé comme un médicament ordinaire, au même titre que les tranquillisants et des analgésiques (y compris de la morphine, du mandrax, des barbituriques) de tout genre qui circulent dans les camps.

Jusqu'ici la prise de substances faisait – et fait encore – partie du domaine masculin. Le *chars'* du haschich, est consommé de façon routinière le soir par les hommes se réunissant autour d'une pipe à eau dans les *hujeras* (pièce de réception) au village ou chez les uns et les autres dans les camps. L'opium blanc (*taryak* ou *kaif*) se fume plus rarement, avec des petites pipes. La prise de ces substances en société est distincte de la toxicomanie qui s'installe à partir de l'introduction dans les mœurs de l'héroïne raffinée, au cours des années 1980 : il s'agit des rebuts de ce qui est revendu sur le marché occidental, injectés ou le plus souvent inhalés. Divers rapports s'accordent pour dire que ces pratiques ont commencé dans les communautés réfugiées en Iran et au Pakistan avant d'être réimportées en Afghanistan<sup>231</sup>. Quand on en parle aux dirigeants des camps, ils nient toute présence de drogues et d'armes, ce que viennent contredire les confidences des femmes qui se plaignent fréquemment de trafics. Depuis la chute des Talibans, l'Afghanistan est devenu le premier producteur mondial d'opium et d'hashish (voir Chapitre V) et le problème s'est répandu de façon exponentielle, pour les hommes et de plus en plus les femmes.

La prise de narcotiques s'intègre dans la sociabilité masculine, comme l'alcool dans toutes les sociétés occidentales. D'une certaine façon, elle symbolise leur accès illimité au mouvement réel ou imaginaire, propre à leur sexe, qui forme un contraste à l'enfermement des femmes. Dans des sociétés méditerranéennes et moyen-orientales les hommes peuvent échapper au quotidien par

---

<sup>231</sup> UNDCP. 2001. Community Drug Profile #4 « An assessment of problem drug use in rural Afghanistan : the GAI target districts» Afghanistan. Islamabad. Pakistan UNODCCP. 2001 ». Global Illicit Drug Trends 2001, Afghanistan 2001. Rapport commandité par United Nations Office for Drug Control and Crime Prevention. New York.

tous les moyens : se saouler, fumer du tabac ou d'autres substances, conduire sans que cela atteigne leur dignité. Le contraire n'est pas vrai pour les femmes condamnées à s'identifier en permanence avec leur environnement, avec leurs tâches domestiques sans fin. Puisque le travail féminin n'est pas reconnu, il n'est pas admis qu'elles se reposent. Si Ingres et Delacroix ont peint des narguilés dans les tableaux de harem, c'est qu'ils font partie de l'attirail de l'odalisque dans la construction d'une icône orientaliste dans l'imaginaire occidentale, celle de la femme musulmane dévolue au plaisir masculin. Aujourd'hui la situation a débordé les limites traditionnelles pour entrer dans des circuits de consommation propres à une économie de marché. L'héroïne et le hachisch sont omniprésents. La presse locale fait état régulièrement des abus des toxicomanes, maltraitant leurs épouses et leurs enfants, sans pour autant dénoncer l'imbrication du commerce et de la drogue à tous les niveaux de la société.

La toxicomanie des femmes s'effectue par d'autres canaux. Celles qui sont devenues toxicomanes disent que leur mari l'accepte pour deux raisons : d'une part, la quasi-gratuité de la pâte avalée (contrairement aux substances injectées ou fumées que prennent les hommes) et, de l'autre, l'assimilation de l'ingestion de drogues à un acte médical et non à un plaisir dont le contrôle leur échapperait. L'opium pris dans des milieux familiaux a une valeur curative et utilitaire : dans les ateliers d'artisanat où se confectionnent les tapis destinés à l'exportation, l'opium est donné aux femmes et aux enfants afin qu'ils restent éveillés aussi longtemps que possibles devant leurs métiers à tisser<sup>232</sup>. C'est une pratique importée du Nord de l'Afghanistan par les populations réfugiées d'origine turkmène spécialisées dans les tapis, mais c'est l'échelle des prises qui a augmenté vertigineusement en exil et depuis peu en Afghanistan, devenu le premier narco-état du monde, produisant 93% de l'héroïne consommée. Une étude récente (avril 2010), publiée par le State Department aux États-Unis montre que l'ingestion passive par des bébés et jeunes enfants est tout aussi importante et proviendrait des résidus présents sur les textiles, l'ameublement, les objets courants. Les taux ingérés de cette façon serait plusieurs fois celle des héroïnomanes aux États-Unis, ce qui a épouvanté les scientifiques américains travaillant sur ces analyses. Peut-être avaient-ils sous-estimé les quantités prises directement par ces enfants, ce que les personnes interrogées n'ont vraisemblablement pas voulu révéler<sup>233</sup>. La toxicomanie des femmes et des enfants est considérée un secret honteux qu'on ne discute pas ouvertement.

Un nombre croissant de femmes ingère des mélanges d'opium et de hashish, agrémenté de valium (celui-ci coûtant environ un centime d'euro par cachet)<sup>234</sup> ou d'autres substances

---

<sup>232</sup> « Opium addiction widespread among Afghan weavers », 5/9/2003, Daily News , Pakistan.  
[http://www.dailytimes.com.pk/default.asp?page=story\\_5-5-2003\\_pg7\\_36](http://www.dailytimes.com.pk/default.asp?page=story_5-5-2003_pg7_36)

<sup>233</sup> State Department Study Finds Alarming Rates of Opium Products in Afghan Children, Bureau of International Narcotics and Law Enforcement Affairs Fact Sheet April 22, 2010s <http://www.state.gov/p/inl/rls/fs/140668.htm>

<sup>234</sup> UNDCP. 2001. Community Drug Profile #4 « An assessment of problem drug use in rural Afghanistan : the GAI target

médicamenteuses. En dehors des aspects indubitablement positifs, la présence humanitaire médicale a eu un effet néfaste en associant toute ingestion d'un quelconque produit médicamenteux à une guérison instantanée de tous les maux, mentaux et physiques : les malades, devenus consommateurs, exigent la délivrance d'une ordonnance qui seule implique à leurs yeux le sérieux de leur plainte. À défaut d'accès à des médicaments plus ou moins conventionnels, l'opium, déjà panacée universelle, est désormais utilisé pour tous les maux imaginables, donné par des mères à leurs jeunes enfants comme pour les anesthésier contre la misère et le désespoir

### **Mères et enfants devant des problèmes psychiques**

Si pour elles-mêmes des femmes rurales mettent en cause la situation de guerre, ce n'est pas toujours le cas quand il s'agit de leurs enfants. Ceux-ci sont considérés comme des êtres incomplets, la proie de forces occultes (d'autant plus s'ils sont petits) et généralement incapables de sentiments profonds. La dépression, quand elle est évoquée, semble venir avec l'expérience directe du malheur matériel et la prise en charge des responsabilités qui s'ensuivent. Ainsi, au camp de Khewa, Wahida utilise le terme 'dépression' *depressia* pour décrire ses crises de larmes, son insomnie chronique qu'elle attribue à la mort brutale de son mari pendant la guerre civile et le fait qu'elle a dû fuir avec ses quatre enfants au Pakistan. Néanmoins, quand sa propre fille manifeste des symptômes comparables, Wahida ne comprend pas : *Elle a tout ce qu'il faut, elle mange à sa faim, elle va à l'école*. En vérité, c'est le mauvais œil qui est incriminé. Les voisins sont envieux, explique-t-elle : Wahida a trouvé un travail auprès de RAWA, ses enfants sont en bonne santé, il y a de quoi susciter la jalousie.

Il en est de même chez Halima, au camp voisin de Shawali, dont le fils aîné, âgé d'une vingtaine d'années souffre d'une paralysie affectant son bras droit et paraît plongé dans un état de stupeur permanent. *Quand il était petit, il jouait dehors, près de la sortie du camp. Un jour une voiture s'est arrêtée, un étranger était assis et l'a regardé, et depuis il est malade. C'est que mon fils, quand il était enfant, était très beau, les autres en étaient jaloux*. Si le garçon reste à la maison pour être soigné par sa mère et ses sœurs, ce n'est pas le cas de la fille aînée de Halima qui souffre d'une maladie semblable : elle est mariée et vit en Afghanistan. Le mari n'a pas eu à déboursier une compensation matrimoniale importante, au vu de l'état de santé de la fiancée, de même que, pour le fils paralysé, on ne compte pas dépenser une somme d'argent considérable pour le marier, puisque la mère peut espérer de trouver un jour une fille dans un état comparable pour laquelle la famille n'exigera pas une somme élevée. En tout cas, ses frères le prendront en charge quand la mère ne sera plus là. Halima remarque que ce type de paralysie est fréquent au

camp, sans doute pour des raisons magiques similaires, puisque tellement de personnes jalouses et dangereuses, dit-elle, circulent<sup>235</sup>.

Les mollahs-guérisseurs des camps et des villages participent à la recherche des facteurs déclenchant la maladie : le diagnostic chez les principaux concernés exprime leurs angoisses profondes. Si le cercle de relations est incriminé, les causes se trouvent également dans le monde moderne. Ainsi les crises d'épilepsie d'une jeune fille du camp suscitées, selon le mollah Hashem à Khewa, par un film à la télévision pakistanaise mettant en scène des revenants. Le mollah se méfie des médias modernes, porteurs de *Sheytans* (diables) d'un monde nouveau et périlleux, mais les habitants du camp de toute évidence ne le suivent pas, vu la foule qui se réunit le soir dans les maisons munies de téléviseurs. Dans le cas de la jeune fille, un pèlerinage à la tombe d'un saint non loin de la frontière aura été bénéfique, ainsi que quelques séances d'exorcisme direct. Il explique qu'il saisit le gros orteil du malade par lequel il peut appeler, puis extraire le djinn de façon tout à fait efficace, puisque la jeune fille est à présent guérie.

Parfois les mères de famille sont dépassées par les maux de leurs enfants, ne pouvant pas les intégrer dans un schéma connu : une souffrance psychique est impensable chez un enfant protégé par ses parents et qui n'a pas été exposé directement à un danger vital. Farida, originaire de Farah, s'est réfugiée en Iran, puis au Pakistan ; elle a donc connu deux types d'exil avant de rentrer chez elle après la chute des Talibans. Lors de notre rencontre, elle est de passage à Peshawar pour consulter des médecins avec deux de ses filles, puisque dans sa région elle ne trouve pas d'aide. Jusqu'à aujourd'hui les Afghans ne cessent de se rendre au Pakistan pour des raisons médicales, d'autant plus qu'il n'y a pas de contrôle à la frontière au passage de Torkham. Les filles, explique Farida, souffrent, d'une maladie incompréhensible, alors que ses huit autres enfants se portent bien. Pendant la conversation, la fille aînée, Farishta, d'un coup commence à gémir, à se rouler par terre et cale ses mains autour du cou comme pour s'étrangler. Il faudra se mettre à trois pour lui desserrer les doigts. Un quart d'heure plus tard, sa jeune sœur à son tour commence à pleurer et à pousser des cris stridents. La mère sort les médicaments pour épilepsie achetés au bazar, et évoque le mauvais œil diagnostiqué par le mollah qui s'est livré à des fumigations qui se sont révélées inutiles, dit-elle, tout comme la visite aux sanctuaires. La mère leur administre des cachets sans suivre la moindre indication de posologie, de toute façon elle est analphabète. Farida ne sait que penser, la discussion tourne à la recherche de causes possibles. Pour la mère, il ne saurait y avoir d'événement extérieur inconnu d'elle suscitant des réactions aussi vives : les filles ont été surveillées depuis leur naissance et ont, comme les autres, intériorisé les normes de comportement qu'on attend d'elles. Leur père est commerçant, ils sont rentrés dans leur

---

<sup>235</sup> Personne ne semble avoir ouvertement incriminé le taux de consanguinité dominant dans cette partie du monde où la majorité des mariages se réalise entre cousins germains.

bourgade, où une vie à peu près satisfaisante a pu reprendre ; la famille est arrivée à faire quelques économies permettant ce voyage. Comme Latifa, Farida estime que ses enfants n'ont pas souffert de la guerre : *Mes enfants ne sont pas des orphelins, ils n'ont pas de quoi se plaindre. Farishta a tout eu, elle n'a jamais eu faim, elle n'a jamais trop travaillé, elle a été gâtée chez moi. En plus à dix-huit ans, elle n'est plus très jeune pour se marier ; à son âge, j'avais déjà trois enfants .*

C'est à ce moment qu'une petite cousine qui parle anglais me murmure à l'oreille qu'on a fiancé Farishta à un garçon qu'elle méprise. Il est clair que, même si la mère reconnaît une quelconque relation de cause à effet, ce qui de toute évidence semble être le cas pour la cousine qui m'en informe, une autre échelle de valeurs à l'œuvre. Peu à peu, à elle explique que les fiançailles de sa fille engagent la parole de la famille et tout son honneur. Si jamais ce mariage ne se faisait pas, pour quelque raison que ce soit, son mari, le père de Farishta, perdrait la face et leurs autres filles ne trouveraient guère preneur. C'est une évidence pour toutes les personnes présentes (la femme chez qui nous sommes reçues, une de ses parentes, une aïeule, une représentante régionale de RAWA et une jeune militante qui poursuit des études de commerce à Islamabad) même si le désarroi extrême de la jeune fille pose néanmoins problème. Toutes reconnaissent qu'il s'agit d'un comportement suicidaire, qui est condamné à passer au second plan. *Elle n'a qu'à se tuer, l'autre aussi, l'honneur de notre famille est plus important que sa vie, notre parole est donnée* conclut la mère. La souffrance de Farishta ne lui confère pas le droit de la verbaliser, c'est le corps qui prend la relève, à travers la maladie sournoise, infiniment plus bavarde. Pendant nos entretiens qui se poursuivent pendant trois jours d'affilée, Farishta et sa jeune sœur gardent le silence, fixant le sol tandis que leur mère se lamente haut et fort, prenant tout son auditoire à témoin. Pour Farida, comme pour toute cette société afghane, ce n'est pas le destin individuel de sa fille qui compte, mais sa valeur à l'intérieur du capital de respectabilité familiale qui la dépasse et de loin. Pour la société afghane, ces jeunes filles ne sont pas des victimes parce qu'elles ne sont jamais des sujets à part entière. Contrairement aux garçons, elles sont par essence interchangeables, elles peuvent servir à souder des alliances politiques ou à réconcilier des familles ennemies. Reconnaître la souffrance d'une fille dans de pareils échanges contribuerait à introduire une notion de subjectivisation impossible, où ce type de violence serait inadmissible. À nouveau Michel Wiervorka : *L'émergence de la victime introduit massivement, en force la thématique du sujet dans la vie politique, qui n'y est certes pas toujours prête, dans le droit... elle nous invite, autrement dit, à mieux penser la violence* <sup>236</sup> .

Celle-ci est inimaginable pour Farida qui ne voit que la menace à l'entité familiale. Néanmoins, l'histoire de Farishta a fait le tour du camp de Khewa, débattue dans tous les foyers.

---

<sup>236</sup> Michel Wiervorka, *op.cit.* p 100.

Toutes se sont apitoyées sur le sort de la jeune fille, mais ont fini par donner raison à sa mère, même à regret, parce qu'à sa place elles auraient fait de même. Quatre ans plus tard (en 2008), je rencontrais une situation analogue à Kaboul, dans une famille de la petite bourgeoisie urbanisée, lettrée dans la mesure où les enfants avaient tous été scolarisés, même si la mère demeurait illettrée comme si souvent. L'aînée, Narguis, une institutrice avait été fiancée à un cousin dans la région d'origine de ses parents. Dès le départ elle avait refusé le mariage, arguant que le garçon en question était toxicomane. Par une formation qu'elle avait reçue, elle avait reconnu les signes, ce que toute sa famille réfutait puisque son père avait donné sa parole. Tous les frères et sœurs de Narguis (dont deux qui étaient étudiants à l'université de Kaboul) s'insurgèrent contre elle. La veille de son départ, elle tenta de s'ouvrir les veines, mais n'arriva pas à son but. Les poignets bandés, elle fut traînée à la noce en province. Une fois sur place, des oncles apprirent au père qu'en fait Narguis avait eu tout à fait raison et le mariage fut annulé. La longue dépression dans laquelle la jeune fille sombra après coup ne fit pas l'objet d'une attention particulière, personne ne lui donna raison, la vie familiale reprit son cours, avec ses silences et ses non-dits habituels, ponctués de longues séances devant les films indiens où Narguis pleurait un peu plus que ses sœurs.

Pour Farida, pour Narguis, pour Latifa et toutes les autres, le malheur est inconcevable pour une fille habitant en famille, et le droit à la souffrance ne commence à se concevoir qu'à partir de la perte de sa propre mère et plus encore au mariage, mais à ce moment, elle est intégrée au lot classique des malheurs universels des femmes. À présent, elle entre également dans une certaine circulation de secours et de coopération où l'expression légitime de la souffrance permet une éventuelle forme de soutien de la part de ses pairs. Ce système de réconfort mutuel sous-tend toute l'imbrication d'échanges de bons procédés, culminant avec des stratégies matrimoniales. Si le mariage de Farishta ne se faisait pas, et si les filles mouraient, Farida s'estimerait la plus à plaindre. En se donnant la mort de la sorte, ses sœurs seraient rejetées filles en dehors des circuits, coupées de la circulation des biens symboliques et matériels, puisqu'elles ne trouveraient pas de preneur et l'honneur familial serait à jamais compromis.

Les sentiments envers un fils sont très différents. Dès l'enfance les rapports sont plus tendres. Pour un garçon, la mère est sa seule alliée contre son père et parfois ses autres frères ; à son tour, il est en mesure de causer une souffrance à sa mère qu'elle serait incapable de ressentir pour sa fille. Ainsi le cas d'Amina. C'est une femme usée qui paraît avoir soixante-dix ans et qui sans doute en a vingt-cinq, voire trente de moins, elle-même ne le sait pas). Elle travaille dans une briqueterie dans la zone frontalière, son visage et ses mains burinées paraissent recouverts de cuir fripé. Son fils préféré (elle en a huit en tout) est menacé de mort à la suite de son mariage secret : la famille de la jeune fille cherche se venger. C'est une histoire connue de tout le camp qu'elle déclame sur le mode tragique, en phrases courtes entrecoupées de sanglots étouffés, se tenant le

front à un moment, écartant ses bras ensuite. De toute évidence, elle est déchirée par des sentiments contradictoires. D'un côté, elle a besoin de se rassurer : *Je préfère aller pleurer sur sa tombe, au moins je saurai où il est.* Puis elle se ressaisit : *J'ai dit à mon mari, ne me dis pas s'ils l'ont tué, je veux vivre avec sa mémoire ;* et pour conclure *De toute façon, personne ne m'écoute, mes paroles n'ont aucune importance : personne ne me hacherait un oignon si je le lui demandais.* Les femmes autour d'elles approuvent, la référence à l'oignon est un dicton fort connu et indique bien le statut abject des travaux domestiques et de celles qui les exécutent. La perte d'un fils constitue le plus grand malheur pour une mère, comme celle d'un frère pour une jeune fille. Le fils d'Amina, poursuivi par la famille de celle qu'il a épousée est perçu comme sujet : rien ne peut racheter son 'crime' sauf sa vie, il est véritablement une victime du *badal* fondé sur l'échange, ce qui légitime les larmes de sa mère. S'il vient à être assassiné, elle pourra prendre le deuil officiel, sa peine sera reconnue, les condoléances seront de mise. Ce qui ne sera nullement le cas pour la jeune épouse de ce garçon qui sera vraisemblablement liquidée en même temps. Porteuse de honte pour sa famille en revendiquant un privilège dévolu seulement à des sujets véritables, il ne sera pas permis de la pleurer ouvertement. Si elle venait à se tuer, personne ne versera des larmes pour elle sinon ses sœurs, cachées chez elles.

La technologie de pointe est également la source de malheurs compris à l'intérieur des schémas anciens. Ainsi, en septembre 2009, la tragédie d'Arzo survenue dans la province de Farah, à la frontière iranienne. Âgée d'une vingtaine d'années, elle fait un mariage qui semblait réussi. Son époux s'est équipé d'un téléphone portable performant qui lui permet de filmer sa femme en train de danser pour lui. Par les réseaux de téléphones cellulaires, la minute de film est transférée vers d'autres téléphones et mise en circulation. On y voit une jeune fille souriante aux cheveux longs exécuter timidement les gestes d'une danse orientale. Le couple revendique une certaine modernité, du moins dans l'intimité, puisque d'une part elle porte un jean et tee-shirt et de l'autre son époux possède un équipement onéreux pour une région où en ville l'accès à l'électricité n'excède pas trois heures par jour. Ce clip personnel fait l'effet d'une bombe, Arzo détrône momentanément les stars indiennes d'autant plus que c'est une fille de la région : chacun se positionne en voyeur devant la révélation d'un espace des plus intimes. Du jour au lendemain, la jeune femme disparaît, sans laisser de trace. On apprend que ses parents, des Afghans habitant de l'autre côté de la frontière, l'ont enlevée, outrée parce qu'ils considèrent le pire affront à l'honneur de leur famille. L'époux accourt, revendiquant sa propre responsabilité dans le scandale, et demande d'être mis à mort à la place d'Arzo, car tel est le châtement inévitable. Son beau-père refuse, estimant que la justice doit être faite à l'intérieur de son propre clan. Aux dernières nouvelles (novembre 2009), il semblerait que la malheureuse ait été effectivement exécutée et aucune action judiciaire intentée à l'égard de ses meurtriers, puisque même ce meurtre fait partie de la sphère intime, le domaine patriarcal sacro-saint - donc inattaquable.



## Chapitre IV

### La vie quotidienne dans les camps de réfugiés

*Cette femme exilée n'en finit pas de mourir  
Tournez donc son visage vers la terre natale pour qu'elle soit libérée de son dernier soupir.  
(Sayd Bahodine Majrouh, *Le Suicide et le Chant*,  
*Poésie populaire des femmes pachtounes*)*

Dans le présent chapitre extrait de mon premier travail de terrain seront présentés quelques-uns des éléments spécifiques du vécu des femmes, fondés sur l'observation des façons de faire dans les camps, principalement Khewa and Sharwali, ainsi que Jalozai, Kobobian, Nazir Bagh, Katcha Gari, Shamshatoo, Akkora Hattak également visités. Une partie seulement de ces camps est enregistrée et figure sur les registres de l'UNHCR. D'innombrables structures n'ont aucune existence officielle, dont Khewa, excroissance de Sharwali et ne bénéficient d'aide que par des voies détournées et renégociées efficacement par leurs chefs. Les descriptions qui suivent concernent donc les camps étudiés dans leur dernière phase, entre 2001 et 2005 quand Khewa fut progressivement démonté et d'autres en partie abandonnés. Le retour au pouvoir d'un gouvernement légitime et la promesse d'aide internationale ont produit de douloureux dilemmes pour des populations qui avaient attendu un quart de siècle ce retour providentiel, mais pourtant se rendait déjà compte que l'avenir au pays serait semé d'embûches. La vie dans les camps de réfugiés prit alors une tournure particulière, suspendue entre des lourds principes de traditions et l'intuition de changements possibles, produits par la prise de conscience d'appartenir à un monde élargi, puisque l'Afghanistan, qui s'étendait jusqu'aux camps longtemps oubliés, avait reparu à la une des médias globalisés.

Dans cette étude des camps, les enclaves urbaines afghanes de Rawalpindi et de Peshawar ont fourni des points de comparaison intéressants. Nous distinguerons les efforts des femmes menant à la création d'un habitus féminin en exil en commençant par le niveau le plus basique de la tente au camp de Jalozai jusqu'à la variété des aménagements intérieurs à Khewa, le camp géré par l'association RAWA. Il est certain que de nombreux éléments décrivant l'habitus féminin dans les camps pourraient être replacés tels que à l'intérieur des villages de l'Afghanistan.

Il faut dire que cette étude se concentre surtout sur le camp de Khewa où j'ai séjourné qui fut tout sauf typique de la région. Au contraire, il a constitué une exception remarquablement progressive dans le monde des camps dominé par l'Islam politique et un souvent, un régime de terreur sourde. Rien que la statistique officielle du taux d'alphabétisation démontre son aspect unique. Selon Bachir, chef de Khewa, 98% des enfants et des jeunes savaient lire et écrire, alors qu'aujourd'hui en Afghanistan, en dépit de l'encouragement officiel donné à l'alphabétisation, celle-ci n'a touché qu'un tiers environ de la même classe d'âge

Il est permis de se poser la question de savoir s'il est légitime de fonder une analyse générale sur une situation aussi particulière. À cela, je voudrais répondre que les personnes qui habitaient ce camp y sont arrivés avec leur éducation, leur culture, leur foi, leur code d'honneur. Même si elles ont vécu quelques années exceptionnelles, elles étaient conscientes, à différents degrés- les femmes surtout- qu'une fois rentrées au pays, les choses se passeraient différemment. Un nombre de réfugiées que j'ai revu par la suite regrettaient cette époque de leur vie. Elles ont su se réadapter parce que leurs référents de base sont restés intacts et tous les compromis avec la modernité avaient réalisés à Khewa à l'intérieur de rigoureux paramètres qui conservaient l'essentiel des traditions, telles qu'elles avaient été vécues avant la prise de pouvoir des Islamistes. Comme m'a dit une militante âgée- une femme remarquable qui avait été le professeur de Mina et qui avait été emprisonnée pendant trois ans avec son bébé à l'époque « Nous ne voulons pas que nos filles deviennent des Occidentales, mais des Afghanes modernes ». Tel a été le projet de société de RAWA appliqué dans le microcosme que fut le camp de Khewa. C'est son enracinement dans la réalité afghane qui m'a autorisé de m'en servir de base pour une analyse plus large du monde rural afghan, d'autant plus que les différences ont permis des comparaisons très intéressantes.

### **Une urbanisation du précaire**

Une fois l'urgence passée, les habitants des camps ont pu se mettre à la construction de bâtiments en pisé pour remplacer les tentes, prenant comme modèle le type de ferme-forteresse caractéristique de toute cette aire pachtoune régionale. Cependant, contrairement à ces fermes, le terrain disponible est plus restreint, donc la vie y est reproduite en réduction avec des conséquences directes sur les façons de faire et le nombre d'habitants. Ces bâtiments peuvent s'insérer dans des projets d'urbanisme si le camp est muré ; parfois des anciens camps militaires sont aménagés, dans d'autres cas ce sont des créations. Depuis le retrait des Soviétiques (1989) et la division en factions des groupes des anciens Moudjhaddins lors de la guerre civile, chaque camp est devenu une enclave autogérée, sous la domination d'un leader politique en Afghanistan. Chacun est un haut lieu de trafics et d'une base d'opérations militaires. C'était même le cas quand les Talibans étaient au pouvoir à Kaboul et aujourd'hui encore (2010), les vestiges des camps constituent des aires de repli locales pour les formations diverses, regroupées sous le nom de Talibans.

Chaque camp ressemble à une forteresse souvent entourée par une muraille surveillée de jour et de nuit. Les efforts sont simultanément dirigés vers la survie des populations à l'intérieur et la gestion permanente d'un ennemi à visibilité variable mais toujours menaçant. La solidarité avec le voisin avec qui on n'est pas apparenté reste donc difficile, d'où le nombre impressionnant de

cadenas sur toutes les portes, y compris celles des rares réfrigérateurs. *C'est l'Afghanistan ici*, fait Chafik.

Dans les petits camps qui graduellement sont devenus des villages, voire des villes en miniature, si les armes sont théoriquement interdites à l'intérieur, elles sont autorisées sur les chemins de garde ou les remparts du périmètre du camp. En vérité, chaque homme possède son arme, cachée devant l'interlocuteur étranger, cependant accessible. L'ennemi est diffus : il s'agit des autorités pakistanaises, des groupes ethniques rivaux, des bandes armées venant des camps voisins, des chefs de guerre ennemis, depuis la fin 2001 des agents américains et à présent des forces pakistanaises traquant Al-Qaeda et les résurgences Taliban. Cette perception de l'Autre en Goliath maléfique sert à pacifier temporairement les populations.

Il y existe souvent dans les camps un niveau de confort très apprécié par les habitants, supérieur à ce qu'ils craignent retrouver en Afghanistan. L'accès à l'eau courante et l'électricité s'est généralisé. La présence d'une ligne de téléphone par satellite (PCO) n'est pas rare. Les habitants payent un prix minime pour ces services (lorsque le courant n'est pas tout simplement détourné), sans commune mesure avec ce qu'ils auraient à déboursier en ville. Depuis 2004, les téléphones portables se sont multipliés à travers l'Afghanistan et le Pakistan, et quand la communication est possible — ce qui n'est pas toujours le cas dans les camps — tous les hommes en font l'acquisition, s'ils en ont les moyens. Diverses structures sanitaires ont été mises en place, durant les années 1980, dans les plus grands des camps par des ONG depuis longtemps oubliées. En général, les puits et les cliniques portent une plaque avec le nom de l'organisme donateur, gravé en anglais, ce que seule une minorité d'enfants sur place arrive à déchiffrer. Le message est donc destiné aux autres acteurs humanitaires et aux journalistes. Une mosquée, des écoles, des échoppes viennent compléter l'offre locale. Solution d'urgence, le passage au camp s'est mué en option permanente, mais est considéré localement comme le degré zéro, une forme de pis-aller, voire d'échec., même si dans de nombreux cas, la vie y est plus confortable que dans un village afghan ou un bidonville pakistanais. Néanmoins, ces deux derniers représentent socialement une forme d'évolution positive, soit le retour au pays ou la promotion vers la ville, même si celle-ci généralement offre une existence pitoyable dans un taudis.

La chute des Taliban et l'avènement du gouvernement intérimaire, suivi de celui de l'élection de Karzai ont suscité un élan de retour sans pareil dans un enthousiasme largement retombé quatre ans plus tard. Kaboul est entouré de tentes et de structures misérables habitées par des citoyens afghans qui n'ont pas retrouvé d'habitation ni d'emploi et qui vivent dans des situations infiniment pires que celles qu'ils ont connues dans les camps de réfugiés afghans. Dans le meilleur des cas, ils ont pu s'établir dans un appartement délabré de l'époque communiste au loyer astronomique ou dans une bâtisse de terre battue, comme au village. Les camps au Pakistan

représentent une option de vie reconnue par ceux qui sont les plus ardents candidats au départ. Certes, chacun clame un retour imminent, mais procède avec **caution**, laissant la famille au camp pour un temps indéfini. Entre le discours et la réalité, s'intercalent les possibilités de survie. À la fin 2003, le médecin de Khewa déclarait sur un ton péremptoire : *Je préfère vivre dans une tente à Kaboul que dans un palais au Pakistan*. À l'époque, il n'avait pas l'intention de quitter son travail bien payé, puisque salarié par une ONG étrangère, d'autant plus que sa maison en Afghanistan avait été détruite. En mars 2005 seulement, il commençait à envisager réellement son retour. Le Pakistan avait adressé un premier ultimatum, le 21 mars 2005, aux habitants des camps non-enregistrés. La date était bien choisie. C'est la saison après l'hiver où la majeure partie des maisons de terre a besoin d'être partiellement reconstruite, les murs s'étant effondrés à cause des pluies : les familles doivent prendre la décision d'investir sur place ou de profiter des dispositions facilitant leur retour. Cependant, le rythme ne s'est pas accéléré pour autant, même quand les bulldozers sont venus détruire les grands camps, processus qu'il a fallu arrêter pour héberger les milliers de nouveaux réfugiés fuyant, en 2009, les combats des forces talibans et l'armée pakistanaise dans les régions frontalières. On compte actuellement au moins un million et demi de réfugiés afghans peu décidés quitter le Pakistan.

### **Brève histoire de deux camps de réfugiés voisins.**

Les camps de Khewa et de Sharwali, appelé aussi Jihad Kalay, se situent près de la petite ville de Nowshera, à une trentaine de kilomètres à l'est de Peshawar dans la zone de Cherat, un désert de cailloux ponctué des cheminées de briqueteries. Ce sont les camps que j'ai le mieux connus, m'y étant rendu cinq années de suite et séjourné sur place. Sharwali avait été attribué à la fin des années 1970 à un des sept leaders politiques reconnus par le Pakistan, le maulana Mohammed Mohammadi dit 'Nabi' (prophète), ancien député qui fonda le parti traditionaliste Harakat-I-Enqelâb-I-islami, majoritaire au moment de l'intervention soviétique. Sharwali jouit d'une existence officielle, contrairement à son excroissance, Khewa qui ne figure pas sur les cartes répertoriant les camps autorisés et ainsi fait partie des centaines de structures non-enregistrées de ce genre où les agences internationales ne mettent pas les pieds.

Marginal par sa gestion, le camp de Khewa, fondé par des militants de l'ancienne gauche laïque et géré par l'organisation féministe RAWA propose un modèle alternatif dans le contexte conservateur afghan. Le camp est multi-communautaire (comprenant des Ouzbeks, Turkmènes Tadjikes, Hazara) et dominé par un chef d'origine pachate, Bachir, avec son entourage pachtoune, dont une partie est persanophone, de la région frontalière avec l'Iran. Il paraît probable que Mina, la fondatrice de RAWA, et son mari, tous deux pachtoune, avaient partiellement des origines dans la vallée du Kunar, où un nombre de militants se sont repliés après les débuts de l'intervention soviétique

Le contraste entre les deux camps voisins est saisissant : les ruelles de Khewa où en 2003 vivaient 5 300 personnes, sont animées, sa population déambule entre les échoppes, le long des allées ombragées. Les enfants se pressent vers les salles de classe ou le terrain de sport, les filles en uniforme bleu ciel comme dans les écoles pakistanaises, les garçons en jean et en chemise, sauf quand ils endossent des maillots pour jouer au football. Les filles font de même, puisqu'elles aussi peuvent pratiquer le football et le karaté dans des espaces qui leur sont réservés, situation inimaginable dans les camps et les villages de la région, que ce soit en Afghanistan ou dans cette zone ultra-conservatrice du Pakistan. Les burqâs sont relativement rares, les femmes se déplacent vêtues de châles traditionnels. Mais elles ne se mêlent pas aux hommes, les convenances sont respectées.

Il est possible que ce camp si particulier a représenté une étape préliminaire, une sorte de terrain d'essai pour un projet politique plus large, une ébauche de modernité alternative destinée au milieu rural afghan qui prend en compte les normes conservatrices. Les administrateurs ont recréé un système juridique et social qui reprend la constitution de 1964 et légitime l'obligation de la scolarité pour tous les enfants et adultes, ce qui a suscité un taux d'alphabétisation spectaculaire de 85% pour l'ensemble du camp, score inégalé dans la région. La guerre contre l'intervention soviétique paraît dès le départ n'être que la première phase d'une lutte révolutionnaire nationale contre l'Islam politique, la coutume et le communisme à la soviétique. Ici ce ne sont pas les jirgas d'aînés qui décident, mais une succession de comités censés défendre les droits et les devoirs de chacun. La limite sacro-sainte entre l'espace privé et l'aire publique a été déplacée : les considérations d'intérêt collectif priment sur la vengeance personnelle, restreignant donc la liberté individuelle au nom de l'harmonie du groupe. C'est une notion quasiment impensable en Afghanistan, aujourd'hui encore, en dehors du centre, et explique tous les blocages désespérants de cette société.

En face Sharwali, avec 7 000 habitants, est un fief pachtoune où le seul ordre appliqué est celui de droit coutumier, le Pachtounwali, même si théoriquement c'est la Chari'ah qui sert de référent et de mode de légitimation. Un silence pesant y règne. Si les hommes circulent, tous en turban, les femmes n'ont pas le droit de quitter leur enclos, et ce n'est qu'exceptionnellement que l'on aperçoit l'ombre bleue d'une burqa furtive. Comme à Khewa, les hommes travaillent généralement à l'extérieur, à la briqueterie, dans les bourgs proches, mais n'investissent pas l'espace commun, en dehors de la mosquée et des alentours des échoppes. Souvent éloignées de leurs familles de naissance, les femmes sont exclues de toute circulation traditionnelle et sont murées chez elles, désœuvrées. Chez certaines, se trouve un métier à tisser où se relaient les femmes et les enfants. Dans le quotidien, les décisions sont prises par les réunions des patriarches et d'hommes d'influence, en général pas plus d'une trentaine d'entre eux, considérés les plus influents. Ils se réunissent, assis à terre en cercle, dans un lieu prescrit qui se trouve éloigné des

habitations, tout comme dans les villages et ceux dans l'Afghanistan rural aujourd'hui (2010), selon des prescriptions immémoriales. Comme le résume Farid, le tailleur de Sharwali : *C'est notre tradition et c'est très bien*. Tous présents ont droit à la parole, personne ne peut interrompre, mais la priorité est donnée aux personnes plus âgées, aux aînés y compris à l'intérieur des familles où règne le frère aîné, jamais contesté par ses cadets même adultes. Durant les délibérations souvent interminables, une coutume locale veut qu'un des participants, tout en parlant, construise une petite tour en cailloux visible de loin. Si le cas est résolu, la structure reste telle quelle ; si le conseil n'arrive pas à conclure, elle est démolie d'un revers de main et les galets épars signifient l'échec de la négociation. L'affaire sera reprise par un conseil restreint d'aînés. Toute décision exige théoriquement l'unanimité pour agir, ce qui fait que les changements sont lents et improbables. Cependant, de pareilles assemblées font office de tribunaux et c'est d'ici que se décident des jugements extrêmes, dont la lapidation des femmes. Même si elles sont numériquement majoritaires, les femmes sont complètement exclues de toute délibération affectant le groupe, les veuves étant représentées dans le meilleur des cas par un fils ou un frère.

Une muraille de terre protège chacun des camps et, la nuit, des gardes armés arpentent les remparts, sur le qui-vive. Entre les deux, vit une population de nomades, des Koutchis, dans le dénuement total, sous des tentes noires.

Ces deux camps représentent des extrêmes : la moyenne se situe entre les deux, penchant plutôt pour la sévérité de Sharwali. Khewa est un lieu exceptionnel de tous les points de vue. Son fonctionnement unique mérite d'être décrit, en tant qu'un prototype d'une communauté afghane entre rural et urbain, mis en place pendant quelques années par des idéalistes gagnés trop rapidement par le désenchantement.

### **Topographie des camps**

Lors de l'établissement des camps, tout de suite se sont reconstitués les hiérarchies et les modes de domination permettant ou restreignant l'accès aux ressources et aux privilèges. Comme dans toute situation où **se confrontent** des vagues successives d'immigration, c'est la première qui constitue l'aristocratie, d'autant plus qu'elle est composée d'opposants et de guerriers ayant fui pour des raisons idéologiques (les mesures du gouvernement communiste) et non matérielles (la destruction des biens, la sécheresse). C'est une situation qui se reproduit auprès de toutes les structures accueillant d'abord des réfugiés ou prisonniers politiques, jusque dans les camps nazis il y a soixante ans ou à Dadaab<sup>237</sup> aujourd'hui. Les premiers venus ont eu la possibilité de construire des maisons généralement plus grandes, avec deux cours, que celles des réfugiés qui les suivront logés à l'étroit, autour d'une seule. Dans l'ancien camp militaire de Sharwali et dans tous les autres du même type, les logements pour combattants ont été modifiés pour ressembler à

---

<sup>237</sup> Ensemble de camps de réfugiés au Kenya qui abritent, depuis 1991, des réfugiés principalement somaliens.

des habitations rurales traditionnelles, ce que la boue, en tant que principal matériau de construction, permet aisément. Les toitures sont uniformément plates, une muraille haute scelle l'habitation, tout à fait dans le style pachtoune rural typique de toute la région jusqu'à Kaboul ; les portes d'entrée de ces petits fiefs sont en métal peint en bleu turquoise ou en vert. Du côté sud se trouvent toutes les institutions, la mosquée, la madrassa, la prison, ainsi qu'un certain nombre d'échoppes. C'est l'espace public et partagé de ce camp où ne circulent que les hommes. Depuis la chute des Talibans, un dispensaire a été construit, accessible aux femmes, ce qui est perçu comme une mesure libérale et moderniste.

Contrairement aux camps d'origine militaire qui ont intégré des aménagements pour une population civile, Khewa a pu être planifié selon les besoins des habitants. Ce camp a la forme d'un ovale allongé, de nouvelles maisons ont simplement été rajoutées en cercle autour des précédentes, le mur arrière constituant la muraille de protection pour l'ensemble. Quatre tours de garde carrées surveillent les entrées, les sorties et les mouvements possibles à l'extérieur, provenant de la situation de guerre larvée dans toute la région.

Les formes de toiture peuvent varier, certaines arborent des coupoles, typiques des habitations turkmènes, alors que cette population est quasiment absente à Khewa. Son chef Bachir a voulu expérimenter avec ces pratiques plus appropriées à la régulation de la température, explique-t-il. Tout à fait au centre se trouve la maison du chef et de ses plus proches adjoints au moment de la fondation du camp, ce qui reflète parfaitement la centralisation du pouvoir. Dans la même aire se trouvent les espaces de circulation principaux : la mosquée, les échoppes, le glacier et le boulanger. La clinique est placée au nord et est accessible de l'extérieur du camp comme de l'intérieur, elle reçoit également les nomades afghans (*Koutchis*) de la région et les familles des ouvriers logées près des briqueteries. Jusqu'à la chute des Talibans, les habitants de Sharwali s'y rendaient également. À côté se trouve la salle de réunion avec des chaises pliantes, ainsi que la remise des véhicules du camp. C'est comme si l'autorité séculière, la modernité et le rapport au monde extérieur étaient regroupés d'un côté, en opposition au pouvoir religieux, en face. Quand elle n'est pas en service, l'ambulance (offerte autrefois par une ONG) sert de moyen de taxi collectif pour le bazar, à un tarif de trois roupies par personne, alors qu'une voiture faisant office de taxi revient à cinq roupies. Les deux véhicules roulent avec des pneus anciens quasiment plats, la suspension est inexistante, les portes sont tenues par un épais ruban adhésif et des cordes. Pour les trajets inhabituels, les chauffeurs décident d'eux-mêmes du prix de leurs courses, selon l'état des routes et du danger évalué, en particulier pour les visites des grands camps voisins.

C'est au nord-est, sous la protection des instances officielles que sont situés l'orphelinat/pensionnat des filles, leur école, puis la maternelle, les ateliers de broderie et de tissage de tapis. Les mêmes institutions pour garçons se trouvent à l'opposé, au sud, près de l'entrée principale et de la tour de garde la plus importante. Juste devant la muraille sud s'étend le

terrain de sports qui sert particulièrement au football et les garçons peuvent donc s'y rendre aisément.

Des grilles de lectures supplémentaires opèrent sur la topographie du camp. Bien que le camp soit constitué d'habitations à peu de chose près identiques d'un bout à l'autre, celles-ci sont quadrillées en véritables quartiers de ville, nommées d'après leurs équivalents urbains au Pakistan. Les familles les plus anciennes habitent les maisons un peu plus spacieuses, dans un secteur qu'on appelle ici '*Hayatabad*' d'après le quartier des Afghans nantis de Peshawar, alors que les plus récents, à la périphérie et en face de Sharwali, sont logés dans *Katcha gari*, les maisons de boue — terme employé pour les taudis de pisé qui s'agglutinent le long de l'autoroute à l'entrée de Rawalpindi. Une évolution de statut est représentée par la section nommée *Hacht Nagri*, un quartier un peu moins misérable de Peshawar, sorte de marché aux puces permanent. Les plus pieux sont dans le '*Haji camp*' et, comme nous l'avons vu, le chef habite au centre dans un groupe de maisons qui abrite des familles arrivées avec lui. Une ruelle regroupe celles qu'on appelle les 'familles RAWA'. Une des habitantes me fait remarquer, avec orgueil, la propreté de cette allée, qui contraste avec l'état de celle de *Katcha Gari* : *Ce sont de nouveaux immigrants, ils ne savent pas comment vivre en société*. Tels ont aussi été les commentaires des habitantes de Sarajevo bombardée, obligées de partager leurs immeubles avec des réfugiées des villages bosniaques. Dans les deux cas, ressort le réflexe de citadines qui se veulent éduquées par rapport à une population rurale considérée inculte. Leur respectabilité ici paraît fondée sur leur ancienneté dans les lieux, garante de leurs droits, même si, dans les deux configurations, elles ne sont que locataires et presque aussi pauvres les unes que les autres.

### **Circulation des hommes et des femmes à Khewa**

S'il n'y a pas d'espaces de mixité réelle, hommes et femmes circulent en se croisant sans problème, ce qui ne se voit jamais dans d'autres camps. Chaque genre pratique des techniques d'évitement de l'autre en restreignant sa circulation à des aires agréées. Les hommes se rencontrent dans la rue commerçante, celle où sont alignées les échoppes, à la mosquée, près de l'unique téléphone-satellite, devant le four du boulanger, haut lieu de sociabilité masculine et de discussion politique. Un peu plus loin, les femmes se retrouvent sur deux bancs ombragés, ayant aménagé ici un espace féminin. Le glacier a construit un auvent séparé où elles peuvent aller déguster des glaces, une version rudimentaire des salons de thé de Peshawar voisin où hommes et femmes occupent des espaces séparés. On y vend des cornets qui valent d'une à cinq roupies, ce qui a rendu ce privilège, autrefois exceptionnel, accessible aux enfants, du moins occasionnellement. Néanmoins, il y a deux espaces où les résidents des deux sexes se rencontrent de façon socialement autorisée, d'abord le terre-plein central, proche de l'hôpital, qui sert à des concours entre les écoles et les orphelinats, à des manifestations officielles, puis son équivalent à



l'intérieur, une salle munie d'une estrade faisant face à des rangées de chaises pour les grandes réunions mais aussi pour des réjouissances privées quand des musiciens viennent fêter la naissance d'un garçon.

Les jeunes se plaignent discrètement de l'absence d'un espace pour eux : dans le meilleur des cas, ils se retrouvent dans des activités communes, comme dans les salles de classe où les garçons sont assis devant et les filles derrière, ou sur le terrain de sports. Mais les rencontres plus intimes sont difficiles, le maintien des convenances, sans être aussi extrême que dans tous les camps avoisinants, reste obligatoire. Néanmoins, les jeunes dessinent aussi leur changeante cartographie des lieux possibles de rencontre : tel coin de mur, tel auvent désaffecté, tel arbre tout à fait obscur la nuit. Les informations s'échangent et se chuchotent, objets de confidences ou de dénonciation. Parfois, les contraintes sont invivables. On raconte qu'un jeune enseignant de karaté se serait enfui avec une orpheline ; comme aucun des deux n'avait de famille pour réclamer que justice soit faite, l'affaire en est restée là. Véritablement tragique est l'histoire de l'assistante du médecin, une écolière également orpheline, qui s'est pendue au ventilateur de l'orphelinat parce que le garçon qu'elle aimait aurait fait des remarques désobligeantes ; la malheureuse a pu être sauvée *in extremis*, mais en est restée handicapée mentalement. Les mauvaises langues n'y voient que la conséquence de cette (relative) liberté de circulation scandaleuse laissée aux jeunes filles.

### **Naviguer dans l'espace public d'un camp de réfugiés**

Les camps de réfugiés présentent une situation historiquement unique où des femmes rurales, dont un bon nombre de veuves, se sont retrouvées parmi une masse d'étrangers dans une intimité forcée, à partager l'accès aux mêmes ressources, voire à lutter pour leur obtention tout en cherchant à conserver un mode de fonctionnement qui était tout à fait inadapté aux circonstances. Les premières années, tout se vit par rapport à un "avant", à reconquérir au plus vite et personne ne peut imaginer que la guerre va durer. Le *Purdah*, que toutes reconnaissent comme étant plus sévère qu'au village, est maintenu parce qu'une infraction menacerait potentiellement la position du groupe familial au retour. Les femmes donc s'astreignent à rester cloîtrées dans leur tente puis leur enclos une fois les habitations construites. Dès qu'elles esquissent quelques pas vers l'extérieur, elles se couvrent complètement. Tout comme pour l'achat de provisions au bazar, ce sont les hommes et les garçons qui se chargent de chercher les rations alimentaires (jusqu'en 1995, date à laquelle l'UNHCR décide d'arrêter ces distributions, reprises ensuite dans certains camps à partir de l'intervention américaine à la fin de 2001). Pour les femmes, c'est difficile, rien dans leur éducation ni leurs traditions ne les a préparées à se défendre des intermédiaires qui dérobent leurs bons de nourriture ou de combustible.

Les veuves doivent compter sur leurs jeunes fils inexpérimentés qui rentrent souvent bredouilles. Les premières années, elles envoient leurs filles chercher l'eau et le bois de chauffe, comme les

paysannes pathanes dans la même région. Par la suite, quand les relations entre Pathanes et Pachtounes s'envenimeront, chaque communauté accusera l'autre d'attaquer ses jeunes filles sur les chemins de terre.

Au fil des années certains espaces se créent, permettant une circulation féminine qui va en s'accroissant, reprenant un modèle urbain. Dans la majorité des camps, les sorties autorisées aux femmes sont plus variées qu'au village. Elles peuvent se rendre à la clinique, aux cours et ateliers quand leur famille le leur permet ou éventuellement au bazar et plus rarement aller en visite chez des parents. Traditionnellement, les jeunes brus étaient particulièrement surveillées jusqu'à ce qu'elles aient mis au monde un, voire deux enfants, et parfois elles restaient enfermées pendant une année entière. Néanmoins, les cours d'alphabétisation ou de formation professionnelle (dans le domaine paramédical, par exemple) attirent aussi cette catégorie de la population, ce qui n'aurait jamais été possible au village. Ces destinations constituent des îlots placés dans un espace perçu comme étant fondamentalement hostile, et potentiellement menaçant. Les déplacements s'inscrivent donc dans des trajectoires précises et rapides. Il existe ainsi des modes d'appropriation personnelle d'un régime même plombé, comme dans tout système d'oppression, un détournement par la consommation altérée du discours dominant *qui a pour caractéristiques ses ruses, son effritement au gré des occasions, des braconnages, sa clandestinité, son murmure inlassable*, comme dit de Certeau<sup>238</sup>.

Dans les camps de réfugiés afghans mis en place par l'UNHCR, ce sont certainement les hommes qui ont usé le plus de tactiques d'appropriation de l'espace pour lui donner une cohérence proche de celle du village qu'ils ont quitté, à laquelle s'ajoute une certaine logique urbaine. Les hommes ont élaboré l'aire publique collective : autrefois les rencontres se concentraient autour des chefs de guerre et de leur administration, aujourd'hui les centres sont ceux qu'ils retrouvent dans les bourgades afghanes, à savoir la mosquée, la madrassa, les lieux de réunion dépendant ou non de la *hujera* de leur chef, les rues, les échoppes et, selon les cas, un centre de détention. Dans les camps ou dans les villages à l'intérieur du pays, l'hôpital et les écoles constituent des espaces de mixité potentielle dominés par leur fonction. Ces structures sont allogènes, imposées par des agents extérieurs — l'humanitaire dans les camps, généralement l'État dans les villes ou villages. Les sorties des femmes doivent être cautionnées par le chef de famille et autorisées pour une raison qui leur paraisse acceptable. Elles dépendent des facilités, s'il y en a, mises en place par les agents humanitaires généralement des ateliers d'artisanat, cours d'alphabétisation ou éventuelle formation personnelle. Ces endroits (auxquels s'ajoutent les dispensaires) permettent une sociabilisation entre femmes non apparentées et agissent durablement sur la transformation des mentalités. Ces lieux de sociabilité tout à fait respectables sont devenus des contre-espaces prenant la suite des hammams urbains d'antan où la discussion et la contestation sont possibles,

---

<sup>238</sup> M. de Certeau, *op. cit.*, p. 53.

surtout dans les cours patronnés par RAWA. Peu à peu, elles ont appris à se voir à partir du regard des intervenants de l'aide humanitaire, des médecins jusqu'aux journalistes, regard qui est appelé à se refléter ensuite auprès de la population masculine forcée, à son tour, de reconsidérer les rapports entre les sexes d'un point de vue alternatif. Les possibilités de manœuvre des femmes sont des plus restreintes, mais ces tentatives parfois bien minimes d'appropriation d'un fragment d'espace personnel méritent d'être reconnues. À chacun de naviguer, comme dit de Certeau, de *marcher (sa) ville* en la réinventant.

## **La création d'un habitus féminin**

### **Un espace sexué**

L'appropriation d'un espace destiné à être habité par une famille réfugiée passe par la constitution de limites visibles servant à séparer le public du privé, le masculin du féminin. L'établissement du *pardah*, cet espace privé qui signifie de réclusion des femmes, essentiel pour les musulmans du sous-continent, l'est plus encore pour les Pachtounes. Ceux-ci s'empressent d'ériger une palissade autour de leur tente pour marquer l'emplacement des murs d'une maison à construire ultérieurement. Il arrive que devant une tente des plus misérables se dresse un pan de clôture fait de branchages et de plastique, tout comme les tentes elles-mêmes. Acte qui se justifie pour les réfugiés nouvellement arrivés, par la menace perçue, jusqu'à l'obsession, des étrangers qui les entourent. Le maintien des principes gouvernant l'agencement de toute habitation, même dans des conditions extrêmes assure la survie des structures mentales des réfugiés afghans. La référence primordiale reste la demeure familiale, avec sa distribution précise d'aires sexuées.

La clôture marque la séparation du groupe familial du restant de la communauté, et à l'intérieur de cette unité, une nouvelle division s'opère cette fois-ci entre les sexes, répercutée dans toutes les tâches et toutes les fonctions qui s'accomplissent dans des espaces déterminés de façon spécifique. La division dominante à partir de laquelle découlent toutes les autres oppositions régit la séparation entre l'aire domestique et l'aire publique qui caractérise les préceptes de base de l'habitat des sociétés musulmanes, gouvernant même les tentes des nomades Koutchis.

D'ailleurs, quand on survole Kaboul en avion, on remarque le paysage est quadrillé par les lignes de clôtures rectangulaires s'étendant à perte de vue. L'impossibilité de construire même le plus petit mur de séparation constitue, selon les réfugiés eux-mêmes, un des principaux problèmes dont ils se plaignent amèrement, au même titre que de l'absence de porte, de cadenas<sup>239</sup>. Ce manque d'éléments fixes (murs, possessions en sécurité) signifie que l'implantation au sol, donc la reconstitution d'une vie stable, est impossible.

La maison est un microcosme de l'ordre social entier. Comme le résume Bourdieu :

---

<sup>239</sup> *Women's Commission for refugee women and children, report on Shamshatoo* New York, Women's Commission, 2001.

*Les mêmes oppositions existent entre la maison et son ensemble et le reste de l'univers. Considérée dans son rapport avec le monde extérieur, monde proprement masculin de la vie publique et du travail agricole, la maison, univers de femmes, monde de l'intimité et du secret, est haram...<sup>240</sup>.*

Dans les maisons traditionnelles afghanes, il y a deux cours et deux corps de bâtiments, ce qui permet la séparation des sexes requise sans trop de restrictions, puisque les femmes peuvent circuler entre les divers espaces. Dans certaines configurations, les toitures aménagées en terrasse constituent une sorte d'aire intermédiaire entre le public et le privé qui permet de communiquer avec les voisins et de surveiller les enfants dans la rue. La vie pénible dans les villages qui sert de référent est considérablement plus libre que celle dans les camps et de plus permet des modalités d'autonomie, d'interaction et de coopération entre les sexes à travers le commerce, les tâches agricoles, ainsi qu'une certaine tolérance pour incartades toujours possibles (dans les communautés non-Pachtounes), ce qui est démontré par les *landays*, poèmes écrits par les femmes décrits au chapitre quatre. Comme le dit Bourdieu à propos des Kabyles, hommes et femmes étaient enfermés *dans un cercle de miroirs qui réfléchissent indéfiniment des images antagonistes, mais propres à se valider mutuellement*<sup>241</sup>. Bien entendu, l'avènement de l'Islam politique a mis fin à ses rapports plus souples entre les sexes et a renforcé les pratiques traditionnelles les plus rigides, y compris dans les villages qui ne sont pas régis par les Talibans.

Dans les camps, les familles sont logées dans des espaces plus étroits que dans les villages. Au lieu de deux cours, elles n'en disposent habituellement que d'une, avec une pièce principale. Lors de visites, s'il n'y a pas de pièce consacrée aux échanges masculins (*betak*), les femmes sont envoyées dans la cour ou dans un espace adjacent : leur univers est bien plus fermé qu'autrefois, propre à susciter un sentiment de claustrophobie . En cas d'impossibilité de division physique d'un espace trop exigü, comme à Jalozaï et dans tous les camps à tentes, l'intérieur sera exclusivement dévolu aux femmes pendant la journée, les hommes étant tenus de rester à l'extérieur jusqu'aux repas ou à la tombée de la nuit.

Dans les camps, comme Khewa et Sharwali, les pièces sont donc construites autour d'une cour unique sur laquelle s'ouvrent les fenêtres, aucune ne donnant sur la rue. L'espace en face de la grille d'entrée est divisée en trois : d'un côté la pièce de réception masculine, le reste étant consacré aux femmes et aux tâches domestiques avec un espace de transition accessible aux deux sexes où l'on trouve parfois un métier à tisser, en particulier chez les Ouzbeks mais aujourd'hui aussi auprès d'autres ethnies non-spécialisées dans ce type d'artisanat. Certaines portes plus

---

<sup>240</sup> P. Bourdieu, "La maison ou le monde renversé", in *Trois Etudes d'ethnologie kabyle*, Seuil, Paris, 2000, p. 69.

<sup>241</sup> P. Bourdieu,, *art. cit.* 1990.

anciennes comportent des traces d'un travail sur bois typique des Pachaïs et de la région du Nouristan, réalisés par des artisans dans les débuts du camp. Il s'agit d'un des rares éléments de décor fournis par des hommes. L'espace du camp crée une dynamique interne qui régit la circulation différentielle des genres. L'intériorisation de modèles circonscrits *fabrique*, selon les termes de Michel de Certeau, un discours social et spatial qui se répercute dans les façons d'occuper l'espace public et privé, d'en reconstituer en miniature les aires masculine et féminine permettant la gestion honorable du quotidien même dans des circonstances d'exil.

### **Un espace masculin**

À l'intérieur des ensembles habités, la partie publique et masculine se situe après la grille. Parfois, il existe une entrée supplémentaire menant directement vers cette pièce des hommes, la *betak* où se déroulent tous les échanges avec le monde extérieur. Ainsi le restant de l'habitation demeure caché au visiteur. Des efforts de décoration y sont souvent évidents. En plus des matelas à terre et d'un tapis, comme dans toutes les pièces dont l'agencement est fondé sur la polyvalence des fonctions, on remarque parfois des guirlandes lumineuses, parfois même un canapé à l'occidentale devant laquelle lequel est rangée la table basse assortie, dans l'attente d'éventuels visiteurs. En réalité, ces meubles ne servent jamais, les invités choisissent toujours de s'asseoir par terre. Ce mobilier n'a de fonction qu'ostentatoire, tout comme le téléviseur cassé ou un appareil à air conditionné dépourvu de prise. La *betak* en exil devient un lieu de parade pour toute la famille, les hommes y faisant montre de leur succès mondain et de leur connaissance du monde extérieur ; les femmes, en nettoyant régulièrement cet espace rarement utilisé, reconnaissent son capital de prestige. Néanmoins, en raison des problèmes de chauffage ou de ventilation selon les saisons, la télévision ou la radio sont généralement rapatriés dans la pièce principale où se retrouvent le soir, du moins pour la durée d'un repas, tous les membres de la famille, même si femmes et hommes ne mangent pas en même temps. C'est l'occasion pour un type de mixité, voire d'échanges, qu'on ne trouve pas dans les villages pachtounes ou pathanes voisins où les hommes se regroupent toujours entre eux en soirée à l'extérieur dans la *Hujera* d'un notable ou d'un parent plus aisé dont ils reconnaissent l'ascendant.

Les notables des villages pachtounes et pathanes (mais également des autres ethnies de la région, y compris les Hindkos au NWFP) possèdent une *Hujera*. C'est une 'maison des hommes' où les groupes qui dépendent d'un notable se retrouvent tous les soirs pour discuter ou pour fumer du *charras* ensemble et souvent en silence : accompagner son père représente, pour un jeune garçon, l'accès à un privilège adulte. Quand les femmes d'une même génération se réunissent, c'est beaucoup plus animé, parce que c'est la relation et la conversation qui sont recherchées. Pour les hommes, il s'agit de démontrer l'unité d'un groupe, de créer un espace masculin commun sans émulation entre les participants où chacun se retrouve à la fois comme un individu et comme

membre d'un groupe, ce qui n'est pas sans rappeler les clubs masculins britanniques. La *betak* des chefs de camp sert souvent de *Hujera* pour recevoir les journalistes et autres invités de marque. Dans les *Hujeras* de Kandahar, fief des résurgences Talibans, on dit que si les femmes sont tout à fait bannies, les jeunes garçons fardés, les '*ashna*' (bien-aimés), compagnons des valeureux guerriers y sont admis<sup>242</sup>.

Le privilège masculin se distingue par un étalage d'oisiveté calqué sur celui des rentiers aristocratiques et sauvegardé, entre autres, par la prise en société de substances rendant le travail ou l'activité à peu près impossibles.. Comme aurait dit le sociologue américain de la fin du XIXème siècle, Thorsten Veblen, pour maintenir sa respectabilité, l'homme se doit de consommer des luxes 'inutiles' le tabac, diverses drogues, jadis de l'alcool en Afghanistan. On pourrait ajouter que l'usage public des stupéfiants dans cette aire, réservée aux hommes, sert à maintenir cette passivité ostentatoire que seule une activité guerrière peut légitimement interrompre. C'est bien la différence avec le mode de consommation de l'opium chez les femmes, qui appartient à la pharmacopée habituelle, au titre de panacée universelle, avalée à la hâte et non fumée, donc strictement utilitaire<sup>243</sup>. Les hommes ont également recours à la consommation médicamenteuse de stupéfiants dans le quotidien, par exemple des opiacés pour contrer la fatigue lorsqu'il agit de conduire un camion ou un autobus pendant une période continue ou alors pour se calmer, y compris sur la route, à l'aide de pâtes à mâcher contenant du haschisch.

### **Un habitus de guerre : créer un intérieur dans des conditions extrêmes**

Les femmes comme les hommes n'osent pas trop s'engager dans un temporaire que tous veulent désespérément dépasser, même si celui-ci doit durer une vie entière. Tout comme les réfugiées de milieu rural bosniaque, relogées dans des appartements à Sarajevo, et pour les mêmes raisons, ces femmes n'attachent souvent pas d'importance à l'état de leur habitation, au-delà d'une consciencieuse propreté : on ne se bat pas pour le transitoire, alors que les habitantes de Sarajevo, survivant dans un appartement en ruines, consacraient toute leur énergie à préserver leur cadre de vie. Au fil des années, les réfugiées afghanes ont fini par se réconcilier avec leur environnement, en particulier les plus jeunes qui n'ont aucun souvenir de la maison perdue au pays : en décorant timidement leurs intérieurs avec des housses colorées sur les oreillers et les matelas ou, chez les Pachtounes en particulier, en brodant des nappes et des draps de fleurs aux couleurs vives, elles ont su les transformer en foyers un tant soit peu accueillants pour leurs familles. Néanmoins, on n'ose pas aller plus loin, toute expérience, tout achat non essentiel même est réalisé en fonction de la vie qu'on mènera une fois rentré chez soi. Que ce soit la télévision achetée, les fenêtres, le

---

<sup>242</sup> Information orale donnée à Khewa, mars 2005.

<sup>243</sup> La prise de drogues par les femmes, est devenu un problème majeur dans la société réfugiée, ainsi que l'indique (entre autres) un rapport de l'IRIN (UN Office for Coordination of Humanitarian Affairs) de mars 2003, Pakistan, "Special Report on Drugs and Refugees" [http://www.irinnews.org/report.asp?ReportID=33304&SelectRegion=Central\\_Asia&SelectCountry=PAKISTAN](http://www.irinnews.org/report.asp?ReportID=33304&SelectRegion=Central_Asia&SelectCountry=PAKISTAN)

*charpoy* (lit de jour) installé dans la cour, la perspective du démontage et du transport est toujours présente.

Dans les camps de réfugiés, les différences entre les intérieurs sont microscopiques, mais représentent néanmoins le degré d'enracinement et l'état moral de celle qui l'aménage.

Des distinctions parfois minimes se retrouvent d'une tente à l'autre, même dans le sinistre Jalozai visité en décembre 2001 et fermé partiellement trois mois plus tard. Les réfugiés arrivés après les événements du 11 septembre ont confectionné leurs propres tentes à partir de couvertures, de bâtons et de briques ébréchées, provenant des briqueteries des alentours, tout comme aux premiers temps dans tous les campements improvisés de la région.

Les tentes les plus rudimentaires, si basses qu'on ne peut qu'y rester assis, ne comportent que des matelas grossiers, posés à même la terre, calés contre les parois si l'espace le permet. L'étape suivante, la tente comme habitant moins précaire un peu plus élaborée, est meublée d'un bout de natte sur le sol, et d'une brique à l'entrée pour marquer le seuil avec un pan de châle accroché au-dessus, comme pour différencier l'intérieur de l'extérieur et améliorer à l'aide d'un élément personnel à cet environnement d'une brutalité inouïe. Un geste individuel affectant le cadre de vie, fût-il infime, concourt à restituer une dimension humaine à des êtres qui vivent dans des conditions qui ne le sont pas. C'est ainsi que, par ce qui constitue un acte de résistance parmi les moins étudiés, des femmes ont sauvé l'humain dans des situations les plus extrêmes, dans des conditions de guerre y compris dans les camps de concentration ou au siège de Leningrad<sup>244</sup>.

Dans les tentes des camps de réfugiés, les femmes ont retrouvé des gestes anciens à l'origine même des intérieurs de la région. Quand les populations nomades en Asie Centrale plantent une tente, on commence d'abord par placer le tapis pour fixer son emplacement, par marquer le sol par une présence humaine pour le distinguer du contexte naturel et l'ancrer dans sa relation à l'environnement. C'est peut-être pourquoi les tapis reproduisent souvent des parterres fleuris, une sorte de sublimation de la nature revisitée par la décision humaine et culturelle.

Ce vide central évoque-t-il une archaïque métaphore spatiale d'un corps féminin sexué avec en son centre un espace utérin où c'est moins la finalité fœtale qui serait montrée, que le potentiel de transformation constante, au hasard des rencontres cellulaires ? L'acharnement des hommes à protéger cet espace clos témoigne d'une importance qui procède de cette différenciation des sexes posée en tant que socle social, qui est, selon Françoise Héritier, *au fondement de toute pensée, aussi bien traditionnelle que scientifique*<sup>245</sup>.

Dès que les familles déménagent dans des habitations en pisé, avec leurs épais murs de terre, construites par les hommes sur l'emplacement des tentes ou octroyées par l'administration, un

---

<sup>244</sup> Voir, entre autres, Germaine Tillon, *Ravensbruck*, Paris, Seuil, ainsi que Lidiya Ginzburg, *Journal du Siège de Leningrad*, Paris, Christian Bourgeois, 1998.

<sup>245</sup> Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, Paris, Odile Jacob 1996, p. 19.

certain confort est visé, des facilités qui souvent n'existent pas dans les villages d'origine, soit l'électricité et l'accès aisé à l'eau qui constituent des arguments forts pour la permanence de la présence afghane (surtout féminine) sur place. Le courant sert primordialement à activer les pompes d'eau, puis les ventilateurs — d'autant plus qu'il fait plus de 40 °C pendant près de la moitié de l'année. Les pannes sont fréquentes, alors le long des murs, comme à Sarajevo pendant la guerre, sont alignées des bouteilles remplies d'eau.

Chez les Afghans, toutes ethnies confondues, le style de vie est frugal, voire spartiate, et représente une transposition quasiment à l'identique du mode de vie nomade sous tente. Une version semblable du décor, en moins austère, est encore en vigueur dans de nombreux intérieurs musulmans traditionnels, de la Bosnie jusqu'en Azerbaïdjan, en passant par le Liban, le Maroc et l'Arabie Saoudite<sup>246</sup>. À Kaboul chez des intellectuels ou dans un camp de réfugiés, l'aménagement et le mobilier restent sensiblement les mêmes. Les chambres sont meublées simplement de matelas (*tofake*) qui sont alignés le long des murs, parfois enroulés pendant la journée avec la literie. Chaque pièce est une unité polyvalente et complète en elle-même, employée pour les activités diurnes et nocturnes. Le *tofake* sert de siège et de lit, de bureau et de banque puisque c'est en dessous que l'on glisse les papiers de tout genre, voire les cahiers d'écoliers. L'unique meuble est le coffre fermé par un cadenas qui renferme les trésors de la famille — de l'argent (rapporté par les membres mâles de la famille) comme les rares bijoux. Lors d'un mariage, la nouvelle épouse apporte sa dot dans une cantine de métal ou un coffre en bois qu'elle posera dans la chambre qu'elle partagera avec son mari, puis ses enfants. Mais à la moindre occasion, on fait étalage de ses richesses. Ainsi Aslam, instituteur à Khewa, déballe le contenu du coffre que son épouse a apporté avec elle onze mois auparavant (au moment de l'entretien, elle est en visite chez ses propres parents). Avec orgueil, il étale la tenue de mariage écarlate, les autres robes ornées de strass, puis les gobelets et les assiettes en métal. Sa famille l'approuve, visiblement fière de la dot de leur bru. nous avons vu plus haut qu'il avait réussi à faire baisser le prix de la compensation matrimoniale demandée, arguant son statut élevé d'instituteur. Mais Aslam, comme tous les nouveaux mariés, devra travailler des années durant pour rembourser les différents emprunts que sa famille a contractés pour payer cette somme à son beau-père. Il est très difficile de réaliser des économies pour un célibataire puisque tout argent qui rentre va en priorité à la famille du garçon dont souvent c'est une des seules sources de revenus

Des rideaux entre les pièces, une toile cirée étendue par terre pour les repas, un tapis de prière et une théière (généralement émaillée, chinoise), un thermos et une marmite en plus de la vaisselle complètent le mobilier. La lumière électrique partout se présente comme une barre de néon, sans

---

<sup>246</sup> Cet espace de tente est ensuite transposé dans la maison musulmane, bâtie autour d'une cour centrale, organisation qui sera reprise dans chacune des pièces- mais aussi dans la ville méditerranéenne avec son agora. Si en Occident, on occupe l'espace par le centre, soit une table avec des chaises, un salon trois-pièces devant une cheminée ou de nos jours la TV, les intérieurs musulmans modernes sont souvent caractérisés par l'espace ouvert et les canapés plaqués tout autour des murs. Le centre continue à représenter l'aire de sociabilité, de communication, d'échange et transformation.



modulation aucune. La qualité des moquettes et des tissus varie, le rouge au sol domine. Dans les camps, les tapis tissés sont rares, ceux qui les fabriquent les vendent dès que possible, à l'exception du petit tapis de prière, souvent remplacé par un bout de drap blanc pour les manifestations de piété féminine. Des nattes en coton rayé sont fréquentes, parfois superposées quand les moyens le permettent. Dans les intérieurs plus typiquement pachaiés, le sol de terre battue reste nu et on y trouve des lits surélevés, sans doute pour écarter les rampants. Les murs sont blanchis à la chaux et jusqu'à mi — hauteur, un drap en polyéthylène ou en toile cirée est tendu pour préserver de l'humidité. La plupart des parois internes comportent des clous où l'on accroche le voile, la burqâ, les vestes masculines. Des renforcements, recouverts par un rideau, servent à ranger des objets utilitaires, y compris les vêtements pliés et la literie. Parfois, on rencontre des photos arrachées aux magazines de chanteurs ou acteurs afghans autrefois à la mode, des calendriers périmés provenant d'organismes saoudiens ou alors des fameux armuriers de Darra, ornés de kalachnikovs artisanales. De temps en temps des photographies d'êtres chers disparus (masculins), ou celle du patriarche en preux Moudjhaddin, quand on a pu les conserver. Des souvenirs de bazar sont prisés : ici une pendule en plastique doré, là une photo encadrée de La Mecque. L'accès des femmes à des sources directes de revenus occasionne un type de consommation particulière sous forme d'achats de modestes objets décoratifs pour la maison. Une variété s'observe dans les petites assiettes et récipients pour les bonbons et friandises destinées aux visiteurs, alors que les repas sont partout servis dans des grands plats métalliques identiques. À la suite d'un arrivage d'affichettes vendues au bazar voisin, un bon nombre de murs de Khewa sont ornés de photos de bébés blonds grassouillets (visiblement des reproductions pakistanaises mal imprimées de publicités européennes pour des couches-culottes). Une livraison antérieure comportait des vues on ne peut plus banales de rues de banlieue allemande sous un ciel gris, dont une série ornait un des orphelinats. Au jeune professeur d'anglais qui me servait cette semaine-là d'interprète de soupirer : *Que leurs rues sont belles, tellement propres, j'en rêve...*

Les Afghans ne cumulent pas des objets. Les possessions personnelles de chaque femme (des articles d'hygiène jusqu'au porte-monnaie) tiennent dans un petit sac à main. Les photos de famille ont été interdites par les Talibans qui en ont détruit un grand nombre durant des raids, mais des livres se glissent occasionnellement parmi les couvertures et le tapis de prière qui souvent constituent le baluchon minimum. Mariam, responsable des ateliers de tissage de RAWA à Khewa, a pu conserver quelques livres de son mari, instituteur tué par les milices de Hekmatyar ; ils faisaient partie des rares affaires qu'elle a rapportées en fuyant son village avec ses quatre enfants, même si à l'époque, elle ne savait pas encore lire, ni écrire : *C'est tout ce qui me restait de lui, je voulais montrer à mes enfants qui était leur père.* Abdullah, un jeune sympathisant exceptionnellement francophone de RAWA, n'a rapporté qu'un livre de poésie

persane ainsi qu'un volume de poèmes français qu'il a pu sauver de la maison familiale à Kaboul en flammes.

Dans la *Hujera* de Khewa, qui sert de 'Guest House' pour les visiteurs étrangers de RAWA, des bouts de moquette, des fauteuils et des lits hauts constituent une approximation de l'attente présumée des invités occidentaux, un peu comme s'il s'agissait d'une ethnie particulière qu'un décor supposé familier pour rassurer. Un tapis trône dans la pièce de réception pour montrer aux visiteurs la production des ateliers de tissage. Détail intéressant, les têtes en dentelle sur le dossier des fauteuils, ce que les Anglais appellent *antimacassar* : un véritable raccourci de l'histoire de l'empire britannique aux Indes, ce pan de tissu est un vestige du mobilier victorien qui servait à absorber la brillantine abondamment tartinée sur les chevelures masculines et fabriquée à partir de l'huile de macassar produite en Inde. Travaux de dames par excellence, encore présents dans les salons européens jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, ces protège-fauteuils sont toujours confectionnés aujourd'hui par des jeunes filles réfugiées dans les camps, d'autant plus que les hommes du sous-continent appliquent ces brillantines, non pas sous la forme d'huiles traditionnelles utilisées par les femmes, mais sous leur présentation commerciale post-britannique<sup>247</sup>, si l'on peut dire, perçue comme étant plus sophistiquée et produite par d'innombrables fabricants sur le sous-continent.

Si les épouses accordent de l'importance au décor de leur intérieur, les veuves à Khewa semblent y porter moins d'attention. C'est qu'elles n'investissent plus du tout la maison de la même façon et mènent une vie active à l'extérieur, grâce à RAWA, comme pour montrer qu'elles ont d'autres préoccupations que le décor de l'aire domestique. C'est d'ailleurs RAWA qui fournit les éléments de base : nattes en coton de couleur rayé, quelques matelas, rien sur les murs, soit un décor encore plus spartiate qu'ailleurs, *le style RAWA* précise une d'entre elles. C'est un peu le pendant spatial à leur habillement sobre, ce refus des concessions de décor tant sur leur corps que dans leur environnement qui signe le féminisme particulier des militantes. Du reste, ces veuves militantes consacrent un minimum de temps au soin de leur intérieur, prises par leur travail dans les ateliers et par les autres projets dans le camp ou à l'extérieur

### **Décor, couleurs et costume**

Les couleurs, particulièrement dans les intérieurs pachtounes ruraux, sont importantes et forment un contraste avec la façon de vivre ascétique des habitants. Les efforts de décoration se multiplient en conséquence. Il en est de même dans les camps de réfugiés que dans les villages. Parfois, on accroche des châles, des *doupattas* à la pakistanaise et, dès que l'argent rentre un tant soit peu, les femmes recouvrent de tissus aux teintes vives les matelas et les oreillers calés contre

---

<sup>247</sup> C'est à dire avec des cartonnages ornés de photos en couleur- contrairement aux emballages minimum dévolus aux produits traditionnels destinés, on l'estime, à un marché plus frustre.

les murs. Aux jeunes couples urbanisés l'artisanat traditionnel paraît rétrograde ; ils préfèrent les satins synthétiques chatoyants de couleur pastel achetés au marché, sans doute plus proches des décors des films de Bollywood.

Les femmes rurales aiment faire montre de leur talent de brodeuses : les draps sont brodés de fleurs surtout rouges et vertes et accrochés aux murs, de même pour les housses des matelas et des oreillers. La vivacité des tons se retrouve en particulier sur les robes des nomades. Le foisonnement de détails décoratifs et colorés, emblèmes du domaine féminin des émotions paraît servir de repoussoir et faire ressortir la sobriété de l'apparence des hommes et la retenue supposée de toute expression masculine.

Les hommes disent préférer le monochrome, les tonalités de terre (au contraire du sud du Pakistan et des populations proche de l'Inde). Aslam, rencontré plus haut, explique *les vêtements c'est moi, ça me représente* et cite un dicton pachtoune qui stipule qu'il faut être *d'une seule couleur et non changeant*. Le terme pachtou pour arc-en-ciel signifie "balançoire de la vieille". Il est dangereux pour des enfants de jouer sous un arc-en-ciel, parce qu'ils risquent de changer de sexe<sup>248</sup>. Peut-être les rouges et les verts typiques des décorations intérieures pachtounes témoignent-ils aussi du pouvoir sexuel féminin et de la crainte qu'en ont les hommes se réfugiant de leur côté dans les teintes ternes du quotidien. Le shalwar-kamiz des femmes dans ces camps, copiées sur les tenues pakistanaises est également plutôt ton sur ton, et ici elles portent des bracelets d'une seule couleur sur chaque poignet, sans les mêler, contrairement aux Pakistanaises qui achètent ces anneaux en verre par douzaine combinant toutes les couleurs. Charles Lindholm a remarqué cette même sobriété dans les combinaisons auprès des femmes dans les villages pathanes du Swat<sup>249</sup>. Il suggère que cette tendance reflète la terreur pachtoune de tout mélange, de toute ambiguïté ou équivoques dans ces régions, alors qu'elles traversent de part en part leur société.

### **Costume, coutume**

La décoration est parfois un enjeu de pouvoir dans les foyers où les co-épouses luttent en silence. Ainsi chez Farouk, un Pachtoune intraitable à Khewa, chez qui il n'y a pas de télévision, ni de radio, les sympathies Taliban du chef de famille sont évidentes. Bien que son père soit vivant, c'est le fils ici qui règne - ce qui ne serait pas le cas au village où il aurait dû se soumettre au patriarche dominant<sup>250</sup>. Mais la guerre a transformé ce dernier en un vieillard impotent dépendant entièrement de son fils irascible.

---

<sup>248</sup> Est-ce la raison pour laquelle, les communautés gay occidentales ont choisi l'arc-en-ciel pour emblème ?

<sup>249</sup> C. Lindholm, *op. cit.* (1982), p. 123.

<sup>250</sup> F. Barth, "Role dilemmas and father-son dominance in Middle-Eastern kinship systems" in L. K. Hsu (ed), *Kinship and Culture*, Chicago, Aldine Publishing Company 1971.

La première épouse, Zainwa (mariée à neuf ans), a tenu à marquer son importance par rapport à Bibi Rushan qui l'a suivie quinze ans plus tard, avec une multiplicité d'éléments décoratifs que sa belle-mère de toute évidence approuve. Deux photos de jeunesse du chef de famille dominant sur le mur dans la pièce principale, ainsi que celle d'une chanteuse, découpée dans un journal et un poster d'un gros bébé blond provenant du bazar. C'est la première épouse qui les a accrochées, *avec mon mari* précise-t-elle. Elle a également orné la chambre de tissus blancs brodés de fleurs aux couleurs vives, selon la tradition artisanale pachtoune qu'elle maîtrise. Bibi Rushan n'a en rien contribué à l'aménagement de l'intérieur, de toute façon sa rivale ne lui a pas laissé le moindre centimètre carré de mur : c'est ainsi qu'elle marque son désaccord pour ce second mariage.

Les habitantes des camps de réfugiées rurales et peu ou pas instruites n'ont jamais porté autre chose qu'un costume traditionnel, généralement une grande robe colorée, ornée d'un empiècement brodé sur le haut, un modèle que l'on trouve dans d'autres populations nomades, y compris chez les Bédouins ; un large pantalon y est assorti. Une variante de ce costume avec des broderies différentes se retrouve dans toutes les ethnies afghanes. Très pratique, cette robe accompagne toutes les étapes de la vie de l'enfance jusqu'à la mort, y compris la sexualité et l'accouchement. Dans les populations rurales, le corps n'est jamais nu, ni pour les hommes, ni pour les femmes ; la toilette est succincte, ne sont entretenues que les parties visibles, les mains, les pieds et le visage, en dépit des injonctions du Coran et de la pratique des hammams publics en ville (jusqu'à l'arrivée des talibans). Les mêmes vêtements sont portés de jour comme de nuit et ne sont changés que pièce par pièce quand ils sont trop sales. L'épaisseur des tissus sur une crasse profonde constitue des couches qui se superposent comme pour conserver un corps fragilisé à travers la porosité de la peau où pourraient s'infiltrer la maladie et le mal, ce que Georges Vigarello a étudié pour les populations médiévales en Occident confrontées à la peste : *La métaphore architecturale joue dans ce cas, un rôle central : l'organisme devenant semblable à ces maisons que la peste traverse et habite. Il faut savoir fermer les portes. Or l'eau et la chaleur soustraient celles-ci à toute volonté. Elles déclenchent leur ouverture, elles favorisent le maintien de cette brèche.*<sup>251</sup> Les mêmes réticences opèrent ici, activant les mécanismes de protection identique.

Au début dans les villages et les camps, seules les femmes d'origine rurale qui en avaient les moyens se drapaient dans une *burqâ* à présent coutumière. La plupart portait et continuait à porter aujourd'hui encore dans l'environnement privé élargi (pour aller d'une maison à l'autre) le grand foulard. Ceux-ci servent à torcher le nez d'un bébé, essuyer des larmes, nouer dans un coin des piécettes, remplaçant le sac à main des occidentales. En hiver, le *tchador* est plus épais, en acrylique, jamais de la qualité du grand *patou* marron en laine pure dans lequel se drapent les

---

<sup>251</sup> Georges Vigarello, *Le propre et le sale, l'hygiène et le corps depuis le Moyen-Âge*, Paris, Seuil, 1985, p. 17.

hommes afghans. La façon masculine de se recouvrir n'est pas la même puisque les deux bras sont couverts d'un pan de leur châle partant d'une épaule : en vérité, les gestes sont quasiment impossibles – à part fumer du *charras* ou boire un verre de thé. Les femmes, en toutes circonstances et par tous les temps ne cessent de travailler, tandis que les hommes sont assis ou accroupis enveloppés dans leur *patou* à palabrer autour des fourneaux du boulanger dans le camp, dans la *hujera* communale ou chez eux, dans leur *betak*.

Chez elles, les femmes et les petites filles afghanes ont toujours la tête couverte d'une large écharpe ou d'une étole, ramenée sous le menton vers les épaules, parfois une version plus légère du long *tchador* revêtu dehors, bien qu'il n'y ait pas de distinction réelle entre vêtements d'intérieur et d'extérieur, ou même entre ceux portés le jour ou la nuit. Le geste sec de tirer son voile sur le front de façon machinale entre dans les automatismes inculqués aux petites filles dès la plus tendre enfance, ainsi que celui de saisir un pan d'écharpe avec les dents pour se recouvrir dans l'urgence. Au même titre que baisser les yeux, se taire, exécuter des mouvements courts et précis en plaquant les bras près du corps comme pour mieux le cacher. Il faut apprendre l'invisibilité et l'abnégation pour mettre en avant la parade virile des hommes à qui la gent féminine silencieuse et anonyme sert d'écrin.

L'apparition du voile — généralement la *doupatta* colorée pakistanaise ou le châle blanc des écolières chez les petites filles, précédant le *tchador* plus long — signifie publiquement la fin de l'enfance pour une fillette et son accès au marché matrimonial et donc à la sexualité. Si elle a pu courir dehors avec ses frères, ses déplacements sont à présent restreints. Déjà avant la puberté, elle subit un marquage vestimentaire, qui la positionne dans son destin biologique, autorisant les familles à contracter des mariages précoces, ce qui est le cas pour tout le sous-continent et qui a été le sujet de nombreuses tentatives de régulation du Raj britannique<sup>252</sup>. À travers le voile, la société précède la nature dans la construction de la fonction reproductrice chez la petite fille.

Les petites filles (comme leurs grands-mères) dans tous les camps portent toujours des grandes robes afghanes. Pour les fêtes, les filles arborent la robe de velours rouge ou vert brodé de galon doré ; c'est un des rares vêtements achetés tout faits au bazar de Peshawar, la mère confectionne le pantalon assorti, les jambes ne pouvant jamais être dénudées. Le port du costume traditionnel exprime le lien avec le lieu d'origine qui est celui du retour escompté. C'est le corps des toutes petites filles, et non celui des garçons vêtus, souvent à l'occidentale, qui incarne le renouvellement de ce vœu pieux, marqué du sceau de leur maternité future qui s'inscrira dans la continuation de la lignée, de la tribu. Les façons de faire les plus intimes d'une culture, celles qui risquent le moins de subir une influence extérieure concernent les jeunes enfants et les personnes les plus âgées, comme pour sceller l'enchaînement des générations féminines que même la guerre ne saurait briser. Les aïeules disent souvent vouloir mourir sur leur propre terre, c'est comme si le

---

<sup>252</sup> D. Engels, op. cit., p. 45.

vêtement traditionnel représentait justement cette terre des débuts et de la fin. Les bébés sont emmaillotés de lainages épais de couleur vive, été comme hiver, les yeux maquillés dès la naissance, tout comme au fond des villages afghans, et les vieilles femmes ne portent plus que des robes afghanes décolorées et usées jusqu'à la trame.

Dans, l'encolure entre peau et vêtement, sont épinglées les amulettes ou cachés les rares billets de banque, comme ailleurs les parchemins ou formules de bénédiction cloués à l'entrée de la maison. Et par tous les froids, les pieds restent découverts, chaussures pour les hommes, le plus souvent des sandales ou des mules en plastique pour les femmes, mais jamais de chaussettes. Si les garçons ont droit à des baskets éculées, les fillettes portent au mieux les mêmes sandales que leur mère mais le plus souvent vont pieds nus. Il s'agit à la fois d'un rappel de leur mobilité à jamais limitée et d'un endurcissement progressif aux conditions de ce qui sera leur vie.

### **La gestion du quotidien**

Au village comme dans un camp de réfugiés, les femmes sont responsables de la gestion du quotidien de la vie de famille, soit de la satisfaction des besoins immédiats de ses membres, sous forme d'entretien de l'habitat et de l'alimentation. Si l'eau est souvent plus accessible qu'au village, à cause de l'installation des puits, voire de l'eau courante dans les camps établis (sous forme d'un robinet dans la cour), le combustible pose problème au NWFP et au Balouchistan à cause de la demande démultipliée émanant simultanément des camps et des villages pour des ressources qui ont diminué de façon dramatique. Comme dans beaucoup de camps de réfugiés dans le monde entier, la recherche de bois de chauffe présente des dangers de viol et d'enlèvement, pour les jeunes filles qui doivent souvent aller loin de leur camp<sup>253</sup>. Ainsi l'accomplissement de ces tâches de base est souvent problématique, mais constitue le fondement de toute forme d'existence à peu près normale. Elles font partie intrinsèque du domaine féminin. Si les hommes n'ont pas de travail, ce n'est pas eux qui se chargeront de ces tâches serviles qu'ils estiment en dessous de leur dignité, même si leur propre survie en dépend. En dépit de la revendication continuelle de la primauté de l'honneur pachtoune, on ne voit pas d'hommes accompagner leurs filles le long des chemins poussiéreux ou boueux selon les saisons, à la recherche de bois mort, tout au plus des gamins dont elles ont la charge. La conservation des formes de privilèges traditionnelles reste la première priorité, tout à fait intériorisée par les femmes, même à leurs dépens.

À cause de ces dangers, souvent ce sont des aïeules qui exécutent ces besognes, selon la coutume dans la vallée du Kunar et d'autres régions. Leur silhouette se découpe contre les maisons de terre, évoluant très lentement, portant de très lourdes charges de bois et de paille sur les épaules et

---

<sup>253</sup> WFP Emergency Report 17/1/03.

la tête, maintenues sur des planchettes. Pas plus que les hommes accompagnant leurs filles, les garçons ne sauraient s'abaisser à accomplir de pareilles tâches : ils contemplent leur grand-mère âgée, presque écroulée sous les fagots remontant le petit chemin qui mène à l'enclos sans bouger. Tout à fait selon les principes décrits par de Bourdieu en Kabylie, c'est un travail qui s'accomplit en se baissant, en ramassant, des postures de domesticité et de servitude, donc impensable pour un mâle. Aux hommes les tâches verticales, aux femmes celles qui en accentuent le statut inférieur, *ayant reçu en partage le petit, l'ordinaire et le courbe, étant déléguées aux préoccupations vulgaires de la gestion quotidienne de l'économie domestique* ainsi que l'explique Bourdieu<sup>254</sup>. Aux considérations de Bourdieu, on pourrait ajouter un mode d'évaluation de la femme ménopausée : elle a perdu son 'humidité' fertile sans toutefois accéder au 'sec' solaire et puissant qui fait la prérogative masculine, si ce n'est sur un mode détourné. Dans le quotidien, elle n'accède pas à la noblesse des tâches masculines mais exécute une version particulière des travaux féminins, associée symboliquement son état physique : à elle de glaner, de façon servile, le bois mort servant au feu du foyer. Le voile qu'elle porte n'est plus celui de la jeune femme cachant ses charmes, mais celui de la dignité clanique, en tant que faire-valoir du masculin — d'où la sévérité rarement contestée des matrones, mais aussi leur puissance. C'est ainsi que les circonstances de guerre — ici le fait de chercher du combustible en dehors de l'espace d'un camp de réfugiés — ont servi à renforcer les schémas de domination traditionnels, voire archaïques

Auprès des familles des camps, domine la hiérarchie conventionnelle des travaux domestiques qui sert d'entraînement immémorial à la soumission. Tout en haut règne l'épouse du patriarche, la mère des fils qui domine à la cuisine, à qui on épargne les basses besognes : souvent, elle passe la journée assise sur son *toshak*, s'amusant avec le dernier petit-fils de la famille et donnant des ordres. Les petites filles s'occupent de la vaisselle, des soins des bébés. Aux jeunes filles et aux brus surtout incombent les tâches les plus ingrates, en particulier le lavage du linge placé au sommet des corvées les plus haïes, notamment en hiver. Premières levées, dernières couchées, elles se chargent de chercher et chauffer l'eau, préparer le petit-déjeuner pour les hommes, nettoyer leurs habits pendant qu'ils dorment. S'il y a du bétail, c'est à elles qu'incombe la confection des galettes de bouse qui serviront de combustible. Somme toute, cette vie usante en exil n'est pas différente de celle qu'elles auraient menée et mèneront un jour au pays

Les tâches des femmes rurales sont celles du quotidien dans les campagnes de la région entière de l'Iran à l'Inde : chauffer l'eau tant pour les repas, le thé, que pour tout ce qui est à laver, du linge jusqu'aux enfants, en passant par le sol qu'il faut continuellement débarrasser des ordures que tout le monde y jette, sans parler des déjections, en particulier des garçons que personne ne réprimande. Les activités s'accomplissent quand le temps le permet et toujours au ras du sol : le pain est fait deux fois par jour, les rares familles qui possèdent une chèvre vont la traire et

---

<sup>254</sup> Pierre Bourdieu, *La Domination masculine in Actes de la recherche en sciences sociales* 84, septembre 1990, p. 10 et suivantes.

préparer du lait caillé : même si les repas sont frugaux, et consistent le plus souvent en thé et pain, agrémentés de légumes cuits une fois par jour, ils demandent un travail certain. Il y a bien moins à faire au camp qu'au village, l'ennui et la mauvaise humeur guettent ces femmes condamnées à l'ombre perpétuelle. Le ton monte rapidement entre les belles-sœurs, les enfants, leur grand-mère et les claques pleuvent. Leur porte de sortie, si l'on peut dire, c'est la participation, quand elle est possible, aux activités mises à leur disposition. Même en l'absence d'ateliers, quand les enfants sont scolarisés, les mères en sont fières, leur monde s'ouvre sur celui qu'elles découvrent dans les livres et les cahiers. Le camp est néanmoins un lieu de transformation et de paradoxe. En dépit des restrictions gouvernant l'éducation non-religieuse, l'enseignement scolaire dans les quelques endroits où il existe commence à être valorisé, même pour les filles, avec des conséquences sur les mentalités. C'est une raison de plus pour lesquels les Talibans aujourd'hui font tout ce qu'ils peuvent pour stopper l'éducation même la plus élémentaires des filles.

### **L'art du ménage comme forme de servitude ou de résistance**

Dans les camps de réfugiés à tentes, la préoccupation essentielle, c'est de marquer la différence entre l'intérieur et l'extérieur, de délimiter un monde privé humain caractérisé par une certaine sécurité en contraste avec la brutalité au dehors, et surtout de distinguer un espace signifiant du non-lieu anarchique de l'état de guerre qui débute à l'extérieur de la tente. Dans l'Islam où les ablutions sont (théoriquement) obligatoires, la propreté de l'intérieur est une valeur éthique, allant au-delà de l'orgueil de la ménagère puisqu'elle est appelée à symboliser la pureté morale de ceux qui y habitent, sinon, dans les camps en particulier, leur état de propreté physique. Souvent, les enfants sont d'une saleté spectaculaire. Pour les plus petits, on craint que le *nazar* (mauvais œil) ne les remarque s'ils sont trop propres ou bien mis ; pour les plus grands, la crasse quotidienne fait partie de la nature de l'enfance, voire de l'humanité en général, comme nous l'avons vu plus haut, mais elle n'a pas sa place dans la maison, sinon dans la cour. La même ménagère qui passe sa journée à nettoyer quasi frénétiquement n'hésite pas à jeter toutes ses ordures devant l'entrée de sa tente ou de son enclos. C'est le monde extérieur hostile qu'elle rejette, celui qui commence juste au seuil de sa demeure. Dans les camps, la saleté provient de la poussière, surtout celle des briqueteries, qui est la cause des maladies pulmonaires, principal fléau affectant cette population, avec la dysenterie et la tuberculose en recrudescence. À cela il faut ajouter la menace quotidienne d'insectes venimeux, des cafards énormes, des scorpions, des serpents, des lézards. Parfois, sous tente, on peut louer un *charpoy*, une sorte de sommier à cordes surélevé, typiquement indien ou pakistanais et plus tard on en fera l'acquisition : c'est souvent le seul meuble placé dans la cour pour le sommeil et les siestes du père de famille. En hiver, et pendant la mousson, la boue et l'humidité constituent l'inconvénient majeur, les murs s'effondrent, il est impossible de sécher le linge ; il faut, de plus lutter contre les parasites (à cause de la leishmaniose), les rats et moustiques porteurs de malaria. C'est probablement la propreté des intérieurs qui a préservé ces camps



d'épidémies, remarquée par des chercheurs dont Nancy Hatch-Dupree. Bien entendu, à côté de cela, de nombreuses tentes, huttes et masures sont d'une saleté extrême, reflétant le désespoir et l'état de dépression clinique d'un bon nombre d'habitantes.

Ainsi, l'environnement de ces grands camps est tout à fait négligé : les détritiques s'amoncellent dans l'indifférence la plus totale, près des égouts qui coulent dans des ruisseaux puants, ouverts. C'est aussi le cas dans les bidonvilles du sous-continent, comme si la colère s'exprimait par l'ordure. À tout cela, il faut ajouter, dans les grands camps en particulier, les déjections humaines qui s'amoncellent partout où des hommes s'accroupissent sans la moindre gêne, même si les femmes, par pudeur, se retiennent à en tomber malades.

Il y a un niveau d'explication supplémentaire, négligé ou méconnu par les instances humanitaires, à savoir le rapport à la souillure dans toutes les cultures du sous-continent indien et qui autrefois était présent en Europe, avec des conséquences dans les façons de faire aujourd'hui encore. Tout ce qui concerne les fonctions corporelles, la saleté produite par le corps humain et la vie quotidienne est perçu comme appartenant au domaine de l'impur. Seules les personnes nées dans les plus basses castes, les Intouchables, se chargent du nettoyage en Inde ; au Pakistan les balayeurs sont des chrétiens, eux-mêmes souvent des Intouchables convertis au moment de la création de l'État du Pakistan en 1947. Dans la région pathane du Swat, ainsi que l'a longuement décrit Barth, c'est une caste d'origine punjabis (dont ils ont gardé l'appellation) qui s'occupe de tout le nettoyage public<sup>255</sup>. Certes, il n'existe pas de système rigide de castes compris comme un ordre social édicté par la religion dans le monde musulman, le Coran s'y est opposé avec véhémence. Néanmoins, auprès de la population musulmane de l'Inde, l'inégalité sociale a été parfois légitimée par divers ulémas proposant des interprétations castées du Coran, de telle façon que des professions telles que celles des barbiers, musiciens et tailleurs se trouvent tout en bas de l'échelle sociale<sup>256</sup>. Si, selon Pierre et Micheline Centlivres, celles-ci n'opéraient plus en Afghanistan, les réfugiés arrivant en masse au Pakistan ont pu retrouver des anciens préjugés de caste qui touchaient le personnel local (pathane) des ONG. C'est ainsi que l'établissement de latrines et leur nettoyage posent problème tant aux réfugiés qu'à ceux qui sont censés les assister. Pour changer cet état d'esprit, seule une organisation socialiste telle que RAWA a compris qu'il fallait inculquer des notions de responsabilité sociale aux femmes afin qu'elles puissent investir leur environnement au-delà de leur domicile. Dès que cette prise de conscience se développe, les femmes, dans des situations extrêmes, transfèrent les valeurs domestiques à l'espace social : la propreté de la rue, le soin des enfants, la prise en charge globale des personnes en difficulté non-apparentées se développent.

---

<sup>255</sup> Fredrik Barth, "System of Social Stratification in Swat, North Pakistan", in E. R. Leach, *Aspects of Caste in South India, Ceylon and North-West Pakistan*, Cambridge University Press, 1962, p. 138.

<sup>256</sup> Cf. les travaux de Yoginder Sikand, dont "Islam and Caste Inequality among Indian Muslims", *Countercurrents*, 15/2/2004 <http://www.countercurrents.org/sikand150204.htm>

C'est bien ce que j'ai pu observer dans la banlieue de Dobrinja à Sarajevo pendant la période de guerre (1992-1995), habitée principalement par des femmes musulmanes élevées dans une société communiste.

À Khewa comme dans Dobrinja occupée, les habitants et surtout les habitantes se sont approprié la rue et celle-ci est bien plus propre qu'ailleurs. À Dobrinja, espace contrôlé par les femmes, la rue était une extension de la maison ; d'une certaine façon, à Khewa, ce camp où les femmes occupent une place exceptionnelle, les chemins entre les habitations sont balayés, les ruisseaux ne sont pas encombrés d'ordures ; celles-ci, quand elles ne sont pas brûlées, sont portées jusqu'en dehors des murs qui limitent le camp. L'appropriation de l'espace public reste intra-muros. Néanmoins, on me fait remarquer l'existence d'une distinction sociale manifestée par le niveau de propreté. Comme nous l'avons observé plus haut, les "anciennes" du camp se plaignent des nouvelles arrivées de la fin des années 1990, qui ne prennent pas soin de leur logis et qui jettent leurs ordures devant la porte : *C'est un manque de respect, ces femmes-là n'ont aucune éducation*. L'informatrice étant illettrée, explique l'utilisation de ce terme : pour elle il s'agit d'une absence de critères moraux, liée à la décomposition de la société afghane actuelle après un quart de siècle de guerre.

Dans tous les orphelinats et pensionnats régis par RAWA, ce sont les enfants qui sont responsables du nettoyage de leur propre espace, y compris les garçons, Chacun apprend en outre à repasser, à faire du pain pour la collectivité. Cependant, cette participation aux travaux de ménage est rarissime pour les hommes ; au contraire, l'idée suscite une répugnance spontanée. Même porter des fagots de bois à la place des femmes âgées et fatiguées paraît indigne.

C'est comme si, dans cette société obsédée par le corps féminin, le nettoyage de la maison était assimilé à une sorte d'hygiène propre au sexe asservi, dédoublant une féminité essentiellement au service du masculin. Tout le travail des femmes se réalise près de la terre, ce que Bourdieu a observé et analysé en détail dans sa recherche sur les Kabyles. Ses observations s'appliquent parfaitement à la situation pachtoune

Dans presque tous les milieux afghans, le sol, en tant que surface plate sert à toute activité transférée sur des tables en Occident. Les femmes continuent à préparer les repas, accroupies sur le sol et font cuire les plats sur des réchauds placés à terre ; ceux-ci sont parfois alimentés par des bonbonnes de gaz, ce qui explique, dans des espaces réduits, les fréquents accidents domestiques où des petits enfants se brûlent en tombant sur les flammes. Dans les camps à tentes, elles se regroupent, autour d'une unique marmite, pour faire la cuisine dehors sur le feu des rares brindilles qu'elles vont glaner avant le lever du soleil. Certains gestes se retrouvent partout. Les femmes lavent le linge dans des bassines posées sur le sol, nettoient les recoins avec de courts balais, comme dans tout le monde musulman, jusque dans les épiceries turques de la rue Saint Denis à Paris ou dans les bazars de Sarajevo.

L'absurdité de ces manches à balai dérisoires ne trouve son sens symbolique que dans la division du travail selon la hiérarchie sexuelle traditionnelle. Aux hommes les tâches verticales, aux femmes celles qui en accentuent leur statut inférieur, *ayant reçu en partage le petit, l'ordinaire et le courbe, étant déléguées aux préoccupations vulgaires de la gestion quotidienne de l'économie domestique* ainsi que l'explique Bourdieu<sup>257</sup>.

S'agirait-il d'une injonction divine ? Au palais de Topkapi à Istanbul, une des salles expose les reliques du Prophète ; dans une vitrine est posée justement une de ces balayettes, en l'honneur sans doute de l'épouse assignée au balayage du sol sacré... À Khewa, j'ai essayé d'introduire des balais plus longs afin de permettre une verticalité aux tâches féminines, mais j'ai rencontré des réticences conceptuelles à ce que les habitantes de Khewa ont nommé le 'balai féministe' (pour moi, je l'avais appelé le 'balai Bourdieu'). Le seul argument qui risque de porter est celui de faciliter le travail des femmes enceintes, la maternité seule conférant une dignité à l'existence féminine<sup>258</sup>.

## Conclusion

Le camp afghan est-il une de ces productions de la surmodernité, le non-lieu par excellence, selon le terme à présent consacré de Marc Augé<sup>259</sup> ? Pierre Centlivres, Luc Cambrézy entre autres se sont posé la question. Dans les premiers temps, on aurait pu parler d'un non-lieu apprivoisé par ses habitants qui lui donnent un sens par les pratiques de vie des femmes, tournées vers leurs familles, plus encore que par les alliances plus politiques et temporaires des hommes. Dans des espaces marginaux comparables à des bidonvilles, des campements ou des squats, la continuité est donnée par les gestes nourriciers du quotidien qui transforment ces espaces en lieu de vie. Le camp de réfugiés incarne l'humanisation d'un non-lieu, l'empêchant de le devenir tout à fait, demeurant un «*palimpseste(s) où se réinscrit sans cesse le jeu brouillé de l'identité et de la relation*»<sup>260</sup>. Comme le dit Pierre Centlivres, les Afghans sont arrivés à donner un sens à leur exil en reconstituant un mode de vie et, dans les années 1980, et «*un champ d'influence et d'effervescence idéologique*»<sup>261</sup>. ». En faisant le bilan vingt-cinq ans après les premières arrivées, particularité du lieu qui est frappante. Le camp réunit en un assemblage éclectique particulier des

---

<sup>257</sup> Pierre Bourdieu, *art.cit.*, 1990, p. 10 et suivantes.

<sup>258</sup> Un des projets de l'époque était la fabrication artisanale de ces balais dans le camp de Khewa qui devait être appelé 'the Bourdieu broom'

<sup>259</sup> Marc Augé, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

<sup>260</sup> Marc Augé, *ibid.*, p. 101.

<sup>261</sup> Pierre Centlivres. «Des réfugiés dans les limbes ? Lieux et non-lieux de l'exil afghan au Pakistan (1980-1998)» Conférence, ISMM, Paris, 2002.

emprunts à la ville et au village, des caractéristiques du sous-continent indien et des éléments de l'Occident à présent incontournable, le tout en mouvement continu dans un contexte à la fois retribalisé vers l'intérieur et globalisé à l'extérieur. Une forme hybride emblématique d'une modernité singulière a été produite ici. Le flou du statut juridique des habitants, s'appuyant sur un statut de réfugié à présent pérenne, fait également partie d'un concept d'identité mondialisée que l'on retrouve dans de nombreux contextes.

Dans nos sociétés, la notion d'exil n'est pas absente dans nombre de parcours : déracinement, immigration forcée, expulsion d'un logement, privation de statut et de références à la suite d'une perte d'emploi jalonnent bien des vies en Occident. De plus, il devient plus difficile de prétendre à la légitimité requise permettant l'accès à diverses ressources théoriquement mises à la disposition des citoyens par l'État. Les allocations, le droit à la santé, le logement et l'éducation sont perçus de plus en plus comme des privilèges qui vont en se raréfiant, à mériter selon des critères de plus en plus complexes. Le flou qui entoure la notion identitaire reprend celui des frontières. La Ligne Durand mythique qui marque la séparation entre le Pakistan et l'Afghanistan joue simultanément sur les registres d'ouverture (porosité) et de fermeture (verrouillage) qui rappellent quelque peu l'élasticité de l'Espace Schengen qui se dilate ou se contracte selon des critères d'éligibilité variables. L'absence d'État si caractéristique des camps qui pourrait refléter le manque de projet étatique dans le monde actuel, sous les simulacres d'une démocratie opportuniste, fondée sur la quête de marchés nouveaux. Certains dirigeants de camps sont souvent des chefs aillons aussi flous que nombre de leaders en Asie Centrale, surtout occupés à des trafics et aux transactions politiques, laissant souvent la gestion des affaires sociales aux organismes caritatifs dont le travail ne saurait se construire dans la durée, puisque fondé sur l'urgence et le temporaire.

On pourrait se demander si, dans la société du XXI<sup>e</sup> siècle, le camp afghan, viendra à représenter un modèle d'une option de vie appelée à se répandre. Claude Lévi-Strauss, durant son voyage au Pakistan et en Inde juste après la partition fut bouleversé par le spectacle des réfugiés survivant tant bien que mal dans les cités indiennes, qui ressemblent singulièrement aux camps :

*Ainsi je voyais se préfigurer sous mes yeux une Asie de cités ouvrières et HBM qui sera celle de demain, répudiant tout exotisme et rejoignant, après une éclipse de 5 000 années, ce style de vie morne et efficace qu'elle a peut-être inventé au troisième millénaire et qui s'est ensuite déplacé à la surface de la terre... retrouvant aujourd'hui son lieu d'origine, après avoir achevé le tour du monde<sup>262</sup>.*

Plus encore que ces villes, les camps de réfugiés dans cette partie du monde préfigurent un

---

<sup>262</sup> Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, op. cit., p.128

mode de vie qui tend inexorablement au planétaire, fondé à la fois sur l'immédiatement utile et le transitoire, où circulent des produits de consommation à présent universels. Dans la minuscule échoppe poussiéreuse du petit camp de Khewa, on vend du Pepsi-Cola et des biscuits Petit-Lu à 10 roupies, soit le prix de cent briques de glaise fabriquées par des familles dans la briqueterie voisine, un luxe véritable rendu désirable, pour ne pas dire indispensable, par les stéréotypes véhiculés par les médias.

Tout n'est pas uniformément négatif, cela aussi nous avons voulu le montrer. Le camp présente des conditions de laboratoire où sont expérimentées différentes formes de contrôle, d'échange mais exceptionnellement d'ouverture vers une modernité insoupçonnée, tant bénéfique que maléfique. Par la rencontre avec d'autres ethnies, plus rarement d'autres milieux sociaux, les femmes subissent la présentation graduelle de nouvelles façons de faire auxquelles elles sont forcées de se mesurer. L'aide humanitaire et les médias peuvent constituer une forme d'oppression supplémentaire, en prônant des façons de se penser et d'agir étranges autant qu'étrangères, surtout quand ils heurtent la sensibilité des réfugiées, la perception qu'elles ont d'elles-mêmes et des femmes en général. La politisation de cette assistance multiforme a contribué à faire ressortir la misère des institutions autochtones afin de légitimer une intervention extérieure, l'aide humanitaire servant, comme nous l'avons vu, de paravent pour des actions militaires sous le régime colonial comme dans la politique américaine actuelle, que Michael Ignatieff a appelée *Empire Lite*. Néanmoins, bien gérée sur ce terrain précis, cette aide a suscité une prise de conscience, en particulier chez les femmes, de leur propre valeur par la reconnaissance d'un droit individuel à la santé, et génère une sensibilité inédite des droits et de la dignité personnelle. Ces nouvelles perceptions de soi comme de personne à part entière méritant les attentions de la science médicale peuvent générer un certain désarroi auprès des femmes qui prennent la mesure, pour la première fois, de l'injustice de leur situation. Nous avons vu que la qualité de l'encadrement est déterminante pour la gestion positive de cette souffrance et c'est ici que le travail de RAWA prend toute son importance, permettant à la douleur de se transformer en colère et en désir de changement, comme le montrent les trajectoires individuelles décrites dans le présent travail. Dans le camp de Khewa, des femmes d'origine rurale, pour la première fois de leur histoire, se sont constituées en sujets, dépassant le statut d'objet d'un mode de répression multiforme cautionné par les siècles.

L'exil au Pakistan et en Iran a parfois permis un accès inédit à la scolarité, à des possibilités de travail, de commerce jusqu'ici peu ou pas pratiquées par les populations rurales. Le camp s'est révélé parfois producteur d'une forme d'échanges qui lui sont propres et sont réinvestis dans l'économie de la région. Les quelques programmes d'éducation et de formation professionnelles (y compris de l'artisanat et des soins de santé élémentaires), en dehors du champ religieux, leur ont également ouvert un début de possibilité de prise en charge individuelle pour les femmes.

Force est de répéter que si ces transformations touchent une minorité d'entre-elles, c'est le début d'une dynamique qui s'accroît lentement parce qu'elle sert d'exemple et de référence. Les mécanismes de transformation ont été analysés dans le présent travail pour montrer que le camp de réfugiés en Afghanistan et ailleurs, loin d'être statique, est traversé par un bon nombre de tendances typiques de notre époque et s'intègre aux processus de globalisation.

L'enracinement progressif dans le terrain pakistanais a occasionné pour les réfugiés un certain glissement de statut : ils sont devenus en quelque sorte des immigrants partiels, plus dans les yeux des habitants autochtones que pour eux-mêmes. Ces derniers contestent leur emprise physique sur le terrain et sur les ressources naturelles, ainsi que leur présence sur le marché du travail et les perçoivent comme des usurpateurs de privilèges indus – y compris de l'aide humanitaire dont ils n'ont eux-mêmes jamais bénéficié, en dépit d'une pauvreté parfois équivalente. Pour les Afghans eux-mêmes, la situation est ambiguë. D'une part, ils ont perdu leur statut juridique de réfugiés, déjà aléatoire, puisque le Pakistan n'a jamais signé la convention de Genève. De l'autre, ils n'ont jamais gagné la plus petite légitimité sur le sol pakistanais ; du point de vue juridique, ils ne sont que des clandestins, la proie de toutes les exactions policières exacerbées depuis que l'UNHCR s'applique à leur rapatriement, poussé par Islamabad, sans doute en contrepartie de leur zèle apparent dans la traque contre Al Qaida. Néanmoins, la présence afghane est tenace, alimentée par des demandeurs d'emploi qui ne cessent de traverser la frontière au Khyber Pass en direction de ce pays de plus en plus hostile à leur égard.

## Chapitre V

### L'Afghanistan après les Talibans

*Je me suis faite belle dans mes habits usés  
Comme un jardin fleuri dans un village en ruines*

(Sayd Bahodine Majrouh, *Le Suicide et le Chant,  
Poésie populaire des femmes pachtones*)

#### Comprendre l'intervention américaine

Au lendemain de la destruction des Tours Jumelles du World Trade Center à New York, le 11 septembre 2001, il faut au gouvernement américain près d'un mois pour décider de la démarche à suivre. De toute évidence, la traque contre le responsable incriminé, Osama Bin Laden, lancée immédiatement après, s'avère infructueuse<sup>263</sup>, et une stratégie de rechange est urgente face au public américain, ainsi que le restant de la planète qui attend une action d'éclat et d'envergure. C'est ainsi qu'avec l'aide du Royaume-Uni, le gouvernement américain entreprend d'attaquer l'Afghanistan (domicile supposé de Bin Laden) et de débarrasser le pays des Talibans. Si le rapport entre Bin Laden et l'Afghanistan est clair pour la CIA, ce n'est pas le cas dans l'imaginaire afghan. À l'exception des rarissimes personnes qui ont accès aux programmes radiophoniques de la BBC à l'époque, Al-Qaeda ne représente pas grand-chose. Cependant, le fait qu'un organisme musulman puisse attaquer de façon aussi spectaculaire la première puissance mondiale a un effet euphorisant retentissant, en particulier au Pakistan où l'opinion publique est nettement anti-américaine, soutenue par un ISI (services secrets pakistanais) pro-Taliban depuis deux décennies. À la fin de 2001, des posters et tee-shirts d'Osama bin Laden sont en vente dans les bazars de Peshawar. Le chef présent mythique donne son prénom à d'innombrables nouveaux-nés. Un héros du monde musulman émerge dans les médias populaires, au niveau du trottoir, détrônant momentanément Shah Rukh Khan, l'idole du cinéma indien. L'aide financière massive que les États-Unis dirigent vers le Pakistan en échange d'un changement de politique et la traque d'Al-Qaeda était destinée à lui enlever son chef : sans son leader, l'organisation est faible. Les États-Unis se tournent vers les chefs de guerre qui se sont ralliés sous le commandement de Massoud, dont les plus féroces, Rachid Dostum, Ismaël Khan et Karim Khalili qui avaient été vaincus par les Talibans. Reproduisant leur comportement contre l'intervention soviétique, les Américains les récompensent sans compter pour leur assistance. Certains, comme Dostum jouent un double jeu rackettant les Talibans tout en pillant les populations pachtones sur leur territoire<sup>264</sup>.

---

<sup>263</sup> David Chandler : *From Kosovo to Kabul, Human Rights and International Intervention*, Pluto Press, London 2002, p. 81.

<sup>264</sup> A. Rashid (2008), op. cit.p. 128.

La CIA se retrouve à subventionner tous ceux qui acceptent de souscrire officiellement à une politique anti-Talibans, sans autre critère de sélection, ce qui devait avoir des conséquences fatales sur l'avenir des droits humains en Afghanistan. Si au tout début, les États-Unis s'imaginent que ces chefs se battraient à leur place moyennant compensation, et qu'une guerre directe pourrait leur être économisée, ils comprennent rapidement que leurs alliés n'agissent que pour leur propre enrichissement et leurs ambitions politiques personnelles. Une intervention pour laquelle les Américains ne sont nullement préparés s'avère nécessaire s'ils veulent débarrasser efficacement le pays des Talibans. La guerre est conduite d'une part par les forces de l'Alliance du Nord, dirigée par Fahim, le successeur de Massoud avec ses alliés (dont chacun a une ambition territoriale personnelle) et de l'autre, les armées américaines et britanniques. C'est l'occasion de sanglants règlements de comptes entre diverses factions sur place. Les Américains ne veulent pas permettre à l'Alliance de reprendre Kaboul, de crainte tout à fait justifiée d'une nouvelle guerre civile, d'autant plus que les mêmes protagonistes sont en présence. C'est dans cette optique qu'il faut comprendre le soulagement d'une bonne partie de la population quand le candidat Abdullah s'est désisté au deuxième tour aux élections présidentielles en 2009. Pour les Américains, il est important de placer le pouvoir entre les mains de l'ethnie dominante pachtoune et Hamid Karzai, qu'ils connaissent bien, est leur candidat de prédilection.

Les forces américaines bombardent massivement le pays, en particulier le sud et le sud-est, déplaçant des populations entières, avec toutes les catastrophiques conséquences humanitaires qui s'ensuivent. Nous avons décrit dans le chapitre précédent, la fuite des réfugiés et l'improvisation d'habitations en plein hiver à Jalozai avec des débris. En dépit de la publicité faite autour de l'infailibilité supposée des frappes de précision, on évalue à quelque vingt mille les morts civiles durant cette campagne<sup>265</sup>. Cependant, à cette époque même des organisations telles que RAWA, à regret sans doute, soutiennent l'action américaine puisqu'il ne semble pas avoir d'autres solutions pour débarrasser le pays des Talibans. Pour la majeure partie de la population, surtout à Kaboul, la possibilité d'une domination tadjike demeure l'option la plus inquiétante de toutes, puisqu'elle entraînerait une réaction massive de part des Pachtounes et un renouveau de la guerre civile. RAWA changera d'opinion lorsque la présence américaine se pérennise sans résultats positifs durables.

En écrasant les Talibans (qu'ils avaient subventionnés à leur arrivée au pouvoir comme nous l'avons vu plus haut, les États-Unis renforcent de façon solide la mainmise des dangereux chefs de guerre et, par la même occasion, pérennisent l'idéologie ultra-réactionnaire et islamiste qui les caractérise. L'absence d'une politique structurée et déterminée de la part du gouvernement Karzaï et ses sponsors occidentaux mine tous les projets de reconstruction et de développement

---

<sup>265</sup> Jonathan Steele, "Forgotten Victims, Guardian", May 20<sup>th</sup> 2002  
<http://www.guardian.co.uk/world/2002/may/20/afghanistan.comment>



jusqu'aujourd'hui. Même la notion d'un État véritable, respectueux d'une constitution et des droits humains de base est impossible tant que le pouvoir repose sur une coalition de criminels de guerres impunis, soutenus financièrement par la communauté internationale.

La différence idéologique entre ces factions et les Talibans eux-mêmes étant minime, les droits humains, en particulier ceux des femmes sont dès le départ condamnés en dépit des innombrables projets destinés à avancer la cause de la démocratie et la position des femmes dans l'espace public. Nous tenterons une évaluation un bilan des huit ans de présence étrangère plus loin.

Les lendemains de la guerre ne sont pas plus planifiés que la guerre elle-même, puisqu'à l'origine elle est censée se limiter à une action d'éclat pour ramener en triomphe la dépouille de Bin Laden, avec en prime l'anéantissement-éclair des Talibans. L'un et l'autre se révèlent un échec et tout désengagement rendrait la défaite de l'Occident plus cuisante encore. Pour le président Bush, au-delà d'une phase de stabilisation, la reconstruction de l'Afghanistan ne fait pas partie du projet initial : il y est rapidement contraint par ses alliés britanniques et son entourage qui y voient là une occasion d'investissement idéologique et économique sous forme de 'nation-building' voire de 'state building'. Le gouvernement de Bush est bien plus occupé par la poursuite de Bin Laden qui échoue lamentablement pour des raisons expliquées au chapitre un, à cause des pratiques d'alliance et d'hospitalité coutumières dans le monde afghan. Les fonds alloués au CIA sont considérablement plus importants que ceux octroyés au USAID, et quand débute la guerre en Irak, celle-ci draine les financements promis à l'Afghanistan.

En vérité, le manque de concertation entre les États-Unis, l'OTAN, l'Union Européenne et les pays donateurs suscite une situation chaotique sans précédent. Elle est écrasée par une absence totale de vision qui dépasserait la capture de Bin Laden et un projet de revanche diffus contre Al-Qaeda. Comme l'explique Jean-Pierre Filiu, une éventuelle victoire se prépare sur un terrain éminemment symbolique. La défaite des États-Unis en Afghanistan serait revendiquée en tant que victoire massive sur l'Occident par Al-Qaeda, même si ces derniers ne financent plus les Talibans et se remettent mal de l'écroulement rapide de leurs forces devant l'assaut américain.<sup>266</sup> L'effet symbolique est tout aussi important pour les Américains qui vivent cette situation en miroir : atteindre les Talibans signifierait d'abord conforter la position des États-Unis en tant que première puissance du monde et défenseur incontesté des valeurs supposées démocratiques contre les 'forces du mal' symbolisées par Al-Qaeda. Peu importe la nature des compromis américains avec les groupes afghans et des seigneurs de guerre dont l'idéologie est quasiment identique à celle des Talibans et Al-Qaeda qui sont censés être leurs ennemis jurés. Peu importe aussi la mise en place d'un État colonial en Afghanistan sous l'égide de Washington avec toutes les concessions idéologiques que cela suppose. Les États-Unis continuent à récompenser

---

<sup>266</sup> Jean-Pierre Filiu, *Les neuf vies d'Al-Qaïda*, Paris, Fayard, 2010, p 130.

financièrement tous ceux qui pourraient devenir des alliés importants, sans exigences comptables. Selon Ahmed Rashid l'erreur la plus grave commise par les États-Unis au tout début de leur intervention est celle de ne pas soutenir la campagne de désarmement mise en place par les Nations-Unies, autorisant ainsi les factions différentes non seulement de préserver et mais encore d'augmenter des arsenaux immenses et surtout de les utiliser. L'insécurité qui en résulte permet aux Talibans de revenir en force, ce que, selon Rashid aurait pu être évité si les Américains avaient insisté sur le désarmement<sup>267</sup>. Il faut préciser que le terme 'Talibans' aujourd'hui regroupe toutes sortes de groupuscules militaires opposés à la présence américaine, partageant une même idéologie neo-fondamentaliste.

Comment partir en guerre contre la corruption du gouvernement Karzaï, alors que la démarche américaine reste sensiblement du même ordre ? On ne s'étonne plus de l'émergence de la nouvelle stratégie américaine (en février 2010) d'ouverture en direction des Talibans, idée qui aurait été jugée irrecevable, voire sacrilège il n'y a pas longtemps. Il est même question (depuis avril 2010) de faire rentrer au gouvernement Gulbeddin Hekmatyar, le plus réactionnaire et sanguinaire de tous les seigneurs de guerre, dont la tête est pourtant mise à prix par les Américains. D'autres anciens Moudjhadins (dont les activités de trafiquants de drogue sont connues de tous) sont également courtisés. Est-ce la reprise d'une ancienne alliance datant de l'intervention soviétique, à une époque où il était l'interlocuteur privilégié des États-Unis et généreusement récompensé avant de se ranger du côté d'Al-Qaeda ? Toujours-est-il que le plan américain pour acheter la rédition des combattants taliban ne semble pas avoir réussi, en dépit des sommes allouées par la coalition, parce qu'aucun programme de reconversion vers des occupations plus lucratives ne semble avoir été mis en place par le gouvernement afghan<sup>268</sup>.

Dans les cercles de décideurs, les spécialistes attitrés de la haute politique américaine se sont rendu compte que les Talibans diabolisés (pas plus qu'Al-Qaeda) ne sont nullement des fossiles d'un autre âge, mais possèdent des référents tout aussi modernes que leurs ennemis. Ils sont à présent passés maîtres dans l'utilisation de la technologie de pointe, y compris pour la communication mondialisée via une maîtrise d'internet (dont des vidéos-clips de recrutement et des sites), la logique commerciale pour la culture et le commerce du pavot et la stratégie de marketing auprès d'adhérents potentiels : le fantasme exotique comme excroissance d'un regard orientaliste s'effondre<sup>269</sup>. C'est ainsi que le concept de Talibans 'modérés' fut inventé avec qui un éventuel partenariat peut être imaginé pour envisager un retrait américain digne, tant du point de vue économique que stratégique. Même si les droits des femmes sont inéluctablement sacrifiés au passage.

---

<sup>267</sup> A. Rashid, op. cit, 2008, p .211.

<sup>268</sup> Rod Norland, "Lacking Money and Leadership, Push for Taliban Defectors Stalls" The New York Times 6/9/ 2010

<sup>269</sup> voir l'étude de Patrick Porter : *Military Orientalism : Eastern War Through Western Eyes* (Critical War Studies), Columbia, Columbia University Press, 2009

Comment réconcilier une pareille contradiction? . En pleine crise économique, cette stratégie ne saurait émouvoir le contribuable américain qui a besoin d'imaginer que les investissements massifs, humains et militaires de son pays servent au moins à le protéger. Le discours à la fois belliciste et réconciliateur qui cache l'objet du conflit est irrecevable, surtout au prix de vies de soldats américains. D'où l'allocution du Président Obama, dans la sinistre lignée de Georges Bush, lors de sa visite aux militaires stationnés en Afghanistan, le 29 mars 2010 : Al-Qaeda est redevenu la menace n°1 et ces braves ne font rien d'autre que protéger leur pays à partir d'une terre lointaine. Notons que les Talibans sont à présent complètement exclus de sa rhétorique patriotique. Il semble évident, que suivant l'exemple de l'Irak, les États-Unis manœuvrent de telle façon que ce soit un front plus ou moins uni afghan composé de groupes différents (du Hezb-e-Islami aux Talibans) qui s'insurgent contre ce qu'il reste d'Al-Qaeda. Telle est la stratégie de 'la guerre contre le terrorisme globalisé' version Obama : un conflit localisé et national lui paraît plus facile à gérer qu'une menace diffuse internationale. C'est ainsi que sont sacrifiées, sans arrière-pensée, les priorités humanitaires. L'organisation "Save the Children", selon un rapport de mars 2010 met en cause la primauté donnée à l'action militaire sur l'assistance pour expliquer l'hécatombe de la mortalité infantile, qui depuis 2009 est la plus élevée sur terre<sup>270</sup>.

La realpolitik américaine a aussi d'autres objectifs, moins évidents. Il est permis de se demander à quoi sert précisément une offensive militaire aussi massive que celle dénommée *Moshtarak* (ensemble) commencée en février 2010 qui laisse les Afghans perplexes. La province du Helmand est ciblée en tant que forteresse des Talibans (qui effectivement contrôlent la majeure partie de la région) au moment même où le général Mc Chrystal, responsable des opérations, propose une participation des Talibans (version 'light') au gouvernement. Faudrait-il chercher du côté du contrôle des ressources économiques ? La région est le premier producteur de pavot du pays (et donc du monde, puisque l'Afghanistan produit 93 % de pavot mondial) et sa culture ne cesse d'augmenter (162 % entre 2005-2006) ; c'est ici que se situent les laboratoires de raffinement d'héroïne. Les campagnes d'éradication du pavot ne rencontrent guère de succès durable. Ce que l'on sait moins, c'est que cette région est à présent le premier producteur mondial de hashish. Selon un rapport récent des Nations Unis, cette culture est moins onéreuse et plus rentable pour les paysans que le pavot<sup>271</sup>. À ces sources de richesse, s'ajoute la présence de mines d'uranium que le Royaume-Uni aurait commencé à exploiter, selon certains témoins, protégées par leur armée qui est responsable de la région<sup>272</sup>. Les perspectives sont vertigineuses, même si le niveau de vie local est un de plus bas du pays : la moitié de la population du Helmand au moins ne mange pas à sa faim, seuls 28 % a accès a de l'eau potable, 4 % est alphabétisée, 6 % des

---

<sup>270</sup> Save The Children , "A child dies every two minutes in Afghanistan", March 3rd 2010

[http://www.savethechildren.org.uk/en/41\\_a-child-dies-every-two-minutes-in-afghanistan.htm](http://www.savethechildren.org.uk/en/41_a-child-dies-every-two-minutes-in-afghanistan.htm)

<sup>271</sup> UNODC : Afghanistan cannabis survey 2009

<sup>272</sup> Le Ministre afghan des mines, Mohammad Adil a rejeté ces accusations lors d'une réunion parlementaire, arguant que le drapeau britannique flottait près des mines pour en interdire l'accès aux personnes qui pourraient s'y blesser. (Extracting Uranium by British troops baseless : Afghan Minister, Xinhua, 15/9/09)

enfants scolarisés<sup>273</sup>. Il y aurait-il un lien entre le potentiel économique du Helmand avec la plus importante offensive militaire des États-Unis depuis la chute des Talibans ?

### **Une périphérie en Asie Centrale ?**

Les priorités occidentales en Afghanistan sont difficiles à comprendre. L'intervention, on le sait, fut officiellement légitimée par une rhétorique de défense des droits humains, comme si la guerre avait été menée pour libérer les femmes afghanes. Lors du discours sur l'état de l'Union, le 29 janvier 2002, George Bush exultait : *Aujourd'hui les femmes d'Afghanistan sont libres*.

Rien ne permet de confirmer cette déclaration péremptoire ni en 2002, ni en 2010. La place des droits humains a été réduite à sa portion congrue, comme un habillage pour toutes sortes de projets destinés surtout à imposer des valeurs sociales et économiques des pays donateurs sans effort de compréhension des complexités locales.

C'est ainsi, que dans le désordre absolu on lance simultanément des opérations militaires, des projets de reconstruction pour laisser à plus tard celles la création pourtant vitale d'infrastructures (dont l'énergie et l'eau potable) qui auraient dû précéder le reste. Le long terme est négligé, à commencer la formation d'un personnel afghan compétent. La distribution de l'aide débute et se poursuit de façon anarchique, sans contrôle central, ce qui mène à des projets en doublon, inefficaces, imaginés dans des bureaux occidentaux sans la moindre référence à la culture et aux façons de faire afghanes. Les ministères ne sont pas consultés, si ce n'est pour des transactions financières facilitant des laisser-passer qui tournent au laisser-faire généralisé. Aujourd'hui, quarante-cinq pays, de la Belgique à la Mongolie, contribuent des troupes au ISAF, soixante pays donateurs sont représentés par des bureaux sur place qui sont censés coordonner leurs efforts entre eux et avec le gouvernement afghan. En vérité, c'est le chaos total dans un contexte d'insécurité croissante.

L'entraînement de l'armée et de la police continue à présenter des problèmes quasiment insurmontables, d'autant plus que la moitié des effectifs demeure aujourd'hui encore illettrée dans un contexte où la notion de bien commun à défendre est très floue. Les guerres successives ont drainé toutes les ressources humaines du pays. D'abord sont partis les intellectuels, ingénieurs, scientifiques, suivis des professionnels de tout bord ; à l'époque de Talibans, même les menuisiers et plombiers qui ne pouvaient plus trouver de travail ont choisi l'exil, puisque l'accès des maisons leur était interdit. Ceux qui ont eu les moyens, se sont établis de façon permanente à l'étranger et n'ont ressenti aucune envie de revenir au pays, surtout les classes professionnelles aux États-Unis, proches de l'âge de la retraite. Rares sont les femmes qui comme Sitara Achakzai ont accepté de quitter une vie confortable en Allemagne. Nous verrons plus loin le sort que les Talibans lui ont réservé. Certains enfants de migrants ont tenté leur chance, mais peu sont

---

<sup>273</sup> Provincial Development Plan, Helmand : Provincial Profile, UNAMA

demeurés sur place, les conditions étant trop difficiles : comme d'autres dans des situations analogues (en Bosnie, en RDC) ils s'estiment souvent mal reçus, et considérés avec un mépris particulier, à la fois comme des étrangers et traîtres malgré eux. Les Afghans de milieu plus modeste, exilés en Iran et en Afghanistan reviennent équipés de connaissances modernes et préfèrent des emplois bien rémunérés dans les ONG à Kaboul, plutôt que travailler pour l'État. qui a pourtant bien besoin de leurs compétences Ce n'est qu'environ cinq ans après les débuts d'intervention américaine que les projets de formation professionnelle et la création de cadres prennent un certain essor. Des bourses d'études- du type Fullbright Scholarship- ont été octroyées à des jeunes Afghans et depuis peu des étudiantes en profitent également. Cependant l'apprentissage aux divers métiers manuels continue à se faire sur le tas, sans critères de qualité, ni formation véritable. Peu d'usines sont construites en Afghanistan parce que, entre-autres, il n'y a plus de main-d'œuvre qualifiée. Il n'y a aucune législation protégeant les travailleurs, ni de syndicats, ni d'encadrement des conditions de travail ou de politique salariale. L'économie est surtout informelle et il est fréquent de voir travailler des petits garçons dès l'âge de six ans dans les garages ou dans la rue.

Le problème se répercute en s'amplifiant pour les femmes. À cause des interdits sociaux qui leur bloquent l'accès à l'espace public, à quelques rares exceptions, elles n'ont pas droit à des formations pour des tâches manuelles qui leur autoriseraient un début d'autonomie. L'accès au travail rémunéré est réservée aux femmes instruites issues de milieu relativement privilégié. À cela il faut ajouter d'autres facteurs qui expliquent l'absence de projet industriel à grande échelle. Les coûts d'une main-d'œuvre incompétente additionnés à ceux de l'électricité, de la sécurité, de l'obligation de séparer les lieux de travail pour hommes et femmes sont supérieurs à l'éventuelle valeur produite- ce qui explique pourquoi pendant les trois décennies à venir, les baskets Nike et autres continueront à être fabriqués dans le Sud-est asiatique et non pas en Afghanistan.

D'un côté il y a les grands programmes élaborés par les agences à Kaboul, force tables-rondes, discussions et ainsi de suite et de l'autre, la réalité sur le terrain, que peu de projets atteignent véritablement. Les femmes ne sont pas consultées. L'Islam politique véhiculé par les politiciens au pouvoir ne comporte aucune politique sociale ou économique, si ce n'est une référence morale religieuse qui n'est pas efficace dans un programme de reconstruction. En attendant, ces mêmes politiciens font une utilisation opportuniste des réseaux mis en place par la présence américaine, surtout pour l'économie informelle de l'héroïne. Les Talibans, par principe, s'opposent tout projet occidental, sans contrepartie aucune, condamnant le pays à la misère. Seul fleurit dans ce contexte le commerce de l'opium, l'héroïne et le cannabis avec ses ramifications dérivées, au profit exclusif de ses gestionnaires : les bénéfices ne sont nullement réinvestis dans le pays.

Les déclarations de principes- en particulier celles concernant les droits des femmes- ont peu d'effet si elles ne se situent pas dans projets concrets d'amélioration des conditions de vie des

populations ciblées. Si les consignes de sécurité sont telles que les employés des bureaux de Kaboul ne quittent jamais leur périmètre immédiat, le lien avec la province demeure aussi lointain que s'ils étaient restés en France ou aux États-Unis. Comme disait une employée de l'UNESCO en 2007 *Cela fait trois ans que je travaille ici, mais je ne connais rien de la situation sauf ce bureau et deux rues à Kaboul*. Les épiceries pour Occidentaux vers 2008, se sont mises à vendre des produits de régime pour le personnel des ONG inquiété par la prise de poids induite par la sédentarité forcée.

Pour des raisons politiques, la réaction a été d'investir dans des programmes à effet de visibilité immédiate, pour prouver que l'aide était non seulement désirable et importante, mais aussi rentable, ce que nous avons déjà vu concernant la construction des écoles. L'absence d'enseignants compétents, le manque de livres ne figurent pas dans les articles élogieux qui suivent les inaugurations médiatisées.

Le problème- entre autres- demeure d'ordre idéologique. Certes, les États-Unis veulent renforcer l'état afghan mais ne lui en donnent pas les moyens, puisque c'est la libre entreprise et l'*entrepreneurship* terme clé entendu partout à Kaboul qui est en premier lieu encouragé.

Bien avant l'égalité entre hommes et femmes reléguée au n°22, l'article 10 inscrit ces principes dans le texte fondateur de la constitution :

*L'État encourage et protège les investissements et capitaux privés fondés sur l'économie de marché et garantit leur protection selon le droit en vigueur.*

Les Américains érigent un idéal de développement, à présent classique expliqué par Immanuel Wallerstein<sup>274</sup> qui sert à faire ressortir la différence entre une civilisation avancée (les États-Unis) et toutes celles qui ne le sont pas, contraintes cependant au rêve normatif. Par les médias de masse (les innombrables chaînes de télévision privée à Kaboul) une vision de progrès d'une occidentalité standardisée et mondialisée est présentée comme modèle unique à suivre. Plus américain et surtout plus ultra-libéral que des exemples européens, celui-ci se focalise sur l'insertion dans la société de consommation globalisée et l'accès accéléré à des produits rendus désirables, voire incontournables. Pour la plupart, ceux-ci demeurent inaccessibles, à l'exception du secteur de la téléphonie mobile dont la croissance est exponentielle. C'est que le téléphone s'inscrit dans des traditions de sociabilité aussi bien que de contrôle, tout en créant un espace invisible de transgression potentielle.

Pour les nouveaux créateurs d'entreprises, il n'y a pas de différence pratique entre la construction d'une fabrique pour l'embouteillage de Coca-Cola et celle d'un nouveau bâtiment pour l'université de Kaboul, puisque les deux bénéficieront de subventions comparables. La rentabilité du premier (inauguré en 2006 par le Président Karzaï lui-même) explique peut-être pourquoi des

---

<sup>274</sup> Immanuel Wallerstein, *Comprendre le monde, introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La Découverte, 2006 p.25

promoteurs n'ont pas hésité de détruire un orphelinat pour ériger un hôtel au centre-ville. En attendant les mendiants - des femmes et des enfants - sont légion et les habitants de Kaboul à présent surpeuplé vivent dans une ville qui ressemble à un camp de réfugiés surdimensionné.

Le modèle de société libérale mis en place par les Américains est différent de ce qui a précédé dans la mesure où il est fondé sur l'individu et les échanges marchands propres au capitalisme. L'idéal de l'État-providence des Communistes a disparu à la faveur d'un flou étatique qui ne remplit pas plus les fonctions d'un Etat-gendarme. En vérité, l'absence de toute forme de régulation ou de solidarité organisée met en danger tout projet collectif, laissant un vide aisément rempli par des idéologues fondamentalistes soutenus par des moyens militaires importants- le cas des seigneurs de guerre au gouvernement, prêts à prendre la place de Karzaï, y compris Mohammed Fahim et Karim Khalili, ses vice-présidents.

Comme dans d'innombrables configurations comparables, les pays forts autour de l'Afghanistan font pression pour que leur soient cédées leurs ressources sans contrepartie tangible ou échanges d'une valeur comparable. Les partenaires commerciaux de l'Afghanistan, dont la Turquie et l'Inde par exemple, imposent des taxes d'importation démesurément élevés pour les fruits secs (près de 55 %) qui découragent non seulement le commerce mais les producteurs locaux<sup>275</sup>. L'Iran, encore plus protectionniste, impose une taxe de 90 % sur toutes les noix venant de chez leur voisin afghan.

Or, c'est justement dans ce domaine, les noix, les raisins secs au centre de la convivialité d'Asie centrale, que les femmes sont particulièrement actives. Et ce sont elles qui sont le plus pénalisées par cette politique protectionniste que la Banque Mondiale et l'OMC pourraient contrôler. Les militaires de l'ISAF (International Security Assistance Force) ont beau détruire les champs de pavots, l'Iran peut continuer rendre l'Afghanistan responsable de la toxicomanie croissante chez eux, sans une réduction des taxes d'importation, l'agriculture et par conséquent l'économie de l'Afghanistan ne pourront jamais se redresser. L'exportation illicite par des réseaux de contrebande soutenus en haut lieu, du bois (surtout vers le Pakistan) des pierres précieuses (en particulier les émeraudes) ne profite en rien à la population afghane appauvrie quotidiennement par la perte de ses ressources naturelles. Un autre exemple, celui de la Chine qui a acquis les droits d'exploitation des mines de cuivre d'Aynaq en 2007, une des plus importantes au monde, ce qui devrait renflouer les caisses du gouvernement (et les poches des cadres) mais offre peu de garanties réelles de sécurité et d'emplois à la population locale. Si la Chine n'importe absolument rien de l'Afghanistan, en revanche les bazars sont inondés de marchandises chinoises de piètre qualité - tapis, tissus, bijoux, mobilier de bureau, qui détruisent les traditions d'artisanat local et les emplois des menuisiers comme des brodeuses, entre autres. Le textile qui était au centre de l'économie du pays, le plus souvent travaillé à domicile par les femmes est menacé de disparition,

---

<sup>275</sup> Notons au passage que les produits exportés vers l'Afghanistan de ces pays ne comptent qu'une taxe de 16 %. Trade and Tarriff fact Sheet (2005-2006) [www.iccain.com/linkanddb/html/.../Afghanistan/.../Trade&TarriffFactsheet.pdf](http://www.iccain.com/linkanddb/html/.../Afghanistan/.../Trade&TarriffFactsheet.pdf)

comme les dernières velléités d'autonomie financière de ces ouvrières issues des milieux les plus pauvres. C'est ainsi que les femmes illettrées (une proportion importante de la population) sont les plus menacées par la situation économique actuelle et sont simultanément le but d'une violence accrue. Les deux sont liés de façon intime.

La configuration s'est déjà présentée non loin de l'Afghanistan, en Inde. La région du Penjab, appelée le grenier de l'Inde a vécu les effets pervers et perniciose du développement. Jusqu'à l'arrivée des tracteurs et de la mécanisation de l'agriculture, les paysannes avaient leur rôle dans l'économie locale et régionale. Puisque ce sont les hommes qui s'arrogent le privilège de gérer cette nouvelle technologie dans les années 1960-70, les femmes sont reléguées au foyer et leur rentabilité mise en question, d'autant plus qu'en Inde, le problème de la dot (payée par la famille de la bru) est bien réel<sup>276</sup>. Faut-il s'étonner que le Poudjab soit au centre de ce *Foeticide Belt*, région où l'on avorte le nombre maximal d'embryons féminins ? Bien qu'interdits, les cabinets d'échographie privée, à partir de 1978, servent à éliminer les venues au monde de fillettes jugées indésirables, suscitant un déficit de naissances évalué en 2005 à au moins 163 millions. Depuis un à deux ans environ, des cabinets privés pratiquant l'échographie fœtale se sont ouverts à Kaboul. L'examen est réalisé sans le moindre contrôle, ni régulation dans une quasi-clandestinité. Il est probable que le but recherché est le même qu'en Inde et qu'un nombre croissant d'avortements a lieu dans des conditions déplorable. Certes, la question de la dot ne se pose pas puisque celle-ci est payée par le fiancé à la famille de la bru, mais la dévalorisation des femmes est telle que les naissances masculines seules sont considérées honorables.

En attendant, l'Afghanistan paraît condamné à rester dans une périphérie colonisée par un centre tentaculaire, comme une pieuvre, qui englutit toutes les ressources. Si la Chine a le monopole du cuivre, les États-Unis suivis de la Grande-Bretagne ont celui de la fabrication de la formidable machine de guerre dont sont nantis les militaires, mais de plus en plus les insurgés (Talibans compris) qui les obtiennent par des voies régulièrement détournées. Tant que le gouvernement afghan ne remplit pas ses devoirs élémentaires envers son électeur, il permet aux Talibans de s'engouffrer dans le vide qu'il a créé. Entre un Islam deterritorialisé décrit par Olivier Roy et cette économie ultra-libérale qui se veut cosmopolite et globalisée, quelle est la place du citoyen afghan qui ne se reconnaît nullement dans l'offre informelle du gouvernement afghan<sup>277</sup>? Il erre à Kaboul entre les institutions comme un réfugié dépossédé dans son propre pays, mendiant pour le droit au logement, la santé au travail. Faut-il s'étonner du revirement des principes patriarcaux et le droit coutumier qui seuls offrent un semblant de continuité ?

---

<sup>276</sup> B. Manier, *op. cit.* p.50

<sup>277</sup> voir la discussion de cette problématique dans Craig Calhoun, "‘Belonging’ in the cosmopolitan imaginary" *Ethnicities*, 2003  
Vol 3(4): 531–568 SAGE Publications (London, Thousand Oaks, CA and New Delhi) 2003



## **Les PRT et les problèmes de reconstruction vus à partir de la province**

La situation dans les provinces était promise au désastre sans un plus grand engagement dans le sens de la création d'infrastructures permanentes et une véritable campagne de réhabilitation et non pas de réparations sommaires.

C'est ainsi que des projets importants furent négligés durant les premières années, en particulier dans le domaine de l'agriculture dans ce pays à 80 % rural dont seul 12 % étaient cultivables, et même là, seuls trente pour-cent étaient irrigués. Les grands projets et structures mis en place dans les années soixante et soixante-dix, par les Américains et les Soviétiques, les milliers d'hectares de vergers avaient été détruits systématiquement depuis l'intervention soviétique. Fallait-il s'étonner que l'Afghanistan, très rapidement retrouve la culture de pavot, pour devenir aujourd'hui (2010) le premier narco-Etat du monde, fournissant, comme nous l'avons vu, 93 % d'opium à la planète. Les fonds ont également servi à créer des laboratoires sur place (dans le Helmand), alors que jusque jusqu'à récemment, l'héroïne était raffinée dans les zones frontalières du Pakistan. La commercialisation des récoltes, qui signifie le développement de transports, de réseaux routiers, mais aussi l'importation de solvants chimiques pour la transformation d'opium brut a bénéficié à un secteur minime de la population, dont une partie des proches du président Karzaï et du gouvernement local périodiquement mis en cause. Des rumeurs reviennent régulièrement concernant le rôle joué par les troupes britanniques stationnées dans la région<sup>278</sup>, voire la protection de la CIA <sup>279</sup>. Du point de vue afghan, cette complexe réalité est tout à fait claire. Si tous les acteurs principaux profitent à degré différents de cette commercialisation massive de l'héroïne, il y a une différence entre la redistribution des profits que la population régionale apprécie. Les barons afghans ne font qu'opprimer les paysans locaux qui croupissent dans la plus abjecte misère, tandis que les troupes de l'OTAN ont quand même mis en place des programmes de développement local, d'efficacité certes variable, mais appréciés par les principaux intéressés et significatifs dans le contexte de leur quotidien misérable, même s'ils sont dérisoires à côté des moyens potentiels provenant de la drogue. C'est pourquoi nous nous tournerons à présent vers une considération de l'assistance humanitaire dans les difficiles provinces afghanes.

À partir de 2003, après une énorme perte d'argent et de temps l'OTAN comprit l'urgence d'établir des unités régionales pour centraliser le relèvement du pays. C'est ainsi que furent instituées les PRT (Provincial Reconstruction Team), les équipes de reconstruction provinciale, et tout de suite l'absence d'interlocuteurs valables se fait ressentir : les gouverneurs locaux ne sont habituellement pas des natifs de la région, mais représentent des factions politiques que le

---

<sup>278</sup> Craig Murray, "Britain is protecting the biggest heroin crop of all time". UK Daily Mail : July 21, 2007: [http://www.dailymail.co.uk/pages/live/articles/news/news.html?in\\_article\\_](http://www.dailymail.co.uk/pages/live/articles/news/news.html?in_article_)

<sup>279</sup> Andrew G. Marshall , "Afghan heroin & the CIA 1/4/, 08, Geopolitical Monitor <http://www.geopoliticalmonitor.com/afghan-heroin-the-cia/>

président Karzai veut acquiescer à ses côtés. Le gouverneur ne nommera que des personnes de son parti et favorisera uniquement les projets où il a placé ses fidèles, même si leur incompétence ne fait aucun doute. Les provinces les plus dures sont celles qui servent de formation accélérée aux cadres du gouvernement.

Les problèmes se reproduisent partout : comment assurer une quelconque efficacité au niveau de toute une province quand il faut maintenir un rapport serein avec des alliés politiques divergents dont les priorités sont d'ordre surtout personnel et l'interaction au niveau des règlements des comptes. Dans les régions pachounes en particulier, les clans ont fait appel aux PRT pour arbitrer dans ces disputes, tâche pour laquelle ils ne sont ni mandatés ni équipés pour trouver des solutions. C'est de ce contexte que se multiplient des petits projets sans réelle vision d'ensemble de la part du gouvernement.

Les vingt-cinq centres PRT dépendent de pays de l'OTAN et des États-Unis et combinent des actions civiles et militaires, les seconds servant en principe à encadrer les premiers, mais dans la réalité ce sont à partir de ces lieux qu'émanent des opérations purement militaires, puisque les casernes sont dans l'enceinte des bâtiments construits pour loger le PRT. Cependant cette double politique est condamnée par sa nature contradictoire jusqu'à l'absurde : en effet comment mener à bien simultanément des actions guerrières et des objectifs de reconstruction ? De plus cette confusion potentielle entre civil et militaire pose problème, à commencer par le fait que tout projet civil financé par l'entremise du PRT est effectivement mis en place par des personnes vêtues d'un uniforme militaire. Comment distinguer les domaines et les intentions, surtout quand ce sont même les femmes du PRT qui apparaissent en treillis dans les villages. Dans le cas de Farah étudié, ces unités comprennent une responsable des programmes civils destinés aux populations féminines, une photographe, une interprète américaine d'origine afghane. Elles vont partout en uniforme, agrémenté d'un gilet pare-balles, pistolets et grenades et ne se déplacent qu'à l'intérieur d'un convoi de véhicules militaires. Cet ensemble n'est pas propre à encourager une quelconque identification de la part des femmes qu'elles rencontrent, même si ces soldates font l'effort de mettre un foulard quand elles enlèvent leur casque. Elles sont perçues comme des êtres hybrides, plus proches des hommes que des femmes. En gardant leurs lourdes bottes même à l'intérieur des habitations, elles enfreignent un tabou majeur, ce qui en soi résume bien toutes les maladroites de l'approche américaine à l'assistance.

Pour les Talibans, tout projet humanitaire encadré de la sorte est perçu comme de la propagande occidentale inacceptable, y compris les campagnes de vaccination et l'assistance médicale. Même l'éradication systématique du pavot est présentée comme une tentative américaine supplémentaire pour priver les paysans de leurs sources de revenus - alors que les Talibans, comme nous l'avons vu, sont devenus des trafiquants majeurs, comptant sur ces ressources pour leurs opérations<sup>280</sup>.

---

<sup>280</sup> P.Porter, op.cit. p. 170

Cependant, pour les Afghans ruraux bénéficiaires des projets de développement, la présence militaire de l'ISAF est essentielle pour en assurer le succès et la sécurité, que ce soit le forage d'un puits ou l'utilisation d'engrais d'un type nouveau<sup>281</sup>. Pour ne pas alourdir la composante militaire, les PRT ont dû se reposer sur l'assistance de groupes politiquement engagés contre les Talibans. Cependant, pas plus qu'à Kaboul, n'ont-ils tenu des consultations avec des femmes expérimentées, susceptibles de les guider dans leurs projets.

Les populations locales ne sont pas pour autant rassurées, sachant qu'elles seront prises entre les luttes souvent sanglantes entre les factions différentes, et tout bénéfice potentiel d'un projet financé par des instances étrangères sera perdu. La présence américaine est donc perçue comme un moindre mal. Les PRT peinent à comprendre les complexités de la situation, d'autant plus que les équipes, déjà mal préparées, ne restent pas plus de six mois par mission. Pourtant la présence américaine est loin d'être perçue comme une occupation inacceptable, que ce soit ville ou dans les milieux ruraux. Lors d'une enquête que j'ai menée à Kaboul et Farah en octobre et novembre 2009, les personnes interrogées se sont révélées nullement opposées à la présence américaine. Les conséquences d'un éventuel départ ne font pas de doute : tous sont convaincus que les Talibans reprendraient sans tarder le contrôle du pays et qu'une guerre civile encore plus impitoyable que la précédente s'ensuivrait. Même si l'on ne cesse de déplorer les bavures catastrophiques, en particulier le bombardement du village de Bala-Baluk<sup>282</sup>, le retrait brutal des Américains et des forces de l'ISAF signifierait la fin de tout projet de construction des infrastructures et mettrait en danger les fragiles acquis des femmes, déjà menacés<sup>283</sup>. Si personne n'est dupe de la friabilité des projets occidentaux, dans une situation d'une misère souvent extrême, le peu qu'ils apportent constitue déjà une amélioration considérable comparée à l'inexistence de tout plan d'aide venant des talibans ou des seigneurs locaux.

Le discours sur les droits humains a du mal à se faire entendre en province. Pourquoi craindre les Talibans, puisque l'idéologie n'est pas en cause : la domination patriarcale fait consensus, comme son pendant, la réduction des droits des femmes. Les difficultés sont ailleurs. Comme l'explique, en octobre 2009, le gouverneur de Farah Rohula Amin : *Le problème avec les Talibans, c'est qu'ils coûtent cher aux villageois ; ils sont obligés de les nourrir, de les soigner, de les héberger sans contrepartie*. Quand les Talibans prennent le contrôle, ils s'empressent de détruire toute structure mise en place par les forces étrangères au nom de l'État qu'ils rejettent, que ce soit une école ou un dispensaire.

C'est ce qui explique les protestations des femmes- largement ignorées- quand les Américains en mars 2010 ont encouragé les négociations et le rapprochement avec des groupes taliban supposés

---

<sup>281</sup> Comme toujours, les multinationales dans ce secteur sont actives dans le secteur du développement agricole

<sup>282</sup> Le bombardement eut lieu le 4 Mai 2009 et fit 143 morts

<sup>283</sup> Carol Mann, *Loin de Kaboul*, "Le Monde Diplomatique" (Manières de Voir) Avril 2010

modérés. Une alliance se crée avec les anciens de seigneurs fondamentalistes déjà présents au gouvernement et les neo-fondamentalistes alliés au Talibans, le tout cautionné par les États-Unis. les perspectives des femmes sont des plus sinistres.

### **La vie reprend**

En 2002 une immense vague d'espoir balaya l'Afghanistan. Soutenue par l'opinion mondiale et la promesse de financements sérieux, la population afghane se sentait en droit d'espérer une fin à un quart de siècle de guerre continue. Dès les premiers jours, les habitants de Kaboul retrouvèrent les plaisirs les plus simples après dans des années de survie souvent décrite comme étant un vaste cimetière. On entendit pour la première fois à nouveau la musique dans les rues, on vit des cerfs volants strier le ciel, des affichettes représentant les stars de Bollywood, les burqas, toujours présentes, vacillaient sur des talons hauts à travers une ville qui était encore un champ de ruines depuis la guerre civile, puisque les Talibans n'avaient pas jugé utile de déblayer.. La propagande pro-Massoud importée de l'ouest fit de sorte qu'on alla parfois jusqu'à accuser, devant des étrangers crédules, les Talibans d'être les auteurs de cette destruction massive ; bientôt des posters, suivis de tapis à l'effigie du défunt Commandant ornèrent des façades et vitrines défoncées. Ce que les journalistes ne comprenaient pas, c'est qu'il s'agissait de propagande de la part des lobbies pro-Fahim et surtout anti-Pachtounes provenant des groupes qui faisaient mine de se rallier derrière la bannière de Karzai.

La population de Kaboul d'abord, puis celle des autres villes changea d'aspect. En quelques mois, les hommes rasèrent leurs barbes, endossèrent des vestons sur leur shalwar-kamiz traditionnel, en attendant de pouvoir acquérir des pantalons. Le patou, grand châle de laine, céda la place à des anoraks apportés par l'armée américaine, ainsi que des casquettes et des baskets de plastique chinoises. La burqa était rentrée dans les mœurs, à tel point qu'elle resta longtemps vissée sur les têtes, tant par obligation familiale que parce que son port avait été intériorisé par les femmes elles-mêmes. Pour les plus pauvres et les mendiante- et elles sont très nombreuses, la burqâ permet l'anonymat. En plein embouteillage, au milieu des gaz des pots d'échappement, ébréchés, ces femmes sont assises à même le goudron jonché d'immondices, des bambins sur les genoux, tendant la main aux chauffeurs exaspérés.

On estime que la population de Kaboul a quasiment triplé entre 2002 et 2010, atteignant aujourd'hui autour de quatre millions et demi, selon différentes estimations, sur environ trente millions pour le pays entier. La croissance des villes est telle qu'elle absorbe environ un tiers de la population totale. Une bonne partie des habitants provient du Pakistan, ces réfugiés ayant été encouragés à rentrer avec de modestes subventions, et plus que tout munis de l'espoir de retrouver la vie à laquelle ils avaient rêvé pendant des années d'exil. Les autres sont revenus d'Iran, expulsés sans ménagement et bien d'autres viennent de la province puisque c'est dans la

capitale que les usines et entreprises se construisent, au détriment des régions. L'opposition urbaine-rurale décrite dans le présent ouvrage ne disparaît pas pour autant, puisque des mentalités de village et de camps de réfugiés ont été importées dans les villes. Ce qui change, c'est l'accès aux médias (la télévision principalement) et la prise de conscience, pas toujours heureuse, de l'emprise de la nouvelle société de consommation globalisée.

Le choc est terrible. La réaction de Yasmin est typique : âgée de 18 ans, elle est née au Pakistan et a vécu la plupart de sa vie dans un camp de réfugiés avant de revenir avec sa famille en Afghanistan en 2004 :

*Quand je suis rentrée à Kaboul, je n'ai pas arrêté de pleurer, jour et nuit. Ce Kaboul dont j'avais rêvé toute ma vie était devant moi, mais laid, défiguré, en ruines. Toute ma vie, on m'avait promis un endroit magnifique, j'étais persuadée que j'allais trouver le paradis, c'est le contraire...*

Yasmin et les autres découvrent l'étendue de la destruction totale des infrastructures et des logements. La municipalité, rapidement dépassée - ce qui aurait été le cas pour n'importe quelle administration confrontée à une situation comparable - se contente de suivre les plans de l'expansion de la ville datant de 1978 (quand la population était de six cents mille habitants). Cependant, même par rapport à ces bien modestes desseins, les ressources sont insuffisantes et les disputes internes telles que les plans originaux ne peuvent pas être réalisés. Le résultat ne se fait pas attendre : la population s'installe où elle le peut, annexant au hasard des terrains, ce qui fait à peu près 80 % des habitations sont construites de façon tout à fait illégale. Des commandants locaux se sont appropriés des pans entiers de la ville pour les revendre à des promoteurs à leur guise qui, à leur tour organisent le trafic des terrains appartenant à la nation<sup>284</sup>.

Kaboul est située à une altitude de 1700 m et les hivers sont redoutables. D'innombrables habitations en terre séchée sont installées sur les flancs des montagnes, les familles s'entassent dans des taudis sans le moindre confort. D'autres vivent dans des tentes tout autour de la ville. Les risques d'avalanche, de tremblement de terre, d'effondrement lors de pluie forte sont réels. Ni l'eau potable, ni l'électricité permanente ne sont garanties, même en 2010 et la population compte plus sur des générateurs privés que des promesses non-tenues par l'état. L'école et les services de santé sont largement inaccessibles pour ces familles pauvres. En vérité, Kaboul est un gigantesque camp de réfugiés, morcelé en quartiers, et sous-camps, un peu comme la région frontalière du Pakistan où tant d'entre eux sont nés. Comme l'explique Zygmunt Baumann, se fondant sur les travaux de Loïc Wacquant, ces êtres *vivent dans une situation transitoire gelée, dans un état temporaire, continu et continué,...* Les habitants incarcérés dans des camps de réfugiés vivent au jour le jour et le contenu de ce vécu quotidien n'est pas touchée par la

---

<sup>284</sup> Kabul facing "unregulated" urbanisation, IRIN, 26/11/2007

*conscience que ces journées s'additionnent en mois en en années.*<sup>285</sup> La situation risque de se pérenniser pendant les décennies à venir dans un climat de frustration qui ne cesse de grandir.

Si quelques ruines, ici et là ont été déblayées, un centre commercial et des hôtels de luxe construits, les canalisations ouvertes, les chaussées défoncées, les tombereaux d'ordures continuent à caractériser tous les quartiers de la ville. L'écart entre riches et pauvres ne fait que croître. Ce désastre explique les réticences des réfugiés à quitter les camps de réfugiés au Pakistan où le niveau de vie était bien meilleur. Mais à présent, aucune guerre, aucun exil ne viennent justifier ces conditions inhumaines. La colère qui s'accumulera si une génération est autorisée à grandir dans ces taudis, sera incontrôlable. La radicalisation à l'instar des camps de réfugiés palestiniens au Liban paraît inévitable auprès de cette population à majorité très jeune. Déjà dans les zones rurales, l'injustice perçue par les jeunes et la pauvreté tenace poussent les jeunes hommes à rejoindre les insurgés, y compris les talibans.

Pourtant, et ces réfugiés internes le voient bien, un programme de construction est bien en cours, moins pour subvenir aux besoins de ses citoyens, qu'accommoder les trafiquants d'une part et de l'autre, les riches ONG et leurs employés qui souvent touchent des salaires faramineux. Des palais de marbre rose avec des colonnettes dorées et du verre fumé poussent dans les quartiers du centre, modelés sur les exemples pakistanais. De plus, l'insécurité est croissante. ISAF (International Security Assistance Force) dépendant de l'OTAN assurait la sécurité de la ville, mais depuis 2008, la responsabilité en incombe à la police et l'armée afghanes. Les attentats-suicide sont fréquents : ce sont les installations étrangères qui sont visées, mais la majorité des victimes sont les citoyens de Kaboul.

### **Construction d'écoles et illettrisme**

Parmi les priorités de la reconstruction, figure celle de la construction des écoles qui effectivement furent bâties à la hâte dans de nombreuses régions. Pour la rentrée en mars 2002, 4, 600 écoles furent reconstruites ou remises en état par l'UNICEF et l'USAID. L'enthousiasme est indescriptible : on s'attend à 1, 8 millions d'élèves le premier jour, et voilà que plus de trois millions se bousculent au portillon des écoles. C'est ainsi que les classes se sont retrouvées remplies d'élèves de tout âge, de 6 ans à 20 ans sur les mêmes bancs. Le gouvernement Karzaï au début veut interdire l'accès à l'école des femmes mariées de peur de contaminer l'innocence des élèves célibataires par de dangereuses révélations. Puisque les jeunes filles se marient souvent à partir de la puberté, les écoles auraient été quasiment vides sans la présence de ces adolescentes.

La politique de résultats rapides exige surtout des résultats visibles pour les donateurs et la construction d'école est un exemple relativement peu onéreux à réaliser. Selon Ahmed Rashid,

---

<sup>285</sup> Zygmunt Baumann : *Liquid Modernity, Living in an Age of uncertainty*, Cambridge, Polity ; ,2007 p.46

c'est le plus important programme d'alphabétisation jamais entrepris dans le monde musulman<sup>286</sup>. Cependant, les agences n'ont pas prévu la formation des enseignants, processus qui prend des années et exige une rémunération convenable. Le résultat, au bout d'une année, se révèle catastrophique, au niveau des institutrices à peine alphabétisées et en nombre tout à fait insuffisant. Comme dans tous les pays en reconstruction, les plus intelligents, les plus compétents, maîtrisant des langues préfèrent de loin un travail bien payé dans une ONG étrangère au salaire misérable des enseignants. On ne songe pas plus aux bibliothèques et sans lesquelles tout programme d'alphabétisation est inutile. En dépit de leur bonne volonté, peu d'ONG n'ont de connaissances de terrain et importent des stéréotypes de progrès qui ne s'appliquent pas, sans consultation avec le gouvernement. Ainsi, on préfère expédier des ordinateurs dans des villages où il n'y a pas d'électricité plutôt que considérer le problème d'énergie d'abord. C'est ainsi que des générateurs privés sont installés à la hâte en post-scriptum à des projets mal élaborés, fonctionnant à l'essence importée plutôt qu'un travail sur l'énergie solaire dans un pays dont la chaleur et le vent constituent les ressources naturelles principales. Le manque de coordination demeure sidérant. La population afghane se montre néanmoins enthousiaste. En 2005 on passe à 5,2 millions d'élèves selon le Ministère d'Éducation afghane. À la rentrée de 2008-2009, on dénombre plus de six millions d'inscrits, plus qu'à n'importe quel autre moment de l'histoire afghane. Les chiffres ne révèlent pas la réalité. Tout d'abord, ces chiffres se rapportent à l'école primaire et ne donnent aucune indication du nombre d'élèves qui restent jusqu'en fin d'année. En dépit de l'enthousiasme initial, on commence à retirer les filles de l'école en cours d'années ou au bout d'une ou deux années. Les mentalités n'ont pas changé en milieu rural : l'utilité de l'instruction paraît douteuse pour une petite fille qui sera mariée à quatorze ans et condamnée à demeurer entre quatre murs de boue pour le restant de ses jours. De plus, la fréquentation de l'école risque de lui donner une mauvaise réputation vis-à-vis d'une future belle-famille. La scolarité s'arrête souvent au moment de fiançailles, puisque pour cette raison. Ensuite, à cause des luttes et des exactions menées par divers guerriers locaux, plane la menace d'enlèvement et de viol, pire forme de déshonneur pour les familles. Cependant, les villages n'ont pas l'idée de créer des milices pour protéger les élèves et sauver leurs écoles- dont certaines furent systématiquement bombardées par les Talibans et leurs alliés. On préfère accuser les forces américaines de ne pas assurer la sécurité et retirer les filles de l'école, ce qui somme toute, conforte les façons de penser traditionnelles. En milieu rural aujourd'hui, la majorité des filles en âge scolaire ne vont pas à l'école et la priorité est donnée aux garçons et les disparités se poursuivent. dans le secondaire. Le problème d'alphabétisation demeure primordial. Selon les régions et le régime politique, les niveaux sont variables. Dans le sud et l'est occupés par les Talibans et leurs alliés, l'alphabétisation féminine demeure quasiment nulle. À Farah par exemple et dans les autres villes

---

<sup>286</sup> A. Rashid , op. cit., 2008, p.183

situées non loin de l'Iran, les directrices d'école comptent sur les réfugiées revenues de ce pays. Comme l'explique Zia Gul, la directrice du collège Melman Nazoo, le plus important établissement scolaire pour filles de la ville, elle cherche à recruter des enseignantes qui ont été scolarisées en Iran, en tant que réfugiées. *Elles ont bénéficié d'un niveau scolaire élevé et transmettent ces méthodes à leurs élèves.* Le représentant du Ministère de l'Éducation de la ville, Hateq Ulla promet un poste d'institutrice à toutes celles qui arrivent jusqu'au niveau du baccalauréat, ce qui motive les familles les plus instruites à envoyer leurs filles à l'école. Cependant, dans cette même ville, les sympathisants talibans déposent des *Shab Nama* (lettres de la nuit) menaçant de représailles les familles qui oseraient envoyer leurs filles en classe. Et dans les quartiers de la ville qu'ils contrôlent, elles restent calfeutrées chez elles, comme à l'époque du Mollah Omar.

En dépit des promesses de démocratie du gouvernement Karzaï, le climat se durcit. Ce sont les conséquences des compromis avec les chefs de guerre ultra-réactionnaires devenus puissants trafiquants de drogue tant par les Américains que le gouvernement de Karzaï en échange de leur soutien contre les Talibans. Nous y reviendrons.

### **Avoir vingt ans à Kaboul aujourd'hui**

Si la notion de l'enfance se fraie difficilement une place dans la société afghane, ce n'est pas le cas pour l'adolescence qui dispose de beaucoup plus de référents dans les médias. Les innombrables films, video-clips et images mondialisées ont servi à répandre un idéal de la jeunesse en tant qu'état en soi, avec des droits particuliers, surtout celui de vivre pleinement cette étape sans obligations envers autrui. Cet individualisme ne peut être que taxé d'égoïsme dans la société afghane bâtie sur l'imbrication des devoirs et responsabilités envers autrui et le respect des hiérarchies.

De plus en plus nombre de ces jeunes refusent de s'identifier au projet parental, leurs aspirations ont été transformées. S'ils ont été élevés dans la nostalgie et l'espoir du retour, ils imaginent leur avenir aujourd'hui de façon indépendante, voire ailleurs. Dans les camps et les bidonvilles de l'exil pakistanais, les garçons à peine alphabétisés rêvaient d'aller faire leurs études en Angleterre et, s'ils avaient touché un ordinateur, s'imaginaient embauchés par une société d'informatique aux États-Unis. Un poste espéré dans une ONG étrangère à Kaboul constitue souvent le seul but d'un retour en Afghanistan, même pour des jeunes qui, au Pakistan travaillent au bazar à mi-temps depuis leur enfance et qui se figurent que leurs privations sont exclusivement liés leur statut de réfugiés. Si les pères et les grands-pères se déclarent opposés à l'ingérence de la coalition actuelle en Afghanistan, leurs fils, à voix basse, y perçoivent des avantages personnels dans la construction fantasmagique de leur avenir, surtout l'idée de gagner des fortunes mirobolantes chez les Américains. Un futur au pays est moins associé à un désir



patriotique de reconstruction du *watan* que tributaire de l'obtention d'un travail éventuel auprès des forces d'occupation étrangères. Au retour, la jeune génération a été portée par cet élan d'espoir au moins jusqu'à 2005, voire 2006.

Depuis, leur déception ne fait que grandir parce que le gouvernement a été incapable de tenir ses promesses, déchiré par des luttes internes, d'impossibles compromis et tous les problèmes d'une assistance mal distribuée. Ayant grandi dans la nostalgie d'un pays qu'ils ne connaissent pas, les attentes faramineuses cèdent devant la déception devant des conditions de vie misérables à Kaboul où les habitants pleurent ce qu'ils avaient au Pakistan, même s'ils méprisaient leur existence de réfugié. La justice est inexistante, la corruption au-delà de l'imaginable. Sans argent, sans connexions familiales, politiques ou liens avec un *qawm* puissant, l'individu a aucun recours.

Certes, comme dans toute société en reconstruction, les anglophones les plus doués et surtout débrouillards ont trouvé du travail auprès des ONG étrangères où ils sont payés au moins dix à cent fois ce qu'ils gagneraient en tant que fonctionnaires. Il est plus rentable d'être chauffeur pour une agence internationale qu'employé dans un ministère. Ce qui explique, entre autres, que le niveau d'instruction reste au plus bas dans le pays entier, ( y compris pour les instituteurs) et le taux d'alphabétisation aussi lamentable

Les filles instruites ont des vues plus modestes et plus réalistes sur leur avenir. L'État afghan n'est pas arrivé à organiser des structures d'embauche, et les ONG l'ont fait à leur place, favorisant justement des emplois féminins. Cela a permis à un nombre croissant de jeunes filles de trouver du travail, en dépit des ambitions démesurées de leurs frères. Il est probable qu'à moyen terme, à moins d'un retour massif des Talibans qui n'est pas à exclure, elles pourront accéder aux emplois de l'administration et la fonction publique dans toutes les villes de province, d'autant que les hommes préfèrent tenter leur chance dans la capitale. Tout dépend de la place que le gouvernement afghan actuel décide d'accorder aux femmes, tiraillé entre un schéma flou de modernisation inspiré par ses alliés occidentaux et les fortes pressions islamistes rétrogrades.

Depuis la chute des Talibans, on rencontre chez de nombreux adolescents une certaine volonté de se démarquer par tous les moyens de la génération précédente, associée au souvenir de la guerre et de la répression islamiste. Aujourd'hui, les jeunes traversent une crise identitaire qui est aussi celle des représentations. Par les médias, surtout la télévision, ils ont recueilli des bribes du discours médiatique sur l'Afghanistan, suffisamment pour comprendre l'intérêt qui leur a été accordé depuis les événements du 11 septembre. Ils paraissent conscients aussi de l'importance de l'avenir de leur pays sur l'échiquier mondial, ce qui leur a donné le sentiment confus d'appartenir, eux aussi, à un monde élargi dont ils imaginent s'approprier des fragments. La société de consommation et les médias leur font miroiter des images de leurs contemporains qui les interrogent et leur proposent des modalités de participation au minimum par les stéréotypes mondialisés véhiculés par le vêtement et la musique. La mode occidentale- celle portée par les

jeunes présentateurs dans les émissions dites branchées prend une signification quasi-politique, impliquant certes des choix pro-occidentaux, mais au-delà de cela la revendication à l'appartenance à une culture mondialisée de leur génération. Les tee-shirts et les jeans, de fabrication turque ou chinoise, s'achètent dans le nouveau centre commercial à Kaboul ou au Pakistan à quelques heures de route. Cependant, le port d'une tenue occidentale n'implique nullement une adhésion à une idéologie plus respectueuse des droits humains pour les femmes. Ainsi Hassan, 26 ans, en costume imitation Valentino, Iphone à la main, montre suisse au poignet, sirote un cappuccino dans le grand centre commercial, où il passe tous les soirs en quittant son travail bien payé dans une ONG liée à USAID : *Ma plus jeune sœur, je lui interdis de sortir et de fréquenter des garçons, il n'en est pas question. Déjà ma sœur aînée s'est mariée avec un homme divorcé au Pakistan, je n'étais pas d'accord : il faut des limites, certaines choses ne changent pas.* Des salons de thé, des pizzerias se sont ouverts à Kaboul depuis 2008 environ, pour les employés des ONG étrangères qui peuvent payer des prix quasiment occidentaux. Pour des jeunes comme Hassan, qui ne possède pas de 'capital symbolique' par sa famille, ce café quotidien pris en public est également une façon d'afficher sa réussite sociale dans ces nouveaux lieux de sociabilité de ces jeunes returnees, tous en concurrence. Comme les autres jeunes, il rentrera ensuite dans l'appartement familial où l'attendent ses parents, ses sœurs, ses frères mariés et ses nombreuses belles-sœurs qui ont déjà préparé le repas du soir.

Les filles et les jeunes femmes, manipulent le compromis vestimentaire plus discrètement, avec une habilité que l'on retrouve dans les rues des villes iraniennes. Jusqu'à 2008 environ, le nombre de filles en foulard était très restreint, et correspondait généralement à celles qui travaillaient au centre de la ville pour des ONG étrangères. Leur pratique de l'espace public demeure limitée. Les contrats de travail comprennent le plus souvent un mode de transport-chauffeur ou taxi- payé par l'employeur qui doit les chercher à leur domicile et les ramener le soir. Ces jeunes filles ne se hasardent pas à marcher à la nuit tombée ou à prendre les transports en commun. Un nombre toujours plus restreint – y compris un professeur à l'université de Kaboul- endosse sa bürqa que lui impose sa belle-mère dès qu'elle quitte l'enceinte de son lieu de travail. Néanmoins, une nouvelle circulation féminine dans les bazars et marchés est visible avec la reprise de la vie à Kaboul, tendance qui se poursuit. Dans les milieux les plus modestes, les filles qui se revendiquent à la mode sont parfois les très jeunes épouses qui en ville ont un accès même occasionnel au bazar. Leur présence à l'extérieur constitue une nouveauté car c'est justement cette catégorie de femmes qui, avant d'avoir mis au monde un enfant, était le plus jalousement gardée et enfermée par leur belle-mère. Les expéditions au bazar de ces jeunes femmes avec leurs belles-sœurs scolarisées, sous l'œil néanmoins vigilant d'une aînée constituent un moment privilégié qui sera longuement débattu par la suite. Les sorties familiales, avec le mari et les enfants, les vendredis se font presque toujours, dans les milieux populaires, en burqâ, même

si à Kaboul, l'homme, à peu d'exceptions près, porte un veston, signe d'un emploi de bureau (à différencier avec un travail manuel de bazar). Ce choix vestimentaire ne constitue guère une concession à l'actuelle occupation américaine, mais en fait poursuit une tradition plus ancienne, et remarquée par Pierre Centlivres. Dès les années 1920, le roi Amanullah impose le complet-veston d'abord à la cour, puis à la population de Kaboul, un acte politique visant à moderniser le pays selon des critères occidentaux, sur le modèle d'Ataturk. Selon Centlivres : *En cinquante ans, le costume occidental s'est généralisé en Afghanistan, en quelque sorte, pièce par pièce.*<sup>287</sup>. Les Talibans avaient voulu annuler tout ce programme social en imposant à nouveau le shalwar-kamiz et la barbe.

Depuis 2008, environ, pour les jeunes filles, la mode occidentale a repris ses droits, mais par ses applications dans les pays frontaliers où la majeure partie de la population a été exilée. Les imperméables du type iranien sont devenus la norme pour les jeunes étudiantes ou employées, agrémentées de foulards de couleur vive, d'influence plutôt pakistanaise. La génération de leurs mères a repris les tenues portées dans les années soixante-dix (souvent les mêmes) et quand c'est possible, se font faire des vêtements sur le même modèle, avec des jupes longues. La burqâ devient de plus en plus le signe d'une femme sans emploi, illettrée : une scission sociale au niveau vestimentaire reparaît, comme dans les années 1970.

Ce n'est pas la mode occidentale, mais les façons de faire régionales qui ont le plus d'influence sur l'allure de la jeune génération féminine, reflétant les itinéraires croisés de celles qui sont revenues d'exil. Le pantalon est préféré à la jupe longue pour les plus jeunes - c'est le contraire pour les porteuses de burqâ et le maquillage partout favorisé. Parmi les rares espaces autorisés aux femmes figure, en bonne place, des *arashgar*, les salons de beauté qui commencent à se répandre dans toutes les villes, même en province. Dans cette culture où le corps est caché, le visage est surinvesti. La tradition afghane- et iranienne veut que les jeunes filles célibataires, même urbanisées et professionnelles ne s'épilent pas avant le jour du mariage. C'est une façon de signaler son statut dans l'espace public. Ainsi le récit de Farozesh à Hérat. *En 2002 j'ai rencontré Faeghe à l'hôpital où elle travaille, j'ai vu à son visage qu'elle n'était pas mariée, alors j'ai demandé sa main à son père.* En esquissant un geste pour désigner les sourcils, il indique qu'il ne lui a pas adressé la parole au-delà de ce qui était strictement nécessaire, respectant ainsi les convenances, et c'est ainsi qu'un mariage non-arrangé par les parents a pu se réaliser. Cependant aujourd'hui les jeunes filles célibataires les plus intrépides (employées par les ONG étrangères), à Kaboul principalement s'aventurent jusque dans les salons de beauté, à l'instar de leurs contemporaines à Téhéran où la pratique s'est généralisée

---

<sup>287</sup> Pierre Centlivres, « Le tailleur, le fripier et la brodeuse, traditions et changements vestimentaires » in P. Centlivres et M. Centlivres-Demont : *Et si on parlait d'Afghanistan, Terrains et textes 1964-1980*, Paris, Editions de l'Institut d'ethnologie, Neuchâtel et Editions de la Maison des Sciences de l'homme, 1988 p. 120.

La mode et l'amorce d'une culture spécifique destinée à la jeunesse est principalement véhiculée par de nouveaux programmes télévisés à partir des chaînes privées fondées par des Afghans revenus de l'étranger. Ainsi la station câblée Tolo (aube, en dari), établie par les frères Mohsini qui ont vécu vingt ans en Australie. Leur émission quotidienne pionnière lancée à la fin 2004, 'Hop' juste après le journal était vue par un maximum de téléspectateurs afghans, suscitant les foudres du ministère de la Justice. Deux garçons aux cheveux en piques gominées, tee-shirts moulants et jean râpé, utilisant délibérément un argot urbain contemporain, présentent les derniers clips indiens, turcs, iraniens, américains — partiellement censurés — aux côtés d'une fille maquillée, la tête néanmoins couverte d'un léger châle coloré. Durant *Hop*, (rebaptisé *Afghan Star* puis *Pop Idol*, par la suite, sur le modèle *American Idol*) les jeunes auditeurs votent pour leurs chansons préférées en envoyant des SMS et les résultats sont publiés sur leur site web<sup>288</sup>. En 2009, une jeune fille de 19 ans Setara défraya la chronique en esquissant quelques pas de danse en chantant. Elle reçut des menaces de mort du pays entier, retransmises à la télévision, y compris de jeunes garçons habillés à la mode occidentale (version iranienne ou turque) qui déclaraient aux caméras qu'elle était impie et ne méritait pas de vivre. Setara dut se cacher pendant plusieurs mois et sa vie continue à être en danger.

Dans le contexte afghan actuel, les timides revendications des jeunes qui veulent se rattacher à une culture de la jeunesse mondialisée n'ont pas droit de cité. Le 18 mai 2005, la présentatrice de 'Hop' Shaima Rezayee, est la première d'une série de journalistes à être assassinée à son domicile, à la suite de nombreuses critiques et menaces émanant des cercles conservateurs opposés à cette émission. Toutes les stations de télévision et de radios s'adressant à la jeunesse afghane sont menacées de la sorte. Ainsi, parmi les demandes des ravisseurs de Clementina Cantoni en 2005, directrice de l'association humanitaire CARE à Kaboul, figurait l'arrêt immédiat de l'émission '*Les jeunes et leurs problèmes*' où des adolescents envoient des lettres anonymement aux présentatrices, dont un médecin. Les conseils donnés demeurent extrêmement conservateurs et encouragent toujours les auditeurs à trouver des solutions qui préservent l'équilibre et les normes familiales. Radio Arman et Tolo ont une politique de soutien à la nouvelle musique afghane émergeant à Kaboul qui, selon eux, sert à construire une culture nationale contemporaine. Par le biais de concours télévisés et de télé-réalité, le public de nombreuses programmes est gavé de rêves d'argent (et de frustration) dans une situation économique qui ne cesse d'empirer. Subventionné par USAID, une émission à succès *Rêve et réussis !* (Fikr wa talash) (depuis 2008) prétend récompenser les meilleurs entrepreneurs qui doivent présenter leur projet à un panel de juges : des femmes ont été parmi les lauréats, ce qui

---

<sup>288</sup> <http://www.tolo.tv>. Un documentaire a été réalisé en 2009 sur ce programme 'Afghan Star' <http://abcnews.go.com/video/playerIndex?id=7889718>

remplit les sponsors américains d'orgueil. Aucune télévision nationale, en attendant, ne vient renforcer un message d'unité autour d'un gouvernement qui perd les moyens devant les dérapages de l'entreprise privée.

Aujourd'hui, un idéal d'accomplissement individuel prend la place d'un projet social, la liberté revendiquée en sourdine est l'affranchissement de la tutelle familiale. C'est bien ce qui ressortait déjà des conversations avec les jeunes des camps de réfugiés de Khewa et Sharwali entre 2001 et 2005, comme plus tard dans le séminaire sur le genre que j'ai mené à l'université de Kaboul en mai 2008. Ce fut une expérience passionnante, d'autant plus qu'il y avait plus de garçons que de filles et les discussions ont été très vives.

Dans ces rencontres, certains sujets ne sont pas évoqués, comme allant de soi. Le rôle de la religion ou de l'appartenance tribale n'est jamais discuté, même si tous se déclarent afghans plutôt que pachtoune, pachai ou tadjike, surtout devant une interlocutrice étrangère qui leur permet d'exprimer leurs fantasmes. Dans la réalité, l'endogamie sous toutes ses formes perdurera, les mariages et les déménagements continueront à se réaliser à l'intérieur des familles, et à plus forte raison des regroupements ethniques. Si la dureté fondamentaliste est critiquée, ce n'est pas tant à cause de l'idéologie, mais pour l'opposition à tout projet de réalisation personnelle qui va d'un désir vague de carrière à l'étranger pour les garçons à celui d'un époux choisi par les filles. Chez les garçons, les valeurs patriarcales de base et la hiérarchie des sexes ne sont pas remises en question directement, même par des étudiants universitaires assis vis-à-vis d'une rangée de jeunes filles. Néanmoins, ils se rendent compte que la répression des femmes rejait sur leur propre liberté, puisqu'ils sont condamnés à soutenir financièrement leur famille de naissance ad vitam aeternam. De leur côté, les jeunes filles instruites ont intériorisé certains aspects du discours féministe mondialisé, répercuté par les médias dans la mesure où elles manifestent l'aspiration de dépasser le sort de leur propre mère, sans pour autant réclamer d'émancipation véritable. Leurs ambitions tournent autour de l'amélioration de leur destin futur de femme mariée et de mère de famille, et ici le travail représente une source de revenus monétaires indépendants plutôt que le désir de carrière. Comme leurs propres mères, elles projettent un avenir plus libéré pour leurs futurs enfants.

### **Au bout de huit ans, quel progrès ?**

Tous les rapports sur l'Afghanistan indiquent qu'en dépit des milliards dépensés en Afghanistan, le bilan pour la population est plus que mitigé puisque celle-ci continue à vivre majoritairement dans des conditions misérables

Comment quantifier et évaluer la pauvreté, surtout dans un pays où les attentes de confort matériel sont extrêmement limitées par rapport à celles en Occident. Dans l'absolu, vivre selon ce que définit le 'poverty line' aux États-Unis ou le minimum vital en France constitue

matériellement un niveau de richesse inimaginable en Afghanistan. D'où l'incompréhension des journalistes découvrant les anciens camps de réfugiés afghans au Pakistan à la fin de 2001 : ce qui représentait pour eux le summum de la misère, constituait pour les Afghans eux-mêmes un mode de vie tout à fait acceptable sur lequel étaient fondées leurs attentes du retour.

Les paramètres modernes définissant le seuil de pauvreté qui ne coïncident pas toujours avec les perceptions locales. Le manque de toilettes, d'eau courante, de biens de consommation, d'argent liquide, l'illettrisme sont plus choquants pour une sensibilité occidentale que certains autres facteurs qui pour les Afghans eux-mêmes. Ceux-ci mettent en avant l'absence des hommes, qui signifie l'impossible accès à l'espace public (qui comprend les hôpitaux comme les lieux pour vendre leur production), la perte (par confiscation arbitraire) de la terre d'origine et des référents identitaires, mais aussi l'injustice, l'impuissance, l'insécurité et l'exclusion<sup>289</sup>. Bien entendu, cet ensemble ne diminue en rien l'acuité des problèmes matériels vécue par la majorité des Afghans. Huit ans après la conférence de Bonn, un tiers de la population afghane croupit dans la misère absolue, ce qui signifie que les besoins les plus élémentaires ne sont pas couverts ; un autre tiers arrive tout juste au niveau de subsistance, ce qui implique une extrême vulnérabilité au froid, aux tremblements de terre ou la sécheresse, et le dernier tiers- qui vit à présent à Kaboul, arrive à survivre tant bien que mal. Le chômage semble avoir augmenté : de 31 % en 2008, il est passé à 35 %.

Selon le PNUD et la Banque Mondiale, la pauvreté est un état de privation à la fois matériel social et culturel qui empêche l'individu de vivre selon un standard minimum en matière de santé, de confort, d'épanouissement personnel et de perspectives d'avenir<sup>290</sup>. L'inaccessibilité à la dignité et aux droits humains appartient désormais à toute définition de la pauvreté, introduisant une dimension sociale essentielle à la problématique. Aucun problème ne se limite à sa réalité statistique, il est symptomatique d'un tout dysfonctionnel. Il est indispensable de contextualiser chacune des données. Ainsi, le niveau global de l'Afghanistan demeure l'un des plus bas du monde et sur l'échelle du PNUD, au numéro 181 sur 182, juste avant le Niger ; de plus, le taux d'alphabétisation féminine étant le plus bas de tous, avec une moyenne nationale de 12,8 %<sup>291</sup> et un taux de presque zéro à Kandahar. Contrairement à la plupart des pays du monde, les femmes vivent moins longtemps que les hommes. Ces données à prime abord disparates sont liées à un ensemble de causes qui agissent les unes sur les autres et ont en commun d'être tout à fait évitables, et pour une bonne partie fondée sur une discrimination particulièrement violente contre les femmes qui rejait sur l'ensemble de leurs communautés. De plus, on ne saurait mettre en

---

<sup>289</sup> voir le rapport exceptionnel : Human Rights Dimension of Poverty in Afghanistan, UNAMA, Kaboul, Mars 2010 [http://unama.unmissions.org/Portals/UNAMA/human rights/Poverty Report 30 March 2010\\_English. pdf](http://unama.unmissions.org/Portals/UNAMA/human%20rights/Poverty%20Report%2030%20March%202010_English.pdf)

<sup>290</sup> Emmanuelle Benicourt : "La pauvreté selon le PNUD et la Banque mondiale", Etudes Rurales, "Exclusions", n°159-160, EHESS, Paris 2008

<sup>291</sup> PNUD : Rapports sur le développement humain <http://hdrstats.undp.org/fr/countries/>

cause l'absence de fonds (comme en Afrique sub-saharienne) : ici des milliards d'euros ont été versés à titre d'assistance humanitaire d'une part, et le pays lui-même produit une richesse énorme par la production d'héroïne sur place et de hashish. Le problème se situerait-il entre l'ineptie de la gestion tant nationale qu'internationale et le manque de contribution (sous forme d'impôt, de programme d'aide solidaire) de la part des barons de la drogue ? Cette dernière réflexion est sans doute risible dans le brutal contexte afghan. La pauvreté exige des solutions de fond. Toute demi-mesure destinée à assister une catégorie particulière sans prendre en compte l'ensemble du problème et sa dimension d'injustice sociale ne saurait aboutir.

### **À qui la faute?**

Comment l'Afghanistan en est-il arrivé là, après huit ans de présence d'experts étrangers, d'aide financière aussi importante (8,9 milliards de dollars venant de soixante pays différents) et d'assistance ininterrompue ?

La misère a souvent des raisons logiques tangibles, liée à l'absence de ressources naturelles et à la pauvreté, les ravages de la guerre de l'environnement. Toutes ces données ont leur importance, mais l'Afghanistan a bénéficié d'une aide particulièrement importante et il faut chercher d'autres raisons de ce désastre, à interpréter selon des facteurs liés à l'inadéquation entre les fonds mis à disposition, l'administration et surtout l'évacuation des droits humains dont dépend tout progrès effectif sur place. Cette situation n'est guère unique : la gestion du séisme survenu à Haïti en janvier 2010 en est une preuve récente. L'économiste Jean Ziegler a montré dans ses travaux que la faim dans le monde est fatalement liée à l'injustice, la corruption et la recherche de profits pour une minorité. Les priorités militaires américaines continuent à être prioritaires sur l'aide. C'est ainsi que les zones stables qui pourraient bénéficier d'un soutien continu menant à un développement durable sont sacrifiées à la lutte contre les Talibans. L'état de guerre devenu chronique l'insécurité croissante qui en résulte a exacerbé la pauvreté auprès des populations déjà fragilisées, en particulier les foyers dirigés par les veuves ou des femmes dont les fils ou les maris ont migré vers la capitale ou l'étranger en quête de travail. Les populations nomades, les Koutchis, sont parmi les plus pauvres, leur mode de vie a été bouleversé par l'impossibilité de toute transhumance à travers des contrées quotidiennement ravagées.

Cependant l'aide humanitaire comporte un fort volet politique, moins visible que celui de l'Islamisme, mais tout aussi présent. Son but global n'est pas une simple reconstruction post-conflit, mais une tentative de création *in fine* d'un avatar de la société mondialisée, qui rendrait possible l'expansion économique sur le modèle capitaliste. Dans les années 1970, l'aide soviétique à l'Afghanistan procédait d'un élan comparable, avec un autre idéal de société en vue. Actuellement, comme nous l'avons vu, l'Islam politique guide l'idéologie dominante dans ce pays et ne contribue en rien à alléger la misère.

Aujourd'hui, des erreurs de tactique ont été commises en considérant les femmes selon un référent occidental, soit séparément des hommes et du contexte familial. Cette volonté de séparer la problématique féminine du reste était inspirée par deux registres : premièrement le souci d'apparente décence, la non-mixité étant de rigueur dans la pratique musulmane, et deuxièmement une politique inspirée du féminisme des années 60-70s qui considérait les femmes en une catégorie d'être opprimés (avec les noirs, les gays etc) à libérer. Ainsi, les accords de Bonn stipulaient en 2001 la création d'un Ministère des Affaires féminines qui devint le parent pauvre du gouvernement, dénué de ressources et de moyens d'agir. L'empire britannique en Inde commit les mêmes erreurs en son temps comme nous l'avons vu. En visant les femmes et les enfants, en dépit de mesures somme toute louables, les colonisateurs faisaient ressortir l'inaptitude des hommes à s'occuper de leurs familles, ce qui était perçu comme une forme de castration. Les Talibans aujourd'hui renforcent ce message en clamant que ces mesures sont de surcroît anti-Islamiques et y résister prend une dimension religieuse même quand la santé des femmes et des enfants est menacée. Il importe de considérer l'aide du point de vue de ceux qui sont censés en bénéficier. Tout projet - de santé, d'éducation, de justice - destiné à ce que les bailleurs perçoivent comme une amélioration de la vie de personnes individuelles, signifie, malgré tout, une irruption dans l'aire personnelle normalement verrouillée dans une société patriarcale où les espaces sont étanches. Accepter ce qui constitue souvent une irruption inacceptable et une atteinte à l'honneur personnel signifierait une soumission à un pouvoir supérieur, en l'occurrence celui de l'État. Comme nous l'avons vu, la notion même d'un État ne fait pas consensus dans les zones rurales, ce qui n'a pas été intégré par les agences humanitaires. C'est ce qui explique l'inefficacité de tout système de justice qui tenterait d'atteindre certaines pratiques familiales ainsi que la non-intervention de la police en cas de meurtre de femme. Une véritable réflexion sur la nature des espaces privés et publics en Afghanistan n'a pas été entreprise, ce qui a invalidé des efforts pourtant considérables, considérés comme une ingérence inacceptable. Malgré tous ses défauts, l'éthique humanitaire exige aussi l'application d'une notion universelle de droits humains sur lesquels les agences se fondent. Celle-ci est difficilement recevable en Afghanistan.

À l'étranger et en Afghanistan, vivent encore des femmes qui ont travaillé dans les gouvernements d'avant la guerre civile, engagées dans des démarches féministes à l'échelle de leur pays. L'étiquette 'communiste' colle malheureusement sur leur réputation comme la plus dangereuse des insultes, ce que les États-Unis ont sans doute pris au sérieux. Cependant, voilà des femmes qui auraient pu être d'un précieux secours pour leur pays.

Néanmoins, c'est bien par les femmes (trop souvent réduites à un stéréotype) que les agences humanitaires espèrent effectuer un changement. Certains programmes d'assistance financés par l'aide américaine par USAID tentent de promouvoir une réflexion politique par 'en bas' :



conférences sur les droits constitutionnels, même une reconsidération de la place véritable des femmes dans l'Islam. C'est exactement la tactique que RAWA a toujours utilisée, mais avec beaucoup plus d'habileté. Les jeunes filles qui s'y inscrivent le font avec enthousiasme, à condition que les cours aient lieu dans des emplacements réputés honorables, c'est-à-dire où la réputation familiale ne risque pas d'être compromise. Ce sont d'habitude des lycéennes qui, si elles n'ont pas tout à fait saisi les enjeux au départ, comprennent rapidement ce qu'elles ont potentiellement à gagner si une pareille réflexion devait aboutir à une forme de libération inespérée. Cependant le contraste entre ces espoirs rapidement déçus et la brutalité de la réalité qui les attend, surtout en province risque de les mener jusqu'à des actes désespérés, y compris au suicide auquel a recours un nombre croissant de jeunes femmes. Nous y reviendrons.

## Chapitre VI

### Conclusion : Quel avenir pour les femmes d'Afghanistan

*Mon bien-aimé, mon soleil, lève-toi sur l'horizon, efface mes nuits d'exil  
Les ténèbres de la solitude me couvrent de toutes parts  
(Sayd Bahodine Majrouh, *Le Suicide et le Chant*,  
Poésie populaire des femmes pachtounes)*

#### Comment penser la notion de progrès dans le contexte afghan actuel

De 2002 et 2005, le changement par rapport à l'ère qui précédait était tangible, la scolarisation des filles surtout en ville, l'accès au travail et un début de mutation des mentalités laissent leurs marques sur une société épuisée par la guerre. Un déferlement médiatique, l'arrivée des ONG, la mise en place d'innombrables commissions et enquêtes, des élections, le tout suivi de projets encourageant l'autonomie des femmes paraissent augurer un avenir plus clément. Les termes magiques d'*empowerment* et *mainstreaming* deviennent des leitmotifs.

Ce qui est considéré la norme pour les agences humanitaires est dérivé des idéaux de la première génération féministe, à savoir la libération des contraintes patriarcales, le développement autonome du potentiel individuel séparé de l'oppression familiale, communautaire et religieuse. Où placer cette notion de liberté dans le contexte afghan ? Est-ce un droit de naissance, un facteur ontologique propre à la personne (comme le voudrait la constitution) ou est-ce un processus de maturation- ce qui semble être déjà le cas pour les hommes en Afghanistan dont les droits ne peuvent s'exercer qu'à certaines étapes de maturité dans la vie d'un individu ? La notion d'égalité chez les Pachtounes tant célébrée par les ethnologues est extrêmement sélective et ne s'applique qu'aux patriarches : en fait c'est surtout un principe d'exclusion. Cependant, les traditions mystiques de l'Islam et du Bouddhisme intègrent des notions de réalisation de soi à travers un cheminement spirituel. Précisons que la présence de femmes y est exceptionnelle. Dans ce contexte socialement hiérarchisé, profondément croyant, traversé par le soufisme et un fonds bouddhiste, comment appréhender une notion de liberté issue de l'Occident des Lumières (en passant par la réflexion cartésienne) et revue à la fois par la pensée marxiste et le libéralisme ?

Les rois progressistes de l'Afghanistan, le gouvernement communiste et les agences humanitaires se heurtent de façon récurrente aux mêmes problèmes. L'autonomie que ces instances réclament pour les femmes, sur un modèle bourgeois laïc et occidental, est perçue comme une menace pour les structures familiales, tout comme jadis, l'opposition dès la Révolution Française aux revendications féministes. Prenant la suite de Simone de Beauvoir, Judith Butler a longuement élaboré combien la notion d'une "identité féminine", peu importe ses modalités, est le produit d'une relation de pouvoir fondée sur des axes de domination qui évacuent toute notion d'identité individuelle. Cependant, il ne s'agit pas, en Afghanistan, de la 'performance' (pour reprendre un

terme cher à Butler) d'un destin sexuel dans le contexte d'un éventail de possibilités diverses.<sup>292</sup> Comme ailleurs, quelques compensations existent comme nous l'avons vu pour les mères de fils surtout adultes devenues partenaires de leur époux dans l'administration du foyer. Mais ces rares avantages ont tendance à être éliminés par les rigueurs misogynes de l'Islam politique.

Il faut aussi placer les efforts en matière de droits humains dans leur contexte actuel, qui sont souvent interprétés comme une critique unilatérale de l'Islam. Devant les attaques globalisantes et schématiques d'un Islam arriéré, finalement une forme d'Orientalisme moderne récurrent dans les médias populaires, toute une partie de l'intelligentsia américaine musulmane réagit vivement, dont Lila Abu-Lughod déjà citée. Cette réduction stéréotypée creuse le fossé civilisationnel et ne prend nullement en compte la variété au sein des communautés musulmanes. Ensuite, elle argumente que si l'on veut « sauver » certaines femmes d'un quelconque danger, il existe également une intention à laquelle on les destine, non sans violence, selon des critères qui ne pourraient pas être les leurs. *Tout projet destiné à sauver d'autres femmes dépend et renforce le sentiment occidental de supériorité, imbu d'arrogance et de condescendance*<sup>293</sup>.

Le but américain, nous l'avons vu, c'est, entre autres, l'intégration de l'Afghanistan dans un nouvel ordre mondial globalisé où figure un minimum consensuel de droits humains. Cependant, les gouvernements afghans antérieurs, sans être imbus d'un quelconque sentiment de supériorité occidentale, eux aussi, avaient essayé de façon bien plus directive d'introduire des notions de droit tout à fait révolutionnaires dans le contexte afghan tellement patriarcal. Mais sans doute avaient-ils mieux compris l'organisation de base de la collectivité afghane, construite sur la centralité des obligations familiales.

Pour une société traditionnelle établie sur la binarité et polarisation des sexes, fondée sur la relation à l'autre et en premier lieu la famille, la réalisation des ambitions personnelles comme but de la vie, surtout au féminin, est d'un égoïsme proprement impensable. Si l'homme peut prendre étudier, se lancer dans une carrière, c'est pour renforcer l'honneur du groupe et renflouer les finances familiales : ce n'est jamais une fin en soi. La féminité est comprise dans une relation à ses proches (parents, enfants), à l'intérieur d'un destin prédéterminé, légitimé par une croyance religieuse qui fait quasiment l'unanimité. Toute émancipation est assimilée à un abandon pur et simple des devoirs sociaux et religieux. Le doute n'est le fait d'une infime minorité issue de la gauche est immédiatement assimilé à une démarche contre Dieu. C'est pourquoi RAWA avec ses revendications (pourtant floues) en faveur d'un régime politique laïc est le but des pires insultes en Afghanistan, celle de contrer la volonté divine, péché capital s'il en est. C'est cet environnement fondé sur l'appartenance familiale, communautaire, religieuse qui est au départ de

---

<sup>292</sup> Judith Butler, *Gender Trouble*, New York, Routledge, 1990.

<sup>293</sup> Lila Abu-Lughod, "The Muslim woman. The power of images and the danger of pity", October 2006, <http://www.tropismes.org/post/96>

toute la réflexion du féminisme islamique et islamiste. Un puissant courant remis en question chiite au féminin, dont l'origine se trouve à Qom en Iran, est en train de déclencher des possibilités d'expression et d'évolution personnelles très intéressantes, sur le modèle iranien. Contrairement au sunnisme littéral de l'Afghanistan actuel, le chi'isme autorise une certaine exégèse, ce qu'exploitent ces féministes d'un genre nouveau. Des centres et des écoles s'ouvrent à Lahore au Pakistan et commencent timidement à Kaboul auprès de la communauté chiite hazara.<sup>294</sup> Il semblerait que quelques familles sunnites soient attirées par la rigueur de l'enseignement de ces établissements et y auraient envoyé leurs filles.

Aujourd'hui (en 2010), en dépit de l'égalité constitutionnelle et les efforts des différentes résolutions pour inscrire la place des femmes à l'intérieur des projets financés par la communauté internationale, force est d'avouer que le résultat est un échec.

La majorité des filles en âge scolaire ne vont pas à l'école, soit parce qu'il n'y a aucune structure pour les accueillir, soit à cause des réticences parentales. Celles-ci sont fondées premièrement sur la priorité donnée aux garçons, comme nous l'avons vu, en tant que futur soutien financier de la famille. Ensuite viennent l'insécurité et l'intimidation continue exercée par les Talibans qui vont des bombes jusqu'à au gazage<sup>295</sup>. La scolarité des filles n'est pas assez importante pour les populations locales pour que celles-ci s'organisent en milices pour protéger leurs enfants sur le chemin de l'école. L'avenir de l'Afghanistan risque fort d'en souffrir. Ainsi, le nombre de jeunes filles employées à Kaboul, même si elles constituent un exemple encourageant, est insuffisant pour renverser la tendance. Les disparités dans le secondaire se poursuivent avec 5 % des filles inscrites contre 20 % de garçons, et arrivé au stade d'une quelconque formation professionnelle, sur les 57 000 participants ne figurent qu'environ 4500 filles<sup>296</sup>.

Comment expliquer cette catastrophe ? Un complexe faisceau de raisons entrecroisées se présente à nous, difficile à démêler. Y figurent en bonne place les maladroites, voire les inaptitudes de l'assistance humanitaire internationale qui ne paraît pas comprendre l'importance de la particularité afghane, ses traditions, ses pratiques et son histoire récente. Au fond de tout cela, persiste le manque de volonté ou d'habileté de consulter, comme nous l'avons déjà dit, des femmes qui ont eu l'expérience politique de la réforme dans les gouvernements précédents, y compris l'épisode communiste. Certes, elles ne sont pas nombreuses, mais leurs opinions et leurs expériences auraient pu guider intelligemment les décisions qui ont été prises. À cela s'ajoute la montée de l'Islam politique qui renforce la polarisation des sexes conjuguée au renforcement d'un droit coutumier brutal légitimé à présent par l'Islam rigoriste des Talibans et des groupes

---

<sup>294</sup> Mariam Abou Zahab, "Between Pakistan and Qom : Shi'i Women's Madrasas and New Transnational Networks" in Farish A. Noor, Yoginder Sikand & Martin van Bruinessen (eds.) : *The Madrasa in Asia*, Amsterdam University Press, 2008

pour l'évolution de la situation en Afghanistan, voir les recherches de Fariba Adolkakh en cours.

<sup>295</sup> Rod Nordland : Gas Sickened Girls in Afghan Schools <http://www.nytimes.com/2010/09/01/world/asia/01gasattack.html> 31/8.2010

<sup>296</sup> Chiffres du Ministère de l'Éducation d'Afghanistan, cité par l'excellent rapport du Human Rights' Watch, Vol.18 n°6, juin 2006 <http://www.hrw.org/reports/2006/afghanistan0706/afghanistan0706summary.pdf>

assimilés. La volonté de négocier de la part des Américains avec ces personnages connus pour leurs positions misogynes montre que le devenir des femmes afghanes, si elle a été l'excuse pour une invasion de l'Afghanistan en 2002, ne constitue plus du tout une priorité.

### **Une existence sans droits**

Comme nous l'avons vu, le vécu des femmes ne peut pas être considéré séparément de l'ensemble de la situation afghane écrasée par la misère, produite largement par une injustice sociale qui paraît s'améliorer dans certains milieux urbains, mais se détériore en province.

Certes, la situation globalement est meilleure que pendant la guerre civile et les Talibans dans la mesure où des femmes ont obtenu une certaine visibilité dans l'espace public, mais celle-ci est inférieure à celle qu'elles avaient acquise sous Daoud et les gouvernements communistes, comme nous l'avons vu.. En chiffres absolus, plus de fillettes ont été inscrites à l'école qu'à aucun autre moment de l'histoire et sans doute ont-elles accès théoriquement à des soins, des opportunités éducatives et professionnelles. La théorie ne se confirme nullement par la pratique. En province, la vie des femmes est encore plus difficile qu'autrefois parce que, entre autres, les coutumes souples liées à une tradition religieuse mystique plus tolérante ont disparu. Comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, l'alphabétisation féminine demeure catastrophique et la mortalité maternelle désastreuse ce qui enfonce le pays au bas de l'échelle du développement humain. L'accès des femmes à la santé, à l'éducation, au travail, à la vie politique (y compris les élections) ainsi qu'au mode de vie de son choix (par rapport au mariage) dépend entièrement du bon vouloir des hommes dans leurs familles ce qui signifie qu'aujourd'hui encore la femme, en Afghanistan, n'est pas un sujet de droit.

En effet, les femmes qui forment un peu moins de la moitié de la population du pays sont prises entre trois registres juridiques : le statut accordé par la religion, celui par le droit coutumier et en dernier et de loin le moins important, la constitution. l'article 22 qui consacre l'égalité des sexes est tempéré par l'article 3 *aucune loi ne peut aller à l'encontre des croyances et des principes de la religion sacrée de l'islam*. En dépit des nombreux efforts des penseuses issues de la tendance dite des Islamistes féministes, pour réinterpréter les textes coraniques, la Chari'ah telle qu'elle est appliquée en Afghanistan, le statut des femmes demeure inférieur à celui des hommes. De plus, les autorités sur l'Islam accréditées aujourd'hui en Afghanistan, se fondent idéologiquement sur une pensée wahhabite ultra-misogyniste importée par les seigneurs de guerre du Pakistan à partir des madrassas qui ont formé les Talibans. L'exégèse est exclue, ainsi que toute négociation avec d'autres options, qu'elles soient occidentales ou issues de la pratique chiite plus ouverte, à quelques rares exceptions près, comme nous l'avons vu.

Quand le droit constitutionnel s'oppose à la pratique coutumière, les choix éthiques que doivent opérer les policiers sont très difficiles, en particulier quand il s'agit de crimes dits d'honneur et de mariages forcés. Les agents n'osent pas intervenir dans ce qu'ils considèrent le domaine privé,

donc inviolable, même par les forces de l'ordre- puisque la notion d'ordre et d'État est encore mal assimilée.

Ainsi la femme est minorée à vie selon tous les référents en usage et ne saurait jouir de droits *in fine* réservés aux hommes, à commencer par la libre disposition de sa personne tant dans la vie privée que dans l'aire publique : elles ne sont pas sujets de leur propre histoire, mais objets dans celle des pères, maris, frères. C'est une notion à contextualiser. Comme nous l'avons démontré, les hommes afghans n'envisagent pas la liberté à la façon occidentale, puisque la responsabilité familiale continue à guider leurs choix, même si les options aujourd'hui globalisées de réalisation de soi en tant que but premier de la vie commencent à être accréditées en Afghanistan. Si les hommes ont parfois leur mot à dire sur les choix matrimoniaux effectués par les parents, ce n'est guère encore le cas pour les filles, à quelques exceptions près. Les garçons peuvent toujours retarder un mariage, prétextant un manque de fonds pour payer la compensation matrimoniale aux parents de l'éventuelle promise. En temps de crise, les taux augmentent, donc le problème est réel. Cependant dans les milieux pauvres, majoritaires en Afghanistan, la jeune fille, souvent une fillette à peine pubère, n'est pas autorisée à refuser une proposition qui constitue une source de revenus appréciable pour sa famille.

Les rares femmes qui sont arrivées à défier ce système en s'arrogeant une forme d'autonomie professionnelle et, bien plus exceptionnellement, dans le domaine sentimental le paient souvent de leur vie. La vision que nous en avons est souvent faussée, parce que ces cas constituent une infime minorité. Les recherches entreprises par certains chercheurs se concentrent sur les récits de ces quelques femmes relativement privilégiées socialement, culturellement, professionnellement qui refusent avec raison de considérer cet assujettissement massif comme une inéluctable fatalité. En s'appropriant ce discours, comme par exemple Elaheh Rostami-Povey<sup>297</sup>, l'existence douloureuse de la vaste majorité des femmes afghanes, dont la plupart sont encore adolescentes et nullement sociabilisées pour la prise de parole passe au second plan. C'est que ces femmes-là, sont très difficiles à rencontrer, se déplacer pour une chercheuse dans la province afghane demeure très dangereux. Et ce sont justement ces femmes rurales qui sont généralement exclues des nombreux programmes d'aide proposés par les instances humanitaires. Et même quand ceux-ci finissent par être mis en place (dispensaire, école), elles n'en profiteront que rarement, puisque le travail nécessaire à leur acceptation par les communautés rurales n'a pas été fait. C'est ainsi que le changement bénéfique se limite aux citadines- du moins à certaines classes moins misérables que les autres. Les compromis politiques envisagés actuellement par le gouvernement Karzaï et les forces américaines signent une condamnation sans appel pour tout espoir de progrès- interprété comme une évolution positive et acceptable par tous- pour l'ensemble de la population féminine en Afghanistan.

---

<sup>297</sup> Elaheh Rostami-Povey : *Afghan Women*, London, Zed Books, 2007

### **Une violence illimitée contre les femmes.**

En dépit de toutes les conventions ratifiées, du CEDAW<sup>298</sup> (2003) jusqu'à celles soutenant les droits des enfants ou interdisant le crime organisé (toutes deux en 2009), une constitution supposément égalitaire, force est d'admettre que l'inégalité et la violence caractérisent pratiquement toutes les relations de genre, à un niveau officiel, dans le travail et très souvent dans la vie personnelle<sup>299</sup>.

Elle est déjà présente tout à fait en haut, dans l'administration. Si un quart des députés est composé de parlementaires féminins, bien plus qu'en France, leurs protestations sont étouffées. D'ailleurs, le fait d'être femme n'exclut pas l'adhésion à une idéologie de l'oppression qu'elles ont intériorisée. L'opposition à la jeune et bouillonnante députée de Farah, Malalai Joya n'a pas uniquement été menée par des hommes, certaines femmes l'ont frappée physiquement en pleine séance parlementaire.<sup>300</sup> Quoiqu'il en soit, les députées n'ont pas droit à des gardes de corps payés, alors que les hommes, généralement des anciens moudjhadins et seigneurs de guerre ont non seulement leur armée privée, mais encore ont droit à des gardes payés par le gouvernement. Même pour les élections de 2009, les candidates n'ont pas bénéficié de la protection, que le Ministère de l'Intérieur leur avait promis. Les avocates et militantes qui osent protester ouvertement sont intimidées de façon persistante. Certaines reçoivent des centaines de *Shab nama*, ces lettres de menace de mort déposées la nuit sous la porte. Les assassinats ne sont pas rares, perpétrés par les Talibans et leurs alliés et sont destinés à inhiber toute ambition féminine. Ils tentent de faire régner un climat de terreur dans cette ville qu'ils contrôlent et les menaces sont incessantes contre les femmes qui bravent l'espace public. Ils organisent régulièrement des meurtres qu'ils veulent exemplaires et des femmes médiatisées sont généralement visées. Le 12 avril 2009, une activiste afghano-allemande connue Sitara Achakzai a été assassinée devant l'entrée de sa maison à Kandahar. Le destin de Sitara Achakzai est celui d'une autre activiste Safia Amajan (exécutée le 25 septembre 2006)<sup>301</sup> et Malalai Kakar, femme-officier de police (tuée le 28 septembre 2008). Ces trois femmes, d'un âge respectable puisqu'âgées de 45 à 66 ans, venaient de toutes de Kandahar, ville qui fut dans les années communistes presque aussi libérale que Kaboul. La ville avait été représentée au Parlement, sous le gouvernement de Daoud en 1965, par une femme de lettres féministe et membre active du DOAW, Massoume Esmati-Wardak qui devint ministre de l'éducation sous le gouvernement du dernier président pro-communiste Najibullah. Aujourd'hui, c'est un fief Taliban et le taux d'alphabétisation féminine est en dessous d'un pour-cent. Aucune de ces femmes ne bénéficiait de l'assistance de gardes-de-corps armés. À

---

<sup>298</sup> CEDAW : Convention against the Elimination of all forms of Discrimination against Women

<sup>299</sup> Human Right Watch report : "We Have the Promises of the World" décembre 2009 op.cit.

<sup>300</sup> entretiens avec Malalai Joya, mai 2006 à Kaboul

<sup>301</sup> *ibid.*, p.

cause de l'impunité de ces crimes, le gouvernement ne fait qu'augmenter l'effet dissuasif de cette campagne de violence croissante. On ne s'étonne pas que le nombre de femmes dans la fonction publique soit en baisse. En 2008, 31 % du fonctionnariat était féminin- bien que dans des positions subalternes ; en 2009, on enregistre une diminution d'un tiers des effectifs, une tendance qui ne cesse de s'accroître.<sup>302</sup> Il en est de même pour les médias, puisqu'un certain nombre de journalistes ont été également tués, par les Talibans ou les Hezb-e-Islami (mené par Gulbeddin Hekmatyar). Lors des élections de 2009 où la population afghane élisait à la fois leur président que le conseil régional, les candidates féminines n'ont pas bénéficié de la protection nécessaire pour faire campagne. De même, dans cette société ségréguée, il aurait fallu bien plus de lieux où les femmes auraient pu venir voter, ce qui n'a pas été fait. Dans les deux cas, le Ministère de l'Intérieur a failli à ses promesses.

Ce qui se passe en haut lieu reflète une tendance à tous les niveaux. Selon une enquête réalisée en 2008 sur un échantillon de 4 700 femmes, quelque 87.2 % des femmes de tout âge ont subi au minimum un acte de brutalité, physique, sexuel, psychologique<sup>303</sup>. Ceux-ci comprennent le viol, l'assassinat ("crimes dits d'honneur), mariages forcés (qui constituent entre 70 et 80 %, selon les statistiques de l'UNIFEM<sup>304</sup>). La police et les juges n'interviennent pas, estimant que tout cela appartient au domaine privé inattaquable. Comme nous l'avons vu, les problèmes se règlent selon le droit coutumier pre-islamique qui constitue la principale référence juridique du pays, au détriment du droit coranique. Une fois de plus, il faut ajouter que les femmes elles-mêmes ont souvent intériorisé ces comportements et ne songent pas à les contester, surtout dans les milieux les plus pauvres. Moins de 15 % osent porter plainte, de crainte de vengeance de la part de la famille et d'une attitude hostile auprès de la police. A cela s'ajoute un sentiment paradoxal de honte, d'avoir trahi le secret familial même si ces femmes en sont les victimes. Quitter la maison sans l'accompagnement d'un *mahram*, un homme apparenté, pose déjà un problème souvent insurmontable en milieu rural. De plus, les belles-mères, les *Khushu* que les brus redoutent plus encore que les maris, sont souvent responsables d'actes de brutalité, voire de meurtre, rarement punis.

Le viol n'est pas criminalisé en Afghanistan, seul l'est le *zina*, le rapport sexuel non-réglé, soit hors mariage, assimilé à l'adultère : c'est ainsi que les victimes de viol se retrouvent souvent derrière les barreaux et les violeurs en général s'en sortent en soudoyant les juges. Une étude entreprise par les UN sur l'emprisonnement arbitraire révèle que dans 30 sur 34 provinces, toutes les victimes de viol de tout âge qui sont venues porter plainte ont été appréhendées en tant que

---

<sup>302</sup> rapport du HRW, 2009, *op.cit.*

<sup>303</sup> Global Rights, "Living with Violence : A National Report on Domestic Abuse in Afghanistan," March 2008, [http://www.globalrights.org/site/DocServer/final\\_DVR\\_JUNE\\_16.pdf?docID=98](http://www.globalrights.org/site/DocServer/final_DVR_JUNE_16.pdf?docID=98)

<sup>304</sup> UNIFEM Afghanistan, "The Situation of Women in Afghanistan," UNIFEM Afghanistan Fact Sheet, 2008, <http://afghanistan.unifem.org/media/pubs/08/factsheet.html>



coupable de *zina* et généralement emprisonnées parfois pendant des années<sup>305</sup>. Comme nous l'avons vu, il n'est pas rare que ces victimes soient liquidées par leur propre famille pour perte d'honneur. L'article 398 du Code Penal condamne l'assassin *qui défend son honneur* (c'est-à-dire en tuant une femme) à deux ans de prison maximum- bien moins que pour le meurtre d'un homme. Les jirgas, conseils d'ânés qui statuent au niveau du village conseillent parfois au violeur d'épouser sa victime, ce qui est perçu comme la meilleure solution pour les familles- sinon la femme en question qui de toute façon n'a pas droit au chapitre. Le Ministère des Affaires Féminines a fait de la lutte contre ces pratiques une priorité, mais n'a pas les moyens de faire pression sur les tribunaux<sup>306</sup>.

Il est donc quasiment impossible pour les femmes de se plaindre par voie de justice légale. La carrière de Maria Bashir est exceptionnelle : première femme procureur du pays, elle officie au tribunal de Herat et se spécialise dans la défense des femmes brutalisées par leurs maris et leurs belles-familles. Elle prend même le risque de critiquer la Chari'ah, ce que le ministère des Affaires des Femmes n'ose pas. *Certes, le Coran est très important pour comprendre nos lois, mais néanmoins il fut conçu pour son époque. Par exemple, il recommande la lapidation pour les femmes condamnées pour adultère, ce que je rejette catégoriquement*<sup>307</sup>. Les mêmes condamnations s'appliquent aux maris ou belles-mères qui tuent les jeunes épouses, crime fréquent dans ces contrées. *C'est très difficile* précise Maria Bachir *le système juridique est pourri de haut en bas, y compris dans les hôpitaux quand il y a des tentatives d'assassinat des femmes ; ainsi, de nombreux maris sont relâchés contre des dessous-de-table, et l'on parle de suicide pour expliquer le décès des malheureuses*<sup>308</sup>. De pareilles revendications ont mis la vie de Maria Bachir en danger, elle porte un pistolet dans son sac à main.

Un projet de l' OTAN, mis en place par l'ambassade d'Italie tente de former l'académie de police à Kaboul pour lutter contre la violence domestique, en tant que délit selon le droit constitutionnel et non pas un mode de justice coutumière à l'échelle privée. Ce message, nous l'avons vu, est difficile à faire passer à travers un corps professionnel masculin, d'où l'encouragement de la féminisation de cette profession de la part des grandes ONG. Les Talibans ciblent particulièrement ces femmes : une des plus connues, Malalai Kakar a été assassinée, comme nous l'avons vu. Son crime était triple : d'abord elle collaborait avec le gouvernement, ensuite elle s'immisçait dans l'espace privé et de plus elle confrontait directement des hommes.

---

<sup>305</sup>UN Assistance Mission in Afghanistan (UNAMA), Arbitrary Detention in Afghanistan : A Call For Action, Volume I - Overview

and Recommendations, January 2009, <http://www.unhcr.org/refworld/docid/49d07f272.html>

<sup>306</sup> Interview de Sayeda Mojgan Mostafavi, Vice-Ministre des Affaires Féminines de l'Afghanistan, Kabul, novembre 2009 voir aussi article de l'auteure : "Droit coutumier et corruption : des obstacles aux droits des femmes afghanes"

<http://sisyphe.org/spip.php?article3440>

<sup>307</sup> Entretien, juin 2006 à Herat.

<sup>308</sup> Entretien personnel avec Maria Bashir à Hérat, en juin 2006

La violence contre les femmes en Afghanistan est véritablement institutionnalisée. L'opinion publique occidentale ne veut pas en prendre compte, pas plus que les bailleurs de fonds internationaux.

La sonnette d'alarme avait pourtant été tirée quand en février 2009, le président Karzai fit passer une loi restreignant les droits des femmes Shia, d'un niveau de sévérité inconnu depuis les Talibans. En dépit de la protestation internationale qui s'ensuivit, il fit discrètement passer, fin avril, une version allégée de cette même loi, pour s'assurer le vote des fondamentalistes Shia. Pour demeurer au pouvoir, Karzaï n'a cessé de faire des compromis avec des politiciens conservateurs, ce qui a desservi la cause des femmes.

Les conventions contre la violence faite aux femmes ont beau être signées, les termes sont ensuite longuement délibérés par les deux parlements qui doivent souscrire à leur application.

Ainsi, en juillet 2009, le président Karzaï signe le EDAW (Elimination of Violence against Women). le responsable des relations internationales, le seigneur de guerre islamiste notoire Abdul Rasul Sayaf fait blocage : il s'oppose à la criminalisation du viol et estime que le mariage de mineures et les unions forcées sont acceptables si les petites filles en question sont orphelines. Il approuve également le recours à la violence (*qahr* ou colère) de la part d'un mari ou d'un père courroucé. Sayaf légitime ses arguments par sa propre interprétation de la Charia<sup>309</sup>.

Nous arrivons au nœud du problème : les conventions nationales et internationales sont bloquées par les puissants parlementaires islamistes qui occupent en priorité les positions de pouvoir.

La cohérence de pareilles démarches est patente : il n'y a que l'Occident qui refuse d'en constater l'évidence. L'opposition officielle aux Talibans n'est pas fondée sur des motifs idéologiques, mais des raisons de stratégie politique opportuniste. C'est pourquoi des anciens chefs de guerre réactionnaires ont pu rallier le gouvernement dans sa lutte contre les insurgés. Et il a fallu les récompenser, en sacrifiant toute mesure en faveur des femmes qui constitue naturellement une menace à l'ordre patriarcal. Dans un futur très proche se crée une alliance avec les anciens de seigneurs fondamentalistes déjà présents au gouvernement et les neo-fondamentalistes alliés au Talibans<sup>310</sup>, le tout cautionné par les États-Unis. L'abject traitement de ces citoyennes de seconde zone seul fait consensus.

### **Le suicide des jeunes filles afghanes**

L'importante vague suicides de jeunes filles constitue la réaction la plus dramatique des jeunes filles devant leur impuissance à changer leur existence. Au départ, cette manifestation était localisée à l'ouest de l'Afghanistan, et concernait les réfugiées revenant d'Iran. À présent le phénomène touche même des jeunes femmes n'ayant jamais quitté le pays et sa pratique s'est répandue dans le pays entier.

---

<sup>309</sup> HRW report, 2009, *op.cit.*

<sup>310</sup> voir la terminologie d'Olivier Roy.

Des rumeurs officieuses recensent plusieurs centaines de décès par immolation par le feu, concentrés dans la région de Herat, à cent kilomètres environ de la frontière iranienne<sup>311</sup>. En dehors de quelques rares articles généraux sur le web et la presse, la toute première analyse, signée de l'ancien vice-ministre de la santé, Faizullah Kakar n'est parue qu'en juillet 2010. Celui-ci confirme que le nombre de suicides est en train d'accroître de façon dramatique<sup>312</sup>.

Le suicide comme dernier recours n'était pas inconnu sous le régime Taliban, des rapports de RAWA en ont souvent fait état. Il semblerait qu'il s'agissait alors d'actes désespérés de la part de femmes, souvent isolées, tout fait désorientées par la guerre et privées de tout soutien. La situation actuelle est très différente : les jeunes filles en question ne sont guère seules, au contraire, et sont entourées de leur famille qui cherche à reconstruire une nouvelle existence selon des paramètres reconnaissables.

Si la configuration d'une période de fin de conflit est particulière à la conjoncture afghane, le suicide des femmes comme forme de protestation ultime s'est répandu en Asie et au Moyen-Orient. Une situation analogue se retrouve dans les zones rurales un nombre de pays en voie de développement ou alors très pauvres, la Chine en premier lieu, le Sri-Lanka et en Anatolie orientale où le sort des jeunes filles kurdes est comparable en de nombreux points à celui de leurs congénères afghanes.

Le retour au pays des réfugiés afghans est semé d'embûches. La situation est souvent plus dure qu'en exil. L'absence de puits, d'électricité, de services de santé et d'écoles représente une régression par rapport au niveau de vie même dans les camps de réfugiés ou dans les bidonvilles. Ce recul n'est pas uniquement matériel, il s'exprime parfois dans un retour à des formes de répression traditionnelle, une vie familiale selon des normes anciennes qu'un bon nombre de jeunes filles surtout n'avaient jamais connues, étant nées à l'étranger.

Aujourd'hui, après trente ans de guerre et souvent d'exil les jeunes filles afghanes ont été confrontées à de multiples modèles de modernité féminine, qui les interpellent à degré variable. Comme dans d'autres pays d'après-guerre – en France et en Angleterre en 1918 ou en 1945 - la vie ne saurait reprendre selon des critères jusqu'ici immuables. Les familles qui ont imaginé pouvoir continuer comme auparavant, une fois le foyer familial retrouvé, ne paraissent pas vouloir tenir compte du vécu de la jeune génération élevée le plus souvent en exil. Leur désarroi jusqu'ici peu examiné est immense, ainsi qu'en premier lieu, la déception de se retrouver dans un pays incompréhensible. L'adaptation au nouveau milieu est certes difficile, plus encore sera la contrainte de s'insérer dans une série d'obligations familiales si ces jeunes filles ont reçu un début d'éducation dans un contexte de vie stimulant.

---

<sup>311</sup> Entre fin mars 2004 et janvier 2005, 234 victimes ont été officiellement recensées à l'hôpital de Herat, Ron Synovitz : Afghanistan : Self-Immolation By Women In Herat Continues At Alarming Rate Radio Free Europe [By Ron Synovitz](#)

<sup>312</sup> AFGHANISTAN : Attempted suicide by women, girls on the rise?, IRIN, 6/8/2010  
<http://www.irinnews.org/Report.aspx?ReportId=90083>. le rapport n'est publié qu'en dari.

Les suicides en général se font au kérosène et la mort est extrêmement douloureuse. Rares sont les cas rapportés et seule une minorité des victimes sont menées à l'hôpital. Selon le rapport cité ci-dessus, la moyenne annuelle des tentatives se situerait officiellement autour de 2 300 cas, chiffre que l'on peut facilement tripler. Les « problèmes mentaux », la pauvreté et la violence domestique sont incriminés par Kakar, ce qui constitue un début de reconnaissance du problème, sinon une prise en charge, largement absente. Il ajoute que 1,8 million de femmes entre 15 et 40 ans souffrent de dépression extrême, ce qui constitue environ 12% de la population féminine. Là aussi, les critères de diagnostic ne sont pas précisés, alors l'on pourrait postuler, en vue du nombre d'actes de violence répertoriés, qu'une majorité de femmes souffrent d'une forme de dépression.

La plupart de ces suicides ont lieu au moment du mariage ou des fiançailles tous arrangés et souvent forcés, comme nous l'avons vu. Ce qui semble nouveau ici, c'est l'implication d'un jugement que ces jeunes filles portent envers l'institution-même du mariage. Dans son célèbre essai sur le suicide, Durkheim a noté que les suicides des femmes sont plus fréquents dans des sociétés où le divorce est interdit, assimilant ce type de suicide à celui des esclaves et mettant ainsi en parallèle les deux statuts.<sup>313</sup> C'est comme si, à l'instar des femmes occidentales du XIXe, ces jeunes filles avaient à présent pris conscience de l'aliénation implicite d'une situation de laquelle aucune sortie n'est envisageable. Si le mariage traditionnellement implique une sécurité matérielle et la prise en charge de la femme par son mari, en échange d'une abnégation totale, celle-ci paraît désormais un prix trop élevé à payer.

### **La prise de conscience des femmes pendant l'exil**

Parmi tous les renversements, peut-être le plus significatif est celui qui est en train de s'opérer auprès des jeunes filles issues de la guerre, tout particulièrement celles qui ont été réfugiées. Le séjour à l'étranger paraît avoir suscité un double mécanisme, une prise de conscience à la fois des droits humains en général et de la légitimité d'une revendication individuelle. Ce processus a habilité la lente constitution d'une notion de sujet avec des désirs propres et plus encore un sens du refus. Celui-ci leur a permis de mettre en question les valeurs centrales touchant à la fois les valeurs tribales et un Islam traditionnel, en particulier la ségrégation des sexes tant physique, spatiale, et morale. Amina Safi Afzali du 'Afghan Human Rights Commission' incrimine surtout les médias comme d'autres, mais analyse les conséquences avec une lucidité rare :

*Il y a beaucoup plus de pression sur les jeunes afghanes aujourd'hui parce qu'elles ont appris ce qu'était la liberté par le biais de la télévision et la radio et se rendent compte qu'elles n'en bénéficient pas. Autrefois, la jeune fille savait qu'elle appartenait à sa famille, qu'elle n'existait*

---

<sup>313</sup> Emile Durkheim : *Suicide et natalité, étude de statistique morale* (1888) in E. Durkheim: *Textes 2, Religion, morale, Anomie*, Editions de Minuit 1975

*que pour son père et son mari ; elle savait qu'elle n'était pas libre. Maintenant les jeunes filles se rendent compte qu'elles ont des droits et sont prêtes à se brûler vives pour montrer à la société qu'elles en sont privées*<sup>314</sup>

La revendication d'un espace autonome se butte à présent à l'institution la plus vénérable de tous, le mariage. Sans pouvoir le formuler dans un discours cohérent, les jeunes filles réclament un respect de leur propre personne, en tant que personne individuelle, notion tout à fait étrangère dans leur contexte traditionnel. Si elles acceptent le choix des parents (ce que nous verrons un peu loin est à présent remis en question), elles émettent un jugement sur ce que les maris et les belles-mères estiment être leur droit : la brutalité conjugale paraît à présent non seulement indésirable, mais tout à fait inacceptable. C'est moins le geste en lui-même courant dans une société violente à tous les niveaux, mais l'offense faite à celle qui refuse d'être celle sur qui on peut décharger une agressivité sans limites. Il est quasiment impossible de rompre des fiançailles, la perte de l'honneur pour la famille par une rupture ou un divorce serait totale, elles le savent bien. Ainsi, un nombre croissant de jeunes filles - parfois à peine sorties de l'enfance, ont recours à un suicide protestataire.

### **Une impossible modernité : le modèle islamiste**

La majeure partie des suicides afghans concerne la communauté surtout pachtoune réfugiée revenue de l'Iran<sup>315</sup>. C'est un point qui jusqu'ici n'a pas été examiné et qui pourtant livre les clés des raisons profondes de ces suicides. Les réfugiés revenant d'Iran s'accordent pour dire que les conditions y étaient encore plus dures qu'au Pakistan : l'aide internationale était minime et les Iraniens les considéraient comme des êtres primitifs, incultes, exerçant une véritable discrimination à leur égard.

Amina Safi Afzali, citée ci-dessus, a remarqué que parmi les victimes figuraient une proportion importante, de jeunes femmes instruites, des infirmières et des enseignantes qui, selon elle, avaient connu des alternatives de vie en exil et qui n'étaient pas prêtes à renoncer à leurs acquis une fois de retour au pays. Elles avaient passé leurs années d'exil non pas dans des camps, mais dans des agglomérations urbaines. En dépit des conditions difficiles, elles avaient su tirer des avantages, surtout si elles avaient pu entreprendre quelques études.

Un changement social s'était alors opéré : du milieu rural le plus défavorisé, elles accédaient aux premiers échelons de la petite bourgeoisie, gagnant de l'argent et la possibilité d'une gestion, même infime, d'une partie de leurs ressources. Le pouvoir et la liberté provenant de ce statut ont contribué à les déclasser, surtout par rapport aux hommes de leur propre famille qui tout au plus pouvaient espérer un travail mal payé dans les chantiers de construction ou les briqueteries. Dans

---

<sup>314</sup>. James Astill : "Young lives disappear in flames" *The Guardian Weekly* : June 2004  
."http://www.guardian.co.uk/guardianweekly/outlook/story/0,12662,1235927,00.html

<sup>315</sup> *IRIN Report* (UN office for the Coordination of Humanitarian Affairs), 11/3/2004

une même famille, la présence simultanée d'un journalier illettré et d'une institutrice salariée créaient forcément un déséquilibre. Un brusque accroissement de fortune, note Durkheim, est aussi néfaste et déstabilisant que le contraire. Une société patriarcale est ébranlée en profondeur si des femmes jusqu'ici calfeutrées dans l'espace privé commencent à devenir le principal soutien des familles. Entre autres, elles démontrent de façon éclatante qu'elles peuvent tout à fait se passer d'un mari pour survivre. En outre, la jalousie ressentie par les frères et les maris occasionne une répression accrue une fois la famille rentrée au village. Des articles sur la condition des femmes en Afghanistan commencent à faire ressortir ce problème en évoquant la répression brutale des femmes qui travaillent pour des sociétés occidentales. Devant leur perte de contrôle, leurs familles les séquestrent parfois pour les marier de force et les soustraire de la vie active. Pour la première fois, c'est la différence du niveau social qui est à l'origine de la détresse des jeunes femmes.<sup>316</sup> Ainsi l'aveu d' Eliaha, âgée de 19 ans, autrefois réfugiée en Iran et de retour à Kaboul. Ses employeurs, impressionnés par ses compétences avaient proposé de l'envoyer au Canada. Selon l'article, la famille aurait réagi en la battant quasiment à mort et en lui imposant comme époux son cousin qui a trois ans de moins qu'elle. : *Je ne veux pas l'épouser, il n'est pas instruit et en plus c'est un boucher*. Fille de menuisier, par son niveau d'instruction et son travail rémunéré Eliaha a changé de niveau social : le mariage avec un boucher lui paraît une humiliation inacceptable. Comme dans tout le sous-continent et les bouchers, comme les travailleurs de cuirs sont tout en bas de l'échelle. Eliaha est en mesure d'opposer un système de classe sociale avec ses prétentions et son capital symbolique aux hiérarchies traditionnelles, de clan comme de caste. Il se peut qu'elle paie de sa vie puisqu'elle aurait menacé de se tuer si on lui imposait ce mariage. En vérité, la hiérarchie est renversée à tous les niveaux. Les unions sont caractérisées par le principe d'hypergamie, les filles épousant un homme d'un statut supérieur au sien : à présent cette règle, tout comme en Occident, est ébranlée. L'arrivée sur le marché du mariage de jeunes filles instruites, donc de niveau est plus élevé que les prétendants illettrés pose des problèmes d'équilibre au plus profond de la société.

Eliaha est revenue, elle aussi d'Iran et non pas du Pakistan et avait donc passé de longues années non pas dans un camp de réfugiés écarté, mais dans une petite ville. Le contexte iranien particulier revêt une signification capitale. La révolution iranienne, si elle a pu être essentiellement répressive pour la bourgeoisie urbanisée éduquée, n'est pas nécessairement perçue ainsi par les classes les plus défavorisées, en particulier pour les jeunes femmes qui auraient été enfermées dans la vie rurale traditionnelle sans perspective de changement. D'un point de vue des classes moyennes, ce qui semble extrêmement restrictif paraît proprement

---

<sup>316</sup> Nicholas D. Kristoff, "Beaten Afghan Brides, New York Times 6/10/ 2004

vertigineux pour les réfugiées rurales sortant de leur village afghan, encore plus limité en possibilités que leur équivalent iranien.

Une fois sur place, les familles avaient été moins récalcitrantes devant l'offre iranienne que celle proposée par les organismes humanitaires étrangers, d'autant plus qu'il n'y avait pas de problèmes de langue, puisque le dari est dérivé du persan. Sans doute avaient-elles le sentiment de pouvoir contrôler ce qu'apprenaient leurs filles, ce qui était impossible ailleurs. En dépit d'une ouverture certaine envers les femmes voulue par les institutions d'état iraniennes, aucun patriarche afghan ne pouvait accuser l'environnement d'être anti-islamique. C'est ainsi que ces jeunes filles ont pu circuler avec une liberté inimaginable en Afghanistan ou au Pakistan, et s'imbiber quotidiennement d'un mode de vie alternatif.

Le modèle iranien est puissamment séduisant pour les jeunes afghanes, puisque la modernité autorisée est mâtinée d'un islam rigoureux qui maintient leur respectabilité, ce dont la proposition occidentale est tout à fait dépourvue. L'islamisme propose une modernité paradoxale se ressourçant dans la tradition tout en permettant un accès, même aux jeunes femmes d'un milieu modeste, à l'espace public, en particulier aux universités jusqu'ici réservées aux élites masculines. Certes, l'intégration au monde du travail n'est guère facile ensuite et devient source de colère rentrée (avant que la graduelle sociabilisation des femmes permette un jour la revendication ouverte). Il faut peut-être considérer cet aspect comme un problème qui se résoudra à long terme : après tout en France, jusqu'en 1966, les femmes n'avaient théoriquement pas le droit de prendre un emploi sans l'accord de leur mari. Il est probable qu'après une génération d'accès à l'éducation généralisé, à moins d'une régression sociale aiguë, ces jeunes femmes ne cesseront de développer leurs exigences qui les équiperont pour la revendication politique. Néanmoins, la porte du *mahram*, de l'espace privé s'est à présent ouverte vers le monde et permet, pour la première fois de son histoire, à la jeune génération féminine issue de milieux populaires d'être pleinement de son époque, sans renoncer à ses valeurs de base. C'est ce qui explique à la fois le succès de la révolution iranienne pour une certaine classe de la population et l'échec des tentatives communistes en Afghanistan

De plus, les jeunes filles afghanes ont pu voir, au niveau des micro-conduites comment les modes de répression ont pu être détournés. Dans les villes, le voile devient objet de coquetterie, par moments révèle, par des jeux de couleur et de transparence, plus qu'il ne cache<sup>317</sup>. La possibilité de transgression, même à ce niveau paraît grisante et surtout inimaginable dans le contexte tribal afghan où pareille liberté pourrait être taxée de grave faute d'honneur.

---

<sup>317</sup> Farhad Khosrokhavar, "Les femmes, le voile et l'islamisme" in Chahla Chafiq et Farhad Khosrokhavar : *Femmes sous le Voile, face à la loi islamique*, Editions du Félin, Paris, 1995 p.193

Ayant rencontré une option réellement viable, il est d'autant plus difficile de retourner vers une forme de vie brutale où toute notion d'un destin personnel pour une femme est littéralement impensable. La situation à Herat, sous la houlette d'Ismaël Khan d'abord et à présent son successeur Mohammed Khairkhwa, n'a rien à envier aux Talibans, ce qui rend le retour pour ces jeunes femmes doublement douloureux. L'Afghanistan d'après les Talibans n'a pas de projet étatique pouvant satisfaire les demandes pourtant timides de sa population féminine : ce qui en tient lieu constitue un bricolage entre une reconnaissance officieuse des droits de la personne rendu obligatoire par une alliance avec l'Occident, la charia'h et des restes des constitutions plus anciennes.

Le problème du suicide touche bien moins les communautés revenant du Pakistan ou celles qui continuent à séjourner dans les camps de réfugiés. Dans les meilleurs cas, elles ont pu bénéficier de la politique de l'aide humanitaire égalitaire, une révolution en soi qui a transformé leurs attitudes envers leurs corps et leur douleur. La santé a été présentée comme un droit que les femmes revendiquent au moins au nom de leurs enfants même si pour elles n'en sont pas tout à fait convaincues pour elles-mêmes. Les écoles mises en place par les grands organismes humanitaires pour une minorité d'enfants qui s'y rendent - surtout des garçons - se cantonnent à une alphabétisation de base et n'abordent pas les problèmes existentiels. Sans un environnement stimulant, une éducation aussi frustrée, avec des enseignants peu ou pas formés ne sert pas à grand-chose. Le modèle pakistanais de la région des camps n'a rien à envier à leur situation, l'oppression des femmes est la même. À partir des camps de réfugiés et des bidonvilles, le spectacle des vies locales ne saurait constituer une inspiration. Les enfants des deux communautés travaillent, mendient alors que leurs parents croupissent dans la misère et les filles sont enfermées, surtout dans ces régions gouvernées par la coalition ultra-conservatrice MMA (Mutahidda Majlis-e-Amal) proche des Talibans. Seules les classes aisées ont accès aux privilèges que se sont partiellement appropriés aujourd'hui les jeunesses populaires iranienne et turque.

Paradoxalement, un des éléments de la solution à long terme pourrait venir de la communauté qui est revenue d'exil de l'Iran. Il se pourrait que la jeune génération tente d'importer des éléments de ce modèle social viable dans la société rurale profondément religieuse qui est la leur, afin d'y penser les bases d'une société islamique où des femmes de milieu populaire aient l'option de participer pour la première fois de leur histoire. Ce sont ces réfugiés revenant de l'Iran et aussi du Pakistan où ils ont eu accès à une version filtrée de la société occidentale, qui sont plus à même de construire un projet national ensemble, en particulier les jeunes filles qui ont tout à gagner d'un état fort et centralisé qui puisse entériner leurs droits en tant que citoyennes à part entière d'un Afghanistan moderne. C'est ce qu'on a pu déjà voir avec la participation massive des



femmes aux premières élections. Leurs espoirs immenses ont été tragiquement déçus, comme nous l'avons vu.

### **Les shahidé du monde traditionnel**

Dans les pays où le taux de suicide féminin est élevé, on rencontre des facteurs récurrents : un milieu rural, une culture où les droits des femmes sont traditionnellement minimes, voire inexistants, une rencontre récente avec le progrès technique, surtout la télévision, une certaine expérience de l'éducation et l'accès aux soins, la décomposition de la famille étendue traditionnelle, la perception d'alternatives viables à leur propre mode de vie. Elles ont surtout pris conscience des mécanismes d'oppression qui régissent leur vie en tant que femmes et la brutalité dont elles sont l'objet leur paraît à présent irrévocablement insupportable. Si les Chinoises ont recours aux pesticides, les jeunes musulmanes, les afghanes et les kurdes répandent du kérosène sur leurs corps : l'arme du crime se trouve généralement dans la cuisine. Néanmoins, en s'immolant par le feu, leur mort est assimilée au martyr religieux, même si le suicide est proscrit par le Coran. À ces considérations, il faut ajouter l'influence des pratiques du Sous-Continent. L'Islam est venu se greffer sur des religions bien plus anciennes - le Bouddhisme, le Zoroastrianisme qui sacrifient au concept du feu purificateur, et tout particulièrement le suicide des veuves (Sati) en Inde. Le geste des femmes afghanes s'inscrit donc dans une dimension ancienne qui contribue à restituer leur dignité aux yeux de leur société. Pour celle-ci, elles s'immolent devant l'impossibilité du monde moderne, au nom d'une mort perçue comme étant sans doute plus digne qu'une vie déshonorée par des compromis. Dans leurs sociétés, cette mise à mort volontaire est vue comme un martyr par d'autres jeunes filles tout aussi désespérées qui s'en inspirent. Un peu plus à l'ouest, en Anatolie le même phénomène s'observe : le roman de Orhan Pamuk, 'Neige' part effectivement d'une enquête sur ce qui est considéré par les autorités comme une épidémie de suicides chez les jeunes filles kurdes. L'environnement y verrait sans doute un suicide du type altruiste décrit par Durkheim<sup>318</sup>, caractérisé par le renoncement voulu de son être personnel.

On pourrait considérer ces jeunes filles comme des shahidé du monde traditionnel, de même que les kamikazes féminins palestiniens ou tchéchènes s'incarnent à travers un suicide avec des explosifs pris dans le monde de la guerre masculine. Il est intéressant de voir que ces deux formes de suicide au féminin ont émergé à peu près en même temps, dans des sociétés encore fortement tribalisées qui ont connu une régression dans le domaine des droits des femmes. En Asie centrale, dans les républiques musulmanes soviétiques, comme lors des tentatives communistes en Afghanistan les gouvernements avaient assuré aux femmes une reconnaissance de droits civils et d'accès à l'éducation ainsi qu'aux services de santé anéantis disparus à la chute du communisme.

---

<sup>318</sup> E. Durkheim, op.cit. p. 82

La montée de l'islamisme dans ces régions a signifié la fin des droits de la population féminine et l'avènement d'une répression dépassant les anciennes normes patriarcales.

Dans ces contextes de dépossession totale, le suicide représente bien le seul acte individuel possible pour des jeunes femmes dans une société où une vie féminine est d'emblée dévalorisée. Ce geste est peut-être le premier qu'elles commettent volontairement, sinon de plein gré, aussi désespéré soit-il. C'est une sorte de revendication d'espace propre absolue, définie par le périmètre des flammes. Par le choix d'une douleur insupportable, elles renient, avec leur corps, à la fois leurs familles et le projet de civilisation qui s'offrent à elles.

### **Quel avenir pour les femmes afghanes?**

Si un grand nombre de femmes ont intériorisé et plus ou moins accepté des normes qui ont contribué à rendre leurs propres vies insupportables, c'était à cause de la guerre et dans l'espoir d'un avenir plus clément. Il sera intéressant d'observer l'évolution de l'intelligentsia afghane féminine à l'université de Kaboul pendant les deux prochaines générations, une fois qu'auront disparu ceux qui ont connu l'intervention soviétique et l'exil. Cette époque sert encore de standard et de référence absolue.

Pour le moment, une réflexion sur un Islam réformé et modernisé n'est pas à l'ordre du jour, mais déjà certaines questions se posent au niveau du Ministère des Affaires Féminines qui se tourne vers d'autres exemples de pays régis par la Charia'h. Ainsi les propos, de Sayeda Mojgan Mostafavi, Vice-Ministre des Affaires Féminines de l'Afghanistan, rencontrée à Kaboul en octobre 2009 :

*Je m'intéresse à ce qui se passe en Malaisie, en Égypte, en Inde musulmane. Non l'Iran, bien que beaucoup des résultats soient de bons exemples, est trop appesanti par le poids de la coutume comme chez nous*

Pour le moment, l'exemple iranien n'a pas officiellement une fonction d'exemplarité dans les considérations populaires, d'autant plus qu'il est chiite. Madame Mostavi travaille avec le Ministère des Affaires religieuses, donc ne pourrait pas se permettre officiellement des commentaires qui pourraient être interprétés comme étant anti-sunnites, ainsi qu'elle l'a dit elle-même lors de cet entretien : *Vous savez, chez nous les Sunnites, la discussion et le débat sont bien plus difficiles.* Cependant, les nouvelles madrassas pour filles à Kaboul qui attire également des élèves sunnites sont appelées à exercer une certaine influence à l'avenir. De plus, il se prépare un futur afflux d'étudiantes d'origine provinciale mais nouvellement urbanisées (parce que les pères et les frères trouvent du travail à Kaboul ou Herat). Le niveau de la scolarité dans les capitales provinciales est lentement, mais sûrement en train de grimper, même si le taux d'alphabétisation des villages reste catastrophique. La configuration sociale est semblable à celle qui a suscité les premiers mouvements islamistes des années 1970 et 1980 en Égypte et au Soudan. Il est probable

qu'après une génération d'accès généralisé à l'éducation, à moins d'une régression sociale aiguë (ce qui n'est pas exclu en vue des concessions que le Président Karzaï ne cesse de faire à son électorat conservateur), ces jeunes femmes développeront des exigences qui les équiperont pour la revendication politique. Les États-Unis tentent d'entraîner les futurs cadres en les envoyant se former dans les universités américaines. Depuis peu des bourses d'études sont décernées à des étudiantes qui ont accès à des universités prestigieuses. Il est évident que c'est ainsi que les États-Unis espèrent former une nouvelle classe d'alliées, aptes à briser d'elles-mêmes les structures anciennes. À moins que ces jeunes femmes- certaines, pas toutes- détournent ce qu'elles ont acquis pour susciter un autre type de révolution en Afghanistan. Certes, à notre époque qui connaît les kamikazes-féminins, elles n'agiront pas comme celles décrites par Frantz Fanon qui profitaient de leur nouveau costume occidental pour déjouer les gardes et poser des bombes dans les avenues d'Alger<sup>319</sup>. Une toute autre et plus efficace prise de responsabilité est possible :

*La femme algérienne dévoilée, qui occupe une place de plus en plus importante dans l'action révolutionnaire, développe sa personnalité, découvre le domaine exaltant de la responsabilité... cette femme qui écrit les pages héroïques de l'histoire algérienne fait exploser le monde rétréci et irresponsable dans lequel elle vivait, et conjointement collabore à la destruction du colonialisme et à la naissance d'une nouvelle femme.*

On peut imaginer remplacer le mot 'algérienne' par 'afghane'. Pour une société aussi profondément religieuse que l'Afghanistan où la laïcité institutionnelle est proprement impensable, une réflexion islamiste au féminin, en dépit de toutes ses limitations, pourrait constituer une source de libération et d'amélioration du statut des femmes. Telle a été ma pensée pendant longtemps et je voudrais l'exposer à présent tout en apportant quelques nouveaux éléments de réflexion, ajoutés devant une analyse de la campagne électorale parlementaire qui se déroule au moment dans un contexte de compromis politique dangereux, où je suis en train de revoir la présente conclusion, c'est-à-dire en septembre 2010.

J'avais pensé et je continue à penser qu'un renouveau islamiste influencé par Téhéran pourrait être initié dans les régions frontalières de l'Ouest (dont Herat et Farah) par des jeunes femmes de retour de leur exil en Iran, qui continueraient, par revendication, à porter le voile à l'iranienne et idéaliserait leurs souvenirs pour initier une forme de féminisme islamiste national. La population de la région est persanophone, y compris les Pachtounes, ce qui leur donne accès à une importante littérature publiée en Iran sur ces thèmes ; ce n'est pas le cas pour celles qui rentrent du Pakistan, généralement pachtounophones. Elles ont l'avantage de manier l'anglais, ce qui facilite leur accès à l'emploi. Encouragées par leurs propres mères (ce qu'on a vu dans les camps de réfugiés), pour qui ces perspectives étaient interdites, ces jeunes femmes sont habilitées à profiter des occasions fournies par les nombreuses ONG occidentales sur place. Elles pourraient

---

<sup>319</sup> Frantz Fanon , *L'An V de la révolution algérienne*, Paris, Maspéro, 1959.

ensuite s'approprier cet enseignement en travaillant pour le gouvernement et ses institutions, si jamais celles-ci se mettent en place de façon indépendante. L'Afghanistan pourrait devenir un terrain unique où se confrontent puis se réconcilient deux formes d'orthodoxie religieuse influencée par une certaine forme d'islamisme féministe produites par les deux communautés revenues d'exil en concurrence, une forme réactionnaire sunnite du Pakistan, teintée néanmoins d'une influence anglo-saxonne et l'autre chiite (comparativement) progressiste de l'Iran qui se pose en alternative à l'Occident. Telle avait été ma conclusion originale et je sens qu'il faut ajouter un troisième élément appelé à se développer, bien que de façon imprévisible. Il s'agit des apports occidentaux dilués, tels qu'ils sont présentés par les médias et les conséquences des attentes de la jeune génération urbaine qui n'a pas la mémoire de l'Afghanistan d'avant l'intervention soviétique. Presque neuf ans de présence américaine ne saurait avoir la même influence qu'un siècle de colonialisme du type britannique, comme aux Indes. Mais, de façon raccourcie et concentrée, la population afghane a pris conscience d'alternatives. Même si les Américains ne sont pas arrivés à construire les infrastructures de type colonial (administration, postes, hôpitaux, transports etc), par les médias globalisés et Internet, la jeune génération afghane est consciente de leur dépassement d'une échelle purement locale par une appartenance à un monde globalisé et pluriel. Un nombre important de femmes s'est présenté à visage ouvert aux élections parlementaires: elles exigent une participation à ce monde-là, justement.

Regardons les listes de candidats qui se présentent par région: on y voit leur nom, leur parti, leur photo et aussi le symbole qu'ils ont choisi. Une population largement illettrée ne saurait voter en plaçant un nom qu'elle ne sait pas lire dans l'urne. C'est pourquoi chaque candidat choisit un sigle qui symbolise son approche, ainsi que l'électorat potentiellement concerné. Pour Kaboul et Herat, par exemple, les candidats en turban et barbe (donc les plus conservateurs), prennent des symboles comme des serrures, une main levée, un Coran, une hache et ainsi de suite. Ceux en costume occidental, sans barbe ont choisi des éléments de la bureaucratie moderne, (fauteuil de bureau, casier, cravate, agrafeuse etc). Ils s'adressent ainsi à la petite bourgeoisie urbaine, les employés qui se distinguent des artisans. Quant aux femmes, c'est un mélange de modernité (relative) et de fantaisie: une cassette de magnétophone, un téléphone, une ampoule électrique, un livre ouvert, des papillons, des pommes, des chaussures. Les hommes jeunes font des choix comparables.<sup>320</sup> Pour ces deux dernières catégories, ce n'est guère un programme politique, mais une description d'un confort de vie avec lequel les électeurs et électrices pourraient s'identifier.

Au bout de quelques années, on pourrait imaginer que cette génération aura intégré les attentes et les aspects positifs de l'influence et la présence occidentale, y compris la confiance en soi qu'il faut pour exercer un certain esprit critique. Ce que Nilüfer Göle écrit sur la situation turque pourrait s'appliquer à moyen terme en Afghanistan, fondé sur l'opposition entre l'ancienne

---

<sup>320</sup> <http://www.iec.org.af/eng/content.php?id=4&cnid=45>

génération issue des structures socialistes et communistes à la nouvelle qui voudra islamiser les mesures d'émancipation précédemment tentées :

*L'image de la femme musulmane instruite et militante que l'on voit dans ces espaces naguère réservés aux élites occidentalistes tout autant qu'elle symbolise l'antagonisme entre l'Orient et l'Occident constitue un défi à ces anciennes élites*<sup>321</sup>.

Telle est la vision la plus optimiste qu'on peut avoir de l'avenir. Mais c'est sans compter avec l'arrivée au pouvoir probable d'un gouvernement réactionnaire qui sera capable de faire les concessions en matière d'économie suffisantes pour être agréé par les États-Unis. En bref, c'est la fin de toute tentative en direction d'un gouvernement laïc et démocratique aux références occidentales. Les agences de l'aide humanitaire internationales ne sauraient être les seuls représentants des droits des femmes en Afghanistan<sup>322</sup>. De toute façon, leur mission a été sabotée d'avance. Même avant l'intervention soviétique, les États-Unis et l'Occident ont manifesté un soutien quasiment inconditionnel aux militants islamistes en lutte contre l'influence communiste et soviétique. Toute alternative laïque de gauche a été éliminée, d'autant que ce patronage se poursuit aujourd'hui (2010) avec l'entrée probable des actuels Talibans multiformes au gouvernement.

Les femmes afghanes nées dans les années 1980 sont appelées à se positionner contre cet enfermement imminent qui équivaut à un arrêt de mort pour tout projet de libération féminine. Y arriveront-elles sans le soutien des hommes de leur famille? C'est la condition *sine qua non* pour que la génération *instruite et militante* (pour reprendre les termes de Göle) puisse être appelée à affronter le rigide islamisme d'État.

Que se passera-t-il quand cette génération ayant connu la guerre sera supplantée par celle qui suit? Dans ma conclusion première, j'imaginai une future révolution islamique afghane au féminin initiée par d'anciennes réfugiées, éduquées dans les premières années du nouveau millénaire. Aujourd'hui, j'en suis moins sûre, à cause des pressions des neo-Talibans qui seront tout au plus obligés d'intégrer dans leur projet de société les attentes créées par la présence occidentale, réduites à un minimum, soit l'accès à la société de consommation et une ouverture sur un capitalisme dérégulé. Cela suffira aux États-Unis et ses alliés qui semblent avoir mis une croix sur les droits humains en Afghanistan. Il faut espérer que la jeune génération, consciente des alternatives, saura se révolter contre l'avenir sinistre qu'il leur a été donné en partage.

---

<sup>321</sup> N. Göle, *op. cit.*, p. 108

<sup>322</sup> Saba Gul Khattak, "Adversarial Discourses, Analogous Objectives : Afghan Women's Control", *Cultural Dynamics* 2004; 16; 213

## TABLE DES MATIERES

### **Introduction : du questionnement à l'ingérence**

L'observatrice observée : quelques réflexions réflexives

L'après-terrain

Remettre les femmes au centre du récit des guerres

### **Chapitre I : Un regard ethnographique sur l'Afghanistan rural**

Droit coutumier et maintien identitaire

Droit coutumier dans le contexte de guerre contre l'URSS et les États-Unis

Alliances matrimoniales dans le monde afghan

Le statut de l'enfance en Afghanistan

La cité, la tribu et la question des origines.

L'invention d'une tradition

L'élite à Kaboul aujourd'hui

### **Chapitre II : Une modernité paradoxale : le statut de la femme dans la réalité afghane.**

Les droits des femmes en Afghanistan

Le «féminisme colonial» comme prototype de progrès.

Réformes royales.

La république d'Afghanistan (1973-1978)

Le PDPA et la mise en place d'un gouvernement communiste en Afghanistan

La montée du fondamentalisme afghan face à l'influence de l'Occident

Le développement de l'Islam politique dans les camps de réfugiés

La guerre civile et les conséquences pour les femmes.

Les Talibans et l'Émirat islamique d'Afghanistan. (1997-2001)

Mode, costume et politique.

Résister

Le cas unique de RAWA

Un criminel aveuglement occidental

Le statut des femmes depuis la chute des Talibans

### **Chapitre III : Une anthropologie de la souffrance féminine en guerre**

L'expression de l'émotion des femmes dans la culture des femmes afghanes

Culture populaire et l'expression de l'émotion

Stéréotypes et fantasmes

Le monde fantasmagorique masculin : le cinéma pathane

Troisième, quatrième sexe

Culture populaire par temps de guerre et d'exil

Depuis la chute des Talibans

Disruptions sociales en temps de guerre

Du malheur à la catastrophe, une étude de cas

Ruptures de guerre

La douleur de l'exil au camp de réfugiés et la compensation du *Watan* imaginé

Aux frontières de l'inacceptable

## **SOUFFRANCE DU CORPS, SOUFFRANCES DE L'ÂME**

### **Souffrances du corps**

Le mollah-guérisseur et le médecin

Perceptions de la grossesse et de l'accouchement

Une mortalité maternelle catastrophique

Réticences devant un accouchement hospitalier

### **ANNEXE**

Enquête sur la mortalité maternelle réalisée en avril 2005 au camp de Khewa

### **Souffrances de l'âme**

Une conséquence : la toxicomanie féminine

Mères et enfants devant des problèmes psychiques

### **Chapitre IV : La vie quotidienne dans les camps de réfugiés**

Une urbanisation du précaire

Brève histoire de deux camps de réfugiés voisins.

Topographie des camps

Circulation des hommes et des femmes à Khewa

Naviguer dans l'espace public d'un camp de réfugiés

La création d'un habitus féminin

### **Un espace sexué**

Un espace masculin

Un habitus de guerre : créer un intérieur dans des conditions extrêmes

Décors, couleurs et costume

Costume, coutume

La gestion du quotidien

L'art du ménage comme forme de servitude ou de résistance

### **Chapitre V : L'Afghanistan après les Talibans**

Comprendre l'intervention américaine

Une périphérie en Asie Centrale ?

Les PRT et les problèmes de reconstruction vus à partir de la province

La vie reprend

Construction d'écoles et illettrisme

Avoir vingt ans à Kaboul aujourd'hui

Au bout de huit ans, quel progrès ?

À qui la faute?

### **Chapitre VI: Conclusion : Quel avenir pour les femmes d'Afghanistan**

Comment penser la notion de progrès dans le contexte afghan actuel

Une existence sans droits

Une violence illimitée contre les femmes.

Le suicide des jeunes filles afghanes

La prise de conscience des femmes pendant l'exil

Une impossible modernité : le modèle islamiste

Les shahidé du monde traditionnel  
Quel avenir pour les femmes afghanes?

Glossaire

**BIBLIOGRAPHIE**